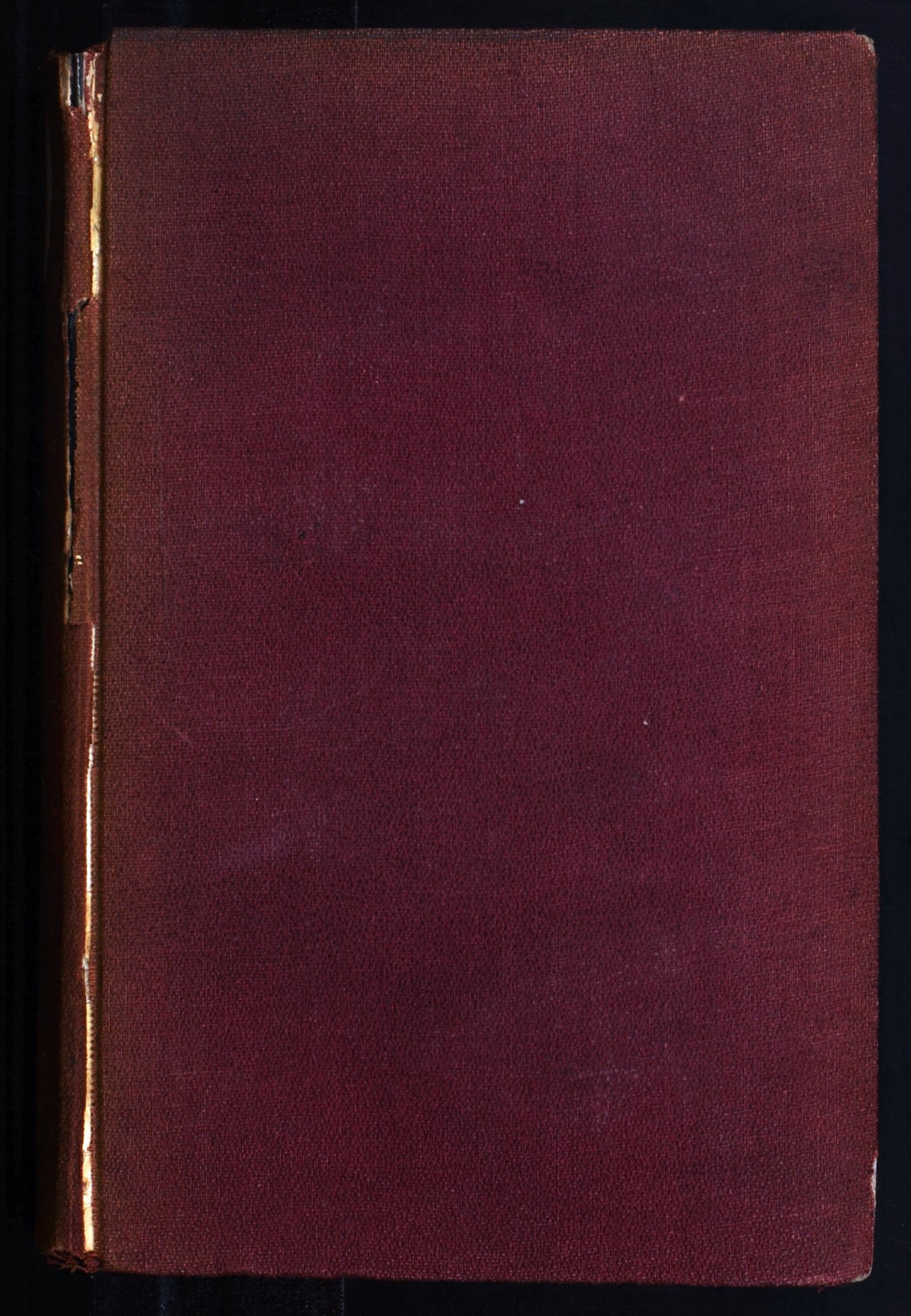


J.-B. MARTY

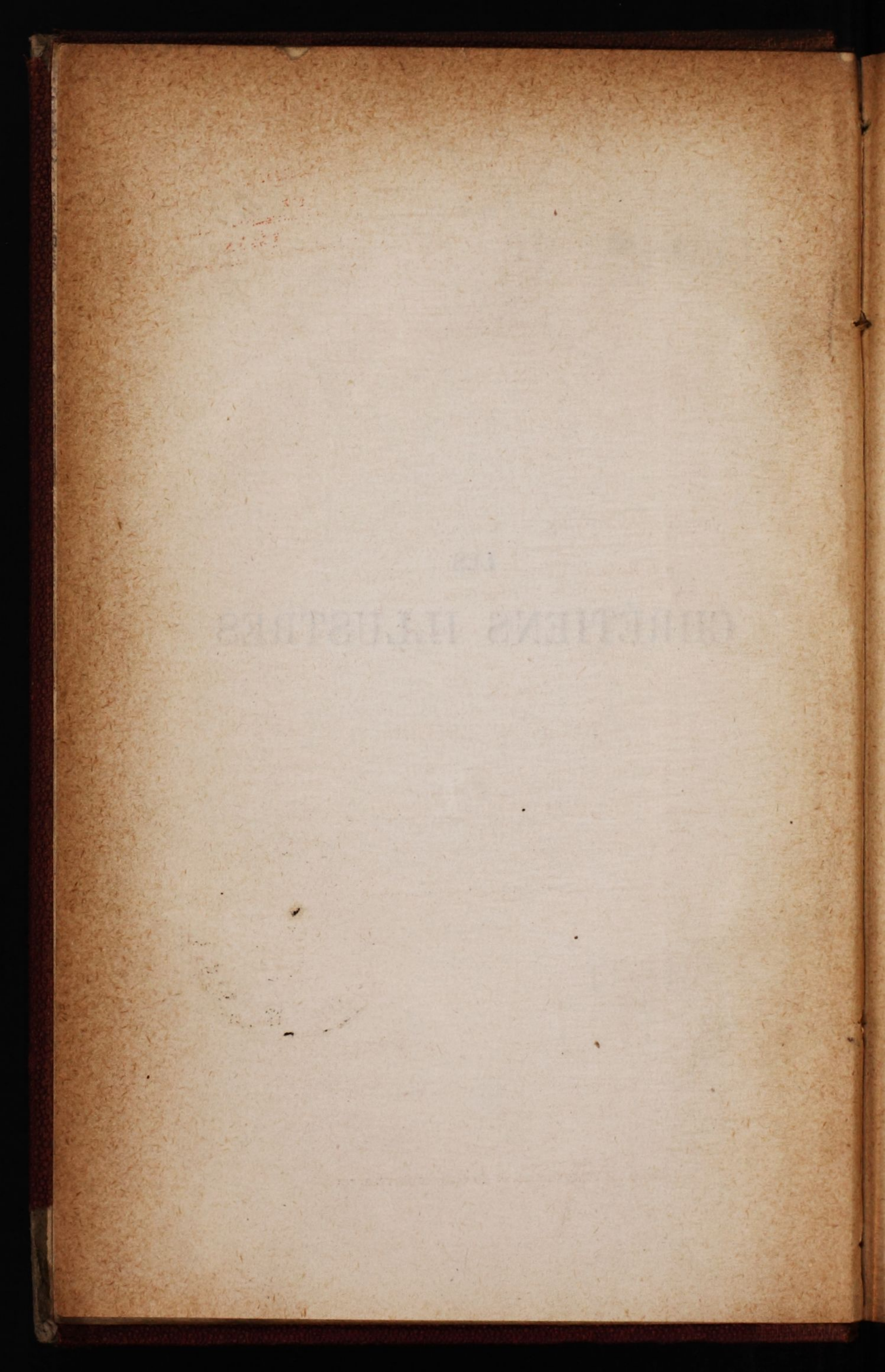
LES CHRÉTIENS ILLUSTRES







LES CHRÉTIENS ILLUSTRES



LES CHRÉTIENS ILLUSTRES

DEPUIS LA PRÉDICATION DES APÔTRES

JUSQU'A L'INVASION DES BARBARES

PAR J.-B. MARTY

ANCIEN RECTEUR D'ACADÉMIE

Ouvrage approuvé par NN. SS. les archevêques de Toulouse et d'Alby
les évêques de Poitiers, de Rodez,
de Mende, de Coutances, de Marseille, de Montauban,
et S. E. le cardinal de Bordeaux.

ET ADMIS POUR LES BIBLIOTHÈQUES SCOLAIRES

PAR LA COMMISSION INSTITUÉE AU MINISTÈRE DE L'INSTRUCTION PUBLIQUE

NEUVIÈME ÉDITION

DÉDIÉ A LA JEUNESSE & AUX GENS DU MONDE



PARIS

CH. DE HAAS, RELIEUR

RUE DE SÈVRES, N° 41.

1878

SAINT-CLOUD. — IMPRIMERIE DE Mme Ve EUG. BELIN.

LETTRE DE M[GR] FOULQUIER

ÉVÊQUE DE MENDE

A L'AUTEUR DES VIES DES CHRÉTIENS ILLUSTRES

Monsieur et cher ami,

Je regrette vivement de n'avoir pu jusqu'ici répondre à votre lettre du 9 de ce mois ; mais elle m'est parvenue en un moment où plusieurs voyages successifs m'ont réduit à l'impossibilité de satisfaire votre attente et mon propre désir, en vous disant ma pensée sur vos *Vies des Chrétiens illustres.*

Vous la connaissez déjà, Monsieur et cher ami. Cet ouvrage est un bon livre et une bonne œuvre tout ensemble. Comme il honore votre talent, qui s'y déploie avec tout ce qu'il y a de plus pur et de plus élevé, il honore votre foi et votre amour pour la religion, qui vous ont inspiré le choix de ce sujet, l'un des plus beaux et des plus intéressants pour un cœur chrétien. Le code divin, l'Evangile, en action dans la vie et les œuvres de ceux de ses disciples qui l'ont le plus fidèlement retracé avec ce qu'il y a de plus céleste ; l'humanité, avec tout ce qu'elle a de plus beau et de plus touchant, depuis qu'elle a été agrandie et élevée au-dessus d'elle-même par la grâce, voilà ce que vous avez été heureux, on le voit, de présenter à notre admiration et à notre imitation tout à la fois ; et vous l'avez fait en homme qui, non-seulement, a su comprendre, mais qui a senti ce qu'il y a dans la vertu chrétienne de ravissant pour la raison et le cœur de l'homme.

Soyez béni pour avoir su nous les montrer ainsi parées de tous leurs charmes, et d'avoir prouvé une fois de plus que le beau est la splendeur du vrai et du bien. Je fais les vœux les plus sincères pour le succès d'un livre dont la lecture laisse après elle comme un parfum du ciel.

Je vous renouvelle, Monsieur et cher ami, l'assurance de ma parfaite estime et de mon affectueux dévouement.

Mende, le 25 juin 1860.

† J.-A.-M., *évêque de Mende.*

ARCHEVÈCHÉ DE TOULOUSE

Nous, Archevêque de Toulouse,

Déclarons avoir lu avec un grand plaisir le livre intitulé : *Vies des Chrétiens illustres*, etc., par M. Marty, et nous n'hésitons pas à joindre notre approbation à celles que plusieurs de nos vénérés collègues lui ont donnée. De plus, nous permettons d'en publier dans notre diocèse une nouvelle édition.

Toulouse, le 11 juin 1873.

† Fl., *archevêque de Toulouse.*

APPROBATION DE Mgr DE JERPHANION

Jean-Joseph-Marie-Eugène de JERPHANION,

Par la miséricorde divine et la grâce du Saint-Siége apostolique, archevêque d'Albi,

Après nous être fait rendre compte de l'ouvrage intitulé : *Vies des Chrétiens illustres*, etc., par M. Marty, ancien recteur d'académie, nous l'approuvons pour notre diocèse, et le recommandons spécialement aux maisons d'éducation comme livre de lecture et de distribution de prix.

Albi, 1er mai 1861.

† J.-J.-M.-EUGÈNE, *archevêque d'Albi.*

APPROBATION DE L'ÉVÊQUE DE POITIERS

Je ne m'étonne pas du grand nombre d'éditions qu'ont obtenues les *Vies des chrétiens illustres depuis la prédication des Apôtres jusqu'à l'invasion des Barbares*, par M. Marty, ancien recteur d'académie. Ce modeste volume, écrit dans la meilleure langue française, est pareillement marqué au plus pur coin de l'orthodoxie chrétienne. Il offre, sous une forme concise, ferme, nerveuse, les grandes leçons et les grands exemples que nous donnent les premiers âges du christianisme. La diffusion d'un pareil livre ne saurait être trop encouragée.

Les Trente petites lectures ou *Histoire détaillée de la sainte Vierge*, par Henry-Flavien Marty, prouvent que le père avait laissé un héritier de son talent et de son esprit chrétien. Cet opuscule d'un jeune homme trop tôt ravi aux espérances qui s'attachaient à lui, justifie les éloges dont il a été honoré. La cinquième édition, qu'on vient de placer sous mes yeux, ne sera certainement pas la dernière.

Poitiers, le 17 novembre 1870.

† LOUIS-ÉDOUARD, *évêque de Poitiers.*

DIOCÈSE DE RODEZ

LOUIS-AUGUSTE DELALLE,

Par la miséricorde divine et la grâce du Saint-Siége apostolique, évêque de Rodez.

Nous avons fait examiner un écrit intitulé : *Vies des Chrétiens illustres par leurs actions et leur sainteté, depuis la prédication des Apôtres jusqu'à l'invasion des Barbares*, par M. Marty, ancien recteur d'académie. Le rapport qui nous a été adressé sur ce recueil constate qu'il est irréprochable dans la doctrine ; qu'il offre un sujet de lecture très-propre à nourrir et à développer l'esprit chrétien, dont la mise en action reluit d'une manière saisissante dans la vie des saints ; que la pureté et même l'élévation du style ajoutent l'attrait de la forme littéraire à l'intérêt déjà si grand des faits racontés ; et enfin, que la publication de cet ouvrage ne peut que servir la cause de notre sainte religion, inséparable de celle des bonnes mœurs et de la société.

En conséquence, nous approuvons ledit ouvrage, et nous faisons des vœux pour qu'il trouve de nombreux lecteurs parmi la jeunesse aussi bien que parmi les gens du monde de toutes les conditions.

Donné à Rodez, le 26 mars 1860.

† LOUIS, *évêque de Rodez.*

AVANT-PROPOS

La vie des sages et des héros de l'antiquité païenne se grave, dès l'enfance, dans toutes les mémoires. Nos livres classiques célèbrent à l'envi les Alexandre et les César, les Socrate et les Cicéron. Nous ne dirons pas, nous :

Qui nous délivrera des Grecs et des Romains?

Mais nous demanderons s'il ne faudrait pas s'entretenir en même temps de ces grands hommes du christianisme qui, égaux aux premiers par le génie, leur ont été si supérieurs par le véritable héroïsme et la véritable vertu.

La jeunesse et les gens du monde ne lisent plus les histoires de l'Église et les collections de vies de saints. Les unes et les autres sont, à leur goût, trop mystiques. Ces dernières, d'ailleurs, s'atta-

chant à donner la biographie de tous les saints, si elles sont détaillées, deviennent pour eux trop volumineuses ; abrégées, elles ne leur offrent que d'insignifiantes généralités. Enfin, l'absence d'ordre chronologique, dans ces recueils, coupant, après chaque vie, le fil du récit, ne comporte pas une lecture suivie.

Pour éviter ces inconvénients, qu'avons-nous fait? Qu'apportons-nous de nouveau et d'approprié aux exigences de notre époque ? Un essai dont la pensée a été encouragée par de nombreux et hauts suffrages.

Nous proposant d'écrire spécialement pour une classe de personnes qui veulent trouver du plaisir à lire et avoir vite lu, nous avons choisi, dans la multitude des saints qu'honore l'Église, ceux qui ont eu le plus d'influence sur les destinées de la Foi, ou dont la vie intéresse le plus l'imagination et le cœur.

Ces vies d'élite, autour desquelles nous avons groupé les événements les plus importants, les traits les plus attachants des annales du christianisme, nous les avons disposées dans une suite historique et enchaînées les unes aux autres, comme les différentes scènes d'un même drame ou comme les chants d'une action épique.

Hâtons-nous d'ajouter que, pour l'exécution de ce plan, nous n'avons eu recours qu'à des faits authentiques et garantis par les plus graves autorités. Nous écrivons l'histoire, nous ne faisons pas un poëme; ou plutôt, la poésie est dans la réalité même des choses: ici, c'est la vérité qui est merveilleuse.

D'un autre côté, si la nature et le but de notre travail rejetaient les discussions abstraites et théologiques, nous n'avons pas dû nous interdire quelques réflexions qu'inspirait ou qu'exigeait l'exposé des faits, ni toute réponse aux objections qu'il pouvait faire naître dans l'esprit de nos lecteurs. Toute histoire a sa philosophie, et le raisonnement, s'il est sobre, en prévenant la monotonie du récit, le ranime et en augmente l'intérêt.

Notre siècle s'attache de plus en plus aux qualités et aux conditions de la forme. Lorsque tout s'améliore au dehors et se polit dans les usages et les rapports de la vie, on demande à la vérité et à la vertu elles-mêmes un extérieur agréable. D'illustres écrivains de nos jours, dont la religion s'honore autant que les lettres, se conformant à cette disposition des esprits, par le charme qu'ils ont donné à quelques histoires de saints, leur ont attiré une foule de lecteurs. Entrant dans cette

voie nouvelle, nous avons tenté, pour l'ensemble et pour un abrégé de l'histoire chrétienne, ce qu'ils ont si glorieusement exécuté pour des vies particulières et développées.

Toutefois, la plus grande et la meilleure partie du style vient du cœur. C'est dans l'impression des faits à raconter, des grandes et attendrissantes scènes à reproduire, plutôt que dans l'exemple d'autrui et dans les ressources de l'art, que nous avons cherché les moyens de plaire afin d'être utile. Dieu nous préserve d'une élégance qui nuirait au naturel, et d'une élévation qui perdrait le charme de la simplicité.

VIES

DES

CHRÉTIENS ILLUSTRES

LES APÔTRES

SAINT PIERRE

Jésus-Christ venait de quitter la terre: de la montagne même des Oliviers, où commença le cours de son ignominieuse et sanglante Passion, il s'était élevé triomphant dans le ciel, à la vue de nombreux disciples.

Ceux-ci, auxquels s'étaient réunies sa divine Mère et les saintes Femmes, privés désormais de sa présence, mais pleins de foi en ses promesses, rentrent dans Jérusalem et se retirent dans le Cénacle pour se préparer à la venue prochaine du Saint-Esprit.

Mais, depuis le crime de Judas, il manquait un des douze apôtres. Pierre, en sa qualité de chef, propose

de remplir la place abandonnée par la trahison. Dans l'embarras du choix, on invoque Dieu, qui, par la voie du sort, désigne Mathias.

Au Cénacle, les disciples persévéraient dans la retraite, le recueillement et la prière. Le dixième jour, vers la troisième heure, c'est-à-dire vers neuf heures du matin, la sainte habitation frémit tout à coup. Ils entendent venir du ciel comme le bruit d'un vent impétueux ; ils voient descendre comme des langues de feu qui se reposent sur leurs têtes. En même temps, une vertu surnaturelle les pénètre et les transforme intérieurement ; ils comprennent tout le sens et toute la suite des Écritures ; ils possèdent le don des langues ; leur esprit a la prudence du serpent ; et, dans leur cœur, à la simplicité de la colombe, à la douceur de l'agneau, s'unit l'intrépidité du lion : les voilà prêts à proclamer l'Évangile à la face du soleil, à le prêcher à tous les peuples de l'univers.

Prenez garde : ce ne sont point ici des savants ou des philosophes ayant inventé un système de religion, qu'ils s'efforceront de propager avec l'ardeur et l'entêtement de l'orgueil ; ce sont de simples témoins, des témoins de bonne foi, des témoins sûrs de ce qu'ils disent, qui mourront, s'il le faut, pour attester ce qu'ils ont vu et ce qu'ils ont entendu.

Le bruit de ce merveilleux événement s'est répandu au dehors ; les apôtres commencent aussitôt leur mission.

En ce jour, les Hébreux célébraient, cinquante jours après la Pâque, la fête de la Pentecôte, ce solennel

anniversaire de la promulgation de la Loi sur le Sinaï, où ils offraient à Dieu les prémices de la moisson nouvelle. L'attente du Messie, dont les temps étaient accomplis, peut-être aussi ce qui était raconté touchant Jésus de Nazareth, et, par-dessus tout, les desseins de la Providence, avaient attiré, cette année, auprès du seul temple où le vrai Dieu fût adoré sous le ciel, un nombre extraordinaire de Juifs fidèles de toutes les contrées de la terre ; jamais un tel concours ne s'était vu.

Ils se rassemblent en foule, ils se pressent autour des apôtres. Les entendant s'exprimer dans toutes sortes de langues, ils s'étonnent, ils admirent, et se disent les uns aux autres : « Ces hommes qui parlent ne sont-ils pas tous Galiléens? Comment donc chacun de nous, Parthes, Mèdes, Élamites, habitants de la Mésopotamie, de l'Égypte, du Pont et de l'Asie, Romains et Arabes, les entend-il raconter, dans l'idiome de son pays, les grandes choses que Dieu a faites? Que veut dire ceci? »

Quelques insensés, gens railleurs, disaient : « Ils sont pleins de vin nouveau. » Mais Pierre, debout avec les onze, éleva sa voix : « Hommes de la Judée, et vous « tous qui habitez Jérusalem, écoutez-moi : Ceux-ci « ne sont point ivres, comme vous le pensez, puis- « qu'il n'est que la troisième heure du jour ; mais vous « voyez ce qui a été prédit par le prophète Joël : Dans « les derniers jours, dit le Seigneur, je répandrai mon « esprit sur toute chair ; vos fils et vos filles prophé- « tiseront, vos jeunes gens verront des visions, et vos

« vieillards songeront des songes... Hommes d'Israël,
« entendez ce que je vous dis : Jésus de Nazareth,
« homme de Dieu, fameux par les merveilles, les prodiges et les miracles que Dieu a faits par lui au milieu de vous, comme vous le savez, a été livré par
« le conseil et la Providence de Dieu. Vous l'avez
« crucifié par des mains iniques et l'avez mis à mort ;
« mais Dieu l'a ressuscité et nous en sommes tous
« témoins. Élevé au ciel par la main de Dieu, après
« avoir reçu de son Père la promesse du Saint-Esprit,
« il a répandu cet esprit que maintenant vous voyez
« et entendez. Que toute la maison d'Israël sache donc
« que Dieu a fait Seigneur et Christ celui que vous
« avez crucifié. »

Ceux qui l'écoutaient furent touchés de componction en leur cœur : « Frères, dirent-ils aux apôtres, que
« ferons-nous? » Pierre leur répondit : « Faites pénitence, sauvez-vous de cette génération perverse. »

Ces mâles et énergiques paroles conquirent trois mille âmes à la foi en Jésus-Christ.

Un autre jour, Pierre et Jean montèrent au temple, à l'heure du sacrifice du soir. Sur l'une des portes était un homme, boiteux dès le sein de sa mère, qu'on plaçait là tous les jours pour demander l'aumône; il était âgé de quarante ans et connu de tout le peuple. « Je n'ai ni or ni argent, lui dit Pierre ; mais ce que j'ai, je te le donne. Au nom de Jésus de Nazareth, lève-toi et marche ! » Et, l'ayant pris par la main, il le souleva ; le boiteux s'élance aussitôt sur ses pieds raffermis, et entre avec eux dans le temple, marchant,

sautant et louant Dieu. La foule courut aux apôtres, qui étaient sous le portique de Salomon. A la vue du perclus guéri, qui bondissait de joie à côté de son bienfaiteur, tous étaient dans le ravissement. Pierre s'empressa de renvoyer à Dieu l'admiration dont il était lui-même l'objet :

« Hommes d'Israël, pourquoi vous émerveillez-vous « de ceci? et pourquoi nous regardez-vous, comme si « c'était par notre vertu et notre puissance que nous « eussions fait marcher cet homme? Le Dieu d'A- « braham, d'Isaac et de Jacob, le Dieu de nos pères, « a glorifié son Fils Jésus, que vous avez livré et renié « devant Pilate, malgré la conviction que celui-ci « avait de son innocence. Au Saint et au Juste que « vous avez renié, n'avez-vous pas préféré un meur- « trier? Vous avez tué l'auteur de la vie; mais Dieu « l'a ressuscité des morts et nous en sommes témoins. « C'est son nom, c'est la foi en son nom qui a donné « à celui-ci une entière guérison en présence de vous « tous. Et maintenant, mes frères, je sais que c'est « par ignorance que vous l'avez fait, aussi bien que « vos chefs. Mais Dieu a accompli ainsi ce qu'il avait « prédit par la bouche de ses prophètes, que son Christ « devait souffrir. Faites donc pénitence et conver- « tissez-vous. C'est pour vous premièrement que Dieu « a suscité son Fils; il l'a envoyé pour vous bénir et « vous retirer de vos iniquités. » A cette seconde prédication, cinq mille hommes se rangèrent au nombre des disciples.

Mais Pierre et Jean sont arrêtés et conduits dans la

prison publique. A la nouvelle d'une si éclatante guérison et de l'impression qu'elle avait faite sur la multitude, la synagogue s'était émue : à quoi lui a servi de mettre à mort l'Homme-Dieu, dont les prodiges et la renommée troublaient son sommeil, irritaient son orgueil, si la vertu du crucifié lui survit et se révèle avec la même puissance chez ses disciples? Les scribes et les pharisiens ne sont donc pas délivrés des miracles? Or, les miracles sont le sceau de la vraie religion, la condition et le gage de son triomphe, et des hommes assis sur la chaire de Moïse ne pouvaient pas l'ignorer.

Le lendemain, les magistrats, les anciens et les prêtres s'étant assemblés, firent comparaître devant eux les apôtres : « Par quelle puissance, leur demandèrent-ils, ou au nom de qui avez-vous fait ceci? » Pierre répondit : « Qu'il soit connu de vous tous et de « tout le peuple d'Israël, que c'est par le nom de Jésus « de Nazareth, que vous avez crucifié et que Dieu a « ressuscité des morts, que cet homme est ici guéri « devant vous. Ce Jésus est cette pierre qui, rejetée « par vos architectes, est devenue la pierre de l'angle. « Et il n'est point de salut en aucun autre ; car aucun « autre nom sous le ciel n'a été donné aux hommes, « par lequel nous devions être sauvés. »

L'homme qui avait été guéri était là debout, avec les apôtres, rendant un témoignage invincible de la vérité des paroles de Pierre. Les juges interdits se contentèrent de leur défendre de parler et d'enseigner à l'avenir au nom de Jésus. Pierre et Jean reparti-

rent : « Voyez s'il est juste de vous obéir plutôt qu'à « Dieu ; car nous ne pouvons pas laisser sans témoi- « gnage les choses que nous avons vues et enten- « dues. » On les renvoya avec menaces.

Un autre prodige déconcertait les docteurs de la loi : c'était l'assurance, la haute raison, la science et la liberté de parole toutes nouvelles de ces hommes sans culture et sans lettres, qu'ils connaissaient, qu'ils avaient vus à la suite de Jésus. Quel merveilleux changement en effet ! ce Pierre, dont les discours révèlent une hardiesse si prudente, une si profonde connaissance des Livres saints et de la doctrine évangélique, est-il bien ce pêcheur ignorant qui était parvenu à l'âge mûr quand il fut appelé par le Sauveur, et qui, à son école, fut si lent, comme les autres apôtres, à se pénétrer de l'esprit nouveau qu'il devait si puissamment contribuer à propager sur la terre ? Il vivait depuis deux ans avec Celui qui était la lumière du monde, et, un jour, sur le chemin de Césarée de Philippes, comme le Christ parlait à ses disciples des souffrances et de la mort qui l'attendaient dans Jérusalem, Pierre le prenant à part : « Ah ! Seigneur, que cela ne vous arrive pas, dit-il ; non, cela ne vous arrivera point. » Jésus le repoussa et lui dit hautement, en présence de tous : « Éloignez-vous de moi, Satan, vous m'êtes un sujet de scandale ; car vous ne goûtez point ce qui est de Dieu, mais ce qui est de l'homme. »

Ce Pierre, qui publie aujourd'hui avec une fermeté inébranlable, jusque devant les tribunaux, la divinité

de Jésus-Christ, est-il le même qu'on avait vu chez Caïphe trembler devant une servante et renier son Maître trois fois en quelques instants? On se rappelle aussi que, marchant sur les eaux, à l'exemple et par l'ordre de Jésus, il eut peur, et que si ses pas chancelèrent, c'est parce que sa confiance avait déjà chancelé dans son cœur : « Homme de peu de foi, lui dit le Sauveur en lui tendant la main, pourquoi avez-vous douté ? »

Toutefois, il ne faut pas perdre de vue que Pierre avait toujours été le moins timide, le moins irrésolu des apôtres, et, même avant l'effusion des dons du Saint-Esprit, celui qui avait donné à son Maître le plus de preuves de foi, d'amour généreux, de dévouement spontané ; qu'il fut le confident de sa gloire sur le Thabor et de sa tristesse mortelle au jardin de Gethsémani ; l'objet de ses préférences, placé toujours au premier rang, et hautement prédestiné au gouvernement de l'Église.

Le jour même où il fut si sévèrement repris sur le chemin de Césarée, Jésus, s'entretenant avec ses disciples des divers jugements portés sur le Fils de l'homme, leur dit : « Et vous, qui dites-vous que je suis? » Simon répondit : « Vous êtes le Christ, le Fils du Dieu vivant. » Jésus reprit : « Vous êtes heureux, « Simon; car ce n'est point la chair et le sang qui « vous l'ont révélé, mais mon Père qui est dans le « ciel. Et moi je vous dis que vous êtes Pierre; sur « cette pierre je bâtirai mon Église, et les portes de « l'Enfer ne prévaudront point contre elle. Je vous

« donnerai les clefs du royaume des cieux ; tout ce « que vous lierez sur la terre sera aussi lié dans les « cieux, et tout ce que vous délierez sur la terre sera « aussi délié dans les cieux. »

Lorsque Jésus, voyant plusieurs de ses disciples se retirer pour ne plus le suivre, demanda aux douze si eux aussi ne voulaient pas le quitter : « Seigneur, lui répondit Pierre, à qui irions-nous? vous avez les paroles de la vie éternelle. »

Après la Cène, il ne pouvait souffrir que son Maître s'abaissât jusqu'à lui laver les pieds : « Si je ne vous lave, lui dit Jésus, vous n'aurez point de part avec moi. — Seigneur, s'écria Pierre, lavez-moi non-seulement les pieds, mais les mains et la tête. »

Il eut, il est vrai, un moment de faiblesse, de lâcheté incroyable; mais un regard du Sauveur suffit pour le rappeler à lui-même, et il pleura si amèrement sa faute qu'elle lui fut remise aussitôt. C'est pour cela que Jésus-Christ, l'avertissant d'avance de sa chute, lui avait dit : « Simon, Simon, Satan a demandé à vous cribler comme on crible le froment; « mais moi j'ai prié pour vous, afin que votre foi ne « défaille point; et vous aussi, quand une fois vous « serez revenu à vous, affermissez vos frères. »

Dans une des apparitions qui suivirent la résurrection, ce dialogue, dont le sens est si profond, s'établit entre Jésus et Pierre : « Simon, fils de Jean, m'aimez-vous plus que ceux-ci? — Oui, Seigneur, vous savez que ie vous aime. — Paissez mes agneaux, » lui dit Jésus.

Il lui dit une seconde fois : « Simon, fils de Jean, m'aimez-vous? « Pierre lui répondit : « Oui, Seigneur, vous savez que je vous aime. —Paissez mes agneaux, » ajouta Jésus.

« Simon, fils de Jean, m'aimez-vous ? » lui dit encore Jésus-Christ pour la troisième fois.

Pierre contristé lui répondit : « Seigneur, vous connaissez tout; ne savez-vous pas que je vous aime? » — Jésus lui dit alors : « Paissez mes brebis. »

Ainsi Pierre fut établi le pasteur de tout le troupeau; des agneaux, c'est-à-dire des fidèles; des brebis, c'est-à-dire de ceux qui nourrissent les fidèles de la parole évangélique.

Combien cette profession, aussi humble que sincère, diffère de la présomptueuse protestation qui ne précéda la chute que de quelques heures ! « Quand même tous se scandaliseraient à votre sujet, je ne me scandaliserai jamais; quand même il me faudrait mourir avec vous, je ne vous renoncerai point. » Il est vrai que Pierre, par un zèle mal entendu, tira l'épée pour défendre son Maître ; mais bientôt il ne le suivit que de loin, et rougit enfin de lui devant ses ennemis. Aujourd'hui, en déclarant jusqu'à trois fois son amour, Pierre se défie de lui-même, et s'alarme de l'insistance de celui qui connaît le fond des cœurs.

Telle était cette âme privilégiée, où la grace et les faveurs divines, malgré ses défaillances, abondaient déjà avant la descente du Saint-Esprit, où depuis elles surabondèrent. Dès que Pierre fut investi de sa

mission de chef de l'Église, de représentant visible de Jésus-Christ sur la terre, hardi et inébranlable pour la gloire de son Maître, il fut, comme lui, doux et humble de cœur, indulgent et miséricordieux envers ses frères. Ses qualités, purifiées de leurs défauts, brillèrent alors dans tout leur éclat.

Laissons l'aveugle sagesse du sanhédrin se confondre en présence d'un prodige dont elle ignore le secret; et nous, contemplons avec joie et avec amour ce rayonnement des dons célestes qui ont transfiguré le Prince des apôtres.

Pierre et Jean ayant vaincu leurs juges, ou plutôt leurs ennemis, rejoignirent les frères, qui, réunis, priaient pour eux, et attendaient avec impatience l'issue de cette première persécution. Au récit de ce qui s'était passé, ils élevèrent tous leur voix vers Dieu : « Seigneur, c'est vous qui avez mis dans la bouche « de David ces paroles : Pourquoi les nations ont-« elles frémi, et les peuples ont-ils médité de vains « complots ? Les rois de la terre se sont levés, et les « princes se sont assemblés contre le Seigneur et « contre son Christ... Maintenant donc, Seigneur, « regardez leurs menaces, et donnez à vos serviteurs « d'annoncer votre parole avec toute confiance; éten-« dez votre main pour que des guérisons, des mira-« cles et des merveilles éclatent au nom de Jésus, « votre saint Fils. »

Dieu exauça cette prière : l'Évangile fut annoncé, les prodiges et les disciples se multiplièrent. La foule accourait, non-seulement de Jérusalem, mais encore

des villes voisines. On plaçait les infirmes et les malades dans les rues, afin que l'ombre de Pierre passât sur eux. Tous s'en retournaient guéris.

A la vue de ces prodiges, quelle ne fut pas la colère du prince des prêtres et de ceux qui étaient avec lui ! Les apôtres sont de nouveau conduits en prison. Mais, pendant la nuit, l'ange du Seigneur leur en ouvrit les portes. Au point du jour, les gardes les cherchaient en vain ; on les retrouva au temple, instruisant le peuple.

Le chef du conseil les interroge : « Nous avons défendu d'enseigner en ce nom, et voilà que vous avez rempli Jérusalem de votre doctrine ; vous voulez faire tomber sur nous le sang de cet homme. » Pierre répéta la grande maxime qui de lui a passé de bouche en bouche aux martyrs de tous les siècles : Il faut obéir à Dieu plutôt qu'aux hommes ; et il ajouta : « Le Dieu de nos pères a ressuscité Jésus, que vous « avez mis à mort en le suspendant à une croix. C'est « lui que Dieu a élevé par sa main comme Prince et « Sauveur pour apporter à Israël le repentir et la ré- « mission des péchés. Nous n'avançons rien dont nous « n'ayons été témoins, et notre parole a pour garant « l'Esprit-Saint que Dieu communique à ceux qui lui « sont dociles. »

Les juges irrités délibérèrent s'ils ne les mettraient pas à mort ; mais l'un d'eux, Gamaliel, les arrêta par ces paroles célèbres : Si cette œuvre vient des hommes, elle se détruira d'elle-même ; si elle vient de Dieu, vous vous y opposerez en vain.

Une autre voix retentissait dans la conscience des juges : c'était la voix du peuple qu'ils craignaient de soulever, tant étaient vives l'admiration et la reconnaissance qu'excitaient les vertus et les bienfaits continuels des disciples du Christ. On congédia une seconde fois les apôtres, en réitérant les menaces, et après les avoir fait battre de verges. Eux se retirèrent, le cœur inondé de joie, parce qu'ils avaient été jugés dignes de souffrir cet outrage pour le nom de Jésus. Et ils continuèrent à semer sa parole.

La semence fructifiait : l'Église de Jérusalem ne fut pas seulement la première, elle fut encore le modèle de toutes les Églises. Aucune ne parvint à un aussi haut degré de perfection. Là tous ceux qui croyaient n'avaient qu'un cœur et qu'une âme ; il n'y avait point de pauvres parmi eux. Ceux qui possédaient des terres ou des maisons, les vendaient et en apportaient le prix aux apôtres, afin qu'ils le distribuassent aux frères qui étaient dans le besoin. Ils rompaient ensemble le pain eucharistique, et prenaient leur nourriture avec joie et simplicité, aimant Dieu et aimés de tout le peuple.

Cet ordre de choses, qui ne peut subsister qu'autant qu'il est vivifié par la plénitude de l'esprit évangélique, et qui, parmi nous, s'est perpétué dans les cloîtres et les communautés religieuses, s'établit surtout parmi les fidèles de Jérusalem, où d'ailleurs il ne fut jamais prescrit.

La joie de cette heureuse harmonie faillit être altérée : Ananias et sa femme Saphira, ayant vendu un

champ, déclarèrent aux apôtres qu'ils en donnaient tout le prix, quoiqu'ils en eussent secrètement retenu une partie. Pierre, éclairé d'en haut, leur dit : « N'étiez-vous pas les maîtres de garder votre champ, et après l'avoir vendu, le prix ne vous appartenait-il pas ? Ce n'est pas aux hommes, mais à Dieu que vous avez menti. » Ils furent aussitôt frappés de mort. Dieu, par ce terrible exemple, voulut sans doute empêcher que l'esprit de dissimulation et d'hypocrisie n'infectât, dans sa première fleur, son Église naissante.

L'accroissement de cette Église alarma et irrita de plus en plus la synagogue, qui des menaces en vint aux supplices. Il y eut des martyrs. Les fidèles se dispersèrent alors dans les divers lieux de la Judée, et y portèrent leur foi. Ainsi la persécution, au lieu de la détruire, la propagea. Pierre et les autres apôtres restèrent dans Jérusalem.

La tourmente ne fut pas de longue durée. Les hommes les plus pervers ont quelquefois la fantaisie du bien : Tibère, qui régnait à Rome, et qui, par les rapports de Ponce-Pilate, avait connu Jésus-Christ, défendit qu'on recherchât et qu'on punît ceux qui suivaient sa doctrine. Ces dispositions purent n'être pas sans influence sur la conduite des gouverneurs de Judée.

La paix profonde dont jouissait l'Église permit à Pierre de parcourir les villes voisines pour visiter les disciples. A Lydde, il guérit un paralytique du nom d'Énée, retenu dans son lit depuis huit ans. Ce mi-

racle amena la conversion des habitants de Lydde et de Saronne. Il survint deux hommes qui le conjurèrent de se rendre en toute hâte avec eux à Joppé. Parmi les disciples de cette ville se trouvait une femme nommée Tabithe, qui, par ses aumônes, s'était faite la mère des pauvres. Elle venait de mourir. Selon la coutume des anciens, après avoir lavé son corps, on l'avait déposée dans une chambre haute, revêtue de ses habits. Arrivée dans cette salle, Pierre se vit entouré d'une foule de veuves qui, les larmes aux yeux lui montraient les tuniques et les vêtements qu'elles tenaient de la générosité de Tabithe. L'apôtre, après avoir prié à genoux : « Tabithe, dit-il, levez-vous !» Elle ouvrit les yeux et s'assit. Pierre lui donna la main et la rendit vivante aux veuves et aux orphelins. Ce miracle fut connu de toute la ville, et, à Joppé comme à Lydde, on crut au Seigneur.

Une conversion plus éclatante attendait Pierre à Césarée : Corneille, centurion dans une légion romaine, était né païen. Instruit par les Juifs au milieu desquels il vivait, il adorait et servait Dieu en esprit et en vérité, dans l'attente du Messie, sans s'astreindre aux pratiques extérieures de la loi de Moïse. Il était assidu à la prière, et comme Tabithe, béni du peuple pour ses aumônes.

Il eut une vision où un ange du Seigneur lui dit : « Corneille, tes prières et tes aumônes sont montées « en présence de Dieu, et il s'est souvenu de toi. « Envoie quelques-uns de tes serviteurs à Joppé pour « faire venir un homme nommé Simon et surnommé

« Pierre. » Corneille fit partir aussitôt deux serviteurs et un soldat que la crainte de Dieu rendait dignes de cette mission.

D'un autre côté, le lendemain, à la sixième heure du jour, Pierre étant occupé à prier dans une chambre haute, pendant qu'on lui préparait sa nourriture, fut ravi en esprit. Il vit le ciel ouvert et comme une immense nappe qui, suspendue par les quatre coins, prenait en descendant vers la terre la forme d'un vase où étaient toutes sortes de quadrupèdes, de reptiles et d'oiseaux du ciel. Une voix dit : « Lève-toi, Pierre, tue et mange. — Non, Seigneur, répondit Pierre, car je n'ai jamais rien mangé d'impur ni de souillé. — N'appelle point impur, reprit la voix, ce que Dieu a purifié. » La vision se renouvela par trois fois, et le vase disparut enfin dans les profondeurs du ciel. Ainsi Dieu enseignait à Pierre que la loi de grâce n'admettait plus de distinction entre les races et les peuples.

Pendant que Pierre réfléchissait sur le sens de cette vision, l'Esprit lui dit : « Voilà trois hommes qui te demandent ; n'hésite pas à aller avec eux, c'est moi qui les ai envoyés. » Pierre descendit et leur donna l'hospitalité. Le jour suivant, il partit avec eux, accompagné de quelques-uns des frères de Joppé.

Corneille les attendait, entouré de ses parents et de ses amis qu'il avait réunis dans sa maison en très-grand nombre. Lorsque Pierre entra, il vint au-devant de lui et se jeta à ses pieds pour l'adorer ; mais Pierre, le prenant par la main : « Levez-vous, lui dit-il, et « moi aussi je ne suis qu'un homme. Vous savez,

« ajouta Pierre, combien il est odieux à un Juif de « communiquer avec un étranger et même d'entrer « chez lui ; mais Dieu m'a appris à n'appeler aucun « homme profane ou impur. Dites-moi donc dans quel « but vous m'avez fait venir? » Corneille raconta sa vision. Pierre alors s'adressant à tous : « Je vois, « dit-il, que Dieu ne fait point acception des per- « sonnes, mais qu'en toute nation, celui qui le craint « et pratique la justice lui est agréable. Dieu a en- « voyé sa parole aux enfants d'Israël, leur annonçant « la paix par Jésus-Christ, qui est le Seigneur de « tous. C'est nous qu'il a appelés à rendre témoignage « de tout ce qu'il a fait dans la Judée et dans Jéru- « salem. Il est mort attaché à une croix par la main « des Juifs; mais après l'avoir ressuscité le troisième « jour, Dieu a voulu qu'il se manifestât, non à tout « le peuple, mais aux témoins mêmes qu'il a choisis, « à nous qui avons bu et mangé avec lui après sa ré- « surrection. » Comme Pierre parlait encore, le Saint-Esprit descendit d'une manière visible sur tous ceux qui écoutaient la parole. Eux aussi se mirent à parler plusieurs langues et à louer Dieu. Les fidèles circoncis qui étaient venus avec Pierre, furent très-étonnés de ce que la grâce du Saint-Esprit se répandait aussi sur les Gentils. « Mais, dit alors l'apôtre, peut-on refuser le baptême à ceux qui ont reçu le Saint-Esprit comme nous? » et, par son ordre, ils furent baptisés au nom de Jésus-Christ. Les nouveaux disciples le prièrent de demeurer avec eux pendant quelques jours.

Lorsque le chef de l'Église fut revenu à Jérusalem, les Juifs convertis s'élevèrent contre lui : « Pourquoi êtes-vous entré chez des hommes incirconcis et avez-vous mangé avec eux ? » — Pierre rapporta, en présence des Juifs de Joppé qui l'avaient suivi à Césarée, tout ce qui s'était passé, et dit en finissant : « Si « Dieu leur a fait la même grâce qu'à nous qui avons « été appelés à croire au Seigneur Jésus-Christ, qui « étais-je moi pour m'opposer à ses desseins ? » Tous se turent, et glorifièrent Dieu de ce qu'il avait donné le salut aux Gentils.

La conversion de l'officier Corneille fut comme le signal donné au monde païen pour aller des idoles au vrai Dieu. Le mouvement commença par Antioche. Des fidèles, que la persécution avait chassés de Jérusalem, y firent connaître le don de Dieu, et la grâce y conquit un grand nombre de cœurs, non-seulement parmi les Juifs, mais encore parmi les Grecs. C'est là que les fidèles portèrent pour la première fois le nom de *Chrétiens.* Le Prince des apôtres se mit lui-même à la tête de cette florissante Église. Il établit son siége à Antioche, qui était la métropole de l'Orient, et y résida plusieurs années, pendant lesquelles il parcourut et évangélisa les contrées de l'Asie Mineure.

Bientôt un plus haut dessein l'occupe : il entreprend d'attaquer l'idolâtrie jusque sur son trône, dans la capitale même du monde ; il quitte Antioche et prend le chemin de Rome.

Intrépide apôtre, n'avez-vous pas trop présumé de

vos forces? Cette prudence qui vous est venue de l'Esprit-Saint plutôt que de la nature, ne vous abandonne-t-elle pas aujourd'hui? N'allez-vous pas tenter Dieu, compromettre et perdre son œuvre? Tibère, qui ne put faire admettre par le Sénat Jésus-Christ au nombre des dieux, n'est plus. Rome obéit à Claude, Claude à l'infâme Messaline, et, sur les degrés du trône, on voit déjà monter un jeune prince dont le nom deviendra bientôt l'éternel effroi du genre humain : Néron! La nouvelle religion, tolérée ou dédaignée de loin, n'irritera-t-elle pas les maîtres du monde si, sous les yeux mêmes de l'empereur, elle ose s'attaquer à ces dieux que défendent les faisceaux de l'autorité publique et les souvenirs de huit siècles de gloire et de conquêtes? N'a-t-elle pas à craindre d'être étouffée dans son berceau? Ignorant les arts et les sciences humaines, de quel front paraîtrez-vous dans cette Rome, toute brillante encore du plus beau de ses siècles? Annoncerez-vous l'égalité des hommes devant Dieu à ce peuple-roi qui foule aux pieds des milliers d'esclaves? Commanderez-vous la charité, l'humilité, la mortification et la pureté de cœur à une société passionnée pour les combats de gladiateurs, enivrée d'orgueil et de voluptés, où la licence des mœurs et l'effronterie du vice ont dépassé tous les excès de perversité connus jusqu'à ce jour? Y aura-t-il place pour le Calvaire entre le Capitole et l'île de Caprée, entre l'amphithéâtre et ces palais qu'habitent la dissolution et l'inceste? Si votre entreprise ne vous est pas inspirée d'en haut, elle est la plus insensée

qui fut jamais. Mais non; ce n'est pas sans dessein que Dieu, avant de faire annoncer l'Évangile au monde, a réuni tous les peuples en un seul peuple, et fait de Rome la maîtresse de l'univers. D'ailleurs, à un mal extrême il faut un remède extraordinaire; votre folie est la folie de la Croix : allez, Pierre, Dieu est avec vous.

L'humble apôtre entre dans la superbe Rome, seul, étranger, inconnu, dépourvu de toutes ressources humaines. Il porte d'abord la bonne nouvelle aux Juifs, puis aux Gentils, prouve à tous sa mission par ses miracles, et, en quelques mois, il a formé une nombreuse et fervente société de fidèles. C'en est fait, la chaire de saint Pierre est fondée; Rome sera à jamais et le siége et l'oracle de la Religion.

L'an 44, il se rendit à Jérusalem pour y célébrer la Pâque. La persécution y sévissait de nouveau. Hérode-Agrippa, qui gouvernait la Judée au nom des Romains, mais qui, Juif d'origine, voulait plaire aux principaux de sa nation, venait de faire mourir saint Jacques le Majeur. Hérode portait un nom funeste : petit-fils d'Hérode le Grand qui ordonna le massacre des Innocents, et neveu d'Hérode-Antipas qui, dans un de ses festins impurs, avait livré à la vengeance d'une femme la tête sanglante de saint Jean-Baptiste, il ne fut que trop fidèle au génie de sa famille. Pour donner une nouvelle preuve de son zèle, il fait jeter Pierre dans les fers. La nuit même du jour où il devait être immolé, l'apôtre dormait, lié de deux chaînes, entre deux soldats. D'autres veillaient aux portes de

la prison. A l'éclat d'une brillante lumière dont fut inondé le cachot, parut un ange du Seigneur, qui, éveillant Pierre de la main : « Lève-toi promptement ! » lui dit-il. Les chaînes tombèrent de ses mains. L'ange ajouta : « Prends ta tunique et ton vêtement, mets ta chaussure à tes pieds et suis-moi. » Pierre obéit. Après avoir passé la première et la seconde garde, ils arrivèrent à la porte de fer qui conduit à la ville, et qui s'ouvrit d'elle-même devant eux. L'ange alors quitta Pierre, qui jusque-là croyait avoir une vision, et qui comprit enfin que Dieu avait envoyé son ange pour le délivrer des mains d'Hérode et le soustraire aux perfides desseins des Juifs. Il se rendit à la maison de Marie, mère de Jean surnommé Marc, où plusieurs fidèles étaient assemblés et priaient pour leur chef. Comme il frappait à la porte, une jeune fille, appelée Rhode, vint pour ouvrir. A la voix de Pierre, sa joie fut telle qu'oubliant d'ouvrir, elle courut annoncer que Pierre était là. Vous avez perdu l'esprit, lui dirent-ils. Comme elle insistait, ils crurent que c'était son ange. Cependant Pierre continuant à frapper, on ouvrit. Ils ne revinrent de leur stupeur que lorsque Pierre leur eut raconté les merveilles de sa délivrance. — Il sortit aussitôt de Jérusalem.

Hérode se vengea sur les gardes, qu'il fit conduire au supplice. La justice de Dieu ne se fit pas attendre. Ce prince, de retour à Césarée, sa résidence ordinaire, dans une fête publique, où il reçut les députés de Tyr et de Sydon, parut avec tant d'éclat, et fit entendre de si magnifiques paroles que le peuple

s'écriait : « C'est la voix d'un Dieu, et non d'un homme. » Mais l'ange du Seigneur le frappa aussitôt, et il mourut rongé des vers.

Pierre parcourut l'Orient, établit des évêques en différents lieux et revint à Rome. Quelques années après, Claude ne sembla secouer un instant son indolente apathie que pour chasser les chrétiens et les Juifs de la ville, où ils ne tardèrent pas à rentrer. A cette occasion, le zèle de la foi ramena Pierre en Judée. Si Jérusalem n'était plus le siége de la religion, elle en était le berceau. Pierre s'y occupa avec ardeur de la conversion des Juifs, qui, suivant l'exemple et les prescriptions de son divin Maître, furent l'objet de sa prédilection.

Cependant un grand trouble agitait l'Église d'Antioche, où des fidèles venus de Judée prétendaient qu'il fallait assujettir à la circoncision et à toutes les pratiques ordonnées par Moïse, les gentils qui embrassaient la foi. Paul et Barnabé s'étant inutilement opposés à ces exigences, portèrent la contestation à Jérusalem, où se trouvaient Pierre, Jean et Jacques, fils d'Alphée, évêque de cette ville. Les apôtres et les prêtres s'assemblèrent pour décider cette question ; ce fut le premier concile. Pierre y présida, et donna, avant tous les autres apôtres, avec autant de sagesse que d'autorité, son avis, qui fut adopté. Les prétentions des Juifs furent repoussées, mais, par égard pour eux, on maintint encore la prohibition du sang et des viandes suffoquées. La formule du décret est remarquable : « Il a semblé bon au Saint-

Esprit et à nous de ne vous imposer d'autres fardeaux que ceux qui sont nécessaires, etc. » La décision fut reçue et observée avec joie comme un oracle du Saint-Esprit.

Pierre quitta bientôt cette chère mais ingrate Jérusalem, qu'il ne devait plus revoir. Il savait que les temps approchaient où la Cité déicide devait recevoir le châtiment dû au plus grand des forfaits. En s'éloignant, il dut se rappeler les paroles et éprouver les sentiments du Sauveur : « Jérusalem ! Jérusalem !
« qui tues les prophètes et lapides ceux qui te sont
« envoyés, combien de fois ai-je voulu rassembler
« tes enfants, comme un oiseau rassemble ses petits
« sous ses ailes, et tu ne l'as pas voulu ! »

A cette occasion, le chef de l'Église visita son premier troupeau d'Antioche. Pour ne pas choquer les fidèles circoncis, il s'abstenait avec eux des viandes défendues par Moïse et évitait de manger avec les gentils convertis. Ceux-ci se scandalisèrent d'une conduite qui semblait contredire la décision qu'il avait lui-même provoquée. Paul, l'apôtre des nations, s'alarma du fâcheux effet produit par cette condescendance de l'apôtre des Juifs. Il l'en reprit hautement, et Pierre mit fin aussitôt à des ménagements qui étaient si mal interprétés. Cette circonstance n'altéra en rien les sentiments d'estime et d'affection qui unissaient les deux apôtres. Saint Augustin, tout en louant le zèle de Paul, admire encore davantage l'humilité de Pierre.

Celui-ci, de retour à Rome, rassembla son trou-

peau dispersé par l'exil, et travailla à l'augmenter de plus en plus. Sa sollicitude ne se bornait pas aux fidèles de Rome. Il a laissé deux épîtres adressées à ceux qui habitaient le Pont, la Galatie, la Cappadoce, l'Asie et la Bithynie. Son but principal est de les fortifier, de les consoler au milieu des afflictions et des persécutions, et de les prémunir contre les hérésies. Le ton de ces lettres est ferme et élevé, comme il convient au chef de l'Église.

Dans le passage suivant où il annonce sa fin, qui était prochaine, il recommande de joindre les œuvres à la foi et condamne l'interprétation privée des Écritures :

« Efforcez-vous de plus en plus, mes frères, d'as-
« surer votre vocation et votre élection par les bonnes
« œuvres. Par là vous serez à l'abri du péché ; c'est
« le moyen de vous procurer l'entrée au royaume
« éternel de Jésus-Christ Notre-Seigneur et notre
« Sauveur. Je ne cesserai point de vous renouveler
« ces recommandations, tout affermis que vous soyez
« dans la vérité dont je vous parle. Je crois qu'il est
« de mon devoir, tandis que j'habite ce corps, que je
« vienne vous réveiller par mes avertissements, avant
« que cette tente d'un jour ne soit détruite, ce qui,
« j'en suis certain, ne peut tarder, comme Notre-
« Seigneur Jésus-Christ me l'a fait connaître, afin
« de vous laisser le moyen de vous souvenir, même
« après ma mort, de ces vérités. Ce n'est point par
« des fables et des fictions ingénieuses que nous
« vous avons fait connaître la puissance et l'avéne-

« ment de Jésus-Christ. Mais nous avons été nous-
« mêmes les témoins de sa majesté. Ne l'avons-nous
« pas vu honoré et glorifié par Dieu son Père, lorsque
« de la nue où la gloire de Dieu paraissait avec tant
« d'éclat, cette voix se fit entendre : Celui-ci est mon
« Fils bien-aimé, l'objet de mes complaisances,
« écoutez-le. — Il nous fut donné à nous-mêmes
« d'entendre cette voix céleste, nous qui étions avec
« lui sur la montagne sainte. N'avons-nous pas
« d'ailleurs la parole des prophètes, dont l'autorité
« est encore mieux établie? C'est sur elle que vous
« devez fixer vos regards, comme sur un flambeau
« qui luit dans un lieu obscur, jusqu'à ce que le
« jour vienne à paraître, et que l'étoile du matin se
« lève dans vos cœurs. Mais comprenez, avant tout,
« que nulle prophétie de l'Écriture ne dépend de
« l'interprétation d'un particulier. »

En parlant des faux prophètes, il ajoute : « La justice les menace sans cesse et la main qui doit les punir n'est pas endormie. »

Cette doctrine et ces menaces étaient particulièrement dirigées contre un fameux imposteur que Pierre eut à combattre dès le commencement, mais dont l'éclatante confusion était réservée aux derniers jours de son apostolat. Lorsque, un an environ après la résurrection du Sauveur, le diacre Philippe porta l'Évangile à Samarie, il s'y trouva un magicien dont les enchantements avaient tellement captivé le respect et l'admiration du peuple, qu'il était surnommé : *La grande vertu de Dieu.* Il s'appelait Simon. Étonné des

miracles qui s'opéraient au nom de Jésus-Christ, et voyant que Philippe possédait un pouvoir bien supérieur au sien, il demanda et reçut le baptême en même temps que ses compatriotes. Pierre et Jean vinrent alors de Jérusalem pour communiquer les dons de l'Esprit-Saint aux nouveaux fidèles. Simon, à la vue des effets de l'imposition des mains, dévoila sa perversité et son hypocrisie en offrant de l'argent aux apôtres pour obtenir d'eux la faculté de donner lui-même le Saint-Esprit. « Que ton argent périsse avec toi, s'écria Pierre, parce que tu as cru que le don de Dieu peut s'acquérir par de l'argent. » Et joignant l'exhortation au reproche : « Tu n'as rien à prétendre à ce ministère, dit-il à ce malheureux, car ton cœur n'est pas droit devant Dieu. Fais pénitence d'un si grand péché et prie Dieu qu'il te pardonne, s'il est possible, cette pensée de ton cœur. » — « Priez vous-même le Seigneur, répondit Simon, pour que rien de ce que vous avez dit ne m'arrive. »

Mais que pouvaient les prières de l'apôtre pour le changement de ce cœur lié à l'iniquité? Simon quitta Samarie, et après avoir promené en divers pays ses prestiges et ses erreurs, il alla se fixer à Rome. Pierre l'y trouva jouissant insolemment de la faveur de la multitude, de l'estime des grands et de la protection de l'impératrice Messaline. Le sénat, suivant plusieurs Pères de l'Église, lui avait même dressé, dans l'île du Tibre, une statue avec cette inscription : *A Simon le Dieu saint*. Plus tard, il obtint aussi la confiance et les bonnes grâces de Néron. Dans le délire de son

orgueil, il annonça qu'à un jour marqué pour des jeux publics, il s'élèverait dans les airs par sa propre vertu. La foule accourut; Néron lui-même était présent. Le magicien prit en effet son essor, mais Pierre indigné en appela à Dieu. Le charme fut aussitôt rompu; l'imposteur tomba à terre, sur le balcon même de Néron, s'il faut en croire quelques-uns, et se brisa les jambes. Il mourut quelques jours après.

Cet événement redoubla la haine dont le monstre couronné honorait les chrétiens. Déjà il avait ouvert contre eux l'ère sanglante de ces horribles persécutions qui mirent aux prises, pendant trois siècles, toute la puissance de l'empire avec la foi. Après avoir fait mettre secrètement le feu à plusieurs quartiers de Rome, pour se donner le spectacle d'un incendie, il détourna sur les chrétiens les soupçons dont il était l'objet. D'ailleurs, le christianisme n'était-il pas venu se faire des disciples jusque dans son palais, contrarier ses infâmes plaisirs et alarmer ses crimes?

Les fidèles, voyant le danger qui menaçait leur chef, le conjurèrent de s'éloigner de Rome afin de prolonger encore une vie qu'ils croyaient, en ce moment surtout, nécessaire à l'Église. Il céda à regret à leurs instances. Il était à peine hors des murs, sur la voie Appienne, lorsque Jésus-Christ se présenta à lui : « Où allez-vous, mon maître? s'écrie le disciple. — A Rome, pour y être crucifié de nouveau, » répond le Sauveur. Pierre comprit que c'était dans sa personne que le Christ voulait être crucifié une seconde fois. Il revient aussitôt sur ses pas, et annonce avec

joie aux fidèles qu'il a reçu l'ordre de marcher au combat. Il ne tarda pas à être arrêté, et enfermé dans la prison Mamertine, au pied du Capitole, avec l'apôtre Paul qui, depuis quelque temps, se trouvait à Rome et le secondait de tous les efforts de son zèle. Ils convertirent autour d'eux quarante-neuf personnes de tout sexe, parmi lesquelles deux de leurs principaux gardiens. Ainsi Pierre triomphait dans les fers; quelques mois après, il triompha dans le dernier supplice, qui eut lieu le 29 juin de l'an 66. Condamné à être mis en croix, il demanda, pour n'être pas égalé au Rédempteur, à être crucifié la tête en bas. Les bourreaux lui accordèrent cette faveur. On peut conjecturer qu'il avait alors soixante-dix-neuf ans, et quarante ans quand il fut appelé à l'apostolat.

Simon, auquel Jésus-Christ donna le surnom de Pierre, était né à Bethsaïde, bourg de la Galilée, où, au milieu de la corruption générale, quelques familles avaient conservé la pureté des mœurs et des croyances, pratiquant avec sincérité la loi de Moïse. La famille de Simon, pauvre et obscure, était de ce nombre. Il avait épousé, à Capharnaüm, la fille d'Aristobule qui était mort, et il habitait, avec son frère André, chez sa belle-mère que Jésus-Christ guérit d'une fièvre violente. L'Évangile ne fait pas mention de sa femme, parce que, comme tous les hommes mariés qui, au commencement, entraient dans le ministère évangélique, il vécut dans un veuvage volontaire, dès qu'il se fut voué à l'apostolat. On dit qu'elle mourut pour la foi, encouragée par son époux présent au supplice.

Pétronille, que la nature, ou suivant quelques modernes l'adoption, leur avait donnée pour fille, préféra, assure-t-on, à la plus brillante des alliances, la gloire de la virginité; l'Église l'a appelée sainte. Simon et son frère, avant de s'attacher au Sauveur, n'avaient d'autre occupation que la pêche, d'autres biens que leurs filets.

Si Jésus-Christ n'avait été qu'un sage, un philosophe, et par conséquent un odieux imposteur, lui qui se déclarait si hautement, si formellement le Fils de Dieu, il faudrait plaindre Simon d'avoir renoncé à une paisible existence, pour se jeter dans une vie aventureuse et agitée que devait terminer un affreux et honteux supplice. La triste satisfaction d'avoir rempli l'univers de sa renommée, pour avoir été un ardent et habile athlète de l'erreur, ne compenserait pas le charme des douces et innocentes habitudes qui l'attachaient aux bords du lac de Génésareth, et qui auraient dû l'y retenir. Mais saint Pierre, apôtre et martyr de la vérité et de la charité, eut la destinée la plus digne d'envie. Son bonheur était de travailler, de combattre, de souffrir pour le nom et à l'exemple de son bien-aimé et divin Maître. Au milieu des douleurs et des déchirements de la croix, il se rappela, il retrouva et le Calvaire et le Thabor.

SAINT PAUL

Il n'y avait pas encore un an que l'Évangile avait été proclamé, et déjà, ainsi que nous l'avons dit, le

sang des martyrs coulait à Jérusalem. Le premier de ces glorieux témoins fut Étienne, l'un des sept diacres que les apôtres avaient consacrés pour les fonctions du saint ministère. Il confondait les Juifs dans les synagogues par ses invincibles raisonnements; au dehors, par d'éclatants miracles. La jalousie et la haine le traduisirent devant le conseil. Il démontra à ses juges la divinité de Jésus-Christ; il leur reprocha vivement de l'avoir crucifié; son visage rayonna comme celui d'un ange; il s'écria qu'il voyait le Fils de l'homme assis à la droite de Dieu : tous ceux qui étaient présents se bouchèrent les oreilles. On l'arrache du tribunal, on l'entraîne hors de la ville, et sans discussion, sans jugement, on se met à le lapider. Lui, sous les coups qui l'accablent, doux comme le Sauveur, conjurait Dieu de ne point imputer ce péché à ses bourreaux. Il s'endormit dans le Seigneur; mais sa prière fut victorieuse, elle fut le plus grand de ses miracles.

Un jeune et ardent pharisien gardait les vêtements de ceux qui le lapidaient. Né à Tarse, en Cilicie, d'un Juif qui jouissait du droit de citoyen romain, il était venu à Jérusalem pour s'y instruire à fond de la loi de Moïse, auprès du célèbre Gamaliel : c'était Saul, qui plus tard s'appela Paul; mais loin de partager la modération de son maître, il se montra bientôt animé de tous les préjugés et de toute la fureur de sa secte contre les disciples du Christ.

Enhardi par ce premier succès, et comme enivré du sang du martyr, il devint la terreur des fidèles.

Il les recherchait, il allait les saisir jusque dans leurs maisons, pour les livrer à la cruauté des juges. Respirant la menace et la mort, il part un jour pour Damas, avec des lettres du grand prêtre, afin d'arrêter et d'amener chargés de chaînes, à Jérusalem, les nouveaux croyants. Comme il était en chemin et qu'il approchait de la ville, par un temps serein, à l'heure de midi, une lumière extraordinaire, venue du ciel, éclate tout à coup autour de lui ; il tombe renversé par une force invincible ; une voix retentit à ses oreilles : « Saul, Saul, pourquoi me persécutes-tu ? — Qui êtes-vous, Seigneur ? » s'écria-t-il effrayé. La voix répondit : « Je suis Jésus que tu persécutes ; il t'est dur de regimber contre l'aiguillon. — Seigneur, que voulez-vous que je fasse ? » ajouta Saul. La voix répondit : « Lève-toi, entre dans la ville, là on te dira ce qu'il te faut faire. » Les soldats qui l'accompagnaient s'étaient arrêtés tout étonnés, entendant le son d'une voix sans voir personne. Saul se lève ; mais ses yeux ne voient plus. Ses compagnons le prirent par la main et le conduisirent à Damas. Il y passa trois jours dans cet état, sans prendre de nourriture.

Le disciple Ananie, plein de mérites devant Dieu et devant les hommes, était venu à Damas, qui dépendait du roi d'Arabie, chercher un refuge contre la persécution, et y avait fondé une église. Vain espoir ! le roi d'Arabie, allié à la famille d'Hérode, avait laissé aux Juifs le droit d'être jugés par l'autorité de leur nation. Le Seigneur apparut à Ananie

et lui ordonna de se rendre auprès de Saul de Tarse, qui était en prières dans la maison de Jude. Ananie représenta que ce Saul était venu investi des pouvoirs de la synagogue pour sévir contre les disciples. « Va, lui dit le Seigneur, car cet homme est celui « que je me suis choisi pour porter mon nom devant « les gentils, devant les rois et devant les enfants « d'Israël. Je lui montrerai combien il faut qu'il « souffre pour mon nom. » Ananie obéit, imposa les mains au nouveau disciple, qui recouvra la vue et reçut le baptême. Saul aussitôt publia hautement dans la synagogue et dans la ville, au grand étonnement de tous, que Jésus était Fils de Dieu. Après avoir passé quelque temps en Arabie, il revint à Damas. Il fermait la bouche aux Juifs par une savante interprétation des Écritures, et par son propre témoignage. Ne pouvant lui répondre, ils veulent le tuer. Ils préviennent contre lui le gouverneur de la ville. Pendant qu'on le cherche avec fureur et que des soldats veillent aux portes, les frères le sauvent en le descendant par une fenêtre qui donnait sur les remparts.

Saul se rend à Jérusalem dans le but de conférer avec le Prince des apôtres. Mais quand il veut se joindre aux fidèles, ceux-ci le fuient, ne pouvant croire que ce furieux persécuteur soit devenu un de leurs frères. Il fallut que Barnabé, qui avait été son ami d'enfance et son condisciple sous Gamaliel, le présentât aux apôtres et en particulier à saint Pierre. Ceux-ci reconnurent avec joie le miracle et la sincé-

rité de sa conversion, ainsi que la conformité de sa doctrine avec la leur. Il passa quinze jours à Jérusalem, rendant à la vérité, pour laquelle Étienne était mort, dans les mêmes lieux et à quelques années d'intervalle, un courageux et irrécusable témoignage. A Jérusalem comme à Damas, les Juifs furent troublés de la puissance de cette parole. Un nouveau complot se trama contre lui. Les disciples en étant instruits, conduisirent Saul à Césarée où il s'embarqua pour Tarse, sa patrie. Il évangélisait depuis trois ans avec un grand succès cette ville et tout le pays de Syrie et de Cilicie, lorsque Barnabé vint le trouver au nom des apôtres, et l'amena à Antioche dont les habitants entrèrent en foule dans l'église. Saul parut un instant à Jérusalem pour remettre aux fidèles de cette ville les secours des fidèles d'Antioche. L'Église de Jérusalem, malgré la pieuse communauté de biens dans laquelle vivaient les fidèles, était la plus pauvre de toutes, et elle eut souvent besoin que les autres, même les plus éloignées, lui vinssent en aide. Plus tard, on verra la Grèce même lui envoyer ses offrandes.

Mais le moment est venu pour Saul d'accomplir la grande mission à laquelle Dieu le prédestinait. Sur un ordre du Saint-Esprit, les docteurs et les prophètes le désignent avec Barnabé pour porter la foi aux gentils. Ils partent tout brûlants de ce feu que vient d'allumer dans leurs âmes l'imposition des mains. Ils ne prennent avec eux que le disciple Jean, connu aussi sous le nom de Marc. Le premier champ

ouvert à leur zèle fut cette île de Chypre, si fameuse par le culte impur de Vénus. C'est dans ce lieu qui avait vu naître Barnabé, que, quelques années plus tard, son sang devait couler pour Jésus-Christ.

Saul à Paphos, comme saint Pierre à Samarie, eut en tête un magicien. L'imposteur ne tint pas longtemps contre les armes des apôtres. Ce magicien, qui de sa profession était surnommé Elymas, jouissait d'un grand crédit auprès de Sergius Paulus, proconsul de l'île. Cependant, celui-ci, qui, comme l'officier Corneille, avait le cœur droit, fut inspiré du désir d'entendre Saul et Barnabé. Elymas en sa présence, ayant osé les contredire et s'opposer à leur ministère, Saul portant sur lui un regard qu'enflammait l'Esprit divin : « Perfide instrument de ruse et d'injustice, jusques à quand tes détestables machinations chercheront-elles à fermer aux âmes droites les voies du Seigneur ? La main de Dieu va s'étendre sur toi : tes yeux seront privés pour un temps de la lumière du soleil. » A l'instant les ténèbres l'enveloppèrent, et le malheureux, errant çà et là, cherchait la main de quelqu'un pour le soutenir. Les faisceaux des licteurs semblèrent s'incliner devant ce miracle ; la doctrine de Saul, qui portait d'ailleurs en elle-même le caractère de sa céleste origine, acheva de triompher des résistances du proconsul. Elle pénétra aussi dans le cœur d'Elymas dont les yeux recouvrèrent bientôt la clarté du jour.

De Chypre les apôtres firent voile vers la Pamphylie. Marc les quitta à Perge, rebuté par les fatigues

et les dangers de ces courses lointaines, ou cédant peut-être encore à la tendresse qui l'appelait auprès de sa mère à Jérusalem. Saul, qui chez les gentils eut le nom de Paul, poursuit avec Barnabé son œuvre apostolique. Toute la population d'Antioche de Pisidie accourt pour l'entendre. Mais les Juifs se vengent d'un tel empressement en blasphémant contre l'Évangile : « C'était à vous, leur dit Paul, qu'il fal-
« lait annoncer premièrement la parole de Dieu ;
« mais, puisque vous la rejetez, et que vous vous
« jugez vous-mêmes indignes de la vie éternelle,
« nous allons vers les gentils. C'est aussi l'ordre du
« Seigneur ; car n'est-il pas écrit : Je vous ai établis
« pour être la lumière des nations, pour être leur
« salut jusques aux extrémités de la terre. » Cette parole porta la joie dans le cœur des gentils, et toute la contrée eut part aux bienfaits de la foi. Mais excités par les Juifs, les principaux de la ville forcèrent les apôtres à sortir de leurs murs.

Les mêmes traverses les attendaient à Icône, où des succès encore plus éclatants les avaient engagés à prolonger leur séjour. Une partie du peuple ne tint pas contre les opiniâtres suggestions des Juifs : ceux-ci sont pour eux, ceux-là pour les apôtres, qui se retirent devant la menace d'être lapidés.

Paul renouvelle, à Lystre, le miracle du Prince des apôtres à Jérusalem, en guérissant un boiteux qui n'avait jamais marché : le peuple, à cette vue, s'écrie, en langage lycaonien, que les dieux sont descendus du ciel sous une forme humaine. La gravité

et la dignité de sa personne attirent à Barnabé le titre de Jupiter ; Paul doit à son éloquence celui de Mercure. Le pontife de Jupiter s'avance avec des couronnes et des guirlandes ; déjà on amène des taureaux qu'on va immoler en leur honneur. Paul et Barnabé témoignent leur indignation en déchirant leurs vêtements, ils protestent qu'ils sont hommes et mortels comme eux, que l'adoration n'est due qu'à Dieu, qui, créateur du ciel, de la terre et des mers, n'a jamais cessé de se manifester par ses bienfaits, en donnant la nourriture à nos corps avec la même bonté qu'il répand la joie dans nos cœurs. Prêtre et peuple s'obstinaient encore à leur sacrifier. A ce moment arrivent les Juifs d'Antioche et d'Icône, qui changent tout à coup les dispositions de ces hommes inconstants comme des Grecs, et les font passer de l'adoration à de barbares emportements. Paul est lapidé et laissé pour mort sous les remparts. Il dut paraître à l'humilité du grand apôtre que les pierres se soulevaient contre lui pour venger la part qu'il avait prise à la mort de saint Étienne. Les disciples s'empressent autour de lui, et à leur profond étonnement, non-seulement il rentre avec eux dans la ville, mais il est le lendemain en état de se rendre avec Barnabé à Derbe, pour y continuer leur prédication. Ils repassent ensuite par Lystre, Icône, Antioche, Perge. Partout ils fortifient les disciples, en augmentent le nombre, et leur montrent d'exemple et de parole, que c'est par beaucoup de contradictions qu'on entre dans le royaume de Dieu. Ils s'embarquent à

Attalie pour la Syrie, et viennent rendre compte de leur mission à l'Église d'Antioche, où ils racontent les grandes choses que Dieu a faites, et comment il a ouvert aux gentils la porte de la foi.

Ce fut quelques années après, l'an 50, que Paul, à l'occasion des discussions sur les observances légales, assista au concile de Jérusalem, qui applaudit à la mission qu'il tenait du Saint-Esprit, et lui confirma solennellement le titre d'Apôtre des nations.

Après son retour du concile, Antioche ne le retint pas longtemps. Au souvenir des gentils et des Églises qu'il avait fondées parmi eux, il sentait son zèle s'enflammer d'une sainte impatience. « Allons, dit-il à Barnabé, visiter nos frères dans toutes les villes où nous avons annoncé la parole du Seigneur. » Mais un dissentiment particulier vint interrompre leur communauté de mission. Barnabé voulut s'attacher encore ce même Marc auquel le cœur avait fait défaut dans le voyage précédent, et partit avec lui pour l'île de Chypre. Paul, auquel une première expérience semblait donner le droit de juger Marc peu propre à l'œuvre, s'adjoignit Silas, l'un des docteurs de l'Église de Jérusalem, qui avait été chargé de porter à Antioche des lettres du concile ; et il prit le chemin de l'Asie Mineure par la Syrie et la Cilicie. Il affermit le règne de Jésus-Christ dans les provinces qu'il avait parcourues. Il pousse ensuite plus loin ses conquêtes, et soumet à la foi la Galatie et la Phrygie. Quand il fut parvenu à Troade, un Macédonien, ou plutôt l'ange de la Macédoine, lui dit dans une vision :

« Passez en Macédoine, car c'est de vous que nous attendons notre salut. » Outre Silas, Paul s'adjoignit Timothée, qu'il s'était attaché à Lystre, et qui devint son plus intime confident et son plus fidèle collaborateur. Luc, son disciple depuis huit ans, fut aussi appelé à l'honneur d'une mission dont il devait être l'historien.

Ils s'arrêtèrent d'abord à Philippes. Plusieurs fois en se rendant au lieu de la prière, situé hors de la ville sur les bords du fleuve, ils furent suivis par une jeune fille qui criait : « Ces hommes sont des serviteurs du Dieu Très-Haut, envoyés pour vous annoncer la voie du salut. » C'était une esclave qu'obsédait le mauvais esprit Python. Paul fut aussi touché de son état qu'indigné de cet hommage rendu à la vérité par le père du mensonge : « Je te commande au « nom de Jésus-Christ, dit-il au démon en se retour- « nant, de sortir de cette fille. » L'esprit obéit à l'heure même, et, avec lui, s'envola l'espoir du gain considérable que cette fille, par ses divinations, rapportait à ses maîtres. Transportés de fureur, ils mettent la main sur Paul et Silas, ameutent contre eux le peuple, et les traînent comme des perturbateurs de l'ordre public devant les magistrats, qui les font battre de verges et conduire en prison. Le geôlier doit répondre d'eux sur sa tête.

Au milieu de la nuit, pendant que l'apôtre et son compagnon, étendus dans un noir cachot, les pieds serrés dans de cruelles entraves de bois, chantaient à Dieu des louanges et des actions de grâces pour

leurs souffrances, la prison est agitée tout à coup par une violente secousse. Ils sentent leurs liens se rompre ; les portes s'ouvrent d'elles-mêmes. Le geôlier, ne doutant pas que les prisonniers ne se soient évadés, va se percer le cœur : « Arrêtez ! lui crie Paul, nous sommes tous ici. » A ce qui s'est passé il reconnaît des envoyés du ciel, et se jetant à leurs pieds : « Que ferai-je, leur dit-il, pour être sauvé ? » Il les conduit à son logis, essuie le sang de leurs plaies, demande et reçoit le baptême avec toute sa famille.

Quand le jour fut venu, les magistrats envoyèrent l'ordre de mettre en liberté les deux étrangers : « Comment, s'écria Paul, sans nous avoir même en-« tendus, ils nous ont fait battre de verges publique-« ment, nous, citoyens romains, et c'est dans l'ombre « et le secret qu'ils veulent nous relâcher ! Il n'en « sera point ainsi ; qu'ils viennent eux-mêmes. « Puisque c'est par leur ordre que nous avons reçu « un si inique traitement, c'est par leurs mains que « doivent tomber nos chaînes. » A ce mot de citoyens romains, les magistrats effrayés s'empressèrent de se rendre à une si formelle injonction. Paul partit ensuite, laissant une église à Philippes, qui, fécondée par ses souffrances, devint une des plus florissantes.

A Thessalonique, l'Évangile fut reçu avec avidité par une foule de gentils, parmi lesquels on comptait un grand nombre de femmes de distinction. Mais la plupart des Juifs, persévérant dans leur endurcissement, soulevèrent contre Paul quelques hommes de

la lie du peuple : l'apôtre quitta cette ville. Le fruit de cette première prédication ne fut pas perdu, car les Thessaloniciens furent dans la suite les chrétiens les plus fermes au milieu des persécutions, et les plus chers peut-être au cœur de l'apôtre.

A Bérée, l'empressement des gentils et des Juifs eux-mêmes pour la parole de Dieu promettait aux travaux de Paul une ample moisson. De si heureux commencements furent troublés par les Juifs de Thessalonique, qui survinrent avec de sinistres intentions. Déjà les esprits s'échauffaient. Paul, dont les compagnons restèrent néanmoins à Bérée, fut conduit par les frères jusqu'à la mer, d'où il prit la direction d'Athènes.

Athènes déchue conservait l'orgueil de son ancienne gloire. Elle était surtout fière de ses poëtes, de ses orateurs et de ses philosophes. D'un autre côté, au milieu des vicissitudes de sa destinée, elle fut toujours frivole et légère. Saint Luc, aussi bien que Démosthène et Plutarque, reproche aux Athéniens de ne s'occuper qu'à dire et entendre des nouvelles. Ces dispositions étaient peu favorables à l'Évangile. L'apôtre, dont le zèle s'est ému en voyant livrée à l'idolâtrie une ville regardée comme le foyer des lumières et de la science, se hâte de parler du vrai Dieu, sur ces places publiques où tant de sages ou de sophistes avaient inutilement disputé et moralisé. Il ne craint pas de raisonner avec les disciples de Zénon et d'Épicure. « Quel est, dirent-« ils, ce discoureur ? Il semble qu'il annonce de nou-

« veaux dieux. Voyons quelle est cette doctrine. » Et ils le conduisirent à l'Aréopage. Paul, qui pour la gloire de Jésus-Christ savait également s'élever ou s'abaisser, seul au milieu de cette assemblée de juges, la plus renommée et la plus respectée de l'antiquité profane, sans recourir aux vains ornements du langage, ne faillit point à sa mission, et prononça ce discours célèbre :

« Athéniens, je vois que vous êtes en tout très-
« religieux; car, en passant dans votre ville, et con-
« sidérant les statues de vos dieux, j'ai remarqué un
« autel où ces mots étaient écrits : AU DIEU INCONNU.
« Eh bien! ce Dieu que vous adorez sans le connaître,
« est celui que je vous annonce : le Dieu qui a fait
« le monde et tout ce qui est dans le monde, le
« maître du ciel et de la terre, qui n'est point en-
« fermé dans des temples bâtis par les hommes, qui
« n'est point servi et entretenu par leurs mains,
« comme s'il avait besoin de quelque chose, lui qui
« donne tout à tous, et la vie et la respiration.

« Il a fait naître d'un seul homme toute la race
« humaine pour habiter sur toute la face de la terre,
« déterminant les temps de leur durée et les limites
« de leur demeure, afin qu'ils cherchent Dieu, et
« qu'ils s'efforcent de le toucher, pour ainsi dire,
« dans ses créatures, quoiqu'il ne soit pas loin de
« chacun de nous; car en lui nous avons la vie, le
« mouvement et l'être; et, comme quelques-uns de
« vos poëtes l'ont dit, nous sommes les enfants de
« Dieu même. Puisque nous sommes les enfants de



« Dieu, nous ne devons pas croire que la Divinité
« soit semblable à l'or, à l'argent ou à la pierre, fa-
« çonnés par l'art et l'imagination de l'homme.

« Dieu, irrité contre ces temps d'ignorance, an-
« nonce maintenant aux hommes qu'ils fassent péni-
« tence, parce qu'il a établi un jour pour juger le
« monde selon la justice; et, afin de confirmer la foi
« de tous, il a ressuscité des morts celui qu'il a des-
« tiné à en être le juge. »

Quel est celui des sages de l'ancienne Grèce qui ait fait entendre une doctrine aussi haute, aussi ferme et aussi précise? Qu'importe? si le plus inconstant des peuples honora Platon, il condamna Socrate, le maître de Platon et le plus sage de ses philosophes. En dehors du mystère des jugements de Dieu, il ne faut donc pas s'étonner si, parmi ceux qui écoutaient Paul, quelques-uns se moquèrent; d'autres dirent : « Nous vous entendrons sur cette matière une autre fois. » Plusieurs cependant crurent, entre autres Denys, le plus savant des membres de l'Aréopage, qui devint ensuite évêque d'Athènes, et une femme de qualité, nommée Damaris. Ce n'étaient là que les prémices : Athènes aussi sera un jour chrétienne; et l'on pourra dire que Paul fonda dans la Grèce plus d'églises que Platon n'y compta de disciples.

De l'Aréopage d'Athènes suivons Paul dans la boutique d'un artisan, à Corinthe. Car ce grand homme, pour mieux repousser tout soupçon d'intérêt privé, pour éviter de paraître, aux yeux des gentils, vendre l'Évangile, refusait tout don pour lui-même, et afin

de se procurer la nourriture et le vêtement, joignait le travail des mains à toutes les fatigues de l'apostolat et du gouvernement des églises. « Que l'an-
« cienne Rome, s'écrie Bossuet, ne me vante plus
« ses dictateurs pris à la charrue, qui ne quittent
« leur commandement que pour retourner à leur la-
« bourage : je vois quelque chose de plus merveil-
« leux en la personne de mon grand apôtre qui,
« même au milieu de ses fonctions, non moins au-
« gustes que laborieuses, renonce volontairement aux
« droits de sa charge, et, refusant de tous les fidèles
« la paye honorable qui était si bien due à son mi-
« nistère, ne veut tirer que de ses propres mains ce
« qui est nécessaire pour sa subsistance. »

En arrivant dans la capitale de l'Achaïe, il logea chez le Juif Aquila qui, avec sa femme Priscille, s'occupait à faire des tentes. Les jours ordinaires, il travaillait avec eux, et il parlait, le jour du sabbat, dans la synagogue, avec une ardeur que redoubla l'arrivée de Silas et de Timothée. Mais les Juifs, à l'exception de quelques-uns, parmi lesquels furent ses hôtes et Crispe, chef de la synagogue, le repoussèrent avec violence. Déjà Paul sentait défaillir son courage, quand le Seigneur lui dit : « Continue d'annoncer la
« parole avec confiance; car je suis avec toi, et je
« compte dans cette ville un peuple nombreux. »
L'apôtre se tourna vers les gentils, qui l'accueillirent avec empressement et se convertirent à sa voix. Les Juifs, il est vrai, le traduisirent devant le proconsul Pollion; mais celui-ci, frère de Sénèque le philo-

sophe, estimé par sa sagesse et sa modération, leur dit que son devoir était de réprimer les crimes, non de juger les questions de doctrine et de religion; et il les congédia. Ce fut à Corinthe, en 52, que Paul écrivit ses deux premières épîtres, adressées aux Thessaloniciens. Après un séjour de dix-huit mois dans cette ville, il fit le voyage de Jérusalem, y salua l'Église, s'arrêta quelque temps à Antioche, visita les disciples de Phrygie et de Galatie, et vint à Éphèse.

Cette ville était surtout célèbre par le temple de Diane, qui avait remplacé et égalait en magnificence le temple brûlé par Érostrate, l'une des sept merveilles du monde. Le culte de cette déesse, en même temps que les relations commerciales, y attirait une foule d'étrangers. Publier l'Évangile à Éphèse, c'était donc le publier, en quelque sorte, dans toute l'Asie Mineure. Aussi Paul, aidé de nombreux coopérateurs, y déploya-t-il toute l'activité, toute l'énergie de son zèle et cette puissance extraordinaire du don des miracles dont Dieu l'avait favorisé. Les ceintures et les linges qui avaient touché son corps guérissaient les maladies, chassaient les esprits impurs. Un jour sept frères juifs, fils de Scéva, prince des prêtres, voulurent, eux aussi, exorciser au nom de Jésus : « Je connais « Jésus, leur répondit l'esprit; je sais qui est Paul; « mais vous, qui êtes-vous? » L'homme que tourmentait cet esprit frénétique s'élance alors sur les exorcistes, qu'il chasse de sa maison, après les avoir rudement battus et blessés. Ce fait, qui fut connu des Juifs et des gentils, augmenta partout la crainte et le

respect du nom de Jésus. Saint Luc fait remarquer à cette occasion, que les fidèles venaient avouer et déclarer leur fautes; alors, comme aujourd'hui, la confession était la condition de la rémission des péchés. Les Éphésiens étaient tellement enclins à la magie, que les chrétiens s'y livraient encore après leur conversion. On évalue à 25,000 francs environ de notre monnaie le prix des livres qu'ils brûlèrent sur la place publique, dans cette circonstance, par ordre de Paul.

Les misérables superstitions d'un culte coupable s'évanouissaient devant la puissance de la vérité, comme les impures émanations de la terre devant l'astre du jour. Déjà cette idole si vénérée de Diane pâlissait, quand tout faillit être compromis par les alarmes de l'intérêt privé, à la vue des progrès de la foi. L'orfévre Démétrius, dont la principale industrie consistait dans la fabrication de petits temples d'argent, sur le modèle de celui de la déesse, voyant diminuer cette source de revenu, assemble les gens de sa profession et les nombreux ouvriers qui travaillaient sous ses ordres. « Mes amis, leur dit-il, vous « savez que c'est de ce genre d'ouvrage que provient « notre gain. D'un autre côté, vous apprenez, soit de « vos propres yeux, soit par la voix publique, que non-« seulement à Éphèse, mais dans presque toute l'Asie, « ce Paul est parvenu à persuader à une grande mul-« titude que les ouvrages de la main des hommes ne « sont point des dieux. Il est à craindre tout à la fois « que notre art ne vienne à être décrié, et que la ma-« jesté de celle que toute l'Asie et l'univers adorent,

« ne tombe dans l'oubli. » A ces mots, l'indignation devint générale. *Vive la grande Diane des Éphésiens!* s'écrie-t-on de tous côtés. Ces furieux, dont la troupe se grossit de cet amas d'hommes oisifs et inquiets, qui, dans toutes les villes, sont toujours prêts pour l'agitation et le désordre, remplissent la ville de confusion. Et, comme Paul s'était dérobé à leurs poursuites, ils traînent Gaïus et Aristarque, deux de ses compagnons, sur la place publique. Ils espéraient faire déclarer les chrétiens ennemis des dieux, afin d'avoir un prétexte légal de les immoler à leur rage. Paul, à la nouvelle du danger de ses compagnons, oublie le sien propre, et veut se jeter au milieu de la foule, pour leur faire un rempart de son corps et de sa parole. Les disciples et quelques-uns des principaux citoyens, qui étaient ses amis, l'empêchent de sacrifier sa vie à une tentative qu'ils jugent inutile. Ce n'étaient qu'affreux tumulte, que vociférations diverses poussées par cette multitude, dont la plupart ignoraient même le motif de cette terrible émeute. Un Juif, nommé Alexandre, parleur habile et agréable au peuple, veut prendre la parole : on refuse de l'entendre; on s'empare de sa personne. Pendant deux heures, on n'entend plus qu'un cri : *Vive la grande Diane des Éphésiens!* Le greffier de la ville parvient enfin à se faire écouter; il remontre à cette foule frémissante que si Démétrius et ses ouvriers ont à se plaindre de quelque tort, ils doivent recourir aux tribunaux; mais qu'il faut mettre fin à ces violences, que le proconsul et l'empereur regardaient comme une sédition. Ces pa-

roles ramènent le calme. La foule se retire. Les disciples arrêtés sont délivrés.

Lorsque le tumulte fut apaisé, Paul, fidèle à cette recommandation de son Maître : « Si l'on vous persécute dans une ville, fuyez dans une autre, » dit adieu aux disciples, et alla visiter les églises de la Grèce et de la Macédoine. Quelques mois après, il revint à Troade, dans le dessein de se rendre en Judée. Le premier jour de la semaine, — c'était le troisième dimanche après Pâques, — les disciples s'étant assemblés, Paul leur parla jusqu'à minuit, dans une salle haute, éclairée d'un grand nombre de flambeaux. Le jeune Eutique, assis sur une fenêtre, s'étant endormi, tomba du troisième étage en bas, et fut emporté mort. L'apôtre descendit dans le lieu où on l'avait déposé, et lui rendit, en le serrant contre son corps, la vie qu'il venait de perdre. Le jeune homme ramena bientôt par sa présence la joie dans la sainte assemblée, que cet accident avait livrée au trouble et à la consternation.

A Milet, Paul, qui voulait se trouver à Jérusalem pour la fête de la Pentecôte, fit appeler les anciens de l'église d'Éphèse. Quand ils furent venus et réunis à ceux de Milet : « Vous savez, leur dit-il, quelle a été « ma conduite pendant mon séjour au milieu de vous, « depuis le premier jour que je suis entré en Asie : « j'ai servi le Seigneur en toute humilité et avec lar- « mes, parmi les traverses qui m'ont été suscitées par « les Juifs, au milieu des fonctions assidues de mon « ministère. Maintenant je vais à Jérusalem, ignorant

« au juste ce qui doit m'y arriver, sinon que dans « toutes les villes par où je passe, le Saint-Esprit me « dit que des chaînes et des tribulations m'attendent. « Mais je ne crains aucun de ces maux. Pourquoi fe- « rais-je plus cas de cette vie que de moi-même ? Une « seule chose m'importe, c'est d'achever ma course, « et d'accomplir le ministère que j'ai reçu du Sei- « gneur Jésus. Je sais que vous ne verrez plus mon « visage, vous tous chez qui j'ai passé prêchant « le royaume de Dieu. Durant mon séjour, ai-je « épargné à quelqu'un de vous des larmes et des « avertissements ? m'a-t-il vu convoiter son or, son « argent ou son vêtement ? Ces mains, j'en appelle « à votre propre témoignage, n'ont-elles pas fourni « à tous mes besoins, ainsi qu'à ceux de mes com- « pagnons ? »

Quel admirable échange de sentiments entre l'a- pôtre et ces enfants de ses sueurs et de son sang ! Son cœur était comme le cœur de l'Église ; sa ten- dresse maternelle embrassait tous les fidèles ; il n'était étranger à aucune de leurs souffrances. A l'exemple de son divin Maître, il se regardait comme la victime commune, et c'est sans crainte d'être démenti qu'il pouvait dire : « Qui de vous souffre, sans que je souffre ? » Les fidèles, à leur tour, auraient donné leur vie pour lui. Un torrent de larmes accueillit ses paroles. Ils se jettent à son cou, le serrent dans leurs bras ; ils semblent vouloir retenir celui qui vient de leur annoncer que c'était son dernier adieu. Mais enfin le moment de cette déchirante séparation est

arrivé, et Paul s'embarque pour la Syrie, accompagné de leurs vœux et de leurs regrets.

En vain les disciples de Tyr, éclairés d'une lumière surnaturelle, l'engagèrent à ne pas continuer sa route; en vain le prophète Agabus, à Césarée, se liant étroitement les pieds et les mains avec la ceinture de Paul, lui prédit qu'il sera traité ainsi à Jérusalem ; en vain ses compagnons en pleurs essayèrent-ils d'ébranler sa résolution : « Que faites-vous ? leur répondit-il, pour-
« quoi déchirer mon cœur par vos larmes ? Sachez
« que je suis prêt, non-seulement à porter des chaînes
« pour Jésus-Christ, mais encore à donner ma vie
« pour lui dans Jérusalem. »

Il y arriva dans le mois de mai de l'année 58. La joie ne fut pas moins grande parmi les fidèles, dans le sein desquels il s'empressa de verser les abondantes aumônes des riches églises de la Grèce, que l'édification dans l'assemblée des prêtres, au récit des merveilles que Dieu avait opérées chez les gentils. Saint Jacques le Mineur gouvernait alors cette église. Sa foi, aussi humble que profonde, lui avait valu l'honneur d'y continuer le sacerdoce de Jésus-Christ lui-même. Ce fut de sa bouche sans doute que sortit le conseil pour l'apôtre des nations, d'humilier en quelque sorte ses succès devant la susceptibilité des Juifs, et de se soumettre aux prescriptions de la loi mosaïque. Précaution inutile ! pouvaient-ils oublier, ces Juifs orgueilleux, que c'était le même Paul dont l'éclatante conversion venait de porter à leurs aveugles préjugés un si terrible coup ? D'ailleurs, les pré-

dictions devaient s'accomplir. Sept jours s'étaient à peine écoulés, lorsque les Juifs d'Asie, que la fête de la Pentecôte avait attirés à Jérusalem, l'ayant reconnu dans le temple, se saisissent de sa personne. Le peuple entier, cédant à leurs instigations, se précipite sur lui, l'accable de coups, et va l'immoler, lorsque le tribun romain, Lysias, survient à la tête des soldats, l'arrache des mains de ses ennemis, et le fait conduire, à grand'peine, dans la citadelle. Quel est donc le crime de cet homme, que poursuit la rage de tout un peuple ? Lysias croit du devoir de sa charge d'en obtenir l'aveu à tout prix, et ordonne la flagellation. Mais Paul oppose son titre de citoyen romain. Le tribun effrayé se voit réduit à le citer devant le conseil de la nation. Aux premiers mots que prononce l'accusé pour se justifier, le grand prêtre Ananie ordonne à ses gens de le frapper au visage. « Dieu te frappera toi-même, muraille blan-« chie, lui dit Paul. Quoi ! tu es assis pour me juger « selon la loi, et, contre la loi, tu commandes qu'on « me frappe ? » Ces paroles furent une prophétie : dans la guerre des Juifs contre les Romains, Ananie s'étant mis à la tête d'une faction, fut massacré par la faction opposée, que commandait son propre fils. Paul, dont toute la doctrine reposait sur la résurrection de Jésus-Christ, déclare que c'est pour avoir soutenu la résurrection des morts qu'il est persécuté. Par là, il jette la division dans le conseil, les uns soutenant, les autres repoussant cette doctrine. Il s'engage entre les Pharisiens et les Sadducéens une

lutte presque aussi animée que celle de la place publique. Le tribun, qui n'entend rien à ces discussions, mais qui craint que ce citoyen romain ne périsse dans le tumulte, le fait enlever par les soldats, et mettre de nouveau en sûreté dans la forteresse. La nuit suivante, le Seigneur se montra en songe à son serviteur, et lui dit : « Sois ferme ; ce témoignage « que tu as rendu de moi dans Jérusalem, tu dois le « rendre encore dans Rome même. »

Ces ménagements portent l'irritation des Juifs à son comble. Ils craignent que leur victime ne leur échappe ; quarante d'entre eux font vœu de ne boire ni manger qu'ils n'aient tué Paul. Les princes des prêtres et les sénateurs ne rougissent pas de s'associer à cet odieux complot, dont ils promettent de favoriser l'exécution. Lysias, secrètement averti, fait partir son prisonnier pendant la nuit, et l'envoie sous bonne escorte à Césarée, pour être remis au pouvoir de Félix, gouverneur de la Judée.

Paul n'eut point de peine à confondre ses accusateurs en face de son juge ; mais la perversité de Félix avait soulevé contre lui l'opinion publique. Il crut trouver dans une coupable condescendance le moyen de se faire pardonner ses nombreuses exactions, et peut-être de tirer de l'argent de Paul. Il différa le jugement, et se contenta d'ordonner qu'on accordât plus de liberté au prisonnier. Un jour, il lui prit fantaisie de connaître sa doctrine ; mais, comme l'apôtre parlait de justice, de chasteté, de jugement à venir : « C'est assez, dit Félix effrayé ; je vous rappellerai

« quand il en sera temps. » De quel poids sera la cause de l'opprimé auprès du juge prévaricateur, dans lequel les misérables calculs de la politique ou de l'intérêt parlent plus haut que la voix de la conscience? Il le retint en prison pendant deux ans, jusqu'à ce qu'il fût lui-même remplacé dans sa charge par Festus. Traduit devant le nouveau gouverneur, Paul ne vit d'autre moyen de se soustraire à leur haine implacable que d'en appeler à César. Festus l'envoya par mer à Rome, avec d'autres prisonniers, sous la conduite d'un centurion dont Paul ne tarda pas à gagner l'estime et la confiance.

La navigation fut lente et pénible. Le vaisseau ayant abordé en Crète, dans le mois d'octobre, où la mer devint mauvaise, Paul conseillait de passer l'hiver dans le port. Son avis ne fut pas suivi; un vent favorable tenta les matelots et le centurion ; on se mit en mer. Bientôt il s'éleva une violente tempête. Il fallut jeter aux flots les marchandises et les agrès du navire. Depuis quatorze jours, on ne voyait ni soleil ni étoiles, et la tourmente ne perdait rien de sa fureur. Tout espoir de salut était perdu. Paul, à qui un ange avait fait connaître que Dieu lui accordait la vie de ses compagnons de navigation, leur annonça que le vaisseau périrait, mais qu'aucun d'eux ne perdrait un cheveu de sa tête. Ces paroles ramènent la sérénité dans les esprits; la gaîté vient de nouveau animer les repas de ces hommes exténués par les longues angoisses d'une si terrible tempête. La présence et la promesse du saint étaient une garantie plus sûre que

ne l'avaient été autrefois, dans un danger semblable, le nom et la fortune de César. Paul était la fortune de l'Église, et Dieu l'appelait à Rome. Le vaisseau ne tarda pas à échouer sur la côte d'une terre que les navigateurs ne connurent pas d'abord. Tous ceux qui le montaient se sauvèrent, soit à la nage, soit sur quelques débris, et parvinrent heureusement au rivage. Cette terre était l'île de Malte.

Les naufragés, qui étaient au nombre de deux cent soixante-seize, y trouvèrent une douce hospitalité. Les habitants, quoique réputés durs et grossiers, s'empressèrent d'allumer un grand feu pour sécher et réchauffer leurs membres humides et engourdis par le froid. Paul ayant pris quelques sarments, il en sortit une vipère qui s'attacha et resta suspendue à sa main. Quel grand coupable ne dut pas paraître aux yeux des insulaires celui dont le naufrage n'avait pu désarmer la vengeance divine attachée à ses pas! « Il va tomber mort, » se dirent-ils entre eux. Mais Paul, loin de s'émouvoir, secoua tranquillement la vipère dans le feu, sans éprouver aucun mal. Ce spectacle les fit passer d'un excès d'horreur à un excès d'admiration : on le prit pour un dieu. Un nouveau miracle vint mettre le comble à leur étonnement : il guérit de la fièvre et de la dyssenterie, par la seule imposition des mains, le père de Publius, premier citoyen et peut-être gouverneur de l'île, chez lequel il était logé, grâce sans doute au premier prodige. Le bruit de cette guérison ne pouvait manquer de lui amener tous les malades des environs, qui s'en

retournèrent pleins de santé. La reconnaissance des habitants fut si vive, qu'elle s'étendit même sur les compagnons de Paul, qui furent l'objet de toutes sortes d'égards et de respect.

Dès que la saison le permit, on s'embarqua sur un vaisseau qui venait d'Égypte et qui faisait voile pour l'Italie. Au printemps de l'année 61, Paul descendait à Pouzzoles, près de Naples. Sa renommée l'avait précédé à Rome. Les fidèles de cette ville, auxquels il avait exprimé, dans l'épître qu'il leur adressa de Corinthe, au moment de partir pour l'Orient, son désir ardent de les visiter, accoururent au-devant de lui. Leur accueil le remplit de joie et de confiance.

Rome fut moins cruelle que Jérusalem. Néron n'avait pas encore eu l'occasion de sacrifier les chrétiens à ses atroces caprices. Paul eut la faculté de choisir son habitation, sous la garde d'un soldat. Sa foi d'ailleurs ne fut point captive : le lieu où il était détenu devint comme une tribune, d'où il annonçait la vérité à tous les peuples, dont la capitale du monde était le rendez-vous. Ses liens le rendirent célèbre à la cour de l'empereur, où la nouvelle religion comptait déjà des disciples. La circonstance la plus remarquable de cette captivité fut la conversion d'Onézime : c'était un esclave de Philémon, chrétien de la ville de Colosses, célèbre par ses richesses et ses dignités. Onézime avait cherché dans la fuite l'impunité, après avoir volé son maître. La Providence l'adressa à Paul, dont la douce et généreuse charité fit de ce misérable un homme, un chrétien, un saint. Il eut la conso-

lation de voir Onézime sentir toute la grandeur d'un tel bienfait et s'attacher à lui comme le plus tendre des fils. De son côté, il éprouva pour Onézime tous les sentiments d'un père. Après l'avoir régénéré dans les eaux du baptême, il le renvoya à Colosses. L'antiquité ne nous a rien transmis de plus ingénieux, de plus élevé et de plus attendrissant que la lettre qu'il lui confia pour Philémon.

« Votre charité, mon frère, nous a comblés de joie « et de consolation. Aussi, quelque liberté que je « puisse prendre en Jésus-Christ de vous ordonner « une chose qui est de votre devoir, néanmoins, à « cause de l'amour que j'ai pour vous, j'aime mieux « vous supplier, moi, Paul, déjà vieux, et de plus, « en ce moment, prisonnier de Jésus-Christ. Je vous « supplie pour mon fils Onézime que j'ai enfanté dans « mes chaînes. Je vous le renvoie et je vous prie de « le recevoir comme mes propres entrailles. J'aurais « désiré le retenir près de moi; mais je n'ai rien « voulu faire sans votre avis. Peut-être vous a-t-il « quitté pour un temps, afin que vous le repreniez « pour toujours, non plus comme un esclave, mais « comme celui qui d'esclave est devenu un frère chéri. « Au nom de l'intimité qui nous unit, recevez-le « comme moi-même. Que s'il vous a fait tort ou s'il « vous est redevable de quelque chose, imputez-le-« moi. C'est moi, Paul, qui vous écris de ma main; « c'est moi qui vous le rendrai; je ne dirai pas que « vous vous devez vous-même à moi. Oui, mon frère, « que je reçoive de vous cette joie, faites-moi revi-

« vre dans le Seigneur. Je vous écris ceci avec une
« entière confiance ; l'expérience que j'ai de votre
« docilité ne me permet pas de douter que vous n'al-
« liez au delà de mes vœux. »

L'espoir de l'apôtre ne fut pas trompé : Philémon combla Onézime de biens, dont le plus précieux fut la liberté, et le renvoya à Paul. Onézime leur devait être un jour encore plus cher à d'autres titres : admis plus tard dans le ministère évangélique, il devint évêque de Bérée et mourut pour la foi.

Paul attendit inutilement à Rome ses accusateurs pendant deux ans. Qu'auraient-ils pu lui imputer devant une autorité étrangère à ces questions, et qui confondait dans un même mépris la nouvelle religion avec celle de Moïse, objet du dédain de ses philosophes, ou des sarcasmes des beaux esprits de l'époque? Rendu à la liberté, il recommence ses courses apostoliques, toujours au milieu des tribulations, des dangers, des souffrances, sans autre dédommagement que les secrètes consolations que Dieu réserve à ceux qui souffrent pour son nom, et les fruits merveilleux dont le ciel comblait ses prédications ; marquant, selon l'expression de Bossuet, l'ordre de ses voyages par les traces de sang qu'il répand et par les peuples qu'il convertit. Il parcourt l'Asie Mineure, va en Judée, passe en Macédoine, retourne en Asie, repasse en Grèce et rentre enfin à Rome pour y livrer son dernier combat et pour y mourir. Ah! il a osé, il a pu faire pénétrer la grâce et le repentir dans le cœur d'une jeune femme éperdument aimée de Néron, la-

quelle a glorifié sa foi en quittant la cour pour vivre dans toute la pureté chrétienne. Du fond de la prison Mamertine, où l'a jeté le tyran, il gagne encore à Jésus-Christ un échanson de l'empereur. Celui-ci, ayant fait comparaître l'apôtre devant son trône, éclate avec une telle fureur, que tout tremble devant lui, tout, excepté le cœur de Paul, que Dieu console et fortifie, tandis que presque tous l'abandonnent et quelques-uns même des siens le trahissent. La parole du Seigneur à Ananie : « Je lui montrerai combien « il faut qu'il souffre pour mon nom, » recevait son dernier accomplissement.

Cependant la vertu de ses chaînes continue de se manifester par la conversion de ceux qui le gardent ou qui l'approchent; et, lorsque sa dernière heure est venue, il triomphe encore. En marchant au supplice, il communique sa foi à trois soldats, qui remportèrent bientôt eux-mêmes la palme du martyre. Paul eut la tête tranchée le 29 juin de l'an 66, à l'âge de soixante-huit ans, en même temps que le Prince des apôtres expirait sur la croix. Le sang du chef de la religion et celui de l'apôtre des nations se confondirent pour consacrer la nouvelle Jérusalem, pour faire de Rome la ville sainte, la ville aux destinées réellement éternelles.

Tel fut saint Paul, que Bourdaloue appelle l'apôtre par excellence : à saint Pierre l'autorité; à lui la plus grande part de l'action. Ce n'est pas seulement sur le chemin de Damas que Jésus-Christ lui apparut dans sa gloire. Avant de partir pour instruire les nations,

il fut ravi au séjour des Séraphins, et il y apprit des vérités et des mystères que la langue humaine n'a pu redire qu'imparfaitement à la terre, mais qui sont regardés par les Pères de l'Église comme le développement, le complément essentiel de l'Évangile. Saint Chysostôme ne craint pas même d'affirmer que le Fils de Dieu a prononcé par cette bouche de plus grands oracles que par la sienne même.

Cette céleste doctrine, cette science de Jésus-Christ crucifié, pour laquelle saint Paul voulut oublier toutes les autres, il ne la glorifia pas moins par sa conduite que par sa parole. Qui poussa plus loin que lui cette vertu nouvelle, inconnue à la sagesse humaine, l'amour des humiliations et des souffrances? Taisez-vous devant ce grand homme, insensés philosophes, qui défiez la douleur ou le malheur d'être un mal, et qui, prétendant tirer de vous toute force et toute vertu, usurpant ainsi les droits et le pouvoir de la Divinité même, souffrez seuls, sans amour et sans consolation. Saint Paul, lui, se réjouit de n'être rien, pour ne se glorifier que dans le Dieu qu'il aime, dans la croix de son Sauveur. C'est alors que, triomphant dans son humilité, et vainqueur du monde entier, il s'écrie: « Plus je suis faible, plus je suis fort : je puis tout « dans celui qui me fortifie. Qui me séparera de l'a- « mour de Jésus-Christ? » Ce n'est point par faiblesse, par une basse timidité, qu'il s'anéantit : voyez-le devant les magistrats à Philippes, devant le tribun des soldats et le grand prêtre Ananie, à Jérusalem. « Est- « ce que la foi chrétienne de Paul a abaissé son ca-

« ractère et rétréci sa grande âme ? Est-ce que la cha-
« rité de Jésus-Christ l'a rendu insensible à l'injustice ?
« et ne sentez-vous pas, sous l'humanité de l'apôtre,
« la noble fierté du citoyen romain [1] ? »

Pendant que saint Paul se dévouait tout entier à l'Évangile, la philosophie du Portique avait à Rome un illustre organe dans Sénèque. Il est probable qu'il connut l'apôtre, qu'il fut même son ami, ou du moins qu'il eut pour lui ces sentiments bienveillants, dont son frère le proconsul d'Achaïe, devant lequel fut traduit saint Paul, lui avait donné l'exemple. Il est facile de voir dans ses écrits un reflet des enseignements du christianisme. Mais l'opulent et fastueux auteur du *Traité de la constance du sage* ne fut pas toujours, dans sa conduite, fidèle à ses maximes. Il accepta l'héritage que le poison avait enlevé avec la vie à Britannicus, et, plus indulgent que la conscience même de Néron, on le vit approuver son parricide ! A quoi aboutirent ces coupables condescendances ? Devenu suspect, ou plutôt odieux au tyran, et condamné à mourir, avec la faculté de choisir son supplice, il préféra le suicide, et se fit étouffer dans la vapeur d'un bain chaud, peu de temps avant que saint Paul couronnât son héroïque vie par la gloire du martyre.

Le saint et le philosophe se sont peints dans leur style. Celui-ci, tout occupé du soin de plaire et de briller, étala le faux esprit et corrompit le goût. La recherche et l'enflure déparent, dans ses ouvrages,

[1] M. l'abbé Bautain, *Panégyrique de saint Paul.*

des doctrines élevées, mais outrées et dépourvues de base et de sanction. Gardons-nous de considérer les Épitres de saint Paul comme une œuvre littéraire. Le héros de l'humilité savait que Jésus-Christ, dans l'établissement tout miraculeux de sa religion, ne voulait pas plus de la pompe extérieure de l'éloquence, que du prestige de la grandeur et de la richesse. « Saint Paul, dit Bossuet, rejette tous les artifices de la rhétorique. Son discours, bien loin de couler avec cette douceur agréable, avec cette égalité tempérée que nous admirons dans les orateurs, paraît inégal et sans suite à ceux qui ne l'ont pas assez pénétré ; et les délicats de la terre, qui ont, disent-ils, les oreilles fines, sont offensés de la dureté de son style irrégulier. Mais, mes frères, n'en rougissons pas. Le discours de l'apôtre est simple, mais ses pensées sont toutes divines. S'il ignore la rhétorique, s'il méprise la philosophie, Jésus-Christ lui tient lieu de tout; et son nom, qu'il a toujours à la bouche, ses mystères, qu'il traite si divinement, rendent sa simplicité toute-puissante. Il ira, cet ignorant dans l'art de bien dire, avec cette locution rude, avec cette phrase qui sent l'étranger, il ira en cette Grèce polie, la mère des philosophes et des orateurs, et, malgré la résistance du monde, il y établira plus d'églises que Platon n'y a gagné de disciples par cette éloquence qu'on a crue divine. Il prêchera Jésus dans Athènes, et le plus savant de ses sénateurs passera de l'Aréopage en l'école de ce barbare. Il poussera encore plus plus loin ses conquêtes ; il abattra aux pieds du Sauveur la

majesté des faisceaux romains, en la personne du proconsul, et il fera trembler dans leurs tribunaux les juges devant lesquels on le cite. Rome même entendra sa voix; et un jour cette ville maîtresse se tiendra bien plus honorée d'une lettre du style de Paul, adressée à ses concitoyens, que de tant de fameuses harangues qu'elle a entendues de son Cicéron. Et d'où vient cela, chrétiens? C'est que Paul a des moyens pour persuader que la Grèce n'enseigne pas, et que Rome n'a pas appris. Une puissance surnaturelle, qui se plaît à relever ce que les superbes méprisent, s'est répandue et mêlée dans l'auguste simplicité de ses paroles. De là vient que nous admirons dans ses sublimes épîtres une certaine vertu plus qu'humaine, qui persuade contre toutes les règles, ou plutôt, qui ne persuade pas tant qu'elle captive les entendements; qui ne flatte pas les oreilles, mais qui porte ses coups droit au cœur. De même qu'on voit un grand fleuve qui retient encore, coulant dans la plaine, cette force violente et impétueuse qu'il avait acquise aux montagnes d'où il tire son origine, ainsi cette vertu céleste qui est contenue dans les écrits de saint Paul, même dans cette simplicité de style, conserve toute la vigueur qu'elle apporte du Ciel, d'où elle descend. »

SAINT JEAN.

A côté des mâles figures de saint Pierre et de saint Paul, on aime à contempler celle du disciple bien-

aimé, du doux et tendre Jean. L'Évangile nous a fait connaître les gracieux noms de Zébédée et de Salomé, son père et sa mère. Comme le Prince des apôtres, il était né au bourg maudit de Bethsaïde. Mais sa famille aussi avait échappé à la perversité générale. Pauvre et pêcheur comme Simon, il ne tarda pas à l'imiter en quittant ses filets, pour s'attacher à Jésus, et devenir, lui aussi, pêcheur d'hommes. N'ayant alors que vingt-cinq ans, il fut le plus jeune des apôtres, le seul qui, avant sa vocation, n'eût pas contracté l'union conjugale. Cette fleur de la virginité lui mérita l'honneur d'être l'ami intime du Sauveur. Si Pierre fut préféré à tous les apôtres, Jean fut manifestement le plus chéri. Ces distinctions, ces faveurs de l'Homme-Dieu n'altérèrent point la douce sérénité que sa divine présence répandait sur la société de ses disciples; et nous ne voyons pas que ni les confidences du Thabor et du jardin des Oliviers, ni la sainte et mystérieuse familiarité qui, à la Cène, permit à Jean de reposer sa tête sur le cœur divin, aient excité, non plus que les préférences dont Pierre fut l'objet, un seul mouvement d'envie dans l'âme des autres apôtres. Si, un jour, quelques murmures commençaient à naître sur les lèvres de ces derniers contre les fils de Zébédée, ce fut pour un motif tout autre que les distinctions faites par le divin Maître.

Au moment où le Christ venait d'exposer aux yeux des disciples le tableau prophétique de ses humiliations, de sa mort et de sa résurrection, Salomé, toute préoccupée de la grandeur future du Fils de Dieu:

« Faites, lui demanda-t-elle, que mes deux fils soient assis dans votre royaume, l'un à votre droite, l'autre à votre gauche. — Vous ne savez, leur dit Jésus-Christ, ce que vous demandez. Pouvez-vous boire le calice que je boirai ? — Nous le pouvons, répondirent-ils. — A la vérité, reprit Jésus, vous boirez mon calice ; quant à la gloire d'être assis à ma droite ou à ma gauche, elle est pour ceux à qui mon Père l'a destinée ; » et appelant les autres disciples pour les faire participer à l'instruction qu'il allait tirer de cette circonstance : « Vous savez, ajouta-t-il, que ceux qui ont autorité sur les hommes les dominent, et que les princes les gouvernent avec empire. Il n'en sera pas ainsi parmi vous ; mais que celui qui voudra être le plus grand, soit votre serviteur, comme le Fils de l'homme, qui n'est point venu pour être servi, mais pour servir. » Ces paroles ramenèrent le calme, et firent mieux comprendre à tous en quoi devait consister désormais la véritable grandeur, quel était cet esprit qui devait renouveler la face de la terre.

Salomé elle-même racheta ce moment de vaniteuse faiblesse par un dévouement inaltérable à la personne du Sauveur, et montra ce que peuvent les inspirations du cœur pour relever dans son sexe, avec l'aide de la grâce, l'infirmité de l'esprit. Elle était du nombre de ces saintes femmes qui, avec la divine Mère, accompagnaient le Sauveur et le servaient, même dans les voyages. On les vit fidèles à ses pas jusque sur le chemin du Calvaire. Elles s'attachèrent à ses traces sanglantes pour recueillir ses derniers soupirs : dé-

vouement d'autant plus héroïque, qu'elles n'avaient à opposer que leurs gémissantes voix aux vociférations et aux blasphèmes d'une multitude furieuse, réduites à assister, témoins impuissants, au plus déchirant des spectacles.

Jean, le seul des apôtres qui ne l'eût pas quitté dans la voie douloureuse, se trouva avec elles au pied de la croix. Les regards mourants du Sauveur l'ayant aperçu à côté de la Vierge désolée : « Femme, dit-il à celle-ci, voilà votre fils ; » et au disciple : « Voilà votre mère. » Le disciple accepta avec amour le legs sacré et reçut dans sa maison ce doux et inestimable trésor de pureté et de bénédictions. Combien cette sublime et attendrissante scène du drame sanglant de la Passion s'agrandit encore, quand on considère que les paroles adressées au disciple bien-aimé s'adressaient en même temps, dans les desseins de l'infinie miséricorde, aux fidèles de tous les siècles, et que cette Mère de douleur qui aujourd'hui participe à l'ignominie et à la faiblesse apparente du Dieu, son Fils, va devenir cette Reine toute-puissante du ciel, cette Mère de la grâce divine, que nul mortel n'implorera jamais en vain !

Tant que dura l'exil de Marie sur la terre, Jean l'entoura de tous les soins affectueux qu'une telle mère devait attendre d'un tel fils. Mais en quel lieu et à quelle époque, dans quelles circonstances s'envola vers le ciel cette angélique existence ? Ni les Écritures ni des traditions authentiques ne permettent de porter à ce sujet un jugement assuré. Un nuage enveloppe la

fin de sa vie terrestre. Le temps n'était pas encore venu, où devait éclater la gloire de la plus parfaite, de la plus privilégiée de toutes les créatures, que l'esprit humain, à peine dégagé des ténèbres du polythéisme, aurait pu confondre avec la Divinité même. Il paraît qu'elle mourut à Jérusalem dans un âge très-avancé. La croyance générale, hautement approuvée par l'Église, est qu'aussitôt après son trépas, qui ne fut qu'un doux sommeil, les anges ravirent son corps à la tombe et l'enlevèrent vivant et glorieux aux célestes demeures.

Ce furent probablement ces pieux devoirs envers la Mère du Sauveur qui, pendant longtemps, retinrent, ou du moins ramenèrent souvent l'apôtre à Jérusalem. Il s'y trouvait en l'an 50, lorsque saint Paul et saint Barnabé vinrent soumettre au concile la question des observances mosaïques. Il assista encore, en l'année 62, à l'assemblée qui élut, d'un consentement unanime, évêque de Jérusalem, saint Siméon. Celui-ci succéda à son frère saint Jacques le Mineur, que les Juifs immolèrent, dans un transport de fureur, en haine de sa noble intrépidité à confesser la divinité de Jésus-Christ, et au mépris de la vénération publique, qui l'avait surnommé le Juste, pour son éminente vertu, douce et indulgente pour tous, austère pour lui seul.

Ces soins ne l'empêchèrent pas de prêcher l'Évangile, non-seulement dans la Judée, mais dans des contrées lointaines, et jusque chez les Parthes, auxquels il adressa plus tard une de ses épîtres. Ce ne fut qu'a-

près la mort de saint Paul, vers l'an 66, qu'il fixa sa résidence à Éphèse, pour continuer, dans l'Asie Mineure, le ministère de l'apôtre des nations. Jean était une des grandes colonnes de l'Église et le plus considéré des douze apôtres après saint Pierre. Il apparut donc aux chrétiens de l'Asie avec le doux et majestueux éclat de cette auréole que formaient autour de sa tête le souvenir de la vie la plus pure et de l'intimité du Sauveur, le charme de la bonté et de la charité la plus affectueuse. A ces dons de la grâce et de la nature se joignaient encore une activité et une vigueur de corps qui reculèrent au delà des limites ordinaires le cours de ses années et de ses travaux. Les infirmités de l'âge semblèrent respecter la noble vivacité de son esprit et de son cœur.

Il y eut, à cette époque, trêve aux persécutions dans toute l'étendue de l'empire. Néron, objet de répulsion et d'horreur pour l'univers entier, venait de terminer de sa propre main son infâme existence. Toutes les forces de l'empire étant occupées à faire et à défaire ces fantômes d'empereurs, connus sous les noms de Galba, Othon et Vitellius, on oublia les chrétiens pendant deux ans. Vinrent ensuite Vespasien et Titus, qui firent régner avec eux la modération et la justice, jusqu'à ce qu'on vit Domitien, leur indigne successeur, ranimer dans sa personne Néron tout entier. Il le surpassa peut-être encore dans sa haine contre les chrétiens. Il fit des martyrs dans sa famille même. L'illustre apôtre, qui par sa piété et ses miracles répandait tant d'éclat sur les églises d'Asie, pouvait-il échapper aux

regards du tigre couvert de la pourpre impériale? Amené par ses ordres d'Éphèse à Rome, il fut interrogé par le tyran, qui, sans égards pour l'âge et la douceur de cet admirable vieillard, par un raffinement inouï de cruauté, ordonna qu'il fût plongé dans l'huile bouillante. Mais une si révoltante atrocité fut trompée dans ses calculs : Dieu, renouvelant en faveur de son apôtre bien-aimé le miracle qui sauva autrefois les jeunes Hébreux dans la fournaise ardente, suspendit les effets du feu, et changea l'huile bouillante en un bain rafraîchissant, d'où l'auguste vieillard sortit plus vigoureux et, pour ainsi dire, rajeuni. Ce prodige étonna, mais ne convertit pas le persécuteur : il aima mieux croire à la magie qu'aux miracles. Mais, pour éloigner ce témoin odieux de sa confusion, il relégua le martyr sur un rocher de l'Archipel, appelé l'île de Pathmos.

Là, séparé de ses chers disciples, privé de communications avec la terre, il vécut en commerce avec le ciel. Il eut des révélations merveilleuses, où Jésus-Christ lui dicta ses oracles qui, sous le nom d'Apocalypse, annonçaient les futures destinées de l'Église : étonnante et sublime épopée de ses combats, où les tribulations passagères des justes sont bénies et magnifiquement récompensées, les éblouissantes, mais éphémères prospérités des méchants, maudites et réservées à d'épouvantables châtiments, dont le héros est le Christ ressuscité ; la première catastrophe, la chute de l'empire romain et de l'idolâtrie ; la dernière, la ruine même de l'univers et le triomphe éternel du

Fils de Dieu et du peuple élu. « Je vis, dit l'apôtre « inspiré, un grand trône éclatant de blancheur ; et « quelqu'un assis devant la face duquel la terre et le « ciel s'enfuirent, et leur place même ne se trouva « plus. J'aperçus les morts de tout âge, debout devant « le trône. Les livres furent ouverts ; et quiconque ne « se trouva pas écrit dans le livre de vie, fut jeté dans « l'étang de feu. Un ciel nouveau et une terre nou- « velle parurent. J'entendis une grande voix sortir du « trône, disant : Voici la demeure où Dieu doit ha- « biter éternellement avec les hommes ; ils seront son « peuple, et Dieu, au milieu d'eux, sera leur Dieu. Il « essuiera de leurs yeux toute larme ; la mort ne sera « plus ; il n'y aura ni cris ni douleur, parce que le « premier monde est passé. »

Sa grande âme s'imprima tout entière dans ce livre prophétique, où l'on ne sait ce qu'on doit le plus admirer, de la douceur enchanteresse des soupirs de l'humanité vers la céleste Sion, ou des mâles et solennels accents de la colère divine contre la mystique Babylone.

Domitien, qui avait juré d'effacer de la terre le nom des chrétiens, tomba lui-même sous un fer vengeur dirigé par sa femme et ses principanx officiers, le 8 septembre de l'an 96. Le sage Nerva, proclamé empereur, se hâta de rappeler tous les proscrits et mit fin à la seconde persécution générale. L'Asie se réjouit de voir, après un an d'absence, l'illustre apôtre, aux vertus duquel la persécution avait donné un nouvel éclat et un nouveau

charme. Revenu à Éphèse, il céda aux instances des fidèles, en prenant la place de Timothée, que saint Paul avait établi évêque de cette ville, et que le martyre venait de ravir à leur affection. Le soin particulier de cette église ne l'empêcha pas de continuer son inspection générale sur toutes les autres. Sa vigoureuse vieillesse se prêtait aux élans de son zèle et de sa charité. On le voyait accourir aux lieux où l'intérêt de la religion réclamait sa présence, où il y avait un évêque à élire ou à consacrer, un scandale à faire cesser ou à prévenir, une âme à sauver. Eusèbe rapporte un trait de sa charité si touchant, qu'on le relit toujours avec plaisir et édification, quelque connu qu'il soit.

Dans une ville d'Asie, à la suite d'une exhortation aux fidèles, Jean remarque un jeune homme encore païen, dont l'extérieur révélait les plus heureuses. dispositions. Sa charité s'attache au salut de cettes âme privilégiée. Mais, pressé de retourner à Éphèse, il se voit obligé de confier son instruction à l'évêque du lieu. « Prenez soin de ce jeune homme, lui dit-il; je vous le remets en présence de l'Église et de Jésus-Christ. » L'évêque, fidèle à cette recommandation, prit lui-même en affection et logea chez lui le jeune catéchumène, qui mérita, par une merveilleuse correspondance à son zèle, d'être admis aux sacrements de l'Église. Mais, comptant trop sur de si beaux commencements, l'évêque se relâcha insensiblement de sa surveillance. Le néophyte se lia d'amitié avec de jeunes débauchés, qu'il surpassa bien-

tôt par le désordre de ses mœurs. D'excès en excès il en vint jusqu'à se faire chef d'une troupe de voleurs; il vécut avec eux de rapines et de brigandages sur des montagnes isolées et escarpées. Quelques années après, Jean, de retour dans la même ville, s'empressa de demander compte à l'évêque d'un si précieux dépôt. « Il est mort, lui répondit-on. — Mort! s'écrie vivement le saint apôtre, et de quelle mort? — Il est mort à Jésus-Christ, » reprend l'évêque, et il raconte ses déplorables chutes. « Ah! quel gardien lui avais-je donné! » dit l'apôtre en soupirant. Il monte à cheval, prend un guide et se dirige à la hâte vers le repaire des brigands. Aux approches de ce lieu, il renvoie celui qui l'accompagnait et s'enfonce seul dans l'épaisseur de la forêt. Les sentinelles qui en gardaient les avenues l'arrêtent. « Conduisez-moi à votre chef, » leur dit-il. Celui-ci l'attendait en armes. La vue de l'apôtre partage son âme entre le respect et la crainte, la honte et le remords. Ne pouvant résister aux souvenirs qui l'accusent et que cette vue réveille, il fuit. Mais il n'échappera pas au vieillard, qui court après l'infortuné avec une ardeur et des forces qu'un zèle surnaturel peut seul lui donner.

« Mon fils, lui crie-t-il, mon fils, pourquoi me « fuyez-vous? Pourquoi fuyez-vous votre père? votre « salut n'est pas désespéré. Je répondrai pour vous, « fallût-il même verser mon sang. C'est Jésus-Christ « qui m'envoie : arrêtez, mon fils! » Quel cœur n'aurait cédé à un langage si attendrissant? Le jeune

homme se retourne, les armes échappent de ses mains, des pleurs coulent de ses yeux baissés, il tombe aux genoux du vieillard; celui-ci l'embrasse, le presse sur son sein. Leurs larmes se confondent. Mais le malheureux n'ose encore montrer sa main droite, instrument de tant de crimes. Le saint la saisit et la baise avec amour. Il rassure, il console, il comble de caresses cet enfant prodigue et le ramène à l'assemblée des fidèles. Pendant plusieurs jours, il prie, il jeûne, il gémit avec lui, et il a la consolation de voir se renouveler, à sa prière, le prodige de miséricorde dont il avait été témoin sur le Calvaire, en faveur du larron.

A ce zèle indulgent, à cette charité compatissante se joignaient, chez l'apôtre chéri du Sauveur, une sérénité d'âme, une modération de sagesse, qui faisaient ressortir davantage l'amabilité de sa vertu. Il permettait aux autres et se permettait à lui-même d'innocente récréations. Un jour, il caressait une perdrix apprivoisée. Un chasseur qui survint s'étonna qu'un homme si grave se livrât à un tel amusement. « Qu'avez-vous à la main? lui demanda saint Jean. — Un arc, répondit le chasseur. — Pourquoi ne le tenez-vous pas toujours bandé? — Il perdrait de sa force. — Eh bien! c'est par la même raison que je donne quelque relâche à mon esprit. »

Outre les soins de l'apostolat, un travail important occupa, après son retour de l'exil, la vieillesse du disciple bien-aimé. L'Église avait vu, dès le commencement, de faux frères ajouter aux afflictions

qu'elle subissait de la part de ses persécuteurs. La première année de son établissement, Simon le Magicien n'avait pas tardé, après avoir reçu le baptême, à lever le drapeau de l'orgueil et de l'erreur. Cérinthe, son disciple, et Ébion, disciple de Cérinthe, se permirent des attaques plus ou moins ouvertes contre la divinité de Jésus-Christ et sa génération éternelle. Ce fut principalement pour réfuter les nombreux partisans de ces sectaires que Jean écrivit son évangile. Il avait aussi pour but de confirmer et de compléter le récit des trois évangélistes qui l'avaient précédé. Lui-même comme le plus intime confident du Fils de Dieu, était surtout digne de traiter le profond mystère de l'Incarnation. Mais aussi, qui savait mieux que lui que, pour ne point faillir dans cette œuvre si élevée au-dessus des conceptions de l'esprit humain, il avait besoin d'être soutenu par le souffle de l'inspiration divine? Aussi ne l'entreprit-il qu'après avoir imploré le secours d'en haut, en associant l'Église à ses jeûnes et à ses prières. Alors, cet aigle sublime, attribut que l'usage de l'Église a consacré, prit son essor, et d'un vol hardi, pénétrant dans les plus intimes profondeurs des cieux, il contempla dans sa source le mystère de l'Homme-Dieu, et en dévoila ce qu'il est permis à des yeux mortels d'apercevoir : « Au commencement « était le Verbe, et le Verbe était Dieu... Toutes « choses ont été faites par lui, et rien de ce qui a « été fait n'a été fait sans lui... C'était la véritable « lumière, celle qui éclaire tout homme venant en

« ce monde... et le Verbe a été fait chair, et il a « habité parmi nous, et nous avons vu sa gloire, la « gloire du Fils unique du Père, plein de grâce et « de vérité. »

C'est peut-être en vue de cette vocation à révéler les plus hauts mystères du passé et de l'avenir, que Jésus-Christ avait donné aux fils de Zébédée le nom d'enfants du tonnerre. Et pourtant le caractère particulier et habituel de Jean était, comme nous l'avons vu, la douceur, la tendresse de l'âme, la plus affectueuse charité. Les autres évangélistes ont plus insisté sur les faits de la vie du Rédempteur et sur ses miracles; lui, sur son amour pour les hommes. Aucun n'a reproduit comme lui ses entretiens intimes, les ineffables effusions de son cœur. Quoi de plus touchant que les adieux du Sauveur aux apôtres après la Cène, au moment où il allait leur être ravi pour monter au Calvaire!

Écoutez ces accents qu'on dirait sortir de la bouche de l'Agneau, dont Jean fut le plus fidèle interprète dans sa parole comme dans ses actions : « Celui qui « n'aime point, dit-il dans sa première épître, ne « connaît pas Dieu ; car Dieu est amour. Il a fait « paraître son amour envers nous, en envoyant son « Fils unique dans le monde. Si Dieu nous a aimés « ainsi, ne devons-nous pas nous aimer les uns les « autres? Si quelqu'un dit : J'aime Dieu, et qu'il « haïsse son frère, il ment. Car, comment celui « qui n'aime pas son frère qu'il voit, peut-il aimer « Dieu qu'il ne voit pas? Tout homme qui hait son

« frère est homicide. Vous êtes riche des biens de « ce monde, et cependant vous fermez votre cœur à « votre frère que vous voyez dans la nécessité : pou- « vez-vous dire que vous ayez l'amour de Dieu? Qui- « conque hait son frère est dans les ténèbres ; il « marche dans les ténèbres, et il ne sait où il va, « parce que les ténèbres l'ont aveuglé. »

Mais qu'il y a loin de ces admirables dispositions d'indulgence et de charité à une molle et funeste facilité pour les affections déréglées et les convoitises sensuelles! « N'aimez point le monde, ajoute-t-il, ni « ce qui est dans le monde. Si quelqu'un aime le « monde, l'amour du Père n'est point en lui ; car « tout ce qui est dans le monde est ou concupis- « cence de la chair, ou concupiscence des yeux, ou « orgueil de la vie. Or, le monde passe avec sa con- « cupiscence, mais celui qui a fait la volonté de « Dieu aura comme lui une durée éternelle. »

Dans ses dernières années, l'épuisement de ses forces ne put ralentir l'ardeur de sa sollicitude pour son troupeau d'Éphèse. Porté à l'église par les bras des fidèles, et dans l'impuissance de leur adresser de longues exhortations : « Mes petits enfants, répétait-il « sans cesse, aimez-vous les uns les autres. » Pourquoi ces redites continuelles, lui représentèrent quelques-uns qui croyaient y voir un affaiblissement de sa raison ou de sa mémoire? « C'est, répondit-il, « le précepte du Seigneur ; et si vous l'accomplissez, « cela suffit. » Saint Jérôme voudrait que ces paroles fussent écrites en lettres d'or et exposées à tous les

regards, ou plutôt qu'elles fussent profondément gravées dans le cœur de tous les chrétiens.

La vie du saint vieillard s'éteignit doucement, la cent et unième année de l'Incarnation, la centième environ de son âge. Plus jeune que les autres apôtres, il mourut le dernier. Il avait survécu à son martyre, moins heureux que son frère saint Jacques le Majeur, qui, le premier des douze, avait payé de sa tête, ainsi que nous l'avons vu, son courageux témoignage. Le corps de saint Jean fut déposé sur une montagne voisine d'Éphèse, et Dieu glorifia sa tombe par de nombreux prodiges.

Jésus-Christ, dans sa troisième apparition aux disciples après la Résurrection, ayant établi saint Pierre chef suprême de l'Église, se hâta de lui annoncer, comme pour le prévenir contre la vanité du pouvoir, le genre de mort auquel il l'avait destiné : « Lorsque « vous étiez plus jeune, lui dit-il, vous mettiez vous-« même votre ceinture et vous alliez où vous vouliez ; « mais, quand vous serez devenu vieux, sans le se-« cours de vos mains, un autre vous ceindra, et vous « conduira où vous ne voudriez pas. » Saint Pierre, par une curiosité qu'expliquait son intime amitié pour saint Jean, désira savoir quelle était la fin réservée à ce dernier. « Si je veux qu'il demeure ainsi jusqu'à ce « que je vienne, que vous importe? » répondit le Seigneur. L'opinion se répandit alors que le disciple bien-aimé ne mourrait point ; mais saint Jean lui-même fait remarquer dans son évangile qu'une telle interprétation n'était pas fondée. Ces paroles, en même

temps qu'elles avaient pour but de réprimer cette vaine curiosité, signifiaient probablement qu'il ne serait pas donné aux hommes de trancher une vie qui devait s'achever selon l'ordre de la nature et les conseils de la Providence.

Que de grandes choses s'étaient accomplies durant cette vie d'un siècle! L'Évangile avait été porté par les apôtres jusqu'aux extrémités de la terre, et il y avait quarante ans que saint Paul avait pu dire qu'il était déjà annoncé à toute créature. Le christianisme florissait dans les plus belles provinces de l'empire. A Rome, l'autorité du Prince des apôtres, en dépit des persécutions, avait passé à saint Lin, de saint Lin à saint Clet, de saint Clet à saint Clément, de saint Clément à saint Évariste. La chaîne était commencée pour se prolonger jusqu'à la fin des temps. L'Église entière éprouvait déjà les heureux effets de la douce et efficace autorité du pouvoir de Pierre. A la voix de saint Clément, de funestes divisions venaient de cesser dans l'Église de Corinthe. D'un autre côté, les menaces du Fils de Dieu se réalisaient aussi bien que ses promesses. Dès l'année 70, Titus avait été l'instrument involontaire de la justice divine sur l'impie Jérusalem; de son temple il n'était pas resté pierre sur pierre; un million de Juifs avaient péri par la flamme, le fer et la famine dans cet effroyable désastre; le reste de la nation réprouvée avait été dispersé dans l'univers.

La foi de saint Jean n'avait pas besoin de cette nouvelle preuve. Mais quelle autorité cet accomplissementdes prédictions du Sauveur ne donnait-il pas à

ses propres enseignements! Quel témoin que ce vieillard, dont l'intelligence, la droiture et la plus pure vertu constataient la véracité, qui n'avait cessé de raconter, au péril de sa vie, aux générations parmi lesquelles il avait vécu, ce qu'il avait vu et entendu en la compagnie de l'Homme-Dieu, et avec lequel les événements étaient d'intelligence pour justifier les prophéties!

Il restait un autre contemporain du Messie : saint Siméon, évêque de Jérusalem, frère et successeur de saint Jacques le Mineur, tous deux cousins germains, et en style hébraïque, frères de Jésus-Christ. Quoique plus âgé que le patriarche d'Éphèse, il lui survécut de quelques années. Il finit sa vie à Jérusalem par le supplice de la croix, à cent vingt ans, recherché et condamné moins comme chrétien que comme descendant de David, et l'un des principaux d'une nation dont les Romains craignaient encore les soulèvements et les prétentions à l'empire de la terre.

Après la mort de saint Jean et de saint Siméon, nul ne put dire : J'ai connu la personne sacrée du Sauveur, j'ai vu ses miracles. Mais le Christ était toujours au milieu des siens, non-seulement par sa présence mystique, mais encore par son autorité, son esprit et sa doctrine, dont l'Église est l'immortelle dépositaire.

Avec saint Jean finissent les temps apostoliques.

LES MARTYRS

—

SAINT IGNACE D'ANTIOCHE.

La paix que Nerva avait rendue à l'Église ne dura pas plus que son règne, qui fut court. Ce sage vieillard, qui était trop doux pour gouverner un peuple corrompu, chez lequel l'autorité elle-même s'était depuis longtemps dégradée par les plus vils excès, mourut l'an 98, deux ans à peine après son avénement au trône. Il laissa les rênes de l'État, agité par les révoltes des prétoriens, aux mains plus vigoureuses de Trajan, son fils adoptif, alors âgé de quarante-cinq ans.

Celui-ci montra des vertus publiques. Habile dans la guerre et dans l'administration, il plut encore aux Romains par la simplicité de ses manières, son affabilité et sa clémence, qu'il sut allier avec l'énergie du commandement. Mais Trajan, quoiqu'il se piquât de philosophie, prit à tâche de faire respecter et de maintenir le culte de l'empire. Cette philosophie, d'ailleurs, n'avait pas eu d'influence sur sa vie privée, qu'il souilla par des vices honteux, dont le moins

condamnable était l'ivrognerie. Le règne d'un tel prince, malgré quelques vertus d'éclat, pouvait-il promettre des égards pour la morale pure et austère des chrétiens? Sans publier contre eux de nouveaux édits, il toléra, il approuva hautement qu'on les persécutât. Il continua ainsi l'œuvre de Néron et de Domitien, et eut le malheur d'attacher son nom à la troisième persécution.

Le nombre des victimes fut grand. Mais les excès auxquels se portait la rage des ennemis des chrétiens, indignèrent l'âme honnête de Pline le Jeune, gouverneur de Bithynie. Dans une lettre célèbre, il fit au maître du monde l'aveu aussi sincère que touchant des vertus des chrétiens et de la sainteté de leur doctrine. « Toute leur erreur, dit-il, consiste à adorer le « Christ comme un Dieu. Pour cette raison, j'ai sus- « pendu toutes les poursuites, afin de vous demander « vos ordres. L'affaire m'a paru digne de vos réflexions. « par la multitude de ceux qui sont impliqués dans « cette accusation; car il y en a de tout âge, de tout « sexe, de tout état. La contagion a gagné non-seule- « ment les villes, mais les villages et les campagnes. »

L'empereur crut être sage en portant cette décision : « Il ne faut pas rechercher les chrétiens; mais quand « ils seront dénoncés et convaincus, il faut les punir « de mort. » — S'ils sont coupables, s'écrie Tertullien indigné, pourquoi ne les recherchez-vous pas? S'ils sont innocents, pourquoi les faites-vous mourir?

La huitième année de son règne, Trajan, vainqueur des Daces et de quelques autres peuples du Nord,

passa en Orient, portant la guerre chez les Parthes. Il fit une pompeuse entrée dans Antioche, accompagné des dignitaires et des grands corps de l'État.

Antioche, autrefois magnifique séjour des rois Séleucides, qui l'avaient fondée, fut, sous la domination des Romains, souvent visitée par leurs empereurs. Elle était, après Rome et Alexandrie, la ville la plus populeuse de l'Empire, et, à raison de sa situation et de ses relations commerciales, regardée comme la capitale de l'Orient. Dans un autre ordre d'idées, elle n'avait pas une moindre importance. Dès les premières prédications de l'Évangile, elle avait donné un éclatant exemple à toute la gentilité, en embrassant la foi avec empressement, et, depuis, elle s'y était de plus en plus attachée. C'était dans Antioche que le Prince des Apôtres avait d'abord fixé son siége. D'Antioche, le nom chrétien s'était répandu dans tout l'univers. Son Église, la plus nombreuse de toutes, était, à l'arrivée de Trajan, gouvernée depuis quarante ans par Ignace, surnommé Théophore, disciple immédiat des apôtres saint Pierre et saint Jean, témoin de leurs miracles, dépositaire des saintes traditions et de la doctrine orale du Sauveur. Il avait succédé à saint Évode, que saint Pierre, partant pour Rome, avait établi évêque à sa place. Par ses lumières, son noble caractère, son zèle et sa charité, il était l'âme de la société chrétienne de Syrie, qu'il avait maintenue intacte contre l'hérésie et la persécution de Domitien. C'était l'évêque le plus vénéré de l'Asie.

Trajan, pendant son séjour à Antioche, voulut re-

mettre en honneur le culte des faux dieux. Il leur offrit des sacrifices solennels pour les remercier de ses succès passés, et les rendre favorables à sa nouvelle expédition. Ignace avait prévu le danger dont le menaçait la présence de l'empereur; mais il n'avait voulu ni fuir ni se cacher, espérant que par son sacrifice il sauverait son troupeau. Il ne s'était pas trompé. Signalé à l'empereur, celui-ci le fit comparaître dans une audience solennelle, en présence du sénat; et, d'un ton qui s'accordait mal avec sa réputation de douceur et de bienveillance, il lui fit subir l'interrogatoire suivant :

« Est-ce toi, lui dit-il, mauvais démon, qui oses « violer mes ordres et en inspirer aux autres le mé- « pris, en insultant à nos dieux ? — Nul autre que « vous, prince, n'a jamais appelé Théophore un « mauvais démon, répondit Ignace. — Et qu'en- « tends tu par ce mot Théophore ? — Celui qui porte « Jésus-Christ dans son cœur. — Tu portes en toi « le Christ ? — Oui, parce qu'il est écrit : J'habi- « terai en eux et je marcherai toujours avec eux. — « Penses-tu que nous ne portions pas aussi nos dieux « dans notre âme, ces dieux que nous remercions de « leurs bienfaits, et que nous invoquons dans nos en- « treprises ? — Des dieux ! ce ne sont que des dé- « mons. Il n'y a qu'un seul Dieu, qui a créé le ciel « et la terre; il n'y a qu'un Jésus-Christ, le Fils « unique de Dieu, dont le règne n'a point de fin. Si « vous le connaissiez, ô empereur ! votre trône se- « rait mieux affermi. — Laissons cela; veux-tu,

« Ignace, te rendre agréable à ma puissance, et être « compté au nombre des amis de l'empereur? « Change de sentiments, sacrifie aux dieux, et aussitôt, que ceux-ci le sachent bien, je te fais pontife « du grand Jupiter, et tu seras appelé père du sénat. « — Qu'importent ces honneurs à moi, prêtre du « Christ, qui lui offre chaque jour un sacrifice de « louanges, et me dispose à m'immoler à lui ? — A « qui? A ce Jésus qui fut mis en croix par Ponce-« Pilate ? — Oui, et qui crucifia avec lui le péché, « et vainquit le démon, qui en est l'auteur. — Tu « avoues donc que ton Dieu est mort, lui objectèrent « quelques-uns des sénateurs, et alors comment « peux-tu l'adorer? Nos dieux, au contraire, sont « immortels. — Jésus-Christ, éternel comme Dieu, « s'est fait homme pour sauver les hommes. C'est « pour eux qu'il est mort sur une croix ; mais il est « ressuscité le troisième jour, et puis remonté aux « cieux, d'où il était venu, et dont il nous a rouvert « l'entrée. Qui osera affirmer qu'aucun de ceux que « vous rangez au nombre de vos dieux ait jamais rien « fait de semblable et puisse lui être comparé? Après « s'être rendus célèbres par leurs turpitudes ou leurs « crimes, ils ont subi la mort, qui en était la juste « peine; ils sont morts, et ils ne sont pas ressus-« cités. »

La sagesse des sages était déconcertée. Trajan, irrité, fit enchaîner et conduire en prison l'intrépide défenseur du Christ. La nuit ne porta pas conseil, ou plutôt elle en porta un funeste. Le lendemain,

Trajan ayant fait encore appeler Ignace : « Sacrifie « aux dieux, lui dit-il, afin d'éviter les tourments « et la mort. — A quel dieu sacrifierai-je? reprit « Ignace : sera-ce à Mercure le voleur ? à Mars, qui, « à raison d'un crime infâme, fut condamné aux « fers pour trente mois ? — Je suis coupable de te « laisser blasphémer contre nos dieux qui ne t'ont « fait aucun mal. Sacrifie-leur à l'instant, sinon je « ne t'épargnerai pas. — Je ne sacrifierai point ; je « ne crains ni les tourments ni la mort, parce que « j'ai hâte d'aller à Dieu. » La dignité impériale se crut engagée dans ce débat ; elle crut venger son honneur en condamnant à un supplice cruel et éclatant celui qui avait osé lui résister. Trajan prononça cette sentence : « Nous ordonnons qu'Ignace, qui se « glorifie de porter en lui le Crucifié, soit mis aux « fers et conduit sous bonne garde à la grande Rome « pour y être exposé aux bêtes et servir de spectacle « au peuple. » Quelle douceur dans un prince dont on a tant loué l'humanité ! quelle société que celle à laquelle il fallait de tels amusements !

L'empereur courut aux conquêtes, le chrétien au martyre. Celui-ci, confié à la garde de dix soldats inhumains, partit aussitôt pour Séleucie, où il fut embarqué sur un vaisseau qui, par un grand détour, prolongea les souffrances et la captivité du saint vieillard. Dieu le permit, sans doute, pour montrer à un plus grand nombre d'églises ce sublime exemple d'héroïque résignation. Sur son passage, tous les chrétiens de l'Asie et de la Grèce s'émurent. Ce long

voyage fut un triomphe pour lui, ou plutôt pour la foi à laquelle s'immolait cette admirable victime. Partout il trouva des députations, souvent précédées de leurs évêques, qui venaient compatir à ses maux, ou plutôt s'édifier de sa charité, participer aux grâces et aux bénédictions méritées par ses souffrances, et faire, à une si touchante école, l'apprentissage du martyre. Il fut heureux de saluer, à Smyrne, l'illustre évêque de cette ville, Polycarpe, qui, quoique beaucoup plus jeune, avait reçu avec lui la sainte tradition des lèvres de saint Jean. Dans quelles circonstances ces deux grands hommes se retrouvaient ! Ignace, loin de se troubler à l'approche d'un supplice dont la pensée seule fait frémir, se félicitait de ses chaînes et brûlait du vif désir de consommer son sacrifice. Polycarpe s'associait à sa joie et enviait son sort. Les fidèles qui étaient accourus au-devant du martyr versaient d'abondantes larmes. Lui, les consolait, les fortifiait, les conjurait de ne pas s'opposer à son bonheur, en sollicitant sa délivrance auprès de Dieu. Comme son courage était pur de tout orgueil et de toute présomption, il se défiait de lui-même et réclamait le secours de leurs prières, afin que, à la vue du péril, sa foi et son amour ne se ralentissent point. Les mêmes sentiments respirent dans quelques lettres qu'il adressa à diverses églises. Il cherchait en même temps à inspirer aux fidèles l'horreur des divisions et de l'hérésie, et la soumission à l'évêque. Il les exhortait, avec une onction pénétrante, à mépriser une vie passagère, à ne désirer

et craindre que les biens et les maux qui doivent durer toujours. Rien n'est plus généreux, plus édifiant ; rien ne peint mieux cet amour passionné du martyre qui caractérise cet âge héroïque du christianisme, que celle qu'il écrivit aux Romains pour leur annoncer sa prochaine arrivée :

« Dieu s'est rendu à mes prières ; j'ai enfin obtenu « de sa bonté de pouvoir jouir de votre présence. « Chargé de chaînes pour l'amour de Jésus-Christ, « j'espère, dans peu, être auprès de vous. Si, après « avoir si heureusement commencé, je suis jugé « digne de persévérer jusqu'à la fin, je ne doute pas « que je n'entre bientôt en possession de l'héritage « qui m'est échu par la mort de Jésus-Christ. Mais « je crains votre charité ; je crains que vous n'ayez « pour moi une affection trop humaine. Vous pour- « riez peut-être m'empêcher de mourir ; mais, en « vous opposant à ma mort, vous vous opposeriez à « mon bonheur. Si vous avez pour moi une charité « sincère, vous me laisserez aller jouir de mon Dieu. « Je ne puis, pour vous être agréable, consentir à « éviter le supplice qui m'est préparé. C'est à Dieu « seul que je veux plaire. Vous-mêmes vous m'en « donnez l'exemple. Je n'aurai jamais une occasion « plus heureuse de me réunir à lui, et vous ne sau- « riez en avoir une plus belle d'exercer une bonne « œuvre. Vous n'avez qu'à demeurer en repos. Si « vous ne m'arrachez pas des mains des bourreaux, « j'irai rejoindre mon Dieu. Mais si vous écoutez une « fausse compassion, vous me renvoyez au travail et

« vous me faites rentrer dans la carrière. Souffrez « que je sois immolé tandis que l'autel est dressé. « Rendez grâces à Dieu de ce qu'il a permis qu'un « évêque de Syrie fût transporté des lieux où le so- « leil se lève, pour perdre la vie en une terre où cet « astre perd sa lumière. Que dis-je ? je vais renaître « à mon Dieu. Obtenez-moi par vos prières le cou- « rage qui m'est nécessaire pour résister aux atta- « ques du dedans, et pour repousser celles du de- « hors. C'est peu de paraître chrétien si on ne l'est « en effet. Ce qui fait le chrétien, ce ne sont pas de « belles paroles ni de spécieuses apparences ; c'est « la grandeur d'âme, c'est la solidité de la vertu.

« J'écris aux églises que je vais à la mort avec « joie. Laissez-moi servir de pâture aux lions et aux « ours. Je suis le froment de Dieu. Il faut que je sois « moulu sous leurs dents pour devenir un pain digne « de Jésus-Christ. Depuis que j'ai quitté la Syrie, « n'ai-je pas à combattre contre les bêtes farouches ? « La terre et la mer sont témoins de leur fureur et de « ma patience. Ce sont dix léopards sous la figure « de dix soldats, auprès desquels je suis enchaîné et « qui sont d'autant plus cruels, que ma douceur fait « plus pour les apprivoiser. Leurs mauvais traite- « ments m'instruisent, mais ne suffisent pas pour « me justifier.

« En arrivant à Rome, j'espère trouver les bêtes « prêtes à me dévorer. Puissent-elles ne point me « faire languir ! J'emploirai d'abord les caresses pour « les engager à ne me point épargner ; si ce moyen

« ne réussit pas, je les irriterai contre moi et je les
« forcerai à m'ôter la vie. Pardonnez-moi ces senti-
« ments ; je sais ce qui m'est avantageux. Je com-
« mence à être un vrai disciple de Jésus-Christ. Rien
« ne me touche, tout m'est indifférent, hors l'espé-
« rance de posséder mon Dieu. Que le feu me ré-
« duise en cendres, que j'expire sur une croix d'une
« mort lente ; que, sous la dent des tigres furieux et
« des lions affamés, mes os soient brisés, mes mem-
« bres meurtris, tout mon corps broyé ; tous les dé-
« mons se réuniraient-ils pour épuiser sur moi leur
« rage : je souffrirai tout avec joie, pourvu que je
« jouisse de Jésus-Christ. La possession de tous les
« royaumes saurait-elle me rendre heureux ? Ne
« m'est-il pas infiniment plus glorieux de mourir
« pour mon Dieu que de régner sur toute la terre ?
« Mon cœur soupire après celui qui est mort pour
« moi ; mon cœur soupire après celui qui est res-
« suscité pour moi. Laissez-moi imiter les souffrances
« de mon Dieu. Ne serait-ce pas m'empêcher de vivre
« que de m'empêcher de mourir ?

« Si, arrivé près de vous, j'avais la faiblesse de
« vous faire paraître d'autres sentiments, ne me
« croyez pas. N'ajoutez foi qu'à ce que je vous écris
« maintenant ; car c'est dans une entière liberté
« d'esprit que parle aujourd'hui mon cœur. Et quel
« autre langage pourrais-je tenir à la vue de mon
« amour crucifié ? J'entends au fond de mon cœur une
« voix qui me crie sans cesse : Ignace, que fais-tu
« ici-bas ? Va, cours, vole dans le sein de ton Dieu.

« Les viandes les plus exquises, ni les vins les plus « délicieux n'ont plus de saveur pour moi. Le pain « que je veux est le corps sacré de Jésus-Christ, et « le vin que je désire est son sang précieux, ce vin « céleste qui excite dans l'âme le feu vif et immortel « d'une charité incorruptible. Je ne tiens plus à la « terre, et je ne me regarde plus comme vivant parmi « les hommes. Priez, demandez, obtenez pour moi « la paix, qui ne se donne qu'au bout de la carrière. « Si je souffre pour Jésus-Christ, ma mémoire vous « sera chère ; mais si je me rends indigne de souf- « frir, quoi de plus odieux pour vous que mon « nom ?

« Souvenez-vous dans vos prières de l'église de « Syrie, qui, dépourvue de pasteur, tourne ses yeux « et ses espérances vers Celui qui est le souverain « pasteur de toutes les Églises. Que Jésus-Christ « daigne en prendre la conduite pendant mon ab- « sence ; je la confie à sa Providence et à votre cha- « rité.

« Je vous salue en esprit ; toutes les églises qui « m'ont reçu au nom de Jésus-Christ vous saluent « aussi. Je n'ai pas été pour elles un étranger. J'en « ai pour preuve la charité toute chrétienne avec « laquelle elles m'ont fait accompagner dans les « villes qui se sont trouvées sur ma route.

« Des Éphésiens de considération et de mérite « vous remettront cette lettre. A l'égard de ceux qui « sont partis de Syrie pour Rome, vous m'obligerez « de leur faire savoir que je suis proche. Ce sont des

« personnes dignes de la protection de Dieu et de
« vos soins. Vous leur rendrez tous les bons offices
« que mérite leur vertu. »

Il eut encore le temps d'écrire à quelques autres églises, entre autres à celle d'Éphèse, qui avait député vers lui son évêque Onézime, un des plus distingués de l'Église primitive, dont Ignace fait un éloge tout particulier. C'était probablement le même que cet esclave de Philémon que convertit saint Paul, et qu'il établit ensuite évêque de Bérée. Au reste, les évêques accourus au-devant du martyr, dans leur empressement pour sa personne, préludaient, ainsi que Polycarpe, à leur propre martyre. Ignace s'arracha bientôt à leurs embrassements ; plusieurs fidèles se joignirent à ceux qui l'avaient accompagné de Syrie et s'embarquèrent avec lui.

Il reçut à Troade des nouvelles qui le comblèrent de joie, et bien capables d'affermir son courage. La considération de son généreux sacrifice avait mis fin à quelques divisions suscitées par les faux frères dans l'église d'Antioche. En même temps la persécution, contente d'avoir frappé le pasteur, avait épargné le troupeau. Trajan, par politique autant que par humanité, ne voulait pas s'attaquer à la foule et multiplier les victimes. Pressé par le départ du vaisseau, le saint écrivit à la hâte à Polycarpe, et le pria d'être son interprète auprès des diverses églises dont les députés étaient venus saluer son passage pendant son séjour à Philippes de Macédoine. Les fidèles conçurent une telle vénération pour ses sentiments et sa doctrine, que

plusieurs d'entre eux se rendirent auprès de l'évêque de Smyrne, son ami et son confident, pour recueillir toutes les lettres de l'évêque d'Antioche. Ces lettres, reçues avec respect par tout le peuple chrétien, étaient lues dans les assemblées saintes avec celles des apôtres.

Il avait compté débarquer à Pouzzoles, et arriver ainsi au terme de son voyage sur les traces mêmes de l'apôtre des nations ; mais un vent contraire poussa le vaisseau jusqu'au port d'Ostie. Les fidèles de Rome accoururent en foule à sa rencontre. Ils l'accueillirent avec des transports de joie, auxquels succéda bientôt la triste pensée qu'ils ne le possédaient que pour le perdre. Déjà ils formaient le projet de chercher à gagner le peuple, afin qu'il demandât, comme c'était déjà arrivé quelquefois, grâce pour la vieillesse de la victime. Mais le saint, connaissant leurs pensées, les conjura avec tant d'instance de ne pas différer l'heure de sa délivrance, qu'ils s'associèrent à ses sentiments ; et, tous étant tombés à genoux, il pria au milieu d'eux pour la fin de la persécution, la paix de l'Église et l'union entre tous ses enfants. Les soldats l'emmenèrent avec précipitation, sur un ordre du préfet de Rome de le conduire immédiatement à l'amphithéâtre. On y avait annoncé une grande victime. L'illustre évêque de Syrie, en entrant dans la formidable enceinte, entendit sans s'émouvoir et les cris de joie de la multitude et les rugissements des bêtes féroces. Il s'arrête un moment : « Romains, dit-il, « ce n'est pas pour avoir commis quelque crime ou

« quelque mauvaise action, que j'ai été envoyé ici en « spectacle et destiné à cette mort ; c'est comme « chrétien. Je suis heureux de souffrir pour mon « Dieu, parce que je brûle du désir d'aller à lui. » Il s'avance dans l'arène avec une démarche assurée et modeste, avec un courage ferme et paisible. Deux lions énormes et affamés s'élancent aussitôt sur lui, et le dévorent en quelques instants. Ils ne laissèrent que les grands os ; suivant son vœu et son expression, ils furent son sépulcre.

C'était le dernier jour des jeux publics, le 20 décembre. La foule se retira joyeuse ; le spectacle avait répondu à son attente : elle avait vu mourir un chrétien. Les nombreux compagnons du martyr et les fidèles de Rome versaient des larmes d'admiration et d'attendrissement. Ils recueillirent avec un soin pieux les ossements sacrés, qui furent transportés de ville en ville jusqu'à Antioche, sur les épaules des fidèles. Cette marche funèbre fut encore un triomphe.

Trajan sera satisfait : il a terrassé, anéanti celui qui avait osé résister à toute sa puissance, qui était le grand conseil et le plus solide appui des chrétiens d'Orient. Il n'y aura plus qu'à laisser s'éteindre d'elle-même, dans ces contrées, la religion du Crucifié. Insensé ! comme si l'on immolait la vérité en immolant celui qui la défend ! comme si des hommes qui meurent, non pas par un coupable esprit de révolte, par entêtement ou par orgueil, mais pour obéir à Dieu, n'étaient pas plus forts que le monde et ses prétendus maîtres ! Ne vous y trompez pas, ô empe-

reur! l'évêque d'Antioche a vaincu en succombant; et cette victoire sera autrement importante, aura d'autres résultats que celles que vous avez remportées et que vous remporterez encore sur les ennemis de l'empire. La victoire des martyrs, en rétablissant dans l'âme humaine la force et le pouvoir de la conscience, a montré la véritable grandeur de l'homme, et ramené sur la terre la liberté morale, la liberté des enfants de Dieu.

Si la gloire et les prospérités humaines ont leur éclat et leurs séductions, elles ont aussi leurs revers et leurs désenchantements. Huit ans après l'injuste et barbare condamnation de saint Ignace, l'an 115, Trajan, de retour de sa lointaine expédition, se reposait dans Antioche avec son armée victorieuse, et y célébrait son triomphe par les plus splendides fêtes. Une foule d'étrangers étaient accourus à ces spectacles. Tout à coup un horrible et long tremblement de terre renverse sur les triomphateurs les murs et les édifices de cette immense ville, et change en deuil toutes ces joies. Un nombre prodigieux d'habitants et d'étrangers furent ensevelis sous les ruines. Un consul perdit la vie. Trajan ne conserva la sienne qu'en se sauvant à la hâte par une fenêtre de son palais. Il fut même blessé.

Ce terrible événement, où les fausses divinités montraient leur impuissance, et où le vrai Dieu faisait sentir son pouvoir et son courroux, fit, dit-on, impression sur Trajan. Du moins est-il certain qu'il devint dès ce moment de plus en plus indulgent en-

vers les chrétiens, au point que, vers la fin de son règne, la persécution tomba complètement. Peut-être aussi le récit de la sublime résignation avec laquelle saint Ignace était mort l'avait-il frappé. D'un autre côté, Tibérien, gouverneur de Judée, lui avait exposé, avec encore plus d'énergie qu'autrefois Pline le Jeune, que l'autorité était impuissante à arrêter le mouvement des populations, qui se portaient en foule vers la religion du Christ, et que les lois étaient sans moyens de répression contre des hommes qui s'offraient d'eux-mêmes aux supplices et à la mort.

Pendant que les chrétiens se multipliaient sous la hache des bourreaux et sous la dent des bêtes féroces, et forçaient, par leurs vertus et leur héroïque résignation, l'admiration des païens eux-mêmes, les Juifs, tout dispersés qu'ils étaient, se signalaient par une fureur de révolte aussi insensée que barbare. Dans une insurrection qui éclata tout à coup aux environs de Cyrène, d'Alexandrie, et en Chypre, ils avaient égorgé quatre cent mille Grecs ou Romains. Trajan exerça contre eux de sanglantes représailles, et extermina une grande partie de cette nation maudite. Ce fut son dernier exploit. Il mourut à Sélinonte, en Cilicie, l'an 117, à l'âge de soixante ans, usé moins peut-être par les fatigues de la guerre que par les excès de sa conduite privée.

Il ne faut pas que la jeunesse se laisse tromper par l'éclat extérieur de ces vertus d'ostentation. La raison, d'accord avec la foi, ne proclame-t-elle pas que Dieu étant le souverain bien, l'homme, sa créature, ne

saurait être à soi-même sa fin dernière, et que toute vertu qui n'a pas Dieu pour principe et pour fin suprême, est une vertu essentiellement fausse et incomplète ? C'est la vertu de l'évêque d'Antioche qui est vraiment digne d'admiration et a plein droit à nos hommages.

SAINTE SYMPHOROSE ET SAINTE FÉLICITÉ.

Jusqu'ici les travaux des apôtres et le dévouement sublime d'un des plus illustres évêques de l'Église primitive ont occupé nos récits. Le souvenir du dévouement, non moins généreux et plus touchant encore, de deux mères chrétiennes, va leur donner un intérêt nouveau. C'est le christianisme qui a rendu à la femme sa noblesse, et l'a relevée de son état de dégradation, en rappelant au monde qu'elle est, aussi bien que l'homme, faite à l'image de Dieu, et surtout en donnant pour mère au Rédempteur la plus pure de toutes les vierges, qu'il a élevée ensuite au-dessus de toute créature sur le trône même du Dieu son Fils. La femme n'a pas été ingrate. Elle s'est efforcée d'acquitter sa dette de reconnaissance envers la religion, dans les plus rudes épreuves, dans les cachots, au milieu des plus douloureux supplices, et par les plus héroïques dévouements.

C'est aux petits et aux pauvres que l'Évangile dut être d'abord annoncé ; mais la grâce ne tarda pas à faire des conquêtes dans les premiers rangs de la société : nous l'avons vu dans la vie de saint Paul. Les dames romaines ne faillirent point à cette haute vocation, et les vertus, aussi modestes qu'admirables, de tant d'héroïnes chrétiennes brillèrent comme un véritable phare au milieu de l'ignorance et des vices de cette malheureuse société.

Symphorose était veuve d'un tribun des soldats, mort pour la foi. Retirée à Tibur, elle vivait avec ses sept fils dans la pratique et les sentiments de la piété chrétienne. Riche, elle secourait les pauvres, elle soutenait les chrétiens dépouillés et persécutés. L'an 119, Adrien ayant fait construire, près de cette ville, un palais qui surpassait en magnificence les nombreuses et somptueuses maisons de campagne de ce célèbre lieu de plaisance, voulut l'inaugurer avec les rites usités dans le paganisme, et consulta les dieux sur les destinées du nouvel édifice. Mais les oracles, ou plutôt les prêtres qui parlaient en leur nom, déclarèrent qu'ils ne pouvaient donner aucune réponse, tant que Symphorose et ses fils refuseraient leur encens aux divinités de l'empire. Adrien, les ayant mandés auprès de lui, fait briller en vain à leurs yeux les plus belles promesses. Dans son indignation : « Sacrifie ou meurs, dit-il à la mère. — « Vos menaces, répondit Symphorose, ne me feront, « pas plus que vos promesses, changer de sentiments. « Je ne serai jamais assez tôt réunie à mon époux.

« Vous l'avez livré à la mort pour avoir confessé
« Jésus-Christ : qu'attendez-vous ? me voilà prête à
« mourir aussi. J'adore le même Dieu. »

L'empereur, après avoir inutilement essayé de quelques tourments, la fit jeter dans le fleuve. Délivré de la mère, il espéra, inutilement, le lendemain, avoir plus facilement raison des enfants. Comme la voix et l'exemple de cette admirable mère, que la foi leur montrait les encourageant du haut des cieux, durent seconder la force de la grâce sur l'âme de ces tendres et généreux athlètes ! Avec quelle joie n'échangèrent-ils pas une vie désormais si délaissée, pour la vie de celle qui avait jusque-là fait leur bonheur !

Les oracles de Tibur ne virent pas plus clair dans les secrets de l'avenir. Ils ne surent pas prédire à l'empereur que, dans ce même palais qu'il inaugurait avec tant d'importance et tant d'éclat, vingt ans après la condamnation de la famille chrétienne, il se mourrait en proie à d'atroces douleurs et au plus effrayant désespoir. Ce désespoir alla jusqu'au délire et à la frénésie. De son lit de souffrances, l'empereur condamnait à mort les personnages de la plus haute distinction, sans d'autres motifs que le plaisir de les voir le précéder dans la tombe, et le dépit de laisser des heureux lui survivre.

Le martyre de sainte Symphorose et de ses fils parut avoir épuisé les fureurs de la persécution. Adrien, il faut lui rendre cette justice, frappé des raisons en faveur du christianisme, exposées avec

tant d'éclat et d'habileté par Quadrat, disciple des apôtres, et le philosophe athénien Aristide, dans leurs apologies, fit cesser le massacre des chrétiens qu'il avait encouragé dans toute l'étendue de l'empire.

Sous son règne, les Juifs, toujours indociles et opiniâtres, se soulevèrent encore dans la Judée. Il envoya contre eux ses plus habiles généraux, qui en firent périr cinq cent mille, sans épargner ni l'âge ni le sexe, accomplissant ainsi, sans le savoir, comme précédemment Titus et Trajan, les anathèmes du ciel et cette horrible imprécation que leurs pères avaient fait entendre devant Pilate, en demandant à grands cris la condamnation du Juste : « Que son sang retombe sur nous et sur nos enfants ! »

Adrien ne voulut pas cependant qu'une ville aussi célèbre que leur capitale disparût de la terre. Il la fit rebâtir sous le nom d'Ælia, du surnom de sa famille. Cette profane appellation remplaça, pendant deux siècles, le nom antique et saint, le grand nom de Jérusalem. Aucun Juif d'origine ne fut admis dans la nouvelle ville. La Judée d'ailleurs avait perdu presque tous ses enfants. La plupart de ceux qui n'étaient pas morts par les armes, avaient été bannis ou vendus comme esclaves. Alors fut achevée la dispersion de ce peuple chez tous les peuples, où il subsiste toujours sans se confondre avec eux. Il justifie ainsi, depuis dix-sept cents ans, la prédiction qu'il doit un jour sortir enfin de son long et inconcevable aveuglement, se réunir en corps de nation et

rentrer triomphant, avec la foi au Rédempteur crucifié, dans cette terre des prodiges qu'habitèrent ses aïeux.

Tout en défendant de persécuter les chrétiens, Adrien n'en avait pas moins conservé contre eux une haine secrète. Il le prouva en érigeant la statue de Jupiter sur le tombeau du Christ et celle de Vénus sur le Calvaire : dérision révoltante, plus honteuse pour lui que pour la religion. Sa fin déplorable ne fut-elle pas l'effet de la vengeance divine ?

Un prince vertueux s'assit enfin sur le trône impérial. Le meilleur acte du règne d'Adrien fut peut-être d'avoir adopté pour fils et choisi pour successeur Antonin, qui fut surnommé *le Pieux*. Mais cette piété, s'égarant dans son objet, était du zèle pour le culte des fausses divinités. Aussi, le fanatisme païen se crut-il autorisé à tourmenter de nouveau les disciples de l'Évangile. Alors Justin, philosophe chrétien, présenta à l'empereur une apologie de la foi et de la conduite de ses coréligionnaires, supérieure, dit-on, à celles de Quadrat et d'Aristide, qui sont perdues, par la netteté de l'exposition et la force du raisonnement. Antonin, éclairé, publia un écrit célèbre où, après avoir fait l'éloge de la piété sincère des chrétiens, de leur patience et de leur résignation dans les persécutions, dans les maux privés comme dans les calamités publiques, il défendait de les accuser pour motif de religion, sous peine d'être traité comme calomniateur. Toutefois, même après cet acte solennel, Antonin eut le tort de céder quelquefois, soit aux em-

portements de la multitude, soit à de puissantes haines contre ceux dont il avait reconnu l'innocence. Dans celui qui gouverne, faiblesse équivaut à cruauté.

Peu de temps avant la publication de l'édit, en l'année 150, ce prince, d'ailleurs excellent, imprima une tache à sa mémoire par une condamnation semblable à celle qui avait inauguré le palais de Tibur.

Félicité, dame romaine de qualité, et, par une singulière coïncidence, veuve et mère de sept fils comme sainte Symphorose, honorait également son veuvage par sa foi. Ses fils aussi partageaient sa croyance et imitaient ses vertus. L'influence d'un si haut exemple sur la mutitude irrita les prêtres païens. Ils se plaignirent avec tant d'amertume et tant d'insistance au pieux empereur de ce qu'ils appelaient le plus pernicieux des scandales, qu'il ordonna à Publius, préfet de Rome, de contraindre par tous les moyens Félicité de renoncer à son culte.

Publius eut d'abord recours aux égards et à la persuasion. Il fit appeler dans sa demeure Félicité et ses fils, leur exposa les ordres de l'empereur, et les engagea par promesses et par menaces à s'y conformer. Félicité fut inébranlable.

« N'espérez pas, dit-elle au préfet avec une noble « assurance et une fierté modeste, qu'une molle « complaisance ou une lâche crainte fassent oublier « à Félicité ce qu'elle doit à son Dieu. Vos menaces « ne sauraient m'ébranler, ni vos promesses me sé- « duire. Je le porte dans mon cœur, ce Dieu tout- « puissant ; je sens qu'il me fortifie, et il ne permettra

« pas que celle qui le sert soit vaincue, puisqu'elle « ne combat que pour sa gloire. Ainsi, Publius, vous « avez le choix de me laisser vivre ou de me faire « mourir ; mais, quelque parti que vous preniez, « vous pouvez vous attendre à la honte d'être vaincu « par une femme. — Misérable, répliqua le préfet, « si la mort a pour toi de si grands charmes, va, « meurs, je ne m'y oppose pas ; mais quelle fureur « te pousse à vouloir ôter la vie à tes enfants après « la leur avoir donnée ? — Mes enfants vivront, re- « partit Félicité, s'ils refusent de sacrifier à vos « idoles ; mais si leurs mains, devenues sacriléges, « leur offrent un criminel encens, une mort éternelle « sera la punition de cette impiété. »

Le lendemain, Félicité comparut publiquement avec ses fils devant le tribunal du préfet, au Champ de Mars. Lorsqu'elle fut en sa présence : « Ayez pitié « de vos enfants, lui dit-il, et ne soyez pas cause, « par une résistance inutile, que des jeunes gens « d'une si belle espérance soient enlevés du monde « à la fleur de leur âge. — Gardez pour d'autres « cette fausse compassion, répondit Félicité ; nous « n'en voulons point, et nous avons horreur d'une « clémence apparente qui n'est en effet qu'une cruelle « impiété. » Puis se tournant vers ses fils : « Voyez- « vous, mes enfants, leur dit-elle comme autrefois « aux siens la mère des Machabées, ce ciel si beau « et si élevé ? C'est là que Jésus-Christ vous attend « pour vous couronner. Combattez généreusement « pour sa gloire et pour la vôtre. »

Le préfet, que ces paroles avaient mis en fureur, ordonna qu'on la souffletât. Ces proconsuls romains n'avaient pas pour la naissance et pour le sexe surtout ces égards que notre civilisation doit sans aucun doute aux enseignements du christianisme.

Dans le noble et éloquent langage de sainte Félicité, on sent, avec l'indépendance et la fermeté de la conscience chrétienne, cette dignité, cet à-propos, cette hardiesse et cette justesse de ton qui sont le fruit de l'éducation et des habitudes d'une position élevée.

Publius interrogea ensuite l'un après l'autre, les sept jeunes hommes, auprès desquels les menaces furent aussi impuissantes que les promesses.

Le procès-verbal de cette information fut transmis à l'empereur, dont la main, égarée par un faux zèle ou une coupable condescendance, signa l'arrêt de mort de la mère et des enfants. Janvier fut assommé à coups de fouets dont les bouts étaient garnis de plomb; Félix et Philippe, à coups de massue; on précipita Sylvain dans le Tibre; Alexandre, Vital et Martial eurent la tête tranchée. La mère enfin subit ce dernier genre de supplice : après avoir vu expirer tous ses fils, elle souffrit ainsi son huitième martyre

SAINT POLYCARPE.

Après la mort du grand évêque d'Antioche, le plus illustre de l'Orient fut ce même Polycarpe, son ami,

qui avait eu le bonheur de baiser ses chaînes. Disciple comme lui de saint Jean, quoique bien jeune encore, il avait été jugé digne par l'apôtre d'être mis à la tête de la florissante église de Smyrne.

Polycarpe joignait à une haute intelligente, à un noble caractère et aux avantages extérieurs, l'innocence des mœurs, la douce et vive charité de son maître. « J'ai encore présentes à l'esprit, dit saint « Irénée, qui fut instruit et élevé par ce grand « homme, la gravité de sa démarche, la majesté de « son visage, la pureté de sa vie, les saintes exhor- « tations dont il nourrissait son peuple. Il me semble « que je l'entends encore rapporter ses conversations « avec saint Jean et avec plusieurs autres qui avaient « vu Jésus-Christ, les paroles qu'il avait entendues « de leur bouche, toutes les particularités qu'ils lui « avaient apprises des miracles et de la doctrine du « Sauveur. Tout ce qu'il en rapportait était conforme « aux divines Écritures. »

Sous son influence et par ses travaux, la foi se répandit rapidement dans tout le pays de Smyrne et se propagea au loin. Son église, pour laquelle il était un objet d'affectueuse vénération, ne fut pas le seul champ ouvert à son zèle et à sa tendre sollicitude : Polycarpe fut le patriarche, le docteur de l'Asie.

L'Occident était déjà rempli de sa renommée, lorsque, en 158, il fut conduit à Rome par une affaire d'un intérêt général pour l'Église. Il s'agissait de fixer le jour de la célébration de la Pâque. Les chrétiens d'une grande partie du diocèse d'Asie, à l'exem-

ple des Juifs, prétendaient qu'elle devait être solennisée le quatorzième jour de la lune; ceux d'Occident, au contraire, d'accord avec Rome et le plus grand nombre des évêques d'Orient, le dimanche suivant, autant pour s'éloigner des coutumes de la synagogue que pour honorer le jour à jamais mémorable de la résurrection de l'humanité dans celle du nouvel Adam, et de sa régénération par la descente du Saint-Esprit. La diversité d'avis ne put altérer son union avec le successeur de Pierre, qui le traita avec les égards et les honneurs dus à l'éminence de ses vertus et de sa science des choses divines.

La présence de Polycarpe ne fut pas inutile à la ville apostolique. Il ramena un grand nombre de personnes des erreurs de Marcion et de Valentin. Tel fut, dit-on, son ascendant, que ces deux hérésiarques se voyant abandonnés de ceux qu'ils avaient séduits, et effrayés de leur isolement, firent eux mêmes une abjuration publique. Cette abjuration n'était pas sincère; leur hypocrisie, qui fut bientôt découverte, les fit exclure à jamais du sein de l'Église.

L'évêque de Smyrne, qu'avait respecté la persécution de Trajan, ne fut pas épargné par celle de Marc-Aurèle. Ce fut à Smyrne que celle-ci, qui est appelée la quatrième persécution générale, fit ses premières victimes. La fermeté inébranlable de ses martyrs au milieu de toutes sortes de tortures, et particulièrement l'intrépidité d'un jeune homme nommé Germanicus, frappèrent d'étonnement les Juifs et les idolâtres présents à ce sanglant spectacle. Le dé-

pit et la jalousie furent plus forts que l'admiration. Ils s'en prennent de cette circonstance invincible au chef de l'Église de Smyrne; un seul cri retentit dans l'amphithéâtre : « Polycarpe aux lions ! »

L'autorité s'empressa de faire rechercher le chrétien que ses vertus rendaient digne de tant de rage. Mais celui-ci, se conformant au vœu des fidèles, s'était dérobé aux poursuites. Il savait d'ailleurs qu'il est contraire à la prudence chrétienne et que ce serait tenter Dieu d'affronter sans nécessité les tourments du martyre. Si quelques saints de la primitive Église s'écartèrent de cette sage modération, ce fut par une inspiration particulière du ciel, qui voulait, par cet excès d'héroïsme, frapper davantage les infidèles et leur faire mieux comprendre qu'une vertu divine animait les chrétiens. L'histoire des persécutions signale quelques traits d'un courage téméraire qui, recherchant les supplices sans l'approbation de Dieu, se changeait bientôt en pusillanimité et finissait par une honteuse apostasie.

A Smyrne même, un exemple avait affligé autant qu'instruit les fidèles. Quintus, chrétien de Phrygie, emporté par une ardeur présomptueuse, était venu s'offrir de lui-même aux juges et leur demander fièrement le martyre. Mais, au premier aspect des bêtes féroces, il se trouble, il recule et sacrifie lâchement aux idoles. Qui sait si ce malheureux ne trouva pas dans cette déplorable chute la punition d'une démarche inspirée peut-être par l'orgueil plutôt que par un véritable dévouement ?

Autre était le courage, autre était la fin de ces vrais chrétiens qui, appelés de Dieu au combat, s'y présentaient avec défiance d'eux-mêmes, avec confiance dans le secours d'en haut. « Dieu, dit l'église de Smyrne « dans la belle lettre qu'elle adressa aux autres égli- « ses pour leur rendre compte du martyre de son « évêque, Dieu, qui, du haut du ciel, jetait des re- « gards de complaisance sur ces illustres combat- « tants, non-seulement les animait au combat par « l'espérance prochaine d'une récompense éternelle, « mais aussi faisait couler dans leurs membres dé- « chirés une vertu secrète, qui tempérait la violence « de leurs maux, et qui, soutenant par sa force toute « divine leur âme attaquée de tous côtés, la rendait « victorieuse de la douleur, malgré la faiblesse de « leur corps. »

Polycarpe fut du nombre de ces héros aimés du ciel. S'il fuyait, son air calme et tranquille disait assez que ce n'était point par la peur de la mort, mais par la crainte d'une coupable présomption, ou bien pour se réserver au soin de sa chère église. Disciple des apôtres, il en avait l'esprit. Il se rappelait les larmes intarissables que répandait saint Pierre sur son reniement, suite de ses téméraires protestations. En vain ceux qui l'accompagnaient dans sa fuite le conjuraient de se hâter : il marchait lentement, s'arrêtait en tous lieux ; il semblait ne s'éloigner qu'à regret de son troupeau et du lieu du martyre.

Il passa quelque temps retiré dans une maison de campagne voisine de Smyrne. Là, un songe envoyé

du ciel vint le fortifier. Il lui sembla que le chevet de son lit était tout en feu et sa tête environné de flammes. Le lendemain, dès qu'il eut quitté sa couche, il s'empressa de raconter sa vision aux fidèles qui étaient présents, et, par une inspiration secrète, il leur annonça que, dans trois jours, il rendrait témoignage à Jésus-Christ sur le bûcher.

Néanmoins, sur le bruit de l'approche des émissaires du proconsul, il consent à changer de retraite. Ce nouvel asile ne fut pas plus sûr que le premier. Il y entrait à peine, et déjà ceux qui le poursuivent accourent sur ses pas. N'ayant pu découvrir l'endroit où il est caché, ils saisissent et emmènent avec eux un enfant, auquel ils arrachent le secret par la violence. Avertis aussitôt, les magistrats de Smyrne dépêchent une troupe d'archers et de cavaliers. On eût dit, suivant la remarque de la lettre que nous venons de citer, à les voir s'avancer dans la campagne en si grand appareil, qu'il s'agissait de quelque redoutable malfaiteur; et ils cherchaient un vieillard sans défense, qui ne savait que prier et bénir.

Ils arrivèrent sur le soir, au moment où le saint évêque se disposait à réparer par un peu de nourriture la défaillance de son corps. Prévenu à temps, il aurait pu se sauver encore, mais il jugea que l'heure du sacrifice était venue et qu'il devait céder à ses ennemis. Il se présente à eux et leur parle avec un mélange de vivacité, de liberté et de douceur qui les étonne et les enchante. Ils rougissent de leur mission, ils se reprochent leur ardeur à la remplir. Polycarpe

leur fait servir à manger, et lui, debout, les yeux levés vers le ciel, prie avec tant d'effusion, avec une piété si vraie et si tendre, que ses gardiens, ravis d'admiration, attendent dans un long et respectueux silence qu'il ait terminé cet entretien avec son Dieu.

Monté sur une bête de charge, il prend avec eux le chemin de la ville. Hérode, l'un des juges qui informaient des crimes, celui-là même qui avait requis la force armée, vint au-devant de lui. Il était impatient d'avoir en sa puissance le chef de l'Église de Smyrne, De bons rapports les avaient unis jusque là, et il ambitionnait la gloire de triompher du vénérable vieillard, non par menaces, il savait que son grand cœur était inaccessible à la crainte, mais à force d'égards et de prévenances. Il l'invite avec politesse à prendre place dans sa voiture, où il essaie bientôt, par les plus flatteuses caresses, par tous les moyens d'insinuation, de l'engager à donner à l'empereur le nom de seigneur et à sacrifier aux dieux. Ces propositions sont accueillies comme le suborneur aurait dû s'y attendre : « Non-« s'écrie Polycarpe avec véhémence, ni le fer, ni le « feu, ni la prison, ni l'exil, ni tous les maux ensemble « ne me feront donner de l'encens à un homme, ou, « ce qui est encore plus horrible, à des démons. » Transportés de colère, Hérode et son père poussent rudement et précipitent du chariot le vieillard, qui, dans sa chute, se blesse grièvement à la jambe.

Cette blessure ne l'empêcha pas, le lendemain, de traverser d'un pas ferme et agile l'amphithéâtre, où siégeait le proconsul. Comme il y entrait, une voix

d'en haut se fit entendre : « Courage, Polycarpe! » La défiance de soi-même s'était changée chez le saint en une noble fierté. Insensible aux prières et aux menaces du proconsul, il confessa hardiment Jésus-Christ. « Quittez cette hauteur, lui dit le magistrat, épargnez « votre vieillesse. Croyez-vous pouvoir soutenir des « tourments dont la vue seule fait trembler la jeu- « nesse la plus intrépide? Suivez mon conseil, renon- « cez à votre superstition. Un repentir n'a rien de « honteux, lorsque César et les dieux l'exigent. Dites « donc avec tout ce peuple : Qu'on ôte les impies, « qu'on perde les impies. » Alors Polycarpe, promenant ses regards sur la multitude qui remplit l'amphithéâtre, à laquelle la rage arrache cet horrible vœu, reprend d'une voix forte : « Mon Dieu, ôtez les « impies, perdez les impies! — Achevez, lui crie le « proconsul, et dites des injures au Christ. — Il y a « quatre-vingt six ans que je me suis voué à son ser- « vice, et il n'a cessé, depuis, de me combler de bien ; « il est mon maître, mon Seigneur; il me destine, si « je suis fidèle, à une gloire, à un bonheur sans fin, « et je l'outragerais! »

Comme le juge insistait encore : « Pourquoi, con- « tinue Polycarpe, me pressez-vous davantage? Ne « savez-vous pas que je suis chrétien? — Ne sais-tu « pas que j'ai des lions et des ours prêts à venger nos « dieux? — Qu'ils sortent, ces lions et ces ours, qu'ils « viennent assouvir sur moi leur rage et votre fureur. « — Tu me braves! Si une audace présomptueuse te « fait mépriser les morsures des bêtes, nous verrons

« si cette fermeté sera à l'épreuve du feu. — Ce feu, « dont vous me menacez, passera bientôt; une heure « ou deux amortiront son ardeur; mais celui que le « souverain Juge a allumé pour brûler les impies, et « que vous ne connaissez pas, ne s'éteindra jamais. « Mais à quoi bon tout ce discours ? Hâtez-vous « de faire de moi ce que votre cruauté vous conseille, « et, s'il vous vient dans la pensée un nouveau genre « de supplice, ne craignez pas de me le faire endurer. » Comme il prononçait ces derniers mots, son visage resplendit d'une lumière céleste, qui frappa le proconsul. Cependant un héraut crie par trois fois : « Polycarpe persiste à déclarer qu'il est chrétien ! » Aussitôt Juifs et gentils : « C'est le père des chré« tiens, le docteur de l'Asie, l'ennemi de nos dieux; « celui qui allait partout détruisant notre religion. « Qu'il meure, et qu'il trouve enfin le sort qu'il cher« che depuis si longtemps ! » Ils pressent l'intendant des jeux publics de lancer un lion sur cet indomptable chrétien ; mais l'heure des spectacles est passée. Tous s'accordent à demander qu'il périsse par le feu. Polycarpe fait remarquer aux fidèles qui sont à ses côtés la vérité de sa vision. On s'élance aux chantiers, aux bains publics, pour se procurer du bois. Les Juifs, selon leur coutume, se montrent les plus emportés. La fureur a bientôt préparé le bûcher. Lorsque Polycarpe s'en approche, ceux qui sont chargés d'exécuter les arrêts du pouvoir se disposent, comme d'ordinaire, à y enchaîner le condamné; mais Polycarpe obtient d'être dispensé de cette inutile pré-

caution : « Celui, dit-il, qui m'a donné la volonté de « souffrir pour lui, m'en donnera la force. » Déjà le feu brille. Le vieillard, debout sur le bûcher, autel de son sacrifice, prononce ces paroles, solennel adieu à cette vie passagère et consécration auguste de son immolation : « Monarque universel du ciel et de la « terre, protecteur de tous ceux qui marchent en votre « présence, je vous bénis, moi qui suis le plus humble « de vos serviteurs. Je vous rends grâces de ce que « vous m'avez jugé digne de mourir pour vous. J'aurai « donc la gloire, Seigneur, de recevoir de votre main « la couronne du martyre. Avant que le jour finisse, « je verrai l'accomplissement de vos promesses. » Mais, ô prodige ! les flammes, pour ne pas toucher à sa personne, se divisent sous ses pieds, et s'élevant autour de lui comme une voile de navire enflée par le vent, ne se rejoignent qu'au-dessus de sa tête, en forme de voûte. Dans cet asile, d'où le feu écarte son intelligente activité, son corps étincelle de couleurs vermeilles, et répand autour de lui l'odeur des plus suaves parfums. La foule est étonnée, mais non apaisée. Sur sa demande, ou plutôt sur son ordre, une épée est enfoncée dans le corps du martyr, dont le sang coule avec tant d'abondance, qu'il éteint le bûcher. On voit une colombe sortir de ces flots de sang et prendre son essor vers le ciel : Polycarpe a rendu son âme à Dieu.

Dans la crainte, suggérée par les Juifs, que les chrétiens, abandonnant le crucifié, n'adorassent Polycarpe. s'ils avaient en leur possession ses reliques,

le proconsul les fit dévorer par les flammes. « Comme « si nous pouvions, disent dans la même lettre les « fidèles de Smyrne, ne plus reconnaître Jésus-Christ « pour Notre-Seigneur, après ce qu'il a souffert pour « nous ; et comme s'il nous était permis d'offrir à un « autre qu'à lui nos prières et nos vœux. Car, quoi- « que nous nous adressions aux martyrs, pour obte- « nir, par leur entremise, de pouvoir un jour partager « la gloire dont ils jouissent, nous n'adorons toute- « fois que le Fils de Dieu, et nous ne rendons qu'à « lui les honneurs divins. » Ces paroles sont remarquables. Elles prouvent que ce que l'Église croit et pratique aujourd'hui, dans le culte des saints, elle le croyait et le pratiquait à son origine. Le feu fut moins implacable que les hommes : il épargna quelques ossements, que l'église de Smyrne conserva comme autant de pierres précieuses. Elle célébra avec allégresse le jour de cette mort glorieuse, ou plutôt, suivant son expression, de cette heureuse naissance : c'est en mourant que le chrétien naît à la véritable vie, à la vie complète et sans fin.

Polycarpe souffrit le martyre le 25 avril 166. Il y avait quatre-vingt-six ans que les prédications des apôtres l'avaient converti à la foi. Que gagna la persécution à se défaire de lui ? Elle trancha une vie que la nature seule allait terminer ; tandis que cette mort héroïque et le miracle qui l'illustra, en relevant la foi et le courage des fidèles, firent avouer aux gentils que la mort des chrétiens ne ressemblait pas à celle des autres hommes. Saint Polycarpe avait

accompli son ministère, et il laissait des disciples héritiers de sa foi, de ses vertus et du dépôt sacré des traditions apostoliques.

SAINT JUSTIN.

L'Évangile, que douze pêcheurs avaient d'abord annoncé au monde, vit bientôt la science humaine s'incliner à son tour devant la folie de la croix. A Quadrat et Aristide, qui furent ses premiers apologistes, succéda le philosophe Justin.

Celui-ci était né, vers la fin du second siècle, dans une ville de la Palestine, où les Romains venaient d'envoyer une colonie grecque dont son père et son aïeul faisaient partie. Cette ville, qui portait alors les noms étrangers de Flavie et de Néapolis, d'où est venu celui de Naplouse, était l'antique Sichem, célèbre par les souvenirs de l'histoire sacrée, et en particulier par le puits de Jacob, près duquel Jésus-Christ s'entretint avec la Samaritaine.

Élevé dans les erreurs du polythéisme, Justin se distingua dans l'étude des belles-lettres. La philosophie surtout eut pour lui des charmes. Doué de la sincérité du cœur, de la justesse et de la vivacité de l'esprit, il rechercha avec ardeur et bonne foi la vérité, que ne pouvaient pas lui offrir les fables licencieuses ou monstrueuses de sa religion, et qu'il demanda en vain aux écoles les plus renommées.

Écoutons-le raconter lui-même comment il parvint à la découvrir

« Je m'attachai d'abord à un stoïcien, dont je « suivis assez longtemps les leçons. Mais voyant qu'il « ne m'avait rien appris sur la divinité, parce qu'il « n'en savait rien lui-même et faisait peu de cas de « cette connaissance, je le quittai pour un péripaté- « ticien, qui était ou du moins se croyait très-habile. « Après m'avoir souffert près de lui les premiers « jours, il me proposa de régler la rétribution due à « ses peines, afin, disait-il, que nos entretiens nous « fussent utiles à tous deux. Ce n'était point là un « philosophe. Je le laissai avec mépris. Comme je « voulais avant tout savoir ce qui fait le fond et l'es- « sence de la philosophie, je me présentai à un py- « thagoricien qui jouissait d'une grande célébrité, et « n'avait pas lui-même une moindre opinion de sa « sagesse. Mais il me congédia parce que j'ignorais « la musique, l'astronomie et la géométrie, qu'il re- « gardait comme un prélude nécessaire à la médita- « tion des choses intellectuelles. Il m'aurait fallu du « temps pour acquérir ces connaissances, et j'étais « impatient d'arriver à une étude plus essentielle. « J'étais dans une grande perplexité, lorsque l'idée « me vint de fréquenter les platoniciens. L'un des « plus célèbres d'entre eux venait d'arriver dans notre « ville, je me liai avec lui. Je gagnais beaucoup à ses « entretiens ; mon esprit grandissait tous les jours. « La connaissance des choses immatérielles me ravis- « sait, et la contemplation des idées donnait comme

« des ailes à ma pensée. Je croyais être devenu sage « en peu de temps, et j'avais conçu la folle espérance « de voir bientôt Dieu lui-même : c'est le but de la « philosophie de Platon.

« Cette disposition d'esprit me fit chercher la so- « litude et fuir toute trace d'homme. Je me rendis « dans un lieu peu éloigné de la mer. Comme j'en « approchais, j'entendis quelqu'un marcher derrière « moi. C'était un vieillard d'un aspect vénérable, « d'une physionomie empreinte de douceur et de « gravité. — Je m'étonne, lui dis-je, de vous voir ici « avec moi. Je ne m'attendais pas à rencontrer un « homme dans un lieu si écarté. — Je suis inquiet « me répondit-il, sur quelques-uns de mes amis, « qui sont depuis longtemps en voyage. Je vais au « bord de la mer pour voir s'ils arrivent de quelque « côté. Mais vous, quel motif vous amène en ces « lieux ? — J'aime les promenades solitaires, où « rien ne distrait l'esprit, où tout favorise les études « qui ont pour objet la raison et le langage. — Je « le vois, vous êtes plus ami des mots que des œuvres « et de la vérité ; vous aimez mieux discourir sur la « sagesse que la pratiquer. Après une discussion « où il me prouva que Platon et Pythagore, que je « regardais comme les remparts de la philosophie, « n'avaient ni connu ni pu connaître Dieu et l'âme « humaine : — A quels maîtres recourir, repris-je « si ces génies eux-mêmes ont ignoré la vérité ? — Il « me répondit : — A une époque bien éloignée de la « nôtre, longtemps avant tous vos philosophes, vi-

« vaient des hommes justes, amis de Dieu. Inspirés « d'en haut, ils annoncèrent les événements qui « s'accomplissent sous nos yeux : ce sont les pro- « phètes. Seuls ils ont vu la vérité et l'ont fait con- « naître. Étrangers à la crainte, exempts de vanité, « remplis de l'esprit de Dieu, ils ont publié ce qu'ils « avaient vu et entendu. Leurs écrits existent encore. « Ceux qui les lisent attentivement et sans préven- « tion connaissent le principe et la fin de tous les « êtres, et beaucoup d'autres choses qui doivent in- « téresser un philosophe. Ils n'employaient point les « raisonnements et les démonstrations, eux qui « étaient les témoins de la vérité. Et combien leur « témoignage était supérieur à tous les raisonne- « ments! Les événements passés et ceux qui s'ac- « complissent tous les jours, mettent dans la néces- « sité de croire à leurs paroles. Leurs vertus et « leurs miracles les firent trouver dignes de foi. « Ils célébraient la gloire de Dieu le Père, le souve- « rain arbitre de l'univers. Ils annonçaient celui que « Dieu nous a envoyé, le Christ, son Fils. De- « mandez instamment que les portes de la vérité « s'ouvrent pour vous ; car nul ne peut voir et com- « prendre, si Dieu et son Christ ne lui donnent l'in- « telligence.—Après ces paroles et beaucoup d'autres « qu'il est inutile de rapporter ici, le vieillard s'é- « loigna, et je ne l'ai pas revu depuis. Mais dès ce « moment je sentis un feu secret, je brûlais du dé- « sir de connaître les prophètes et les amis du « Christ. »

Le jeune philosophe suivit les conseils du mystérieux vieillard. Il lut, il médita les prophètes et les divines Écritures. La majesté de la doctrine et la sainteté de la morale ravirent son esprit d'admiration et touchèrent son cœur. Il reconnut la certitude des faits sur lesquels repose la religion révélée. La conduite des chrétiens et l'exemple des martyrs achevèrent de déterminer sa volonté. « Non, se disait-il, des hommes qui renoncent à toutes les douceurs de la vie, à la vie même, pour être fidèles à leur conscience, ne sont point des hommes vicieux ni des hommes ordinaires : une foi et une force divines les animent et les soutiennent. »

Ce fut à trente ans, dans toute la vigueur d'une raison mûrie par l'étude, que cet élève des platoniciens devint disciple de l'Évangile, auquel il se dévoua tout entier, et qu'il honora par la pureté de sa vie, aussi bien que par ses talents et ses lumières. Mais, remarquons-le bien, si, dans cette illustre conversion, la raison et la foi se donnèrent la main, ce ne fut point cette raison superbe que Dieu maudit et voue aux passions et à l'erreur, mais une raison inspirée par la conscience et docile à la grâce. La foi est un don d'en haut, que Dieu accorde, sans distinction de savants ou d'ignorants, ainsi que la paix, qui en est le fruit, aux hommes de bonne volonté.

Quelques-uns pensent que ce grand événement de la vie de Justin eut lieu dans Alexandrie qui, par la culture de la philosophie et des lettres grecques, était alors une seconde Athènes. Peu de temps après,

du moins, Justin se trouvait en Égypte, qu'il quitta pour se rendre à Rome, ce centre de tous les mouvements du monde, où il pouvait espérer d'être plus utile à la Foi.

Il n'imita point ces philosophes auxquels saint Paul reprochait d'avoir retenu la vérité captive. Dans *le Discours* et dans *l'Exhortation* aux Grecs, il s'empressa de leur exposer les motifs de sa conversion, la majesté et la sainteté de la doctrine évangélique; leur folie, à eux d'ailleurs si éclairés, d'offrir leur encens à de prétendues divinités qui valaient moins que leurs adorateurs, et la vanité de leurs sages, de Platon lui-même, qui, convaincu qu'il n'existe qu'un Dieu, mais craignant le sort de Socrate, rendit au polythéisme, dans une harangue publique, un hommage hypocrite. Il établit ensuite, dans le livre de la *Monarchie*, l'unité de Dieu, par les aveux des philosophes et même des poëtes, qui étaient en si grand crédit chez les Grecs. Plus tard, il tourna les armes du raisonnement contre les hérétiques, qu'il combattit, dans des ouvrages qui ne sont pas arrivés jusqu'à nous, avec une force et un succès attestés par les docteurs des premiers siècles. Le schisme et l'hérésie lui inspiraient une horreur qu'on peut appeler traditionnelle et apostolique : saint Jean en avait donné l'exemple à ses illustres disciples.

Cependant un des hommes les plus estimés et les plus honorés à Rome, Diognète, précepteur du jeune Marc-Aurèle, frappé des vertus toutes nouvelles qui éclataient dans la vie des chrétiens, cherchait avec

un vif empressement à connaître leur morale et leur religion. Justin satisfit à ce désir, dans une lettre qui est un des plus précieux monuments de la foi. Quelle admirable peinture il y trace des mœurs des fidèles! quelle haute idée il donne de leur doctrine! «Les chrétiens ne « sont distingués du reste des hommes, ni par leur « pays, ni par leur langage, ni par leur manière de « vivre. Répandus, selon qu'il a plu à la Providence, « dans les villes grecques ou barbares, ils se confor- « ment aux usages qu'ils trouvent établis; mais ils « placent sous les yeux de tous l'étonnant spectacle « de leur vie tout angélique et à peine croyable. Ils « habitent leurs cités comme étrangers, ils prennent « part à tout comme citoyens, ils souffrent tout « comme voyageurs. Pour eux, toute région, même « étrangère, est une patrie, et toute patrie ici-bas « est une région étrangère. Soumis aux lois établies, « ils sont par leur vie supérieurs à ces lois. Ils « aiment tous les hommes, et tous les hommes les « persécutent! L'opprobre dont on les couvre devient « pour eux une source de gloire; la calomnie qui les « déchire dévoile leur innocence; la bouche qui les « outrage se voit forcée de les bénir; les injures ap- « pellent ensuite les éloges. Irréprochables, ils sont « punis comme criminels, et, au milieu des tour- « ments, ils sont dans la joie comme des hommes « qui vont à la vie. On jette les chrétiens aux bêtes « féroces; on voudrait en faire des apostats : voyez « s'ils se laissent vaincre! Plus on fait de martyrs, « plus il y a de chrétiens. Cette force ne vient pas

« de l'homme; c'est la puissance même de Dieu;
« tout ici proclame son avénement. La parole que
« les chrétiens ont reçue n'est pas une invention de
« la terre; le mystère confié à leur foi n'a rien de
« commun avec ceux de la sagesse humaine. Dieu
« lui-même, le Tout-Puissant, a fait descendre du
« ciel sur la terre la vérité, c'est-à-dire son Verbe
« saint et incompréhensible. Celui qui est venu vers
« nous est l'auteur, le créateur du monde, à qui
« tout est soumis, les cieux, la terre, la mer et tout
« ce qu'ils contiennent. Voilà celui que Dieu nous a
« envoyé, non comme un conquérant chargé de se-
« mer la terreur et d'exercer partout un tyrannique
« empire. Non, il l'a envoyé comme un roi envoie
« son fils, lui donnant pour cortége la douceur et la
« clémence. — Qui des hommes savait ce que c'est
« que Dieu avant qu'il vînt lui-même nous l'ap-
« prendre? Sont-ce vos philosophes? Approuvez-
« vous leurs opinions, si vaines et si ridicules? Au-
« cun mortel n'a vu Dieu, aucun mortel n'a donc
« pu le connaître. Il s'est manifesté lui-même, il se
« manifeste encore par la foi; à la foi seule est
« donné le privilége de le voir. Si vous désirez ar-
« demment, ô Diognète! le don de la foi, vous l'ob-
« tiendrez Quelle joie sera la vôtre quand vous con-
« naîtrez Dieu! »

Mais l'écrit le plus célèbre de Justin, quoiqu'il y ait négligé les ornements de l'éloquence, pour ne s'attacher qu'à la clarté et à la force du raisonnement, est la courageuse apologie dont nous avons

déjà parlé, qu'il adressa vers l'an 150 à l'empereur Antonin, au milieu des violences de la persécution qui recommençaient de toutes parts. Justin, tout en conservant le respect dû à l'autorité publique, y déploie une liberté franche et généreuse qu'il annonce, dès le début, en déclarant hautement son nom, son pays et sa religion :

« A l'empereur Antonin le Pieux, aux philosophes « Marc et Lucius, ses fils adoptifs, au sénat sacré et « à tout le peuple romain, pour ceux qui, entre tous « les hommes, sont l'objet de la haine la plus in- « juste et de la plus violente persécution, Justin de « Flavie, fils de Priscus et l'un des proscrits, pré- « sente cette défense et cette supplique :

« Quand on est réellement pieux et philosophe, on « ne doit estimer et aimer que la vérité, sans s'arrê- « ter aux opinions des anciens, si elles sont erronées « ou injustes. Partout on vous donne ces noms, vous « le savez ; votre conduite dans cette circonstance « fera voir si vous les méritez. Nous ne venons pas « vous flatter par cet écrit ni solliciter en aucune ma- « nière votre faveur, mais vous demander la plus « exacte, la plus rigoureuse justice. Il ne faut pas « que les préjugés, une molle complaisance pour des « hommes superstitieux, la passion ou de faux bruits, « quelque accrédités qu'ils soient, vous fassent ren- « dre une sentence qui vous serait funeste à vous- « mêmes. Pour nous, aucun mal ne peut nous at- « teindre, tant qu'on ne nous aura pas convaincus « d'être des hommes pervers ou des malfaiteurs.

« Vous pouvez nous faire mourir, mais vous ne pou-
« vez nous nuire. Ces paroles vous paraîtraient-elles
« téméraires? Eh bien! nous demandons instamment
« qu'on informe avec le plus grand soin des crimes
« qu'on nous oppose. S'ils sont prouvés, punissez-les
« comme ils méritent; si l'on ne trouve en nous rien
« à reprendre, la justice vous défend de maltraiter
« les innocents sur de fausses allégations. Les sujets
« doivent rendre un compte fidèle de leurs actions,
« et les princes juger, non par violence et tyrannie,
« mais suivant la sagesse et l'équité. C'est donc à
« nous d'exposer notre vie et notre doctrine; à vous
« de nous montrer que vous êtes de bons juges. Si,
« après avoir été éclairés, vous n'agissez pas se-
« lon la justice, vous n'aurez plus d'excuses devant
« Dieu. »

Justin s'étonne qu'on condamne aux tourments et à la mort, pour leur foi seule, uniquement parce qu'ils s'appellent chrétiens, des hommes dont la conduite est irréprochable, et qui concourent de tout leur pouvoir à la paix et à la prospérité de l'empire. Il se fait fort de montrer, dans toutes les conditions, grand nombre de chrétiens qui ont conservé, jusqu'aux dernières limites de l'âge, la pureté de l'enfance, sans compter cette foule d'hommes qui, en embrassant la foi, de débauchés, d'orgueilleux, d'emportés, sont devenus chastes, doux, vivant familièrement avec leurs frères, aimant leurs ennemis, priant pour leurs persécuteurs. Il place à côté de cette peinture le tableau hideux des mœurs païennes. On frémit en lisant

les détails de l'exposition, de l'abandonnement des enfants qui, réunis et vendus par troupeaux, étaient destinés aux plus honteux usages. On s'indigne que des empereurs qu'on nommait sages, philosophes, pieux, demeurassent indifférents à de telles abominations, pour tourner toute leur énergie contre les ennemis du dehors, bien moins redoutables que cette corruption qui rongeait le cœur de l'empire; ou contre la foi nouvelle qui, en réprimant les convoitises des sens, épurant le cœur et fortifiant l'esprit, venait embrasser, ranimer et sauver l'humanité expirante. Et pourtant toutes les religions, même étrangères, les plus absurdes superstitions étaient librement pratiquées. On adorait impunément et les objets insensibles, et les plus vils animaux. Avait-on jamais persécuté, inquiété les chrétiens dissidents, les sectaires, dont plusieurs, tels que les Gnostiques, étaient signalés pour l'infamie de leurs mœurs? L'hérésie n'avait point de martyrs.

On reprochait, il est vrai, aux chrétiens d'être athées. Oui, ils refusaient leur encens à des idoles qui n'étaient que des hommes ou des démons; mais ils adoraient en esprit et en vérité le Dieu puissant, le Dieu bon, l'arbitre, le père de l'univers et le Christ, son Fils, dont la divinité était constatée, entre autres preuves, par l'accomplissement des prophéties, notamment par la ruine récente de Jérusalem, la réprobation, la dispersion des Juifs et la vocation des gentils. Justin démontre encore ici aux païens l'unité de Dieu par l'autorité de leurs philosophes, lesquels, au

reste, avaient profité des lumières de Moïse, bien plus ancien qu'aucun d'eux.

Enfin, comme les chrétiens étaient calomniés jusque dans les pratiques de leur culte, et qu'on leur reprochait de s'y nourrir de la chair d'un enfant immolé, l'apologiste décrit avec simplicité et abandon les observances du jour du soleil, que nous appelons le dimanche. et donne, sur la célébration du divin sacrifice, des détails qui réjouissent les cœurs fidèles, parce qu'ils prouvent que la foi de l'Église sur l'Eucharistie n'a pas plus changé que dans le culte des saints, tel aujourd'hui que nous l'a montré le récit de la mort de saint Polycarpe. Cette apologie est considérée avec raison comme un chef-d'œuvre de sagesse, de science profonde, d'invincible logique.

On ne doute pas que Justin n'ait été admis aux fonctions sacrées. Joignant au dévouement de l'écrivain le dévouement de l'apôtre, il parcourt plusieurs contrées de l'Orient pour y fortifier et répandre de plus en plus la doctrine du salut. A Éphèse, le hasard lui fit rencontrer, sur une promenade publique, Tryphon, Juif distingué par sa naissance et passionné pour la philosophie. Celui-ci, banni de sa patrie par la dernière guerre de Judée, fréquentait les sages de la Grèce, et résidait ordinairement à Corinthe. Au pallium ou manteau que portait Justin, ayant reconnu un philosophe, il s'empressa de l'aborder avec des égards et une politesse qui furent réciproques. Leur conversation se changea bientôt en une discussion sérieuse, mais calme et amicale, sur la philosophie

et sur la religion. Tryphon plaignait Justin de n'être pas resté disciple de Platon, au lieu de se laisser prendre à l'imposture et de s'attacher à des hommes de néant. — « En vivant sans reproche, lui disait-il, vous pouviez espérer une vie meilleure ; mais quand vous abandonnez Dieu pour croire à la parole d'un homme, quel espoir peut vous rester? » Il l'engageait à se faire circoncire pour adorer le vrai Dieu, dans les rites prescrits par Moïse. Justin, au contraire, se félicitait d'avoir trouvé, dans la doctrine du Sauveur, la seule philosophie qui fût sûre et utile, la seule qui procurât à l'homme le bien le plus nécessaire, le repos de l'esprit et du cœur. « Nous n'avons pas, ajou-
« tait-il, un autre Dieu que le vôtre, nous adorons
« avec vous le Dieu d'Abraham, d'Isaac et de Jacob;
« mais ce n'est ni par Moïse, ni par la loi que nous
« espérons en lui. Les Écritures ont dit que Dieu
« devait donner une nouvelle loi, un autre Testament,
« qui ne serait jamais aboli. C'est cette loi, c'est ce
« Testament que doivent observer ceux qui veulent
« avoir part à l'héritage céleste. La loi donnée sur le
« mont Horeb était pour vous seuls; la nouvelle est
« pour tous les peuples. Substituée à la première,
« elle l'abroge entièrement, comme le Testament nou-
« veau abolit celui qui le précède. Cette loi, tout à
« la fois éternelle et nouvelle, cet autre Testament
« qui doit toujours durer, après lequel il n'y a plus
« ni loi, ni précepte qui oblige, c'est Jésus-Christ. »
Cet entretien, auquel assistaient quelques compagnons de Tryphon, se prolongea jusqu'au soir, sur

les siéges du stade, où il recommença le lendemain. Justin réfuta avec une grande supériorité de raison les nombreuses et subtiles objections de son habile adversaire, qui lui céda enfin l'honneur de clore la discussion. Après quelques instants de silence : « Je « ne saurais vous exprimer, dit Tryphon à Justin, « combien cet entretien m'a été agréable, et je suis « persuadé que tous ceux qui m'entourent ont par- « tagé ce sentiment. Assurément il nous a été plus « utile que nous ne l'espérions et que nous n'eus- « sions osé l'espérer. S'il nous était possible de jouir « plus souvent de ce plaisir, que de fruits ne retire- « rions-nous pas de cette manière d'approfondir les « Écritures ! Mais je vous vois sur le point de partir ; « vous n'attendez plus que le moment de mettre à la « voile. Quand vous nous aurez quittés, ne perdez « pas notre souvenir; pensez à nous comme à des « amis. » Ils lui souhaitèrent un bon voyage, une navigation exempte de tous dangers. Justin à son tour leur fit le plus cordial adieu. « Puisque vous « comprenez si bien, leur dit-il, que la raison a été « donnée à l'homme pour lui servir de guide, tout « ce que je puis vous souhaiter de plus heureux, c'est « que vous sachiez faire un bon usage de cette rai- « son, pour arriver à reconnaître, comme nous, que « Jésus est le Christ de Dieu. »

Une autre lutte attendait Justin à Rome. Ce fut encore à un philosophe qu'il eut affaire. Mais celui-ci, du nom de Crescens et de la secte des cyniques, n'avait ni le savoir, ni la sagesse, ni la modération de

Tryphon. Dans une conférence qui paraît avoir été publique, Justin, grâce à l'avantage de la cause divine qu'il défendait, à son habileté de dialectique et à sa prodigieuse érudition, remporta une victoire facile, que l'amour-propre humilié de son adversaire ne devait pas lui pardonner. Crescens jouissait à la cour et dans Rome d'une considération et d'une faveur imméritées. « Vous verrez, dit Justin aux fidèles, que cet homme causera ma mort. »

Plus de quinze ans s'étaient écoulés depuis que Justin avait plaidé avec succès la cause des chrétiens. Pendant ce long espace de la vie humaine, les événements avaient fait leur cours. Antonin était descendu du trône dans la tombe. Marc-Aurèle lui avait succédé en 161, à l'âge de quarante ans. Fils adoptif d'Antonin, il fut l'héritier de ses bonnes qualités. C'est même le seul des empereurs romains de cette époque dont la conduite privée ait été à l'abri de tout reproche aux yeux de l'histoire. Il est donné par ses contemporains comme le type le plus parfait des vertus païennes, et le grand homme par excellence de la gentilité. Son enfance avait été élevée au milieu des prêtres de Mars. Après avoir passé par tous les ordres de la sacrificature, il s'éprit d'amour pour la morale des stoïciens. Dès l'âge de douze ans, il portait l'habit de philosophe. Du moment qu'il se vit destiné à l'empire, il s'interdit les spectacles, la chasse et tous les exercices du corps, et ne s'occupa que de l'art d'obtenir l'empire sur lui-même, pour se préparer à gouverner les autres. Sur le trône, l'âge

mûr le montra tel que l'avaient annoncé ses premières années. Au milieu des désastres de toute sorte qui, à cette époque, ravagèrent l'empire, et qui, joints aux malheurs de la guerre, firent craindre sa ruine, il le réjouit ou, pour mieux dire, il le consola par ses vertus et par ses victoires. Juste, clément, compatissant aux maux des peuples, pourquoi fut-il injuste et cruel envers les chrétiens? Chez lui, la ferveur pour le polythéisme ne fut égalée que par son engouement pour la philosophie. A l'exemple de Numa, qu'il comptait au nombre de ses aïeux, il introduisit de nouvelles divinités et multiplia les sacrifices, en même temps qu'il s'entourait de philosophes et se glorifiait de déférer à leurs avis. Ces sophistes, qui parlaient bien et qui vivaient mal, le trompaient par leurs beaux dehors, et, associant leur haine à celle des prêtres idolâtres, firent de ce prince, à la fois faible et obstiné, un cruel ennemi de l'Église.

Son apparition au pouvoir fut le signal du réveil pour la persécution assoupie. Entre autres martyrs, saint Polycarpe venait de verser glorieusement son sang à Smyrne, saint Ptolémée à Rome. Justin en appela de ces condamnations iniques à l'édit d'Antonin par une seconde apologie, où l'ignoble et puissant Crescens ne fut pas ménagé. Celui-ci triompha. Marc-Aurèle légalisa la persécution en ordonnant de continuer à sévir contre les chrétiens. Justin, dénoncé, comparut avec plusieurs de ses disciples devant le préfet Rustique :

« Quelle science ou quel art professez-vous? lui de-

« manda celui-ci. — J'ai longtemps étudié les systèmes « des philosophes ; je me suis enfin fixé à la science « des chrétiens. — Quoi ! misérable, cette science « vous peut-elle plaire ? — Oui, sans doute, parce « qu'elle me fait connaître la vérité, et qu'elle con- « tient une doctrine droite et pure. — Quelle est cette « doctrine ? — Il n'y a qu'un Dieu ; Jésus-Christ, son « Fils unique, a paru sur la Terre, comme des pro- « phètes inspirés de Dieu l'avaient prédit. C'est lui « qui doit juger tout le genre humain. — Dans quel « lieu s'assemblent les chrétiens ? — Pensez-vous « qu'ils aient besoin d'un endroit déterminé ? Le « Dieu des chrétiens n'est pas enfermé dans un lieu : « il est immense aussi bien qu'invisible. Il remplit le « ciel et la terre : partout chacun peut lui offrir ses « adorations. — Je veux savoir où vous vous assem- « blez, et particulièrement où vos disciples vous vont « écouter. — Je suis logé tout près d'ici, vis-à-vis du « bain public. A ceux qui ont voulu me venir trouver, « je n'ai pas caché la doctrine de la vérité, et je leur « ai volontiers communiqué ce que j'en savais. »

Les compagnons de Justin, interrogés à leur tour, s'empressèrent de déclarer qu'eux aussi étaient chrétiens. La réponse de l'un d'eux fut remarquable. Le préfet lui ayant demandé quelle était sa profession : « Je suis, répondit-il, esclave de l'empereur, et af- « franchi de Jésus-Christ ; chrétien comme ceux-ci, « j'ai les mêmes espérances. »

Rustique, qu'irritait une résistance si unanime, s'en prit à Justin : « Toi, qui te piques de philo-

« sophie, et qui crois être sage, penses-tu que, si je te « fais déchirer de la tête aux pieds, tu monteras au « ciel en cet état? — Si je souffre pour Jésus-Christ le « supplice dont vous me menacez, je recevrai de lui « ce qu'ont déjà reçu ceux qui lui ont été fidèles. — « Tu t'imagines donc qu'une grande récompense « t'attend dans le ciel? — Je ne me l'imagine pas, je « le sais; je n'ai là-dessus aucun doute. — Laissons « cette discussion inutile; venons au point essentiel : « tous ensemble sacrifiez aux dieux.—Aucun homme « de bon sens, reprit Justin, n'abandonnera la véri« table piété pour l'impiété et pour l'erreur. — Si « vous n'obéissez, je vous ferai traiter sans ménage« ment. — C'est notre vœu le plus ardent. Les tour« ments que nous endurerons pour Jésus-Christ, « nous rempliront de confiance devant son tribunal « terrible, où tous les hommes comparaîtront, vous « et nous. » Les disciples de Justin unissaient leurs protestations aux siennes : « Faites de nous ce que « vous voudrez, s'écrièrent-ils, nous ne sacrifierons « point à vos idoles. »

Le préfet prononça une sentence de mort; tous eurent la tête tranchée, après avoir été battus de verges, au milieu des louanges et des actions de grâce qu'ils rendaient à Jésus-Christ. Justin, cependant, était citoyen romain, et la loi ne voulait pas qu'un citoyen romain subît le supplice des verges. Et Marc-Aurèle régnait à Rome! Mais alors tout était permis contre les chrétiens; les échos du Forum ne répétèrent pas les cris d'indignation qu'excitait au-

trefois un pareil mépris des lois et de la fierté romaines.

Ce fut en 167 que saint Justin scella de son sang le glorieux témoignage qu'il avait rendu à l'Évangile par son enseignement et par ses écrits.

La philosophie fournit, sous ce règne, un autre défenseur à la foi. Un an environ avant que Justin publiât sa seconde Apologie, Athénagore, d'Athènes, avait aussi élevé une voix courageuse en faveur des chrétiens proscrits. Il ne lui manqua pour être martyr que la haine de quelque Crescens.

Mais, ni l'évidence du raisonnement, ni la sublimité de la doctrine, ni l'innocence manifeste des chrétiens, ne purent désarmer les cruels préjugés du stoïcien couronné. Pour l'amener à suivre l'exemple que lui avaient donné et Trajan et Adrien et Antonin, en tempérant la violence de la persécution, il fallut un prodige. Pendant qu'il soutenait, en 174, avec plus ou moins de succès une guerre contre une ligue des Sarmates, des Quades et des Marcomans, son armée, engagée dans des montagnes arides et privée d'eau depuis cinq jours, se voyait sur le point de périr de soif et d'épuisement. Dans cette extrémité, la légion Mélitine, surnommée depuis Fulminante, à laquelle sa valeur et son dévouement faisaient pardonner, dans les nécessités de la guerre, d'être chrétienne, fléchit le genou, et, les bras tendus vers le ciel, invoque à grands cris le Dieu qu'elle adore, à la vue et aux grandes risées des barbares. La situation changea bientôt : le ciel se couvre d'épais nuages et

se fond, au-dessus des Romains, en une pluie rafraîchissante, que les soldats haletants reçoivent dans leurs casques et dans leurs boucliers, tandis qu'un orage affreux éclate sur les ennemis en grêle et en foudres vengeurs, qui écrasent et dévorent leurs bataillons. Vaincus par le ciel, ceux-ci se dispersent. Quelques-uns se réfugièrent dans le camp des Romains, où Marc-Aurèle, qui en eut pitié, leur donna asile.

Qu'était-il besoin que de savantes autorités, même parmi les protestants, vengeassent des plaisanteries de ce XVIII[e] siècle qui a su faire beaucoup rire, mais n'a pu rien prouver, ni fonder même un système, l'authenticité d'un fait attesté par les monuments contemporains, et avoué par Marc-Aurèle dans sa lettre au sénat à l'occasion de sa nouvelle victoire?

Les suites de l'événement viennent à l'appui des témoignages : l'empereur défendit rigoureusement de rechercher et d'accuser les chrétiens pour leur religion. Et pourtant, par une contradiction semblable à celle de Trajan, il voulut qu'une fois dénoncés, s'ils refusaient de renier leur foi, ils fussent condamnés. Singulière justice, qui confondait dans un même châtiment accusés et accusateurs!

L'an 180, Marc-Aurèle fut encore appelé dans la Germanie par ces peuples du Nord qui, toujours repoussés, recommençaient toujours leurs attaques et leurs dévastations. Il y tomba malade et y mourut dans la vingtième année de son règne et la soixantième de son âge. Sur son lit de souffrances, il se

priva volontairement de nourriture, pour être plutôt débarrassé du fardeau de la vie, que les ennuis, les chagrins et les sollicitudes du gouvernement lui rendaient insupportable, malgré les forfanteries d'une philosophie qui affectait un orgueilleux dédain pour les misères attachées à l'humanité.

Ce prince composa, au milieu du tumulte de la guerre et des affaires, un recueil de pensées philosophiques, qui est regardé comme le plus beau code de morale sorti de la main des hommes, où se fait sentir, comme dans les ouvrages de Sénèque, l'influence du christianisme. Quel fut cependant, quel pouvait être le fruit de cette morale sans dogme ni sanction, sans raison d'être ? Où aboutit ce règne de la vertu stoïque? Marc-Aurèle ne fit point autorité, et n'eut jamais d'imitateurs. Il s'assit sur un trône souillé par les désordres de sa famille. Lucius, qu'il avait spontanément associé à l'empire, et auquel il donna sa sœur en mariage, essayait en vain de cacher sous des dehors de gravité la vie la plus licencieuse. L'impératrice Faustine, nouvelle Messaline, fut un scandale d'impudicité; enfin il laissa ce même trône qu'il s'était efforcé d'honorer par l'étalage des vertus philosophiques, à l'infâme Commode. Mais, ô honte de la sagesse humaine! ce Lucius, qu'une fin prématurée avait enlevé à trente ans, Marc-Aurèle en fit un dieu! Il fit aussi une déesse de Faustine, à laquelle toutes les nouvelles mariées furent obligées d'offrir leurs hommages et leur premier sacrifice!

Il fallait donc à tout prix, en dépit de la pudeur

publique, que tout ce qui tenait de près à l'empereur fût glorifié? S'il n'accepta pas pour lui les honneurs divins que le sénat lui offrait, n'est-on pas autorisé à croire que, par un raffinement de vanité, il leur préféra la gloire d'être modeste? Quoi qu'en ait dit une philosophie superbe, l'Évangile a raison : Dieu étant le principe et la fin de toute véritable vertu, l'humilité est le fondement nécessaire de la morale. Sans elle, il n'y a que des vertus de tempérament, de caprice ou d'amour-propre. Les sacrifices mêmes que l'on s'impose sont toujours au profit de quelque passion secrète, et l'homme se substitue à la vérité et à la vertu. Aussi, quoique les plus hautes philosophies de l'antiquité païenne fussent, par leur austérité, par leur dureté même, un hommage rendu à l'Évangile, qui prescrit le sacrifice, l'abnégation et la lutte contre les sens, entre ces philosophies et l'Évangile, il y a un abîme; abîme devant lequel s'arrêtent les forces naturelles, que Marc-Aurèle ne franchit point, mais que franchit Justin.

Ces défaillances de la sagesse humaine attristent l'âme, que l'heureux naturel et l'intégrité de mœurs de Marc-Aurèle avaient d'abord charmée. Pour retrouver sa sérénité, il lui faut porter de nouveau ses regards sur les héros du christianisme, sur ces martyrs dont la sagesse, que Dieu inspirait et soutenait, ne souffrait jamais de défaillance. « Combien, dit « Justin, notre doctrine et notre morale ne l'em-« portent-elles pas sur celles qui n'ont eu pour auteurs « que des hommes! Ceux-ci n'ont fait qu'entrevoir

« la vérité ; Jésus-Christ seul a puisé à la source.
« Aussi, le plus célèbre d'entre eux, Socrate, n'a-t-il
« trouvé personne, pas même un de ses disciples,
« qui ait voulu souffrir la mort pour sa doctrine,
« tandis que, pour Jésus-Christ, non-seulement des
« sages et des savants, mais une multitude d'igno-
« rants et de gens du peuple ont bravé les menaces,
« les tortures et la mort. »

SAINTE BLANDINE.

Trois ans après que Marc-Aurèle, sauvé avec son armée, dans les bois de la Germanie, par les prières de la légion fulminante, eut défendu de poursuivre les chrétiens, le feu de la persécution se ralluma avec toute sa violence sur plusieurs points de l'empire. La reconnaissance s'était envolée avec le temps ; les remontrances des prêtres et des philosophes païens étaient survenues; et le miracle, que personne ne contestait, dont la colonne Antonienne, à Rome, fut chargée de perpétuer la mémoire, ils l'attribuaient à leur Jupiter pluvieux. Chez Marc-Aurèle, d'ailleurs, comme chez Antonin, la bonté dégénérait en faiblesse, et sa main trop complaisante laissait quelquefois aller les rênes aux emportements de la foule et aux caprices des gouverneurs de province.

Les Gaules furent le principal théâtre de cette nouvelle recrudescence des fureurs de l'idolâtrie. Les premières semences de la foi, s'il faut en croire des

traditions dont l'authenticité vient d'acquérir, grâce à une critique moins prévenue contre nos données historiques, tous les caractères de la certitude, avaient été portées, dès les temps apostoliques, dans ces contrées qu'attendaient de si glorieuses destinées : Lazare, cet homme de qualité du bourg de Béthanie, ami particulier de Jésus-Christ, qui fut rappelé à la vie après avoir passé quatre jours dans le tombeau, fuyant le ressentiment des Juifs qui ne purent lui pardonner, non plus qu'au Sauveur, le miracle de sa résurrection, aborda, dit-on, avec ses deux sœurs, Marthe et Marie, aux rivages de Marseille. Trophime, disciple de saint Paul, fut mis par saint Pierre à la tête de l'église d'Arles ; un autre disciple de l'apôtre des nations évangélisa la ville de Vienne.

Vers le milieu du IIe siècle, de nombreux ouvriers évangéliques vinrent de l'Asie Mineure féconder de leurs sueurs et de leur sang les pays celtiques. La célèbre église de Lyon eut alors pour évêque Pothin et pour docteur Irénée : celui-là, déjà avancé en âge, dont la vie avait commencé lorsque s'achevait celle de saint Jean ; celui-ci plus particulièrement versé dans les lettres profanes ; l'un et l'autre dignes disciples de saint Polycarpe. La foi dut à leur zèle et à leurs lumières de rapides accroissements. L'idolâtrie en frémit de rage. Les chrétiens eurent d'abord à souffrir toutes sortes d'avanies et de vexations : on ravage leurs terres, on pille leurs habitations ; l'entrée des édifices publics leur est interdite ; les portes des maisons particulières se ferment devant eux ; ils sont

exclus des assemblées du peuple, des réunions privées, honnis et poursuivis dans les rues, sur les places. Leur patience et leur douceur triomphent de tout. La calomnie vient au secours de la haine : on leur impute des crimes imaginaires pour avoir le droit de les traduire devant les tribunaux. Les magistrats se préviennent et se passionnent avec la foule. Un grand nombre de chrétiens sont arrêtés. Le gouverneur les interroge publiquement avec colère et moquerie. Un jeune homme de talent et d'instruction, Épagathe, connu par la pureté de ses mœurs, son dévouement aux malheureux, sa douceur envers tous, sort des rangs de la foule et s'approche du tribunal. Indigné des iniques procédés du juge, il lui demande à dire un mot en faveur des accusés. Aussitôt mille vociférations s'élèvent de tous côtés contre l'intrépide avocat. Sur sa déclaration que, lui aussi, il est chrétien, le gouverneur refuse de l'entendre, et ordonne qu'il soit mis au nombre des accusés, qui sont ramenés en prison.

Quel spectacle, ou plutôt quel enseignement offrit alors ce séjour du crime ! Dix chrétiens, intimidés par les clameurs de la multitude et la dureté du gouverneur, avaient faibli dans l'interrogatoire et désavoué leur foi. Cependant ils restèrent sous les mêmes verrous que les martyrs, non plus comme chrétiens, il est vrai, mais prévenus de crimes odieux. Et quel fruit leur revint-il de leur apostasie ?

L'horreur qu'ils inspiraient déjà aux païens s'accrut de tout le mépris dû à leur lâcheté. Ils furent l'objet

des plus sanglantes railleries de leurs gardiens. Mais chacun d'eux trouva en lui-même son tourment le plus cruel : le trouble, la honte et le remords de leur conscience criminelle se manifestaient au dehors par l'abattement de leur visage, la rougeur de leur front, l'embarras de leurs manières, le désordre même de leurs vêtements. Chez les martyrs, au contraire, tout annonçait, avec la dignité des sentiments, le calme et le bonheur de l'âme : une vive allégresse se mêlait, dans leurs regards, dans leurs traits, et dans leur maintien, à une douce gravité. Leurs chaînes, si généreusement portées, étaient devenues un ornement, et, par une faveur particulière, de leurs corps sacrés s'exhalait une odeur semblable à celle d'un doux parfum. Le ciel, avec ses consolations et ses délices, était descendu pour eux dans ces tristes lieux. S'ils ont une crainte, c'est qu'eux-mêmes ne laissent échapper leur bonheur par leur faiblesse ; si quelque chose les afflige, c'est la chute de leurs malheureux frères. Loin de s'indigner contre eux, d'insulter à leur honte, ils déplorent leur sort autant que leur faute ; ils les traitent avec une douceur affectueuse, les encouragent et prient pour eux. Aussi qu'arrive-t-il? La grâce et le repentir pénètrent ces cœurs coupables, l'espérance rentre dans cet enfer. Redevenus chrétiens, ils soupirent de nouveau après le martyre.

Les menaces de l'interrogatoire firent place aux tortures de la question. La cruauté des magistrats et les fureurs de la multitude s'acharnèrent contre quelques victimes d'élite. Celle dont le courage fit éclater

le plus la puissance de la grâce fut une jeune fille nommée Blandine. Sa condition d'esclave semblait être une erreur du hasard. Par la délicatesse de sa complexion, par le charme et la distinction de toute sa personne, on l'aurait crue destinée aux premiers rangs des conditions libres. La nature l'avait ornée de toutes les qualités qui plaisent aux hommes; la grâce, de tous les dons de l'innocence et de la piété. On la fit passer, pendant une journée entière, par tous les genres de supplice. A chaque tourment nouveau: « Je suis chrétienne, disait-elle avec une touchante « naïveté ; non, il ne se passe rien de criminel parmi « nous. » Ces paroles calmaient ses douleurs et lui rendaient toutes ses forces. Les divers supplices semblaient même avoir donné de la vigueur à ce faible corps tout meurtri et tout déchiré. Dans leur dépit, les exécuteurs épuisés ne comprenaient pas qu'elle pût encore retenir la vie, qu'un seul des tourments qu'elle avait endurés aurait dû lui arracher.

Ce même jour, un diacre, qui portait le nom latin de Sanctus, montra aussi un courage surnaturel. A toutes les questions qui lui furent adressées sur son nom, sa profession et son pays, il ne répondit jamais que ces mots: « Je suis chrétien. » Après les tourments usités, par un raffinement de cruauté inouïe, on lui appliqua sur toutes les parties du corps les plus délicates et les plus sensibles, des lames de cuivre ardentes. Ce corps, dont les chairs étaient brûlées, les nerfs rétrécis, eut bientôt perdu toute figure. Mais le martyr ne fit pas entendre la moindre plainte. Quel-

ques jours après, lorsque ses plaies furent enflammées, on voulut renouveler le même supplice, espérant le vaincre ou le faire expirer de douleur. Dieu déjoua cet atroce calcul : les lames ardentes furent comme un appareil qui rendit à ses membres leur souplesse et leur première vigueur.

La persécution, honteuse de sa défaite, eut recours à un autre genre de barbarie. Des cachots incommodes et malsains reçoivent les chrétiens. Là, les pieds dans des entraves qui les tiennent violemment écartés, ils sont encore en butte aux mauvais traitements des gardes et des soldats. Plusieurs terminèrent leur martyre dans ce lent et affreux supplice ; mais il plut à Dieu de conserver et de rétablir dans une parfaite santé ceux qui avaient été exercés et comme endurcis par les tortures précédentes.

Sur ces entrefaites, le vénérable chef de l'église de Lyon, qui comptait plus de quatre-vingt-dix ans, arraché de sa demeure malgré son âge et ses infirmités, était porté plutôt que conduit par les soldats devant le tribunal du gouverneur. Son âme, prête à s'envoler vers le ciel, ne semblait s'être arrêtée un instant sur ses lèvres, dont le doux sourire exprimait la bonté et la joie de son cœur, que pour offrir à son Dieu un dernier et solennel hommage.

« Quel est donc, lui demanda le juge d'un ton où « respirait le blasphème, ce Dieu des chrétiens ? — Si « vous en êtes digne, vous le connaîtrez, » répondit noblement le vieillard. A ces mots la colère du peuple ne connut plus de frein. On se précipite sur lui ; c'est

à qui pourra rivaliser d'injures et de coups. L'autorité le fit jeter dans les cachots, où il rendit bientôt, dans les bras des autres martyrs, son dernier souffle de vie.

On songea à se débarrasser, par les genres de mort les plus amusants, c'est-à-dire les plus cruels, des chrétiens qui survivaient. Un spectacle extraordinaire fut, à cette fin, donné au peuple. Le diacre Sanctus et le néophyte Mature en furent les acteurs principaux. Seuls, ils tinrent lieu de tous les combats des gladiateurs. Tout fut employé contre eux : verges, morsures des bêtes, chaises de fer rougies au feu. Jamais l'acharnement de la multitude ne parut plus ingénieux à improviser les tourments avec une recherche plus exquise. Pour en finir, on leur plongea une épée dans la gorge.

Un autre chrétien que l'éclat de sa naissance signalait à la fureur des infideles, eut aussi son rôle dans ce drame barbare. C'était Attale, de Bergame, que le dévouement à la foi avait amené en Occident, et qui, moins encore par sa fortune que par son zèle, était l'un des premiers soutiens des églises de Vienne et de Lyon. Il fut promené sur le lieu du supplice avec cette inscription qu'on croyait dérisoire : « Attale, « chrétien. » Mais le gouverneur, instruit qu'il était citoyen romain, s'empressa de le dérober aux moqueries de la multitude.

Notre jeune héroïne ne fut pas oubliée. Amenée au milieu de l'amphithéâtre, on l'attacha à un poteau infamant pour être la proie des bêtes féroces. Celles-ci, comme sous le prestige respectueux de son sexe et de

son innocence, passèrent plusieurs fois à côté d'elle sans lui faire aucun mal ; mais pour que rien ne manquât à son admirable couronne, celle dont le corps avait été crible par les tourments, devait aussi souffrir dans la personne des compagnons de son martyre. Sa présence, autant que ses paroles, était pour eux la plus puissante des exhortations. Au milieu de leurs affreuses douleurs, ils tournaient vers elle leurs regards : ce poteau leur rappelait la croix du Calvaire, et, dans cette victime si pure et si résignée, ils retrouvaient la douce et touchante image du Sauveur crucifié. Elle fut réservée, ainsi qu'Attale, à d'autres jeux. La foule idolâtre vit avec joie la fille esclave et l'homme de qualité regagner ensemble les mêmes cachots.

Le préfet de Lyon s'avisa enfin de consulter l'empereur sur le parti à prendre au sujet des accusés, lorsqu'un grand nombre d'entre eux avaient déjà succombé aux mauvais traitements de la prison, ou même avaient été immolés dans l'amphithéâtre. L'empereur comprit qu'on ne pouvait leur imputer d'autre crime que leur religion. Il ordonna, conformément à l'édit qui défendait de rechercher les chrétiens, qu'on renvoyât absous ceux qui renieraient leur foi, qu'on punît de mort ceux qui persisteraient à la confesser. Quant à la disposition de cet édit, qui prescrivait d'infliger aux accusateurs la même peine qu'aux accusés, ni l'empereur ni les magistrats n'en tinrent compte. Aussi la haine contre les chrétiens renouvela-t-elle, à chaque occasion, ses fureurs, jusqu'à ce que, trois ans

après, Marc-Aurèle mourut si tristement, dans les bras mêmes de la victoire.

Un nouvel interrogatoire devint donc nécessaire. On était à veille de grandes fêtes, de jeux solennels, à l'occasion d'une foire renommée, qui attirait à Lyon une prodigieuse multitude d'étrangers. Le gouverneur profita de cette circontance pour faire comparaître les martyrs. Le courage de ces soldats d'élite avait été sans doute, dans les conseils d'en haut, jugé digne de briller sur un nouveau théâtre, et d'avoir pour témoin la contrée tout entière. Quand vint le tour des chrétiens qui avaient d'abord failli, un mouvement de joie se manifesta dans la foule; quel triomphe pour l'idolâtrie, quelle honte pour la foi, que cette apostasie qui allait se renouveler devant un tel concours! Mais aussi quels ne furent pas le désappointement et le dépit des païens, lorsqu'ils virent, au lieu de lâches renégats, des hommes, des femmes, auxquels le repentir avait rendu la dignité et le courage de la fidélité, se présenter avec assurance et déclarer hardiment qu'ils étaient chrétiens, et qu'ils seraient heureux de mourir avec les chrétiens!

Les ordres de l'empereur reçurent leur exécution : ceux qui étaient citoyens romains furent décapités, les autres condamnés aux tourments de l'amphithéâtre. Parmi ces derniers se trouva Attale, que le juge inique finit par sacrifier aux caprices du peuple. Avec le médecin Alexandre, également originaire de Phrygie, et comme lui ardent propagateur de l'Évangile, ils occupèrent le lendemain toute la durée du

spectacle. Tous deux souffrirent et moururent avec l'intrépidité que promettait leur zèle.

La fin des jeux arriva. De quarante-huit martyrs, il ne restait plus que Blandine et un adolescent de quinze ans. Le dernier jour des spectacles, on la vit s'avancer avec lui dans l'amphithéâtre, escortée des souvenirs de sa première victoire, entourée de l'auréole de son innocence, souriant à Jésus Christ, et allant au supplice comme au festin des noces. A l'injonction réitérée de sacrifier aux idoles, ils opposèrent l'un et l'autre une résistance insurmontable, qui redoubla l'acharnement du peuple. L'enfant expira le premier. Blandine demeura donc seule sur cette arène teinte du sang des autres martyrs et couverte encore de leurs corps mutilés. Elle qui, à raison de la faiblesse de son tempérament, avait d'abord excité leurs plus vives alarmes, fut destinée de Dieu à ouvrir et à clore cette longue et terrible lutte : semblable, dit saint Irénée, à une noble mère de guerriers illustres, qui, après avoir animé ses fils au combat par son exemple, les envoie triomphants à la cour de son souverain, et s'élance ensuite elle-même sur leurs traces glorieuses. Son sang coula de nouveau par ses cicatrices qui se rouvrirent sous les coups des verges; les dents des bêtes déchirèrent ce corps si tendre; ses chairs virginales fumèrent dans la chaise ardente. Enfermée ensuite dans un filet, on l'exposa à un taureau furieux, qui la secoua longtemps et la jeta plusieurs fois en l'air avec violence. Mais la joie qui inondait son cœur avait rendu son corps insensible-

Il fallut que le glaive tranchât le fil de cette existence, pourtant si délicate, et, en livrant un passage à l'essor de cette âme généreuse, terminât le spectacle de ses souffrances et de son héroïsme.

Sainte Blandine réveille le souvenir non moins touchant de sainte Potamienne, quoique celle-ci n'ait payé son tribut à la foi qu'environ trente ans après, dans Alexandrie. C'était encore une jeune fille que la nature s'était plu à dédommager de sa condition servile, en rehaussant en elle les dons de la piété chrétienne par les agréments d'une éblouissante beauté. Elle appartenait à un maître idolâtre, qui, plus sensible à sa beauté qu'à sa vertu, eut recours, pour la séduire, aux plus honteuses sollicitations. — Potamienne n'oublia point ce qu'elle devait à Dieu et aux lois sacrées de la pudeur. Mais qui ne connaît l'alliance fatale de la cruauté et de l'amour criminel, méconnu, contrarié? La vertueuse esclave est dénoncée comme chrétienne par le maître infâme, qui, moyennant une grosse somme d'argent, obtient que l'autorité publique se mette au service de sa passion. Complaisant suppôt de la plus odieuse complicité, le magistrat promet à Potamienne de lui faire grâce, si elle se rend aux désirs de son maître. Les nobles protestations de l'honnête fille firent rougir sur son tribunal le juge prévaricateur qui, de la confusion passant à la fureur, et, après plusieurs tourments inutiles, ordonna qu'elle fût jetée nue dans la poix bouillante. « Je vous conjure par la vie de l'empereur, s'écrie-t-« elle aussitôt, de ne pas me faire dépouiller ; mais

« commandez qu'on me descende peu à peu avec mes « vêtements dans la cuve brûlante, et vous verrez « quelle patience j'ai reçue de Jésus-Christ, de ce Dieu « que vous ne connaissez pas. » L'ingénieux défi eut le succès qu'elle en avait espéré : l'impudeur, chez le préfet, céda à la cruauté. L'horrible supplice dura trois heures. La sainte, dont Dieu avait inspiré la hardiesse et soutenait la force, au milieu des ardeurs du bitume dévorant, ne perdit pas un instant, jusqu'à son dernier soupir, son calme et sa sérénité.

A quelle grandeur, à quelle dignité la foi n'éleva-t-elle pas ces généreuses filles, d'une condition si vile, aux yeux de la société païenne, qui ne leur donnait pas même place dans ses rangs ! Pâlissez devant leurs glorieuses figures, avec tout votre faste insolent, impératrices luxurieuses, sur ces autels souillés que vous dressèrent à l'envi l'idolâtrie et la philosophie, sa honteuse complice ! Le christianisme, qui devait un jour briser le joug de l'esclavage, commençait par relever l'esclave, en décorant son front de toute la noblesse de l'héroïsme et de la pudeur. Cette glorification des conditions les plus abjectes par la conscience, par la vertu, était le rayonnement d'une aurore qui annonçait un nouveau monde. Une autre société se formait, dont l'égalité des hommes devant Dieu était la base, où nul ne vaut que par le bon usage de sa raison et de sa volonté.

Mais ni la vertu, ni le sexe, qu'honorèrent les nations les plus barbares, ni la jeunesse et les charmes des deux héroïnes, ne purent trouver grâce devant les

persécuteurs. S'ils furent sensibles à leur beauté, ce ne fut que pour l'outrager, pour tenter de la flétrir. Et pourtant la beauté physique mérite-t-elle ce nom, si elle n'est l'image fidèle, l'expression même de la beauté morale, seul type digne de notre admiration et de nos hommages? Sans ce rapport intime, la beauté physique, qu'est-elle autre chose qu'un accident frêle et passager, uniquement propre à faire ressortir un contraste repoussant, un désordre honteux de notre nature déchue, un malheureux divorce entre le corps et l'esprit, où disparaît l'empreinte de la main divine qui présida à leur ineffable union? L'humanité, avant sa chute, possédait, dans le séjour de l'innocence, et elle retrouvera, après sa complète réhabilitation dans le ciel, la grâce et l'éclat de la forme proportionnés à sa perfection morale. Combien Pascal a eu raison de dire que, sans le mystère de la faute primitive, l'homme serait le plus inexplicable de tous les mystères! N'est-ce pas encore cette dégradation originelle qui donne raison du mystère de la pudeur?

Sainte Potamienne fut cependant plus heureuse que sainte Blandine. Au milieu de toute cette population païenne d'Alexandrie, il se trouva une âme honnête, dont les sentiments et la conduite contrastèrent avec ceux du gouverneur. Dans une société pervertie, les grands exemples viennent rarement d'en haut, où le plaisir et l'intérêt tiennent lieu de morale et de nobles inspirations. Dans une telle société, richesse et corruption vont ensemble. Le préfet reçut la leçon de celui auquel il aurait dû la donner, du soldat même

qui fut chargé de conduire la vierge au supplice. Frappé de cette admirable alliance de la beauté, de l'innocence et du courage, ce soldat eut pour la victime tous les égards et toute la douceur qu'elle méritait. Il la protégea contre les outrages et les paroles obscènes de la foule insolente. Potamienne y fut sensible : «Dès que je serai dans le ciel, lui dit-elle, j'obtiendrai grâce pour vous, et Dieu ouvrira vos yeux « à la vérité. » Ce ne fut point une vaine promesse : quelques jours après, Basilide, c'est le nom du généreux soldat, se déclare chrétien, et il meurt pour sa foi, comme il serait mort pour sa patrie.

SAINT IRÉNÉE.

L'idolâtrie, après les barbares exécutions de l'an 177, laissait dormir pour le moment son glaive, à Lyon. Qui oserait à l'avenir, s'était-elle dit, se déclarer chrétien ? Mais les destinées de la Foi continuaient en secret leur invincible cours. La houlette pastorale, fumante encore du sang de saint Pothin, avait passé aux mains d'Irénée qui, au moment où éclata la persécution, se trouvant à Rome pour conférer avec le Saint-Siége, était accouru au secours de ce troupeau décimé, dispersé. Les desseins de Dieu s'étaient réservé un homme d'un tel mérite pour des conjonctures aussi difficiles, aussi périlleuses. Il lui fut donné, malgré toute la violence de la persécution,

de ranimer ces fiers courages, au milieu de tant d'épreuves. Pour être obligé de se cacher, les chrétiens ne furent ni moins fermes ni moins dévoués.

Un exemple, entre autres, en fournit une preuve éclatante. Épipode et Alexandre, jeunes hommes de la ville de Lyon, appartenant l'un et l'autre à de nobles et chrétiennes familles, étaient deux amis d'enfance. Le lien le plus étroit de cette union, commencée dans les écoles publiques, où ils s'étaient fait remarquer autant par la distinction du talent que par la pureté de leurs mœurs, était la secrète communauté de leur foi. C'est surtout dans les temps d'épreuves et d'oppression que l'amitié reçoit, de la conformité de principes et de sentiments, ce caractère de force et de durée. Ils n'usaient de leur liberté, qu'ils n'avaient pas engagée dans le mariage, que pour partager leurs loisirs entre l'étude et les bonnes œuvres. Assister les pauvres, compatir à toutes les infortunes, instruire et fortifier leurs frères dans la Foi, étaient leurs plaisirs les plus doux et les plus intimes. Un de leurs esclaves païens, que n'avaient pu toucher la sainteté et le dévouement de leur vie, trahissant le secret du sanctuaire domestique, dénonça les deux jeunes chrétiens qui, de leurs riches demeures, se réfugièrent, pour échapper aux poursuites, sous le toit obscur d'une pieuse veuve. Ils furent découverts, quelques mois après, par les recherches infatigables du cruel gouverneur, et traduits devant son tribunal. Transporté, à leur vue, de dépit et de colère : « Quoi ! s'écrie-t-il « d'une voix terrible, encore des chrétiens ! Tant de

« supplices auraient donc été inutiles? Non, il n'en « sera point ainsi. » Les deux gentilshommes finirent, l'an 178, comme avaient fini les martyrs de l'année précédente. Le gouverneur se flatta enfin d'avoir immolé, dans sa province, les derniers chrétiens. Leurs restes mortels furent secrètement déposés sur le penchant d'une colline, dans une grotte creusée insensiblement par la chute des eaux, et dont l'entrée était dérobée à la vue par des touffes de ronces et d'arbustes. Mais d'éclatantes guérisons ne tardèrent pas à dévoiler la grotte mystérieuse. Les païens eux-mêmes accoururent pour y chercher la santé; ils s'en retournèrent avec la foi. L'admiration et la reconnaissance firent taire chez eux les préjugés et la crainte, et les miracles restèrent victorieux de la superstition et des supplices.

Les églises voisines eurent aussi leurs martyrs, parmi lesquels on remarque saint Symphorien d'Autun. Illustration de la naissance, éclat de la plus florissante jeunesse, charme de l'éducation la plus distinguée et la plus cultivée, douceur et énergie de caractère, affabilité et dignité dans les manières, prudence naïve, délicatesse exquise de tact et de conduite, tout se réunissait pour en faire un jeune homme si accompli, que les plus sages et les plus éclairés parmi les païens avouaient qu'un si haut degré de perfection ne pouvait être que l'effet d'un commerce avec les célestes intelligences. Symphorien avait été soigneusement élevé dans les sentiments et la pratique de la piété chrétienne. La ville d'Autun, qui,

ruinée au ve siècle par Attila, et de nouveau, au VIIIe siècle, par les Sarrasins, n'a pu, depuis, recouvrer sa première splendeur, était, sous les empereurs romains, une des plus considérables des Gaules, et des plus renommées pour son ancienneté, ses richesses, ses édifices et ses écoles, fréquentées alors par les enfants des plus nobles familles. Elle se faisait encore plus remarquer par son attachement aux superstitions et aux cérémonies du paganisme. Ses oisifs citoyens passaient la plupart de leurs jours en fêtes religieuses, dignes plutôt du nom de parties de plaisir et d'amusements profanes, trop souvent licencieux. La plus solennelle de ces fêtes se célébrait en l'honneur de Cybèle, dont la statue était promenée dans la ville sur un char pompeux, aux acclamations de la foule fanatique.

Symphorien, s'étant rencontré sur le passage du tumultueux cortége, non-seulement refusa de se prosterner devant la statue de la mère des dieux, mais témoigna hautement son indignation contre les orgies et les scènes lubriques qui accompagnaient ce culte impie. Comme on le conduisait au supplice, sa noble mère accourut aux remparts pour l'animer encore du haut des murs, et jouir du spectacle du bonheur et du triomphe de son fils.

Ce martyre et un grand nombre d'autres eurent lieu l'année même où Marc-Aurèle, près d'expirer, dit à l'officier qui venait prendre ses ordres : « Allez au soleil levant. » Ce soleil levant était son fils Commode. Le monstre, qui n'interrompait ses débauches

que pour s'amuser à faire tomber les têtes des plus illustres personnages, laissa les chrétiens en repos dans tout l'empire. Était-ce intention d'offrir dans sa conduite un contraste de plus avec celle de son père, ou bien un caprice, qui, dans un tel prince, s'accordait mal avec ses atroces bizarreries? Disons plutôt que ce fut un dessein de Dieu, qui voulut donner à son Église le temps de respirer et de réparer ses forces pour de nouveaux combats. Si les persécutions sont un moyen surnaturel, miraculeux, et par conséquent exceptionnel, de fortifier et d'étendre la Foi, dans les voies ordinaires, elle doit se développer et se propager à la faveur du calme et de la paix, qu'elle ne cesse, au reste, de demander à Dieu, et que les martyrs eux-mêmes sollicitaient avec tant d'instances.

Toutefois, la persécution fit encore, sous le règne de Commode, quelques victimes, parmi lesquelles on signale Apollonius, sénateur romain, qui jouissait d'une grande considération par son rang, sa vertu et son habileté dans les lettres et la philosophie. La Foi, en se répandant, s'élevait aussi de plus en plus dans les hautes régions de la société. A Rome même, de grandes familles avaient reçu le baptême. La religion du Crucifié commençait à n'être plus un objet d'horreur et de mépris. Mais Apollonius fut trahi, lui aussi, par un vil esclave et cité devant Pérennis, préfet de Rome. Celui-ci, rappelant l'ancien édit de Marc-Aurèle, commença par faire rompre vif l'accusateur, et puis crut devoir déférer au sénat le jugement de l'un de ses membres les plus distingués.

Apollonius saisit avec empressement cette occasion de faire l'apologie de sa croyance. Ce fut la première fois que la cause chrétienne fut plaidée au sein de cette assemblée, par un sénateur même, et plaidée avec une haute éloquence. Ses collègues furent émus, mais ils n'osèrent pas se mettre au-dessus de la loi et de l'opinion, quelque injustes, quelque cruelles qu'elles fussent, et, par une de ces bassesses qui, depuis longtemps, étaient dans les habitudes de ce corps, autrefois si illustre, ils condamnèrent Apollonius à périr par le glaive.

La Foi avait également triomphé, à Lyon, des violences du gouverneur, des préjugés et des fureurs de la multitude. Le ministère d'Irénée avait opéré des merveilles. Par les efforts de son génie et de son zèle, que Dieu bénissait, par cette douceur de caractère, dont son nom, qui signifie le pacifique, était le symbole, la plus grande partie de la population de cette grande ville s'était convertie à la Foi. L'Évangile avait gagné de proche en proche les pays environnants. Les centres de chrétienté se multiplièrent; mais l'église de Lyon conserva la primauté sur toutes ces églises, dont Irénée était la plus vive lumière, et le premier représentant auprès du Siége apostolique.

Une grave circonstance vint mettre à profit, pour le bien général de l'Église, l'ascendant de ce grand homme. L'ancienne discussion sur un simple point de liturgie, la célébration de la fête de Pâques, avait acquis de l'importance. Cette question était devenue le prétexte d'un schisme. Blastus, prêtre de l'Église

même de Rome, ayant entraîné à sa suite plusieurs fidèles, s'obstinait, quoique déposé par saint Eleuthère, à soutenir qu'il était nécessaire de solenniser la fête le jour même où les Juifs immolaient l'agneau pascal, c'est-à-dire le quatorzième de la lune. Cette prétendue nécessité était une erreur semblable à celle qui avait été condamnée dans le premier concile, présidé à Jérusalem par saint Pierre, au sujet des observances mosaïques. Alarmé de ce nouveau danger, le pape saint Victor convoqua à Rome un concile particulier, où il fut décidé que la solennité aurait lieu le dimanche. Ce sentiment, qui sanctionnait l'usage établi dans la plupart des églises depuis les temps apostoliques, fut adopté par les divers conciles réunis, sur l'invitation du pape, dans les principales églises de la chrétienté. Les évêques de la province d'Asie seuls, ayant à leur tête Polycrate d'Éphèse, respectable par son âge, sa foi et ses vertus, persistèrent énergiquement à maintenir chez eux la fête au quatorzième jour. Ils se basaient principalement sur l'antique coutume de ces contrées qu'ils faisaient remonter à saint Polycarpe et à saint Jean lui-même. Pour vaincre cette résistance, saint Victor menaçait de recourir aux dernières mesures et de les retrancher de la société des fidèles. Irénée, avec cette sobriété de sagesse qui le caractérisait, après avoir fait adopter par les évêques des Gaules, lui disciple de saint Polycarpe, l'ordonnance du concile romain, représenta au chef de l'Église, dans une lettre remarquable, où la fermeté ne nuit point au respect, qu'il

y aurait excès de sévérité à priver de la communion des églises auxquelles on ne pouvait reprocher que leur attachement à une coutume autorisée par de grands exemples, et qu'après tout, cette différence de pratique sur un point particulier faisait plutôt ressortir l'unité de la Foi qu'elle ne l'altérait. Ces considérations firent impression sur le souverain Pontife, qui remit à des circonstances plus favorables le soin de compléter l'uniformité si désirable que sa sollicitude et sa fermeté avaient du moins préparée.

Dans les grandes âmes, la modération n'est point faiblesse. Irénée, si doux, si indulgent pour les personnes, si tolérant même pour les opinions libres, était loin de transiger dans les questions de Foi. L'erreur n'eut peut-être jamais de plus terrible adversaire. Son *Traité des hérésies* est, au jugement des Tertullien, des Jérôme et des Augustin, un formidable arsenal, où ils ont puisé eux-mêmes leurs meilleures armes contre les ennemis de l'Église. Avec quelle évidence, quelle force victorieuse, il oppose à la diversité des sectes et aux perpétuelles variations de chacune d'elles, la constante conformité de doctrine des églises de Germanie, des Gaules, d'Espagne, d'Asie, d'Égypte, de Libye, en un mot de toutes les églises du monde, qui toutes sont éclairées de la même foi, comme du même soleil !

Cette uniformité de leurs traditions en prouvait invinciblement la vérité. Comment d'ailleurs auraient-elles failli, ces traditions qui toutes découlaient de la même source, de Jésus-Christ, par les apôtres, dont

l'enseignement complet avait passé intact aux évêques leurs successeurs, leurs confidents les plus éclairés, et les plus vertueux de leurs disciples, avec cette grâce de vérité et d'assistance que Jésus-Christ leur avait promise jusqu'à la consommation des siècles ?

Irénée s'attache particulièrement à démontrer la suite de l'enseignement évangélique dans cette Église romaine fondée par saint Pierre et saint Paul, dont il s'attache à constater la prééminence sur toutes les autres ; il signale avec soin cette chaîne indestructible des successeurs du Prince des apôtres que nous avons, dans la vie de saint Jean, suivie jusqu'à la fin du Ier siècle, et qui se continua dans le IIe par saint Alexandre, saint Sixte, saint Télesphore, saint Hygin, saint Pie, saint Anicet, saint Soter et saint Eleuthère, douzième évêque de Rome au moment où écrivait Irénée, et auquel succéda saint Victor, l'an 193.

La tradition de cette église maîtresse, il la confirme encore avec une autorité irrécusable, par la complète concordance de la tradition qu'il tenait du grand Polycarpe, qui lui-même l'avait recueillie sur les lèvres mêmes de saint Jean.

A côté de cette suite non interrompue de pasteurs et de traditions apostoliques, il place l'histoire de toutes les hérésies qui s'étaient élevées avant cette époque, dévoile leurs causes et leur commencement, et prouve que toutes sont des nouveautés qui, par le nom même de leurs auteurs. qui en est inséparable,

déclarent qu'elles sont d'invention humaine : « Il n'y avait point, s'écrie-t-il, de Marcionistes avant Marcion, ni de Valentiniens avant Valentin. » Ce cri rappelle celui par lequel Bossuet a foudroyé à son tour de nouveaux faiseurs de religions : « On peut vous dire : Vous avez commencé hier. » Plaisante religion, en effet, que celle qui serait l'œuvre de l'homme, le produit de son esprit fini ! De quel droit l'homme imposerait-il à l'assentiment et à l'adoration de ses semblables une pareille œuvre ? La religion, la seule digne de ce nom, est celle qui descend de l'auteur infaillible de toute vérité, du *Père des lumières;* dépôt inviolable et sacré, que Dieu a révélé à quelques hommes, avec mission de le transmettre, sans y toucher, aux générations suivantes.

Le *Traité des hérésies* est encore un démenti donné d'avance aux sectaires modernes dont la témérité impie a osé s'attaquer à la divine Eucharistie, et, de même que l'apologie de saint Justin, un monument incontestable de la foi de toute l'antiquité chrétienne au dogme sacré de la présence réelle. Contre eux aussi, il établit l'accord de la chute originelle avec le libre arbitre.

Illustres docteurs de la primitive Église, héritiers de toutes les vertus des apôtres, dépositaires de tout leur enseignement, et presque leurs contemporains, avec quelle douce confiance et quel saint empressement le chrétien vient abriter sous l'autorité de votre vénérable et antique témoignage, le précieux trésor de si consolantes vérités, contre les attaques

de ces dogmatiseurs sans mission, de ces fils insensés de l'orgueil, qui, après quinze siècles, ont prétendu pénétrer mieux que vous le sens et la portée des divines paroles du Maître et de ceux qu'il chargea d'instruire le monde après lui!

L'erreur, dans tous les siècles, a tenté de ravir à la vérité ses attributs incommunicables. Du temps d'Irénée, comme du temps de saint Pierre, comme du temps de Moïse, elle opposait ses prestiges aux miracles, la magie à la vertu de Dieu. Irénée, après avoir proclamé l'authenticité des œuvres de Jésus-Christ et des apôtres, et constaté la multitude des prodiges qui s'opéraient encore dans l'Église, fait ressortir leurs caractères essentiels, infaillibles, d'utilité, de publicité, de durée, qui les distinguaient de ces vaines et éphémères apparitions de fantômes, dont se vantait l'hérésie. Il la défie de montrer des morts ressuscités, continuant à vivre et à converser avec ceux qui les avaient connus; des aveugles ou des boiteux de naissance, guéris aux yeux de tout un peuple pour tout le reste de leur vie.

S'il y a de vrais miracles, il y en a donc aussi de simulés. Outre les supercheries de l'esprit d'orgueil et de mensonge, que d'illusions, qui sont le fruit de l'imagination, de l'amour de l'extraordinaire, et dont se nourrit la crédulité! Les miracles, comme tous les faits, ont besoin d'être constatés. Mais de ce qu'il y en a de faux, s'ensuit-il qu'il n'y en ait pas de réels? Le penchant de l'homme pour le merveilleux prouve, au contraire, qu'il existe des merveilles. Les romans

ne détruisent pas l'histoire, ni les vains bruits, quelque répandus qu'ils soient, les nouvelles certaines. La falsification et l'altération des monnaies supposent qu'il y en a une qui est justement en cours et en crédit. Tout ici-bas a sa fausse image : l'hypocrisie elle-même rend témoignage à la vertu. La religion, qui est venue du ciel, ne devait-elle pas se révéler à notre nature déchue par des faits surnaturels? Sans ces éclatantes manifestations de la puissance et de la volonté divines, comment Moïse, Jésus-Christ et les apôtres auraient-ils établi la légitimité de leur mission? Prédicateurs de doctrines nouvelles, aurait-on pu leur dire, où sont vos miracles? Car sans miracles, vous n'aurez ni notre soumission ni notre foi. Pour rejeter tout fait merveilleux, il faudrait se plonger d'abord dans le chaos de l'athéisme ou du panthéisme. La création est le plus grand de tous les miracles, après lequel aucun autre, s'il s'accorde d'ailleurs avec la sagesse de Dieu, n'a plus droit de nous surprendre. Les lois de la nature ne sont point fatales. La suprême intelligence qui en a réglé le cours, a pu, sans cesser d'être immuable, en arrêter de toute éternité l'exception qui tournerait à sa gloire et à ses desseins de justice et de miséricorde.

L'hérésie, qui était accourue dans les Gaules sur les pas de la Foi, pour infester ses conquêtes, fut terrassée par cet écrit, comme l'avait été le polythéisme dans le livre *de la Doctrine*, autre ouvrage d'Irénée, également estimé de l'antiquité chrétienne, mais dont il n'est resté que le titre. Ce grand docteur, si divi-

nement instruit par saint Polycarpe, afin de mieux servir la cause de la vérité, avait étudié, dans les historiens et les poëtes, les théogonies païennes, et approfondi les divers systèmes de la philosophie des Grecs, sur laquelle étaient entées toutes les hérésies de cette époque.

Cependant, Commode fut empoisonné, et puis, comme le poison agissait trop lentement, étouffé, l'an 192, par les ordres d'une femme débauchée qui le dominait, mais dont il venait de signer l'arrêt de mort. Pertinax, que les prétoriens avaient élu malgré lui, et auxquels il déplut par de sages économies et une juste sévérité; Julien, qui, après avoir acheté l'empire aux enchères, ne put le payer, ne parurent un instant sur le trône que pour être massacrés. Septime-Sévère, proclamé par une partie de l'armée et reconnu par le sénat, sut mieux se défendre et se maintenir sur ce trône glissant. C'était un homme d'une ancienne famille, joignant à la capacité l'expérience de la guerre et des affaires, mais égoïste, vindicatif et cruel. Il défit, par ses généraux, Niger que les légions d'Orient avaient mis à leur tête, et il marcha lui-même contre Albin, qui venait de soulever les troupes de la Grande-Bretagne et des Gaules. Celui-ci fut tué près de Lyon, après un combat opiniâtre, dont les succès furent longtemps balancés. Le barbare vainqueur voulut voir le cadavre de son ennemi, qu'il fit fouler aux pieds par son cheval. Tel était le maître auquel le monde allait obéir.

Néanmoins, il fut d'abord favorable aux chrétiens,

par reconnaissance pour l'un d'eux, qui l'avait guéri d'une maladie réputée incurable, et par égard pour des familles chrétiennes qui occupaient à Rome un rang considérable. Mais lorsque, au retour d'une brillante expédition chez les Parthes, vainqueur de ses rivaux et des ennemis de l'empire, il n'eut plus de ménagements à garder, sa férocité naturelle suivit son cours, et, l'an 202, il publia contre les chrétiens un édit de persécution générale. Elle fut la cinquième et la plus terrible de celles qui avaient précédé. La colère du tyran se déchaîna particulièrement à Lyon. Sévère avait été gouverneur de cette ville, sous Commode, et il ne lui pardonnait pas d'avoir, depuis, ouvert ses portes à Albin. La persécution s'inspira des fureurs de la vengeance. Il s'y trouva en 208, se rendant avec une armée dans la Grande-Bretagne, dont les peuples s'étaient révoltés. Ayant fait entourer la ville par ses soldats, il ordonna un massacre général des chrétiens. Une inscription porte à dix-neuf mille le nombre des victimes. Irénée mêla son sang à celui de son peuple. Mais, du milieu de ces glorieux tombeaux, sortirent bientôt de nouvelles et vigoureuses générations de fidèles. La Foi ne devait pas périr à Lyon : c'était la ville des martyrs.

Les armes de Septime-Sévère triomphèrent en Bretagne; mais il y mourut de la goutte et de chagrin, l'an 211, après avoir vu son fils Antonin, plus connu sous le nom odieux de Caracalla, tenter de l'assassiner et soulever contre lui une partie des troupes. L'armée salua empereurs ses deux fils Antonin et

Géta, qu'il s'était déjà associés de son vivant. Mais ils montrèrent tous les deux que le sang de Sévère coulait dans leurs veines, en cherchant, sur la route d'Italie, à se tuer l'un l'autre sur les cendres à peine refroidies de leur père. Dès qu'ils furent arrivés à Rome, l'aîné poignarda le plus jeune dans les bras impuissants de leur mère infortunée.

Voilà donc les spectacles qu'offrait la société païenne sur son plus brillant théâtre, sur le premier trône du monde. Quelles honteuses et horribles tragédies! Pour rassurer l'humanité, d'innocents holocaustes purifiaient la terre. Le sang des martyrs était non-seulement destiné à susciter par sa divine vertu de nouveaux chrétiens, mais encore à rajeunir ce monde par une espèce de nouvelle création. C'était l'accomplissement de ce mot de saint Paul, que Jésus-Christ était venu tout purifier par son sang, dont celui des martyrs tirait toute sa force. Avant son divin sacrifice, en effet, le bonheur comme la vertu étaient exilés de la terre. Ces persécuteurs, ceux même auxquels la fortune semblait sourire le plus, n'étaient point heureux : « J'ai été tout, disait Sep-« time-Sévère à ses derniers moments, et tout ne me « sert de rien. »

La mémoire de saint Irénée est une des plus éclatantes du christianisme, des plus précieuses pour l'Église, des plus chères aux fidèles de France. Né dans les lieux mêmes qu'avait évangélisés saint Jean, également versé dans les lettres grecques et dans les saintes Écritures, il fut le plus remarquable de ces

hommes d'élite qui, par l'inspiration de saint Polycarpe, et sous l'autorité de l'évêque de Rome, s'élancèrent des brillantes régions de l'aurore jusqu'aux extrémités de l'Occident, pour répandre la lumière de la Foi dans les sombres forêts des Gaules, chez des nations fières et belliqueuses, que les Grecs appelaient encore barbares. Grâce à la suavité de ses mœurs, à cette tendresse de charité qui caractérisait plus particulièrement les disciples de l'apôtre bien-aimé, plus encore qu'à la supériorité de son génie et à toutes les ressources de la science sacrée et profane, il eut le bonheur de voir, avant de mourir, presque toute chrétienne, cette ville de Lyon, qui, il y avait à peine vingt-cinq ans, frémissait de rage au nom et à la vue d'un chrétien. Écho voisin et fidèle des apôtres, il est lui-même un oracle, qui confirme l'invariable doctrine et constate la suprématie de cette Église romaine avec laquelle, c'est son expression, toutes les autres doivent s'accorder. Cette Église des églises est ce flambeau élevé sur la montagne, ou plutôt ce soleil destiné à réunir tous les rayons de la vérité, comme dans un centre puissant, pour les empêcher de se perdre au milieu des sombres et funestes vapeurs qui s'élèvent du sein des passions humaines. Elle est encore la clef de l'édifice, qui en relie toutes les parties dans une majestueuse et inaltérable unité.

SAINTE PERPÉTUE.

L'Afrique ne fut pas épargnée dans cette cruelle persécution. L'antique Carthage eut alors ses premiers martyrs. Le plus illustre fut sainte Perpétue. A la splendeur de la naissance et de la fortune, au prestige de la jeunesse et de la beauté, s'étaient joints les dons brillants de l'esprit et le charme d'un caractère ouvert et ingénu, pour parer la glorieuse victime destinée à montrer tout l'héroïsme du dévouement chrétien dans un sexe faible et délicat. Unie à un homme de condition, elle était, à l'âge de vingt-deux ans, mère d'un enfant de quelques mois, qu'elle nourrissait elle-même de son lait. Dieu, cependant, l'avait préparée par diverses épreuves à celle qui devait couronner toutes les autres. Il paraît qu'elle était déjà veuve, et un cancer à la figure avait enlevé à sept ans Dinocrate, le plus jeune de ses frères. Deux autres lui restaient, avec son père et sa mère. De toute sa famille, son père seul était païen. Elle n'était encore que catéchumène, lorsqu'elle fut arrêtée par ordre de l'empereur Septime-Sévère, avec Félicité, autre jeune femme, qui était esclave, et avec quatre jeunes hommes, Saturnin, Révocat, Secondule et Satur, de diverses conditions.

Perpétue écrivit elle-même, dans sa prison, le récit de ce combat. Il faut citer en entier ces éloquentes pages, dont rien ne saurait égaler la candeur

ineffable, la touchante simplicité et le calme sublime :

« Nos persécuteurs nous gardèrent quelques jours dans une maison particulière avant de nous mettre en prison. Mon père, qui m'affectionnait tendrement, accourut aussitôt et fit tous ses efforts pour me faire changer de résolution. Comme il insistait : « Mon « père, lui dis-je, voyez-vous ce vase qui est là ? — « Oui, me répondit-il. — Peut-on lui donner un au- « tre nom que le sien ? — Non. — Je ne puis pas « non plus me dire autre que je ne suis, c'est-à-dire « chrétienne. » A ces mots, il se jette sur moi comme pour m'arracher les yeux ; mais il ne me fit point de mal, et bientôt, confus de son emportement, il se retira vaincu avec tous les artifices du démon. Il ne revint pas de quelques jours. J'en remerciai Dieu et je goûtai un peu de repos. Dans ce court intervalle, nous fûmes baptisés. Le Saint-Esprit m'inspira, au sortir de l'eau, de ne demander à Dieu qu'une chose, la patience dans les tourments.

« On ne tarda pas à nous conduire en prison. En y entrant, je fus saisie d'horreur ; je n'avais jamais vu ces sortes de lieux. Oh ! que ce jour fut long ! Quelle infection et quelle chaleur ! On y étouffait, tant étaient pressés les malheureux qui s'y trouvaient enfermés. Ajoutez à ces incommodités la brutalité des soldats qui nous gardaient. Mais ce qui me causait beaucoup plus de peine, c'est que je n'avais pas mon enfant. Enfin, deux diacres obtinrent à prix d'argent qu'on nous mît dans un lieu où nous pûmes respirer et voir les personnes qui venaient nous visiter. Là, chacun

songea à ce qui le regardait. Pour moi, je n'eus rien de plus pressé que d'allaiter mon enfant, qu'on m'avait apporté et qui mourait de faim. Je le recommandai instamment à ma mère et à mon frère. Je les consolai eux-mêmes ; je souffrais sensiblement de l'affliction que je leur occasionnais. Ces peines durèrent plusieurs jours ; mais, comme j'obtins qu'on me laisserait mon enfant, elles se dissipèrent peu à peu, et la prison même me devint un séjour agréable.

« Mon frère un jour me dit : « Vous avez beaucoup « de crédit auprès de Dieu, demandez-lui, je vous « prie, qu'il vous fasse connaître si vous êtes desti- « née au martyre ou si vous serez renvoyée.» Comme je savais que j'avais quelquefois le bonheur de m'entretenir avec Dieu, et qu'il me comblait de faveurs, je répondis, pleine de confiance, à mon frère : « Re- « venez demain, et je vous dirai ce qui doit arri- « ver. » Je demandai donc à mon Dieu qu'il daignât m'envoyer une vision, et voici ce qui me fut montré :

« Je vis une échelle d'or d'une prodigieuse hauteur qui de la terre allait jusqu'au ciel; mais si étroite, qu'il ne pouvait y monter qu'une personne à la fois. Les deux côtés étaient hérissés d'épées, de lances, de faux, de poignards, en sorte que celui qui y serait monté sans une grande circonspection et sans regarder continuellement en haut, n'aurait pu manquer d'être blessé et déchiré. Au pied de l'échelle était couché un dragon terrible, tout prêt à s'élancer sur ceux qui voulaient monter. Satur toutefois l'entreprit. Il n'était pas d'abord avec nous quand

nous fûmes arrêtés, mais il s'était rendu volontairement prisonnier pour courir notre fortune. — Il monta le premier. Arrivé heureusement au haut de l'échelle, il se tourna vers moi et me dit : « Perpé« tue, je vous attends; mais prenez garde au dra« gon. » Je lui répondis : « Il ne me fera point de « mal; je vais monter au nom de Jésus-Christ. » Alors le dragon, comme s'il avait eu peur de moi, détourna doucement sa tête; je mis le pied dessus, il me servit de premier échelon. Lorsque je fus montée, devant moi s'ouvrit un jardin immense, au milieu duquel je vis un homme d'une haute taille et d'un air vénérable. Il avait l'habillement d'un berger; ses cheveux étaient blancs comme la neige; il tirait le lait de ses brebis, environné d'une multitude de personnes vêtues de blanc. Dès qu'il m'aperçut, il m'appela par mon nom : « Ma fille, ajouta-t-il, « soyez la bienvenue. » Il présenta à mes lèvres une nourriture délicieuse, faite avec ce lait, que je reçus en joignant les mains. Tous ceux qui étaient présents répondirent : Amen. Ce bruit m'éveilla; ma bouche conservait encore un goût exquis. Je racontai cette vision à mon frère, et il en conclut, comme moi, que je souffrirais le martyre avec les compagnons de mes chaînes. Dès ce moment, toutes nos espérances se détachèrent de la terre pour se porter vers le ciel.

« Peu de jours après, le bruit s'étant répandu que nous allions subir l'interrogatoire, je vis arriver mon père dans la prison. La douleur était peinte sur son visage; on voyait qu'il était en proie au plus grand

chagrin. « Ma fille, me dit-il, ayez pitié de mes che-
« veux blancs, ayez pitié de votre père, si je mérite
« que vous m'appeliez encore de ce nom. S'il vous
« reste quelque souvenir des soins que j'ai donnés à
« votre éducation, s'il est vrai que je vous aie tou-
« jours chérie plus que mes autres enfants, ne me
« rendez pas l'opprobre de toute une ville. Songez à
« vos frères, à la mère de votre époux, à votre pro-
« pre mère; songez à votre enfant qui ne pourra
« vivre sans vous. Quittez cette fierté, laissez-vous
« fléchir, et n'allez pas nous couvrir tous d'une
« honte ineffaçable. Qui de nous osera se montrer, si
« vous terminez vos jours par l'infamie du supplice?
« Sauvez-vous, pour ne pas nous perdre tous. » En parlant ainsi, il me baisait les mains, les arrosait de ses larmes. Dans l'excès de sa tendresse, il se jetait à mes pieds, et il me disait, non plus ma fille, mais madame. Ses instances et ses plaintes me perçaient le cœur, surtout lorsque je considérais qu'il serait le seul de la famille qui ne comprendrait pas le bonheur de mon martyre. Je tâchai de le consoler. « Mon
« père, lui dis-je, il arrivera de nous ce que Dieu
« voudra; car nous ne sommes pas en notre puis-
« sance, mais en la sienne. » Il se retira dans un abattement inexprimable.

« Le lendemain, comme nous prenions notre repas, on vint tout à coup nous enlever pour comparaître devant le juge. Nous trouvâmes la place couverte de peuple. On nous fit monter sur une espèce de théâtre, où était dressé le tribunal du proconsul. Mes

compagnons, interrogés les premiers, confessèrent hautement leur foi. Mon tour vint; comme je me préparais à répondre, mon père parut avec mon enfant, qu'il faisait porter par un domestique. Il me prit par la main, et, m'éloignant un peu du tribunal, il renouvela les plus vives et les plus touchantes supplications. Le président se joignant à lui : « Quoi! me « dit-il, ni les cheveux blancs d'un père que vous » allez rendre le plus malheureux des hommes, ni « l'innocence de cet enfant, qui va devenir orphe- « lin, ne font aucune impression sur vous? Sacrifiez « pour la prospérité des empereurs. » Je répondis : « Je ne sacrifierai point. — Vous êtes donc chré- « tienne? — Oui, je suis chrétienne. » Cependant mon père, qui, dans l'espoir de me gagner, se tenait toujours près de moi, reçut un coup de baguette d'un huissier qui avait ordre de le faire retirer. Je ressentis vivement ce coup; je soupirais de voir mon père si indignement traité à cause de moi, et je plaignis sa malheureuse vieillesse. Le président prononça notre sentence, et nous condamna tous à être exposés aux bêtes. Nous descendîmes du tribunal et nous reprîmes gaiement le chemin de la prison. Dès que j'y fus rentrée, j'envoyai le diacre Pompone demander mon enfant à mon père, qui ne voulut point me le rendre. Par une permission spéciale de la Providence, quoique l'enfant ne demandât plus à s'approcher de mon sein, je ne fus pas incommodée de mon lait. Cette nouvelle faveur du ciel me délivra de ma plus vive inquiétude et me rendit ma liberté d'esprit.

« Un jour, comme nous étions en prières, le nom de Dinocrate vint par hasard sur mes lèvres. C'était pour la première fois depuis sa mort; j'en fus frappée comme d'une chose extraordinaire. Je donnai des larmes au triste accident qui nous l'avait ravi, et je connus que je serais exaucée si je priais pour lui. J'offris donc à Dieu mes gémissements, j'implorai sa miséricorde. La nuit suivante, il me sembla voir sortir Dinocrate d'un lieu ténébreux. Il était inondé de sueur. Ses lèvres desséchées, sa bouche entr'ouverte, marquaient qu'il endurait une soif brûlante. Il avait le visage pâle et couvert d'une sale poussière. On voyait encore sur sa joue la plaie de l'horrible cancer dont il mourut. C'était donc pour ce pauvre enfant que j'avais prié avec tant d'ardeur. Mais un grand espace nous séparait, et il m'était impossible d'aller à lui. Il tournait sans cesse autour d'un bassin plein d'eau, dont le bord trop haut l'empêchait d'y puiser pour étancher sa soif. Je le voyais faire d'inutiles efforts pour atteindre l'eau, ce qui me causait une peine extrême; mais j'eus une ferme espérance que je pourrais le soulager. Je ne cessais, jour et nuit, d'adresser à Dieu mes supplications pour ce frère chéri, mêlant à mes prières mes larmes et mes soupirs. On nous transféra alors dans la prison du camp. C'était au camp que devaient se donner, le jour de la naissance de Géta, les jeux auxquels nous étions réservés. Là, j'eus bientôt une autre vision. Ce lieu obscur d'où j'avais vu sortir Dinocrate me parut éclairé d'une vive lumière. Dinocrate lui-même était propre,

bien vêtu ; il avait le visage frais, et au lieu de la plaie hideuse, on n'apercevait plus qu'une légère cicatrice. Les bords du réservoir étaient abaissés, et ne venaient plus qu'à la ceinture de l'enfant, qui puisait de l'eau avec la plus grande facilité. Quand il eut bu, il courut jouer comme font les enfants. A mon réveil, je conclus qu'il avait été délivré de ses peines.

« Cependant, l'officier qui commandait les gardes de la prison, témoin des faveurs dont le ciel nous comblait, conçut pour nous une grande estime, et il laissait arriver librement ceux qui nous apportaient ou qui venaient chercher des consolations. Peu de jours avant les spectacles, je vis encore entrer mon père. Il était dans le dernier accablement ; il s'arrachait la barbe, il se jetait contre terre et y demeurait couché sur le visage, poussant des cris et maudissant le jour qui l'avait vu naître ; il regrettait d'avoir trop vécu et appelait sa vieillesse infortunée ; en un mot, il disait des choses si tristes et se servait de termes si déchirants, qu'il tirait des larmes et faisait fendre le cœur de compassion à tous ceux qui l'entendaient. Je mourais de douleur en le voyant dans un si triste état.

« La veille des spectacles, j'eus une dernière vision ; il me sembla que le diacre Pompone était venu à la porte de la prison, où il frappait à coups redoublés, et que j'étais accourue pour lui ouvrir. Il était vêtu d'une robe blanche, dont la riche étoffe était parsemée de petites grenades d'or. Il me dit : « Perpétue, nous vous attendons ; venez. » En même temps il me

donna la main, et nous nous mîmes tous deux à marcher par un chemin étroit et raboteux. Après plusieurs détours, nous arrivâmes enfin à l'amphithéâtre, presque hors d'haleine. M'ayant conduite jusqu'au milieu : « Ne craignez rien, dit-il. Je reviens dans un moment pour combattre avec vous. » Il part à ces mots et me laisse seule. Comme je savais que nous devions être exposés aux bêtes, je ne comprenais pas pourquoi on différait tant de les lâcher contre moi. Alors parut un Égyptien d'une laideur affreuse. Il s'avança avec plusieurs autres aussi difformes que lui, et me présenta le combat. En même temps, une troupe de beaux et jeunes hommes prirent mon parti. Je sentis que j'avais changé de sexe, que j'étais devenue un athlète fort et vigoureux. On frotta d'huile mes membres pour cette lutte redoutable. Nous étions sur le point d'en venir aux mains, lorsqu'un homme, d'une taille et d'un pas majestueux, s'approcha de nous. Il était couvert d'une robe de pourpre, qui descendait à longs plis jusqu'à ses pieds, et que rattachait une agrafe de diamants. D'une main il tenait une baguette semblable à celle des intendants des jeux, et il portait à l'autre un rameau vert, d'où pendaient des pommes d'or. Tous ayant fait silence à son aspect, il dit : « Si l'Égyptien l'emporte sur la femme, il la percera de son glaive ; mais si la femme demeure victorieuse de l'Égyptien, elle aura ce rameau et ces pommes d'or. » Il se retira aussitôt. Nous nous joignîmes, l'Égyptien et moi, et nous engageâmes un rude combat. Il faisait tous ses efforts pour me renverser, mais

je l'en empêchai en lui portant plusieurs coups dans le visage. Je me sentis tout à coup élevée en l'air, d'où je frappais avec avantage mon ennemi. Enfin, lasse de voir le combat se prolonger, je joignis mes deux mains, les doigts entrelacés les uns dans les autres. Prenant alors la tête de l'Égyptien, je le renversai sur le sable et lui mis le pied sur la tête. A cette vue, le peuple battit des mains, et mes généreux défenseurs unirent leurs chants aux applaudissements de la foule. Je m'avançai vers l'intendant des jeux, cet homme admirable qui avait été témoin de ma victoire, et je lui en demandai le prix. En me le remettant, il me baisa et me dit : « La paix soit avec vous, ma fille. » Je sortis de l'amphithéâtre par la porte Sanavivaria. Je compris, en me réveillant, que je combattais, non contre des bêtes féroces, mais contre le démon. Je me rassurai, en songeant que la même vision qui me prédisait le combat, m'annonçait aussi la victoire.

« J'ai écrit ce qui m'était arrivé jusqu'au jour des spectacles ; un autre rendra compte, s'il le juge à propos, de ce qui s'y passera. »

Le lendemain, en effet, elle combattit dans l'amphithéâtre, et, le soir, les tristes cachots n'entendirent plus ses doux cantiques, ne la virent plus s'entretenir avec les siens, les consoler et prier pour eux, ni se réjouir avec les compagnons de son martyre. Sa main n'acheva pas le naïf et attendrissant récit de ses souffrances ; mais Tertullien, dit-on, traça de son fier et

énergique crayon les derniers traits de la lutte de cette héroïque chrétienne.

L'un des six martyrs, Secondule, était mort dans la prison. Félicité, qui se trouvait au huitième mois de sa grossesse, ne pouvait se consoler à la pensée que son état ne lui permettrait pas de combattre en compagnie de ses frères, et que son supplice étant différé, son sang peut-être serait confondu avec le sang impur de quelque scélérat. Les martyrs, de leur côté, s'affligeaient de laisser sur la route, derrière eux, exposée seule à tous les dangers, une si généreuse et si douce compagne. Ils adressèrent avec elle au ciel de si vives prières pour obtenir sa délivrance, que, trois jours avant les spectacles, elle accoucha d'une fille, qui fut aussitôt confiée aux soins affectueux d'une nourrice chrétienne. Les douleurs de cet enfantement prématuré lui ayant arraché quelques cris : « Si vous « vous plaignez maintenant, lui dit un des geôliers, « que ferez-vous quand vous serez déchirée par les « bêtes? Il eût mieux valu sacrifier aux dieux. — « Soyez tranquille, lui répondit la sainte; à présent « je souffre seule; mais, alors, un autre souffrira pour « moi, parce que je souffrirai pour lui. » La grâce, cette prompte et toute-puissante maîtresse, sait, en dépit de la bassesse des conditions, inspirer en un instant les pensées les plus hautes, et tirer des langues des ignorants les plus magnifiques et les plus généreux accents.

Le jour après lequel soupiraient ces vaillants athlètes se leva enfin : c'était le jour du dernier combat, le jour

du triomphe. Ils prirent, pleins de joie et d'assurance, le chemin de l'amphithéâtre. Félicité, toute ravie de participer à la gloire des martyrs, ne pouvait contenir ses transports. Perpétue marchait la dernière, d'un pas calme et modeste, noble expression de la tranquillité de son âme, baissant les yeux pour en dérober la grâce et l'éclat à la foule indiscrète. Dans l'amphithéâtre, elle préludait au combat par des chants joyeux, au souvenir de la défaite de l'Égyptien. Saturnin, Révocat et Satur, en passant devant le tribunal du proconsul, lui crièrent : « Vous nous jugez en ce monde, mais Dieu vous jugera dans l'autre. » Le peuple, dont la bassesse égalait la cruauté, pour flatter le gouverneur, demanda qu'on les fît passer par les verges.

On avait réservé une vache sauvage pour nos deux héroïnes. Perpétue s'avance la première au-devant de l'animal furieux, qui la saisit, l'enlève et la laisse retomber sur les reins. La jeune martyre, s'apercevant que sa robe a été déchirée, s'empresse de rajuster les voiles de la pudeur. Elle renoue ensuite sur sa tête ses cheveux épars, pour ne point paraître affligée comme en un jour de deuil. Cependant Félicité, que la vache avait fort maltraitée, gisait étendue sur le sable. Perpétue court à elle pour l'aider à se relever. Toutes deux se donnant la main, se disposent à soutenir une nouvelle attaque. Mais le peuple, enfin attendri, demande qu'on fasse cesser un tel combat. Elles se dirigent alors vers une porte de l'amphithéâtre, où un catéchumène, nommé Rustique, et un frère de

Perpétue, s'approchent de celle-ci. Dans l'étourdissement des coups qu'elle avait reçus, ou plutôt, suivant l'opinion de saint Augustin, dans le ravissement d'une divine extase, elle ignorait qu'elle eût combattu. « Quand donc, leur demanda-t-elle, nous livrera-t-on à cette vache furieuse? » Pour la convaincre de ce qui s'était passé, il fallut qu'ils lui montrassent ses meurtrissures et ses vêtements déchirés. Elle les exhorta à persévérer dans la Foi et à s'aimer les uns les autres. Satur, suivant la vision de Perpétue, expira le premier. Il mourut de la morsure d'un léopard. Pendant que son sang coule en abondance, il y trempe la bague de son doigt, et l'offre à Pudens, ce commandant des gardes, qui, frappé de la protection divine dont les martyrs étaient l'objet, était devenu leur ami et partageait leur foi : « Adieu, cher Pudens, « lui dit-il, recevez cette bague comme un gage de « mon amitié, et que le sang dont elle est rougie vous « rappelle que je l'ai versé pour Jésus-Christ. » Tous les autres, plus ou moins blessés, furent égorgés au milieu de l'amphithéâtre. Perpétue, tombée au pouvoir d'un gladiateur inexpérimenté, dont la main tremblante ne faisait que d'inutiles et douloureuses blessures, fut obligée de diriger elle-même son épée incertaine, en indiquant l'endroit où il devait frapper.

La gloire de sainte Perpétue et de sainte Félicité domine celle des généreux compagnons de leur victoire, et l'Église, confondant l'une et l'autre dans un même sentiment d'admiration et de reconnaissance, a consacré leur souvenir dans ses plus augustes prières,

dans l'offrande du saint-sacrifice. Toutes deux à la fleur de l'âge, mères toutes deux, l'une triomphe de la bassesse de sa condition, l'autre des habitudes de grandeur et de délicatesse d'un rang élevé. Sainte Perpétue eut de plus à lutter contre l'autorité, la tendresse et de désespoir d'un père chéri. Elle accomplit ainsi dans toute son étendue le sacrifice imposé par ces paroles du Sauveur: « Celui qui, pour l'amour de « moi, ne hait pas son père et sa mère, ne peut être « mon disciple. »

SAINTE CÉCILE [1].

A la cinquième persécution, qui finit avec son auteur, l'an 211, succéda une période de vingt-quatre années de paix et de prospérité pour l'Église. Dieu, qui lâche ou modère à son gré les plus violentes passions, ne permit pas qu'il prît envie à trois empereurs successifs, Caracalla, Macrin, Héliogabale, dont le premier et le dernier, du sein des voluptés, épouvantèrent le monde par leurs barbares caprices, de persécuter les chrétiens. Ce fut sans doute afin de confondre, par un contraste bien frappant, la prétendue sagesse d'un Marc-Aurèle, philosophe et persécuteur,

[1] Don Guéranger, abbé de Solesmes, a réhabilité de nos jours, dans la belle et savante histoire de sainte Cécile, les actes de son martyre, dont l'authenticité avait été mise en doute par une école qui, dans l'examen des vies des saints, a poussé jusqu'à l'injustice la témérité et l'excessive rigueur de sa critique.

qu'il se plut à fermer la gueule de ces lions. Alexandre-Sévère, qui monta sur le trône en 222, à l'âge de quatorze ans, entouré de la joie et des espérances publiques, par admiration pour leur morale et par les inspirations de sa mère Mammée, qui, suivant quelques témoignages, aurait professé elle-même le christianisme, leur fut ouvertement favorable. Il en admit plusieurs aux charges de son palais, et laissa leur culte s'exercer librement. Alors s'élevèrent les premiers temples chrétiens. Toutefois, sous un prince si jeune, dont la modération alla d'ailleurs jusqu'à la faiblesse, la haine des agents du pouvoir et le fanatisme d'une partie encore considérable de la population romaine, firent quelquefois couler le sang des fidèles dans la capitale de l'empire. Le pape Zéphyrin, successeur de saint Victor et héritier de son zèle contre le schisme et l'hérésie, après avoir échappé aux fureurs de Septime-Sévère, était mort paisiblement sous Héliogabale. Calixte Ier, qui le remplaça sur le Siége apostolique, l'an 218, souffrit le martyre dans les premiers mois du règne d'Alexandre. Urbain, auquel échut alors la tâche périlleuse de gouverner l'Église, pour se soustraire aux vexations continuelles auxquelles il était en butte, avait quitté Rome et se tenait caché à trois milles de son enceinte, sur la voie Appienne, au milieu d'une population pauvre, mais chrétienne, nombreuse, active et dévouée, qui habitait près de la vallée Égérie. Si ces lieux, où s'accomplit une partie du drame que nous allons exposer, étaient célèbres dans l'histoire profane, ils étaient

déjà riches en souvenirs chrétiens. Ces fidèles étaient les descendants de ceux qu'avaient d'abord convertis saint Pierre, lorsqu'il se présenta seul à Rome pour la première fois. C'était sur la voie Appienne que le Prince des apôtres, fuyant malgré lui la persécution, rencontra le Sauveur, qui lui ordonna de rentrer dans Rome et d'aller le représenter sur un nouveau calvaire, dans la nouvelle Jérusalem. Au-dessous de la reine des voies, dont le cours se déroulait au midi dans la plaine onduleuse de la Campanie, entre une double rangée de tombeaux fastueux, parmi lesquels figuraient ceux des Scipions et des Métellus ; les bras vigoureux de cette robuste population avaient creusé, à la voix de Zéphyrin et de Calixte, ce vaste labyrinthe de galeries, connues depuis sous le nom de Catacombes, où les chrétiens se réfugiaient dans les temps de crise, célébraient leurs mystères et ensevelissaient les corps de leurs frères morts pour la Foi. Déjà plusieurs générations de martyrs reposaient en paix sous ces profondes et silencieuses voûtes. Les horribles massacres qui allaient avoir lieu sous les derniers persécuteurs devaient achever de peupler cette vénérable nécropole des témoins de la résurrection du premier-né des morts chrétiens.

Du sein de sa laborieuse retraite, Urbain transmettait ses ordres et ses exhortations aux diverses églises, dont il recevait fidèlement les messages. S'il s'occupait avec un zèle infatigable du salut des âmes et de la propagation de la foi, il pourvoyait aussi, au moyen des ressources toujours croissantes que de

riches familles mettaient entre ses mains, à l'entretien des pauvres et à la dignité du culte. Par ses soins, on ne se servait plus, dans les vingt cinq églises dont se composait déjà la chrétienté romaine, que de vases d'argent.

Les huit premières années de son pontificat s'étaient écoulées au milieu de ces sollicitudes, lorsqu'un martyre éclatant vint lui annoncer que le sien était inévitable et prochain. Nulle famille à Rome n'était plus ancienne et plus illustre que celle des Cæcilius, dont une branche avait adopté et rendu célèbre le surnom de Métellus. L'éclat des diverses magistratures et des consulats, sous la république comme sous l'empire, s'y mariait à la gloire des armes. Au temps d'Urbain et d'Alexandre, la plus belle fleur de cette race de héros était une vierge de vingt et un ans, qui portait le nom héréditaire de Cæcilia ou Cécile. Par la réunion des plus brillantes et des plus aimables qualités, elle était le charme aussi bien que l'ornement de sa famille. Aussi, quoique ses parents fussent retenus encore dans les erreurs de l'idolâtrie, leur complaisante tendresse l'avait laissée s'attacher aux vérités du christianisme, pour lesquelles cette âme pure s'était sentie dès l'enfance un invincible attrait, et en suivre librement toutes les pratiques. Elle apparaissait souvent dans la triste demeure des pauvres et des malheureux, dont elle soulageait la misère et endormait les douleurs. Ceux-ci, heureux de la retrouver dans les assemblées chrétiennes et aux Catacombes, la voyaient, avec une attendrissante admi-

ration, s'agenouiller parmi eux au pied des autels, prier et pleurer avec eux sur les cercueils des martyrs. Urbain ne comptait pas dans ses ouailles d'âme plus humble, plus fidèle et plus généreuse.

Cependant, parmi les jeunes patriciens qui, touchés de tant de charmes et de tant de vertus, aspiraient à sa noble main, ses parents avaient fait choix du vif et brillant Valérien, aussi distingué par l'élévation et la délicatesse de ses sentiments que par les dons extérieurs dont il était orné. Le jour de cette illustre alliance est définitivement fixé et impatiemment attendu par le jeune fiancé, qui s'estime le plus heureux des Romains. Mais d'autres pensées dominent le cœur de Cécile, un plus auguste hymen a déjà fixé ses destinées dans le ciel même. Cette âme, prévenue des plus hautes faveurs, s'est choisi Jésus-Christ pour unique époux, et sous la direction d'Urbain, elle lui a voué solennellement sa virginité. Mais le moyen de résister à l'impérieuse volonté de ses parents qui, étrangers à ces mystères de la foi, et tout préoccupés des grandeurs et des intérêts de la terre, ne sauraient accepter les motifs d'un inconcevable refus ! Que va devenir la timide vierge ? L'inquiétude et l'angoisse agitent et troublent, pour la première fois, cette âme jusqu'à ce moment si calme et si sereine. Dieu envoie aux grands cœurs les grandes épreuves. Celle-ci n'est que le prélude des terribles et glorieux combats auxquels Cécile est destinée. Les ardeurs de la tribulation doivent se mêler à la rosée des douceurs et des consolations célestes pour trem-

per fortement son courage, qui pourra seul, avec l'aide d'en haut, lui assurer la victoire. Avec cette défiance de soi-même, qui, dans les combats du Seigneur, est l'indispensable condition du succès, elle invoque Dieu dans les larmes et les gémissements. Elle appelle à son secours les anges, les saints apôtres fondateurs et patrons de Rome chrétienne, tous les habitants de la cour céleste. Le jeûne et les rigueurs de la pénitence accompagnent son ardente prière. Ses soupirs ont été entendus. L'ange qui veille sur sa destinée a reçu l'ordre de se manifester à ses yeux mortels, pour lui faire connaître qu'il est chargé de veiller sur sa virginité, et prêt à frapper de mort l'audacieux qui voudrait attenter à ce trésor que le ciel s'est réservé.

Le soleil qui doit éclairer le splendide hyménée, sujet de tant de joie et de tant d'alarmes, s'est levé. Cécile s'avance vers le temple dans la parure nuptiale des patriciennes. Une tunique de laine blanche, ornée de bandelettes, unie et pressée sur les reins par une ceinture de la même étoffe et de la même couleur, forme son modeste vêtement, dernière trace de l'antique gravité des mœurs romaines et précieux souvenir de famille dans la maison des Cæcilius. Ceux-ci, en effet, se glorifiaient de compter pour aïeule Cæcilia Tanaquil, la femme et la conseillère de Tarquin l'Ancien, que les talents et les soins du gouvernement ne détournèrent point de la modestie et des occupations de son sexe, et dont les mains royales se plaisaient à filer et à tisser la laine. Les cheveux de Cé-

cile, partagés en six tresses, imitent la coiffure des Vestales. Un voile couleur de flamme dérobe à la foule ses traits pudiques. Déjà la vierge chrétienne est devant les autels des idoles, dont elle détourne les yeux et sa main dans celle de Valérien, auquel elle donne sa foi.

La nuit vient. La nouvelle épouse quittant le toit paternel, est conduite, avec l'appareil accoutumé, dans la demeure de son époux, à travers les flots d'une multitude empressée qui, à la lueur des torches nuptiales, applaudit avec transport à ses grâces modestes. Elle franchit le seuil du palais de Valérien. Celui-ci, qui l'attendait sous le portique, orné de blanches tentures, où se dessinent en festons des guirlandes de verdure et de fleurs, l'introduisit dans la salle du festin des noces. La vierge, qui tremblait loin du péril, a repris, dans le péril même, tout son calme et toute son assurance. Elle compte sur le secours d'en haut qu'elle a imploré, sur la promesse de l'ange qui la protége. Sa douce gaieté, l'à-propos délicat de sa conversation, la dignité et l'affabilité de ses manières, charment tous les convives. Un joyeux épithalame célèbre, pendant le banquet, son union avec Valérien. Aux chants s'unissent les sons harmonieux des instruments. Mais Cécile, fermant l'oreille à ces profanes concerts, s'unissait dans son cœur aux divins concerts des esprits célestes. « Seigneur, disait-elle, en s'appliquant les paroles d'un « roi qui, au sein des grandeurs, exhalait aussi ses « soupirs vers le ciel; Seigneur, conservez mon

« cœur et mes sens dans toute leur pureté, afin que « je paraisse sans rougir devant votre face. » L'Église a consacré le souvenir de ces accents de l'illustre sainte, et elle les redit tous les ans en célébrant son triomphe. C'est peut-être pour honorer ces mélodies intérieures, autant que son habitude de joindre à ses chants pieux les accords d'un instrument, que la chrétienté l'a saluée reine de l'harmonie.

Le mouvement et le bruit cessent enfin dans le palais des jeunes époux. De vénérables matrones, suivant l'usage antique, guident les pas de Cécile jusqu'aux portes de l'appartement nuptial, décoré avec tout le luxe qu'il faut attendre d'un si haut rang, d'une si grande fortune et des habitudes fastueuses d'une société qui supplée à la dignité morale par l'éclat et la pompe des ornements extérieurs. Valérien la suit. Dès qu'elle se voit seule avec lui, au milieu du silence imposant de la nuit, avec cette dignité de contenance qui lui vient de la nature, de l'éducation et de l'inspiration du ciel, mais en même temps du ton le plus naïf et le plus affectueux, elle lui dit : « O mon plus doux et mon plus tendre ami, « j'ai un secret à vous confier ; mais jurez-moi que « vous le garderez inviolablement. » Valérien jure avec empressement que rien au monde ne pourra forcer sa bouche à révéler le secret de Cécile. « Eh « bien, reprend celle-ci, sachez que j'ai pour ami « un ange de Dieu, qui veille sur mon corps avec « une vive sollicitude. S'il reconnaît que vous m'ai« mez d'un cœur sincère et d'un amour pur ; si vous

« devenez le gardien de ma virginité et que vous la « mainteniez entière et sans tache, il vous aimera « comme il m'aime, et vous prodiguera ses faveurs. « Si, au contraire, vous en agissiez autrement à mon « égard, sa fureur s'allumerait contre vous et vous pé- « ririez dans la fleur de votre brillante jeunesse. — Cé- « cile, répond Valérien, si vous voulez que je croie à « votre parole, montrez-moi cet ange. Que je puisse « reconnaître en lui l'ange du Seigneur, et je me « rends à vos désirs. Mais si c'est un autre mortel « qui possède votre cœur, je vous percerai l'un et « l'autre de mon glaive. — Valérien, si vous suivez « mes conseils, si vous consentez à être purifié dans « la fontaine du salut, si vous croyez qu'il est au « ciel un Dieu unique, vivant et véritable, vos yeux « verront l'ange du Seigneur. — Et qui pourra donc « me purifier pour me rendre digne de cette vue? — « Un auguste vieillard. — Où le trouverai-je? — « Sortez de la ville par la voie Appienne ; allez jus- « qu'à la troisième colonne milliaire. Là, vous ren- « contrerez des pauvres qui demandent l'aumône à « ceux qui passent. Ces malheureux, l'objet de ma « constante sollicitude, possèdent mon secret. Vous « les saluerez en mon nom et vous leur direz : Cé- « cile m'envoie vers vous afin que vous me fassiez « connaître le saint vieillard Urbain ; j'ai un message « à lui transmettre. Vous rapporterez exactement « au vieillard mes paroles, et il vous purifiera. A « votre retour, sur le seuil de cette même chambre, « vous verrez le saint ange, qui sera aussi devenu

« votre ami. » Dompté par la grâce et l'amour qu'elle a sanctifié, le fier jeune homme obéit à la vierge : il la quitte aussitôt. Dès les premières clartés de l'aube, il est sur la voie Appienne, se dirigeant, seul, à la hâte, vers la demeure d'Urbain. Toutes choses se passent conformément aux indications et aux prescriptions de Cécile. A la vue de Valérien, au récit de son entretien avec Cécile dans la chambre nuptiale, le pontife s'émeut; il tombe à genoux, il loue, il remercie le Dieu des miséricordes; il appelle avec ardeur ses bénédictions sur le noble époux de Cécile. Tout à coup apparaît, venant du ciel, un vieillard vénérable, couvert de vêtements d'une éclatante blancheur : c'était saint Paul, le grand apôtre des gentils; il tenait dans sa main un livre écrit en lettres d'or : « Lis les paroles de ce livre et crois, » dit-il avec bonté au jeune homme que la céleste apparition avait d'abord saisi de terreur et dont les yeux tombent sur ce passage : « Un seul Seigneur, une seule foi, un seul baptême, un seul Dieu, père de toutes choses. » — « Crois-tu qu'il est ainsi? » lui demande l'apôtre. Valérien, qu'une lumière divine éclaire intérieurement, répond avec force : « Rien n'est plus vrai sous le ciel. » La vision disparut et laissa dans le ravissement le jeune homme et le pontife. Urbain, après avoir initié Valérien aux mystères de la foi, le purifie dans les eaux de la régénération et le renvoie à son épouse. C'en est fait, la pudeur de Cécile a triomphé. Le lion et la brebis, suivant l'expression d'Isaïe, habiteront en-

semble. Le néophyte rentre dans cette chambre, où retentit encore le sublime entretien de la nuit, dont le somptueux ameublement exhale le parfum de la virginité. Il voit Cécile prosternée, priant, les yeux levés vers le ciel, et debout auprès d elle, l'ange resplendissant du Seigneur, qu'il lui est maintenant permis de contempler. L'hôte divin dépose sur la tête de chacun des époux une couronne de rose et de lis; ces lis étaient l'emblème de la virginité, ces roses le présage du martyre. Après avoir conservé familièrement avec eux et exaucé leurs demandes, l'ange remonte au céleste séjour. Quels furent alors les épanchements et les transports de ces deux âmes qui, unies par un nœud sacré, l'étaient encore plus par la même foi, les mêmes faveurs d'en haut et les mêmes espérances! Valérien savourait toutes les joies de sa nouvelle et immortelle vie; et Cécile le félicitait et l'instruisait avec toute l'autorité d'une chrétienne et d'un apôtre. Il ne restait à Valérien de toute sa famille, qu'un frère, nommé Tiburce, qui habitait avec lui le palais paternel. Jamais frères ne furent liés d'une plus tendre affection. Cécile était donc pour Tiburce la plus aimée des sœurs. Les deux époux s'entretenaient encore, lorsque Tiburce, qui ignorait un si merveilleux événement, survint pour les complimenter. En donnant à Cécile le baiser fraternel, il s'étonne de sentir, dans la saison d'hiver, le vrai parfum des fleurs du printemps. C'était l'odeur des roses et des lis dont l'ange avait paré le front de la vierge. Valérien s'empresse de raconter à son frère

chéri les prodiges qui viennent d'éclater et le changement subit qu'ils ont opéré dans son esprit et dans son cœur. Il le presse vivement de l'imiter. Tiburce est frappé de ce récit; mais, avant de se rendre, il veut être éclairé et convaincu. Cécile qui, sous la direction d'Urbain, avait acquis une connaissance approfondie de sa religion, empruntant aux apologistes leurs principales preuves, les expose dans toute leur force, avec ce charme de parole dont Dieu l'avait douée. Il lui fut facile de démontrer combien était puéril et absurde le culte des idoles. Mais elle eut besoin d'insister pour convaincre de la nécessité, de la réalité d'une autre vie et de la vanité de celle-ci un enfant de cette société sensuelle et insouciante qui venait de produire un Héliogabale. Tiburce, plus jeune que Valérien, et d'ailleurs plus ardent et plus impétueux, ne lui cédait point en franchise et en générosité. La vérité lui apparut bientôt dans tout son éclat. Ravi, attendri jusqu'aux larmes, il se jette aux pieds de Cécile; il proteste que, lui aussi, il veut vivre et est prêt à mourir pour la Foi. Cécile, transportée de joie, le relève et le serre dans ses bras. Il se rend aussitôt avec son frère auprès du Saint-Pontife, qui le régénère dans l'eau baptismale. Par la vivacité de sa foi et l'ardeur de son zèle, il étonne, il réjouit Cécile et Valérien, et mérite comme eux d'être visité par les anges.

Réunis sous un même toit, dans la plus tendre et la plus pure intimité, ces trois favoris du ciel offraient un éclatant modèle de toutes les vertus évan-

géliques. Leurs illustres exemples propageaient la Foi parmi les païens, et ranimaient la piété des fidèles, qui s'applaudissaient de compter dans leurs rangs une si glorieuse famille. Eux vivaient au milieu de leurs frères avec simplicité et affabilité, les secourant dans leurs besoins, et les consolant dans leurs maux. Ainsi, un doux commerce de bienveillance, de respect, de généreux sentiments et de dévouement affectueux rapprochait, unissait, dans ces siècles de ferveur, toutes les classes de la société chrétienne. La Foi et la Charité peuvent seules inspirer et maintenir entre les grands et les petits, entre les riches et les pauvres cette harmonie, à laquelle s'opposent et qu'ont bientôt détruite les passions cupides et envieuses des uns, la fierté dédaigneuse et la dureté des autres, l'égoïsme et l'orgueil de tous.

Le retour du printemps et des combats appela aux extrémités de l'empire Alexandre et sa mère, qui le suivait dans ses expéditions les plus lointaines et logeait, comme lui, sous la tente. Mammée, dont l'histoire loue la sagesse et l'habileté, avait donné pour conseillers et pour ministres à son fils encore enfant les hommes les plus versés dans l'étude et la confection des lois. Quelques-uns d'entre eux, tels que Ulpien et Paul, ont laissé dans la jurisprudence un nom aussi imposant qu'il est odieux dans les annales du christianisme. Ces auteurs, ces gardiens des lois de l'empire, au nombre desquelles ils avaient soigneusement conservé toutes les constitutions et tous les édits qui proscrivaient les chrétiens, s'effrayaient

des progrès d'une religion qui, soumettant toute loi à une loi venue du ciel, érigeait dans la conscience un tribunal où le plus humble des citoyens et le dernier des esclaves pouvaient appeler des décisions de la force et de l'autorité. Peut-être ces hommes, attachés par leur profession au culte et au maintien du passé, regardaient-ils le christianisme comme une nouveauté destructive des anciennes lois. A quelles oppositions d'ailleurs ne devait-on pas s'attendre entre la religion d'amour, de charité et de fraternité universelle, et des lois fondées sur un patriotisme exclusif, inspirées par l'égoïsme et souillées par tant de dispositions contraires au respect de la dignité et des droits de l'humanité? Sous un prince ami des chrétiens, ils nourrissaient contre eux une aversion qui, pour être contenue, n'en était que plus profonde. Paul était alors préfet du prétoire. Il avait succédé dans cette dignité à Ulpien, que les soldats prétoriens, toujours indociles et toujours redoutables, avaient impunément massacré, trois ans auparavant, sous les yeux mêmes de l'empereur. Rome avait pour préfet, ou gouverneur civil, Turcius Almachius. Celui-ci, profitant de l'absence et de l'éloignement de l'empereur, s'en prit d'abord, sans bruit et sous divers prétextes, à la foule des chrétiens obscurs. Ce ne fut pas assez pour lui de les condamner aux plus cruelles tortures et au dernier supplice : il prescrivit rigoureusement que leurs corps, comme ceux des plus odieux scélérats, fussent privés de toute sépulture. Inutile fureur! les chrétiens, avec cette piété et ce zèle qui ne se dé-

mentirent dans aucune persécution, parvenaient, au prix de tous les sacrifices, et au péril de leurs jours, à les sauver de la profanation. Valérien et Tiburce n'abandonnèrent point leurs frères dans cette épreuve. Ils allaient au secours des familles auxquelles la persécution, en immolant leur chef ou leurs membres actifs, avait enlevé toute ressource. Ils rachetaient, ils embaumaient à grands frais, et ensevelissaient avec vénération les restes sacrés de ces pauvres, mais généreux témoins de la Foi.

Turcius fut bientôt instruit de leur conduite. Quelque soin qu'il eût d'éviter de se commettre avec les grandes familles pour affaire de christianisme, il ne crut pas pouvoir dissimuler une si formelle infraction à ses ordres. Il espérait d'ailleurs en être quitte pour quelques observations, sans recourir aux voies de rigueur. Des jeunes hommes qui occupaient une position si élevée, auxquels la vie souriait de toutes parts, voudraient-ils la perdre par une obstination et un engouement insensés? Il les mande à sa barre : « Comment, vous, les rejetons d'une si illustre « race, pouvez-vous avoir dégénéré de votre sang « jusqu'à vous associer à la plus méprisable des « sectes? J'apprends que vous dissipez votre fortune « en profusions sur des gens de condition infime, et « que vous ne rougissez pas d'ensevelir, avec toutes « sortes d'honneurs, des misérables qui ont été punis « pour leurs crimes. En faut-il conclure que vous « êtes leurs complices? — Puissions-nous, s'écria « Tiburce, mériter d'être associés à ceux que vous « appelez des misérables ! Puissions-nous imiter leur

« vie sainte et leur mort glorieuse! — Ainsi, reprit « avec ironie le préfet piqué jusqu'au vif, l'univers « entier est dans l'erreur, vous et votre frère, vous « êtes les seuls à connaître le vrai Dieu? — Les chré- « tiens, répliqua fièrement Valérien, ne peuvent plus « se compter dans l'empire. C'est vous qui formez « déjà le petit nombre, semblables à ces planches « qui flottent sur la mer après le naufrage, et qui ne « sont plus destinées qu'à être mises au feu. » Le superbe magistrat le fit aussitôt battre de verges. Enfin, les jeunes patriciens ayant fait une profession explicite de leur foi, traité d'impie et de criminel le culte rendu aux divinités de l'empire, Turcius ordonna qu'ils fussent conduits au temple de Jupiter qui s'élevait sur le bord de la voie Appienne, vers la quatrième colonne milliaire. Là ils devaient brûler de l'encens devant l'idole, ou, s'ils refusaient, avoir la tête tranchée. Maxime, greffier du préfet, fut chargé de conduire les deux chrétiens au lieu de l'épreuve, et de rendre compte ou de leur abjuration ou de leur supplice. En considérant la tendresse qui unit ces généreux frères, leur douce sérénité et leur empressement à quitter la plus belle vie pour une mort qu'il regarde, lui, comme inutile et sans gloire, il ne peut retenir ses larmes : « O noble et brillante fleur « de la jeunesse romaine! leur dit-il, ô frères unis « par un amour si tendre! pourquoi vous obstiner « ainsi dans votre mépris pour les dieux? Quoi! au « moment de tout perdre, vous courez à la mort « comme à un festin? — Si nous n'étions pas assurés,

« lui répondit Tiburce, qu'à cette vie passagère en « succédera une autre qui durera toujours, pensez-« vous que nous montrerions, à cette heure, tant « d'allégresse? » Les deux frères l'entretinrent alors de cette autre vie, dont il n'était pas question dans le monde sceptique et sensuel du paganisme, dont lui-même n'avait jamais entendu parler. « Si j'avais, « ajouta-t-il, la certitude de cette vie future que vous « m'annoncez, moi aussi je serais disposé à mépriser « la vie présente. » Dieu bénit les âmes droites et sincères. Maxime est bientôt convaincu et entièrement transformé; il se déclare chrétien. Différant d'un jour l'exécution des ordres du préfet, il conduit dans sa maison, avec leur escorte, les deux martyrs, qui lui expliquent la doctrine chrétienne. Toute sa famille et les soldats eux-mêmes cèdent à l'entraînement aussi doux qu'irrésistible de leur sainte éloquence.

Dès que la nuit eut étendu ses voiles, Cécile, qu'un message de Valérien avait secrètement avertie de tout ce qui se passait, accourut, suivie de quelques prêtres qui consommèrent l'œuvre divine dans ces cœurs si rapidement conquis à la Foi. Tous demandent et reçoivent le baptême, dont la cérémonie s'accomplit au milieu des actions de grâces, des transports de joie et d'une ravissante union des cœurs. Mais rien ne fut plus admirable et plus touchant que l'entrevue de Cécile et des martyrs, qu'elle était venue embrasser et féliciter sur leur voie triomphale. Ces grandes âmes, qui se trouvaient exilées dans les pompes et

les richesses de la terre, se dirent leurs derniers adieux, en se donnant rendez-vous dans la seule patrie où le bonheur soit complet, où la séparation ne soit plus à craindre. Le retour de l'aurore mit fin à ces entretiens, véritable écho des demeures éternelles. Maxime eut à exécuter la sentence du préfet. Cécile, dont le courage inspiré dominait cette scène sublime, donna elle-même le signal du départ.

Déjà, sur la voie Appienne, Valérien et Tiburce, escortés par Maxime et les soldats, dont le front est encore humide de la rosée du baptême, s'acheminent vers le temple de Jupiter. Que de pieux souvenirs, sur cette route, s'offrent à leur esprit et raniment leur courage ! Vers le sommet de la dernière colline, ils saluent, les larmes aux yeux, sur le tombeau de Cæcilia Métella, le nom chéri dont la Foi a rajeuni et consacré l'antique éclat.

Lorsque, amenés devant l'idole, ils eurent refusé de sacrifier, d'autres bras que ceux des soldats chrétiens firent tomber leurs têtes. A ce moment, le ciel, pour récompenser et confirmer la foi de Maxime, s'ouvrit à ses yeux, qui purent en contempler un instant les splendeurs. « J'ai vu, disait-il, j'ai vu les « âmes de Valérien et de Tiburce, sous la forme de « jeunes épouses parées pour la fête nuptiale, s'en- « voler sur les ailes des anges. » Et ce qu'il disait, il l'affirmait avec serment, avec une conviction si profonde qu'il était prêt à mourir pour l'attester, avec une expression si vraie qu'il persuadait tous ceux qui l'entendaient. Les païens eux-mêmes, à ce

récit, crurent au Dieu de Valérien et de Tiburce, au Dieu qui inspirait de telles vertus et opérait de tels prodiges. Le dévouement des fidèles mit Cécile en possession des saintes et chères dépouilles de son époux et de son frère. Elle les arrosa de ses pleurs, et leur rendit, de ses pieuses et affectueuses mains, les derniers devoirs et les honneurs usités dans la sépulture des martyrs. Lorsqu'elle les eut embaumés, elle les fit déposer dans les catacombes. Sur le marbre de leurs tombeaux furent gravées, avec leur nom, la palme et la couronne, symbole de victoire, auquel on ajoutait souvent l'image du phénix, symbole de résurrection.

Le préfet, à la nouvelle de la défection de son greffier, et des conversions qui l'avaient suivie, fut outré de colère. Il le fit assommer aussitôt à coups de lanières, espèce de fouets dont le bout était armé de balles de plomb. C'était un des tourments réservés aux personnes d'une condition inférieure. Les Romains maintenaient les distinctions du rang et de la naissance jusque dans le dernier supplice. Les chrétiens, au contraire, entouraient des mêmes égards et du même respect la sépulture de tous les martyrs, parce qu'ils avaient tous montré la même piété et le même courage. Cécile voulut que Maxime dormît le sommeil des justes à côté de Valérien et de Tiburce.

Turcius comprit qu'il était temps de s'arrêter dans la voie sanglante où il s'était engagé sans l'autorisation de l'empereur. Mais son honneur ou plutôt son amour-propre de magistrat exigeait encore une satis-

faction : qui ignorait dans Rome que c'était aux conseils et à l'ascendant de la fille des Cæcilius qu'il fallait attribuer ces protestations de christianisme auxquelles l'exemple de Valérien et de Tiburce avait donné tant de retentissement et tant d'éclat? Toutefois, il usa de précautions : au lieu de citer à son tribunal l'illustre matrone, il députa vers elle ses principaux officiers pour l'engager à sacrifier aux dieux. Comme elle vit ces jeunes hommes, pleins d'égards et de respect, embarrassés d'une mission qui répugnait à des gens de cœur : « Concitoyens et « frères, leur dit-elle, écoutez-moi : vous obéissez à « votre magistrat, et, au fond de vos cœurs, vous « avez horreur de sa conduite impie. Quant à moi, « il m'est doux et glorieux de mourir pour Jésus-« Christ. Mais je vous plains, vous qui, avec l'insou-« ciance de la jeunesse, exécutez les ordres d'un juge « inique. » Touchés jusqu'aux larmes, les officiers déploraient qu'une praticienne si jeune, si belle et si vertueuse, allât au-devant des supplices avec tant d'empressement, et ils la conjuraient de ne point livrer au trépas tant de gloire et tant de charmes. « Mourir pour le Christ, leur répondit la vierge, ce « n'est pas sacrifier sa jeunesse, mais la renouveler « et la rendre immortelle. » L'attention qu'ils prêtaient à ses paroles lui prouva qu'ils étaient subjugués par la grâce. « Croyez-vous, s'écrie-t-elle, ce « que je viens de vous dire? — Oui, répondirent-ils « tout d'une voix, nous croyons que le Christ que « Cécile adore est le Dieu véritable. » Elle les en-

gagea à demander pour elle un délai de quelques jours, que le préfet accorda.

Une nuit, ces mêmes officiers et une foule de païens que l'apostolat non moins puissant que doux de Cécile avait convertis, se trouvaient réunis dans son palais. Ce fut un événement bien consolant pour l'Église de Rome et son auguste pontife. Urbain s'y rendit lui-même, et conféra, avec une grande solennité, le baptême à plus de quatre cents personnes de toute condition. De ce nombre fut le jeune Gordien, de noble et riche famille, auquel Cécile, qui avait déjà pris ses mesures pour assurer aux pauvres l'immense fortune dont elle disposait, céda sa magnifique habitation, pour la soustraire à la confiscation et la consacrer aux assemblées des fidèles.

Cécile comparut enfin devant le tribunal de Turcius, toute resplendissante de l'illustration de ses ancêtres et de ses propres mérites. En face du magistrat dont les mains fumaient encore du sang de son époux et de son frère, son calme et sa dignité ne l'abandonnèrent point :

« Jeune fille, lui demanda le juge, frémissant d'un « trouble involontaire à la vue d'une victime dont la « douceur était rehaussée par une auguste et sainte « fierté, quel est votre nom ?— Les hommes m'appel- « lent Cécile; mais mon plus beau nom est celui de « chrétienne. — Quelle est votre condition ? — Ci- « toyenne de Rome, de race noble et illustre.— C'est « sur votre religion que je vous interroge; nous con- « naissons assez la noblesse de votre famille.—Votre

« interrogation n'était donc pas exacte. — D'où vous « vient cette assurance devant moi? — D'une con« science pure et d'une foi sincère. — Ne savez-vous « pas que nos maîtres, les invincibles empereurs, ont « ordonné que ceux qui s'obstineront à se déclarer « chrétiens soient punis, et que ceux qui consentiront « à le nier soient acquittés? — Vos empereurs sont « dans l'erreur aussi bien que vous. La loi dont vous « vous appuyez prouve une seule chose : votre « cruauté et notre innocence. Tout notre crime est « dans notre nom, puisqu'il nous suffit de renier ce « nom pour trouver grâce devant vous. Mais nous « connaissons toute la grandeur de ce nom sacré ; le « répudier serait pour nous la plus odieuse des lâ« chetés. Est-ce un mensonge que vous préféreriez « entendre de notre bouche? En proclamant la vé« rité, nous vous infligeons une plus cruelle torture « que celles que vous nous faites subir. — Finissons« en. Voici les accusateurs : ils déposent que vous « êtes chrétienne. Si vous persistez à refuser de le « nier, vous reconnaîtrez, mais trop tard, votre folie, « quand vous entendrez mon irrévocable sentence. — « L'accusation est mon triomphe, le supplice y ajou« tera son dernier éclat. Vous me taxez de folie? n'est« ce pas contre vous-même que vous devez diriger ce « reproche, pour avoir pu croire que vous me feriez « renier le Christ? — Comment osez-vous me parler « avec cet orgueil? — C'est de la fermeté et non de « l'orgueil, car nous avons ce vice en horreur. » La sainte vengeait ainsi la liberté et la dignité humaines,

en flétrissant le grossier matérialisme de la société de cette époque.

La confusion et le dépit de Turcius étaient à leur comble; mais il n'osa pas recourir à une exécution publique contre une jeune femme qu'entourait tant de prestige. Comment braver l'admiration et le dévouement dont elle était l'objet universel? Il la fit reconduire dans sa demeure, et ordonna qu'elle fût suffoquée dans la salle du bain. Pendant un jour et une nuit, on entretint dans l'hypocauste un véritable incendie. Mais Dieu, renouvelant en sa faveur le miracle qui avait signalé le martyre de saint Jean et de saint Polycarpe, l'entoura d'une atmosphère rafraîchissante, où elle ne cessa de respirer un air pur, sans éprouver la moindre incommodité. A la nouvelle de ce prodige, le préfet envoie un licteur pour trancher la tête à Cécile, dans la salle même où elle était enfermée. Troublé de la dignité de la victime, l'exécuteur frappe d'un bras mal assuré trois coups de hache, qui n'atteignent pas le dernier fil de la vie; et, comme la loi défendait d'en frapper un quatrième, il s'enfuit confus et effrayé. Les chrétiens, qui attendaient au dehors que le sacrifice fût consommé, entrent en foule par les portes de la salle que le licteur a laissées ouvertes. Ils voient Cécile étendue sur les dalles de marbre, inondée de sang, mais respirant encore, et tournant vers eux ses regards avec un doux sourire. Ils s'empressent auprès d'elle, recueillent son sang dans des linges, et étanchent ses blessures, qui sont reconnues mortelles. Tous ces néophytes qui lui

doivent le bienfait de la foi, tant de pauvres dont elle a assuré l'existence, et qu'elle a convoqués de préférence, dans ce moment solennel, comme les amis de l'Époux, entourent en pleurant sa couche sanglante. Urbain, qui, sur ses instances, était logé depuis quelques jours dans son palais, pour la mieux préparer au martyre, vint bénir son départ pour le ciel, où il avait espéré la précéder, et d'où elle devait bientôt lui tendre elle-même la palme glorieuse. Enfin, après trois jours d'une triomphante agonie, on la vit se recueillir, ses bras retombèrent l'un sur l'autre, ses yeux se fermèrent, et elle rendit doucement son âme à Dieu. Urbain, aidé de quelques diacres, transporta secrètement son corps dans le lieu des catacombes destiné à la sépulture des souverains Pontifes : distinction nouvelle, mais justifiée par les dons extraordinaires que Dieu avait départis à l'illustre sainte.

Le martyre de sainte Cécile hâta celui du père des fidèles, que l'autorité soupçonna de détenir l'opulente succession qui déjà s'était secrètement écoulée dans le sein des pauvres. Recherché avec un redoublement de fureur, il fut enfin découvert, et eut à son tour la tête tranchée, un mois après le mort de Cécile.

Le retour de l'empereur mit fin à ces violences. Il dut les blâmer sans doute, mais eut-il la force d'en punir les auteurs? Le christianisme de Mammée elle-même, s'il est vrai qu'elle ait été chrétienne, n'alla pas non plus jusqu'à contredire les intérêts de l'ambition ou de la politique.

Pontien avait succédé à Urbain dans la chaire apostolique. Les conseillers de l'empereur obtinrent, à force d'obsessions, que le nouveau pape fût relégué dans une île déserte des côtes de Sardaigne. Alexandre ayant porté, en 235, ses armes victorieuses dans la Germanie, y fut immolé, avec sa mère, par ses propres soldats, dans la treizième année de son règne et la vingt-sixième de son âge. La justice de Dieu châtie ordinairement en ce monde, comme de méchants princes, les princes faibles qui n'ont pas osé le confesser devant les hommes, et que leur malheureuse faiblesse ne décharge pas de la responsabilité des iniquités dont elle est la cause. A la tête de la conspiration était un ancien pâtre de Thrace, du nom de Maximin, que sa valeur avait élevé par degrés aux premiers rangs de l'armée: celle-ci le proclama aussitôt empereur. Il avait été, sous le bouclier, bon soldat et bon général ; sous le pourpre, ce fut une bête féroce qui rompit toute modération et recommença le carnage des chrétiens.

Sainte Cécile, malgré l'injustice qui, au dernier siècle, s'était attaquée à sa mémoire, n'a pas cessé d'être considérée comme une des plus grandes gloires du christianisme. Son front resplendit toujours de la triple auréole de la virginité, de l'apostolat et du martyre. Aussi, sa touchante et héroïque histoire a-t-elle, dans tous les temps, excité l'admiration et ravivé la piété des fidèles, comme, pendant sa vie, ses douces exhortations et ses illustres exemples gagnèrent à Jésus-Christ une foule d'adorateurs.

Faudrait-il craindre aujourd'hui que, au milieu de l'attiédissement de la Foi et de l'amollissement des mœurs, cette merveilleuse existence ne déplût et ne décourageât par sa sublimité même ? Une société toute sensuelle se révolte contre la pensée de tant de zèle, de tant de pureté et de tant d'héroïsme : la perfection lui paraît folie. Mais les disciples de l'Évangile savent que Dieu lui-même s'est proposé aux hommes pour modèle, et que le Sauveur a dit à tous : « Soyez parfaits, comme votre Père céleste est par- « fait. » Le même oracle a déclaré que le royaume des cieux souffre violence. Néanmoins la conquête en est plus ou moins difficile, plus ou moins magnifique la récompense qui en doit être le prix. Toute milice a sa hiérarchie de mérite et de gloire ; toute armée doit montrer ses héros d'élite et d'éclat ; comme la valeur, la Foi a ses prodiges. Ces miracles d'héroïsme, loin d'abattre les cœurs, relèvent les sentiments et les espérances de la foule, enflamment son émulation, et, sans demander à tous les mêmes sacrifices, rendent chacun plus exact à sa tâche, et obtiennent du chrétien des derniers rangs de la milice sainte la fidélité dans les petites choses, en lui montrant un but plus élevé que celui où il doit tendre. Tous ne sont pas appelés, comme sainte Cécile, à la gloire de la virginité ; mais tous le sont à la pudeur et à la modestie. Le culte de la virginité pénètre, épure, assainit et embellit tout le corps social, dont le libertinage et l'amour effréné des plaisirs sont l'ignominie, la dissolution et la ruine. C'est à la cé-

leste influence de cette vertu angélique que l'union conjugale et les chastes amours doivent leur honneur, leur charme, leur force et leur durée. Sur ce point, comme sur tant d'autres, le polythéisme n'avait-il pas payé d'avance les prémices de ces nobles instincts, par le culte qu'il rendait à Diane et à Minerve ? Le même sentiment avait inspiré l'institution des Vestales : tristes vierges pourtant, condamnées à entretenir, dans des temples somptueux, mais solitaires, un feu perpétuel, elles qui n'avaient pas dans le cœur le véritable feu sacré, dont la flamme de leurs autels n'aurait dû être que le symbole. Dieu ne se contredit pas dans ses œuvres, et l'Évangile n'est point, même dans ses plus hauts conseils, une loi contre nature, mais le développement, le couronnement, la sanction et l'aspiration la plus sublime de la loi naturelle. Oui, c'est la même main qui a gravé cette loi dans le cœur de l'homme, tracé le Décalogue et donné l'Évangile.

SAINT CYPRIEN.

L'Afrique et l'Égypte donnèrent, à cette époque, un glorieux exemple de l'alliance du génie et de la Foi : dans la patrie de sainte Potamienne et de sainte Perpétue, la semence divine ne devait pas être moins fécondée par les lumières des docteurs que par le sang des martyrs.

Alexandrie, outre sa nombreuse population, qui en faisait la seconde ville de l'empire, y occupait peut-être le premier rang par sa situation, qui l'avait rendue le centre du commerce du monde et du savoir philosophique et littéraire de tout l'Orient. Elle était, sous ce dernier rapport, l'héritière d'Athènes. Mais la philosophie platonicienne, qu'on allait y étudier de toutes parts, avait beau se transformer au contact de l'enseignement chrétien, elle n'en voyait pas moins arriver, avec un désespoir mal dissimulé, le moment où elle serait réduite au silence par une voix plus autorisée que la sienne.

La Foi eut de brillantes destinées au milieu des splendeurs de la ville des Ptolémées, chef-lieu d'une nombreuse chrétienté, qui avait eu pour fondateur et pour premier évêque saint Marc l'évangéliste, le disciple chéri, le confident, le représentant de saint Pierre. Aussi cette ville formait-elle, avec Rome et Antioche, dans lesquelles avait siégé le Prince des apôtres lui-même, les trois grands patriarcats de l'Église des premiers siècles. Dans son sein, à côté de l'école si renommée des Néoplatoniciens, s'était élevée une école chrétienne, dont l'origine remontait jusqu'à saint Marc. Destinée d'abord à l'instruction des catéchumènes, cette institution, par la nature des questions qui s'y traitaient, par la science de ses maîtres et par la nécessité de réfuter les erreurs des sophistes païens, devint dans la suite elle-même, sans abandonner l'enseignement religieux et élémentaire, une haute académie, dont la gloire devait être plus du-

rable et les leçons plus fructueuses que celles des fameuses écoles de la Grèce.

Pendant que le christianisme, à la fin du IIe siècle, respirait enfin sous le fils de Marc-Aurèle, l'école chrétienne d'Alexandrie commença d'attirer les regards même des païens, sous la direction de Panténus, savant philosophe, que la douce et touchante sublimité de l'Évangile avait enlevé à l'orgueil du Portique. Parmi ses auditeurs, se trouva, à son insu, un jeune homme de distinction et de haute espérance, qui d'Athènes était venu dans la capitale de l'Égypte pour s'instruire dans la philosophie de Platon. Attiré d'abord par la réputation du sage chrétien, il fut bientôt ravi de la beauté et de la sainteté de sa doctrine, et, comme Justin, il embrassa avec transport la vérité qu'il avait cherchée, comme lui, avec ardeur et bonne foi : c'était Clément d'Alexandrie.

Ses lumières, la pureté de ses mœurs et la ferveur de sa piété l'ayant rendu digne du sacerdoce, l'évêque Démétrius lui confia le soin d'expliquer la doctrine chrétienne, à la place de saint Panténus, qui fut choisi pour aller prêcher la foi aux extrémités de l'Orient, et passa plusieurs années chez les Indiens. Clément joignait à la science philosophique, à une profonde connaissance des divines Écritures, les charmes de la diction, et il a laissé de beaux et savants ouvrages, où la pureté du goût attique tempère l'éclat de l'imagination orientale. Un seul trait suffit pour caractériser son éloquence : « Combien de

« femmes s'occupent uniquement de parer leur corps! « Que leur âme soit négligée, peu leur importe. « Toutes à l'extérieur, elles ne pensent point à la « vraie beauté, qui est celle de l'âme. Elles m'offrent « l'image de ces temples de l'Égypte, dont le porti- « que, soutenu par de riches colonnes, éclate d'or et « de pierres précieuses. Pénétrez dans l'intérieur : la « divinité que vous vous attendiez à y voir, c'est « quelqu'un de ces animaux bien mieux faits pour la « fange de leur marais que pour un temple. Otez « l'idole du temple, dépouillez-la de ses parures « étrangères, arrachez le masque : il n'y a plus rien « qui ne doive inspirer le dégoût et le mépris. » Clément, qui avait tant ajouté à la gloire de l'académie chrétienne, fut surpassé à son tour par le plus illustre de ses disciples, Origène.

Celui-ci n'eut pas besoin de chercher péniblement et loin de lui la vérité. Elle l'accueillit à sa naissance, se pencha sur son berceau et dirigea ses premiers pas. Son père, Léonide, homme considérable et chrétien zélé d'Alexandrie, l'instruisit avec un tendre soin dans les lettres humaines, en même temps que dans la piété. Les leçons de saint Clément, secondées par l'insatiable avidité d'apprendre de cet enfant extraordinaire, achevèrent de développer ses facultés et complétèrent son instruction. Sa science et son génie, il en consacra les prémices, dès ses jeunes ans, à la défense et à la propagation de la Foi, avec un enthousiasme que ni la persécution, ni les contradictions de toutes sortes, ni, plus tard, les glaces de

l'âge ne purent refroidir. A seize ans, son père ayant été arrêté comme chrétien, en 302, il veut l'aller joindre dans la prison et mourir avec lui. Sa mère est obligée, pour l'en empêcher, de renfermer ses habits. Il écrit alors à son père pour l'exhorter au martyre et le rassurer sur la seule chose qui pût inquiéter ce chrétien généreux, le sort de sa famille. Léonide se montra digne d'un tel fils : quelques jours après il paya de sa tête sa constance dans la Foi.

Placé, dès l'âge de dix-huit ans, à la tête de l'académie chrétienne, Origène lui donna une splendeur qui éclipsa l'enseignement païen. Catéchumènes, jeunes gens, hommes faits, païens et chrétiens, tous les âges, toutes les classes se pressaient autour de lui pour entendre sa parole, dont sa douceur, son affabilité, sa modestie et son désintéressement doublaient la puissance. Les philosophes de l'école rivale venaient écouter ses leçons, le consultaient, et le citaient souvent comme une autorité à leurs disciples. Pour les intelligences cultivées, il faisait précéder de l'enseignement des lettres, des mathématiques, de l'astronomie et de la philosophie, l'exposition du dogme et de la morale évangélique. Quelques Pères de l'Église ont regardé la philosophie de Platon comme une préparation aux vérités révélées, comme propre à dissiper les préjugés de l'idolâtrie, mais non en ce sens que le christianisme soit un simple développement de la philosophie antique, à laquelle il était si supérieur par l'autorité et l'origine de ses enseignements descendus d'en haut, et nullement

puisés aux sources de notre faible raison. Saint Clément d'Alexandrie affirme même que ce philosophe, dans ses voyages en Orient, avait connu les livres sacrés des Hébreux, auxquels, nouveau Prométhée, il avait dérobé les quelques étincelles du feu céleste qui reluisent dans ses ouvrages.

Les fruits de l'enseignement d'Origène justifièrent l'affluence de ses auditeurs : on compte parmi ses disciples des saints et des évêques illustres, et une foule de martyrs. De son côté, le fils de Léonide ne démentit jamais ses premiers sentiments envers ceux qui souffraient pour Jésus-Christ. Il les accompagnait devant leurs juges, les visitait dans les fers, assistait à leur supplice, les encourageait, non-seulement par sa présence, mais encore par son geste ou ses paroles. Combien de fois il exposa sa vie en remplissant ces devoirs de zèle ou d'affection ! Son influence et son crédit, dans l'Église d'Orient, furent tels, qu'aucune œuvre importante et difficile ne semblait pouvoir s'y accomplir sans sa coopération. Les évêques l'appelaient au sein des conciles, l'autorisaient, même avant son admission aux ordres sacrés, à prendre la parole et à instruire dans les assemblées des fidèles, lui confiaient le soin de convaincre ou de confondre les chefs d'hérésie. Un des évêques les plus distingués d'Arabie, étant tombé dans l'erreur, s'y obstinait et résistait à toutes les instances et à l'autorité des autres évêques réunis en concile. Origène, qu'ils lui députèrent, put seul venir à bout, par le charme de sa parole, autant que par l'ascendant

de sa science, de ramener à l'Église ce fils chéri qui, dans la suite, la consola d'un instant d'égarement par sa fidélité inébranlable à la vérité.

Ses travaux d'écrivain furent immenses. Personne peut-être ne l'a jamais égalé par la facilité et la fécondité du génie. Sept secrétaires suffisaient à peine pour écrire sous sa dictée; il composa, dit-on, plus de six mille volumes. Parmi ceux qui ont échappé au naufrage du temps, le meilleur ouvrage, le seul qui nous soit parvenu dans le texte grec, est le traité contre Celse. Ce dernier, philosophe de la secte d'Épicure, vivait du temps d'Adrien. Après s'être converti à l'Évangile, n'ayant pu obtenir, à cause du peu de confiance que sa conduite inspirait, d'être promu aux premiers emplois de l'Église, il se vengea en publiant contre le christianisme et son divin fondateur un recueil d'injures et de calomnies, dont le titre, *Discours de vérité*, était le premier mensonge. Celse, esprit léger, mais subtil, captieux, railleur et tranchant, faisait impression sur la foule frivole et passionnée. Pour lui répondre avec avantage, il fallait un écrivain qui, comme Origène, possédât tout à la fois l'habileté de la dialectique, la vigueur du raisonnement, la grâce et l'éclat du style. Aussi, la réfutation fut-elle complète. Elle a toujours été considérée comme la démonstration la plus solide, la plus achevée et la mieux écrite de la divinité du christianisme.

Cependant les lettres latines rivalisaient de gloire avec les lettres grecques, dans la défense de la Foi.

A Carthage, vers l'an 180, Tertullien, fils d'un centenier militaire, après une jeunesse dissipée, frappé de l'héroïsme des martyrs, se recueille, demande le baptême, est ordonné prêtre, et tourne vers la religion et les travaux de l'esprit toute l'ardeur d'une âme passionnée, toutes les inspirations d'un mâle génie. Il s'empare de la langue altérée de Cicéron, dont il se fait un idiome particulier, qui étonne par l'originalité et l'énergie de l'expression, l'éclat des images, la force et l'impétuosité du raisonnement. Il y a de la dureté dans son style, c'est du fer; mais, comme on l'a dit, de ce fer il a forgé d'excellentes armes, dont se sont servis à l'envi tous les moralistes et orateurs sacrés. Ses nombreux ouvrages étincellent de traits heureux, qui sont devenus comme les aphorismes, les axiomes de la théologie chrétienne. Son chef-d'œuvre, pour le fond et pour la forme, est son *Apologétique aux gentils*, qui aurait dû arracher le glaive des mains des persécuteurs, et qui servit du moins à les couvrir de confusion devant l'opinion et la conscience humaine. C'est l'apologie du christianisme la plus renommée, parce qu'elle est la plus ample, et sans contredit la plus éloquente :

« Avons-nous jamais cherché, dit il à l'empereur « et aux magistrats romains, à nous venger de l'a« charnement qui nous poursuit ? Une seule nuit, « avec quelques flambeaux, c'en serait assez si, « comme on affecte de le dire, sans le prouver et « même sans le croire, nous étions des malfaiteurs, « s'il nous était permis de rendre le mal pour le

« mal. Mais à Dieu ne plaise qu'une religion divine « ait recours à des pratiques coupables pour se venger ou qu'elle se laisse abattre par les épreuves! « Si, au lieu de conspirer sourdement, nous voulions « agir en ennemis déclarés, nous ne manquerions ni « de forces ni de troupes. Les Maures, les Marcomans, les Parthes eux-mêmes, quelque nation que « ce soit, renfermée après tout dans ses limites, « est-elle plus nombreuse qu'une nation qui n'a d'autres bornes que l'univers? Nous ne sommes que « d'hier, et déjà nous remplissons tout, vos villes, « vos îles, vos places fortes, vos bourgades, vos conseils, vos camps, vos tribus, vos décuries, le palais, le sénat, la place publique : nous ne vous laissons que vos temples. Ne serions-nous pas bien « propres à la guerre, même à forces inégales, nous « qui nous laissons tuer volontiers, si ce n'était une « de nos maximes qu'il vaut mieux souffrir la mort « que la donner? Sans même prendre les armes, « sans nous révolter, pour vous combattre nous n'aurions qu'à nous séparer de vous. Si cette multitude de chrétiens vous quittait pour se retirer dans « quelque contrée reculée, vous seriez assez punis « par la perte de tant de citoyens de tout état. Vous « seriez effrayés de votre solitude, du silence, de « l'étonnement du monde, qui paraîtrait comme « mort. Vous chercheriez à qui commander, et il « vous resterait plus d'ennemis que de citoyens. »

Il ne faudrait pas laisser ignorer à la jeunesse de pareils morceaux, ne serait-ce que pour lui appren-

dre quels hommes c'étaient, même sous le rapport de l'éloquence, que les Pères de l'Église.

Le traité des *Prescriptions*, où Tertullien foudroie les hérétiques, est son ouvrage le plus estimé après l'*Apologétique*. Hélas! il y prononçait peut-être d'avance sa propre condamnation. Ce fier génie, ayant eu à se plaindre de quelques prêtres romains, eut à son tour le tort de confondre les personnes avec la doctrine, et son ressentiment le jeta dans l'hérésie des Montanistes, dont il finit pourtant par se désabuser. Eut-il le bonheur de revenir complétement à la Foi apostolique qu'il avait si bien défendue? Aucun monument ne l'atteste. Origène aussi avait avancé quelques propositions inexactes, dont les hérétiques abusaient et que l'Église a dû condamner; mais il ne s'y obstina point, et il se montra toujours soumis à l'autorité chargée de veiller sur le dépôt de la Foi. Ce qui fait l'hérétique, ce n'est pas d'errer avec bonne foi, mais de persister, de s'entêter dans l'erreur que l'Eglise a condamnée. Origène, on le reconnaît à la suavité de son style, était doux et humble de cœur. Cette vertu évangélique manqua peut-être à Tertullien, et les livres saints renferment, contre les âmes dures et superbes, un anathème confirmé par de nombreux et terribles exemples. Les ouvrages que Tertullien avait composés avant sa chute ont conservé leur crédit et leur autorité dans l'Église. Lisons le maître, disait en parlant de ses ouvrages saint Cyprien, cet autre enfant de Carthage, que Dieu suscita, quelques années après Tertullien et au déclin

d'Origène, pour défendre et glorifier à son tour cette Foi toujours immortelle, malgré les trahisons et les défaillances de quelques-uns de ses enfants.

Cyprien, né dans le paganisme, descendait d'une illustre et opulente famille; son père était sénateur. Une éducation digne de son rang et une étude passionnée des lettres et de la philosophie firent briller de bonne heure l'heureux génie dont la nature l'avait doué. La gloire littéraire était, à cette époque, l'un des premiers titres à l'admiration. Ses concitoyens obtinrent de lui qu'il ouvrît un cours public d'éloquence.

Cyprien menait, comme les païens de son temps, une vie tout à la fois laborieuse, sensuelle et fastueuse, lorsqu'une circonstance, qu'on pouvait appeler un événement, vint changer cette destinée. A son entrée dans le monde, un homme d'un bel esprit, d'une instruction variée, faisait par les agréments de sa conversation les délices de la haute société de Carthage. Il avait étudié tous les systèmes, ne s'était fixé à aucun, admettait ou rejetait, suivant son caprice, l'existence de Dieu et sa Providence. Sa véritable idole, au fond, c'était lui-même. Il honorait pourtant fort exactement les déités païennes, dont le culte ne contrariait ni sa vanité ni ses passions; mais il poursuivait de ses sarcasmes et de son mépris les chrétiens, qu'il regardait comme les plus vils et les plus odieux des hommes. Son nom était Cæcilius. L'an 240 environ, il fit un voyage à Rome, qu'il avait longtemps habitée. Il y revit ses amis, entre autres

Minutius Félix et Octave, tous deux anciens compagnons des illusions et des égarements de sa jeunesse, tous deux avocats distingués. Minutius était l'un des jurisconsultes les plus renommés de son siècle. On se trouvait à la saison de l'année où les homms du barreau se délassent de leurs pénibles labeurs. Minutius conduisit ses amis à Ostie. Dans une de leurs promenades, comme ils passaient devant une statue du dieu Sérapis, Cæcilius la salua par quelques signes de respect. Octave, qui, de même que Minutius, avait depuis quelque temps embrassé le christianisme, ne put dissimuler combien il déplorait l'aveuglement de ceux qui adoraient encore les idoles. Une discussion sur la religion s'engage alors entre Cæcilius et Octave, qui prennent Minutius Félix pour arbitre du débat. Les trois amis étaient assis au bord de la mer; Cæcilius fit avec sa vivacité et son esprit ordinaire le procès à la religion nouvelle. Quand il eut cessé de parler, Octave, qui l'avait écouté en silence, traça, avec autant de force que de calme et de douceur, une vive et fidèle peinture des folies et des hontes du culte des faux dieux, à laquelle il opposa la sublimité de la doctrine des chrétiens et la pureté de leur morale. Minutius n'eut pas besoin de décider la question : « Je m'avoue vaincu, s'écria Cæcilius; mais ma dé« faite est une victoire. Octave triomphe de moi, et « je triomphe de l'erreur, des préjugés et des pas« sions. Un nouveau lien nous unira désormais : la « même foi et les mêmes espérances. » Ce changement subit ne fut pas l'effet de l'inconstance du ca-

ractère, mais le fruit de l'opération intérieure de la grâce, qui inspirait les paroles d'Octave. C'était surtout par vanité et par passion que Cæcilius s'était montré jusque-là si léger et si inconséquent. Il puisa dans la sincérité de sa foi la gravité de l'esprit, des sentiments et de la conduite.

De retour à Carthage, il y édifia les fidèles par une fervente et solide piété, qui lui mérita, plus tard, d'être appelé aux fonctions du saint ministère. Il fut jusqu'à sa mort un apôtre dévoué de cette religion qui avait été tant de fois l'objet de ses dédains et de ses railleries. Son zèle affectueux s'attacha particulièrement au jeune Cyprien. Celui-ci délibéra longtemps. Il lui en coûta de soumettre l'orgueil du philosophe à l'autorité des faits et des enseignements divins. Sa volonté se montra plus rebelle encore que son intelligence. Déjà son esprit, convaincu par les raisonnements de Cæcilius et éclairé de la lumière d'en haut, admirait les rapports intimes qui unissent la raison, la conscience et la Foi; mais son cœur frémissait à la pensée de se détacher de tous les objets qui l'avaient séduit et le retenaient captif. Lui, élevé au sein du luxe et des honneurs, et, comme il dit, au milieu des faisceaux; accoutumé aux agréments d'une société brillante et enjouée, aux hommages d'une foule de clients empressés; lui qui, jouissant dans le monde païen de toute la considération d'un sage et d'un honnête homme, savait, de son propre aveu, allier avec cette prétendue sagesse la volupté et les plaisirs, pourrait-il s'astreindre à une vie sobre, re-

tirée, humiliée, pénitente? Tenterait-il de rompre des chaînes que leur charme rendait indissolubles, des penchants nés de son tempérament, des habitudes qui étaient devenues une seconde nature? Cependant, au milieu de tout ce tumulte des passions, la conscience ne cessait de lui crier : « Courage, Cyprien! Quoi qu'il en coûte, allons à Dieu. » Il obéit enfin à cette voix ; il se lève, et, foulant aux pieds son propre cœur, il s'élance généreusement au baptême. Dès ce moment, c'est lui-même qui l'atteste, il s'opéra au fond de son âme une transformation complète : ce qui restait obscur devint lumineux; ce qui paraissait impossible lui fut facile; il prit en dégoût le faste et l'orgueil de la vie, se sentit de l'attrait pour l'humilité de l'Évangile, et trouva dans la folie de la croix, non-seulement la vraie sagesse, mais aussi le vrai bonheur.

La vocation de Cyprien n'était pas une vocation commune : aussitôt après sa conversion, qui eut lieu la deux cent quarante-sixième année de Jésus-Christ et environ la trente-cinquième de son âge, il vendit ses vastes possessions, parmi lesquelles étaient compris de magnifiques jardins, situés sous les murs de Carthage, et il en distribua le prix aux pauvres. Un an s'était à peine écoulé, et l'illustre néophyte, par une exception que justifiait sa science, l'ardeur et la sincérité de sa foi, fut élevé au sacerdoce. L'an 248, l'assemblée des fidèles de Carthage le proclama évêque. Il voulut se dérober par la fuite à cette dignité ; mais le peuple chrétien accourut à sa demeure, et, à force

d'instances, obtint son consentement. Ce choix fut approuvé par les évêques, et la suite des événements fit voir combien il était conforme aux desseins de la Providence.

Carthage, qu'avaient renversée les Scipions, fut rebâtie, sous Auguste, à côté des ruines où s'était assis Marius vaincu et proscrit. Saccagée encore par les Vandales, au ve siècle, brûlée et détruite enfin sans ressources, au VIIe, par les Sarrasins, elle est aujourd'hui disparue de la terre. Au temps de saint Cyprien, elle avait recouvré un éclat qui n'était pas indigne de l'antique splendeur de la rivale de Rome. Peu s'en fallait qu'elle ne comptât autant d'habitants qu'Alexandrie ou Antioche. La magnficence de ses édifices, le riant aspect des jardins et des maisons de campagne qui l'environnaient, la fertilité de ses terres, cultivées par d'industrieux laboureurs, la faisaient considérer comme l'un des premiers ornements de l'empire.

Mais ses destinées chrétiennes, pendant les siècles qui s'écoulèrent entre son rétablissement et sa chute définitive, sont bien plus dignes d'attention que sa destinée temporelle. Son histoire profane ne rappelle, en effet, que quelques alternatives terribles de puissance et de catastrophes, sans autres résultats pour la postérité que les éternelles leçons des vicissitudes humaines. Les souvenirs, au contraire, de Carthage chrétienne ne parlent pas moins au cœur et à l'esprit par l'héroïsme et les vertus de ses martyrs et de ses confesseurs, que par les définitions de ses conciles,

sanctionnées par l'Église dans le sacré dépôt de ses vérités et de sa discipline. Noms vénérés d'Augustin et de Cyprien, combien votre auguste, votre douce et bienfaisante majesté fait pâlir les noms trop fameux d'Amilcar et d'Annibal ! Comme l'âme chrétienne aime se reposer, sur le paisible tableau des vertus évangéliques, de l'effrayant spectacle de tant de sang et de ruines !

Les violences de la sixième persécution, ordonnée, l'an 235, par Maximin, n'avaient pas atteint les églises d'Afrique. Ce barbare, après un règne odieux de trois ans, perdit la couronne par le même crime qui la lui avait acquise, et tomba à son tour sous les coups de ses propres soldats. Aussi l'église de Carthage, à la faveur d'une paix d'environ un demi-siècle, s'était-elle prodigieusement accrue. Mais nulle part les mœurs n'étaient plus dépravées que dans les contrées africaines ; nulle part la Foi n'était tombée dans un plus déplorable état de refroidissement et de langueur. La contagion, après avoir infecté une partie considérable de fidèles, avait gagné plusieurs membres du clergé, des évêques même. Quelle difficile et laborieuse tâche était donc imposée au nouvel évêque de Carthage, qui était en même temps le primat de la province d'Afrique ! Mais aussi, pour remplir cette mission, dans quel autre aurait-on trouvé une si merveilleuse réunion des plus solides et des plus brillantes qualités ? Cyprien n'était pas seulement un homme éminent par le génie, la science et la piété ; toute sa personne était ornée de ces dons qui relèvent le mérite par le charme

qu'ils exercent sur l'imagination et sur les cœurs. Il avait la parole facile, éloquente, affectueuse, des manières distinguées et affables. Une franche et modeste gaîté épanouissait sa noble figure. Jamais, peut-être, il ne se rencontra un plus heureux tempérament de douceur et de dignité. Depuis sa conversion, son vêtement était simple, mais propre et convenable. Il évitait en tout la singularité, la rigueur extérieure, tout ce qui, sans nécessité et sans utilité, peut choquer ou rebuter autrui.

Telle est en effet la règle ordinaire de conduite indiquée par la modération chrétienne. C'est ainsi qu'on a vu sainte Cécile cacher les austérités du cilice sous les riches parures auxquelles la condamnait le rang de sa famille. Néanmoins, les voies par lesquelles Dieu conduit les saints sont diverses, et il en est d'exceptionnelles qui, dans certaines circonstances, font mieux ressortir et sont plus propres à imprimer profondément dans les cœurs l'abnégation et le détachement évangéliques. La singularité des formes, lorsque, bien loin d'être le fruit du caprice et de l'orgueil, elle est inspirée par une généreuse immolation de soi-même et un dévouement sincère à Dieu, est digne de respect et d'admiration. L'époque où vivait saint Cyprien en offre un exemple remarquable.

A Comane, ville d'Asie, que Strabon compare à Corinthe pour la richesse et pour le luxe, les habitants, nouvellement convertis, désiraient un évêque pour leur Église. Ils prièrent celui de Néocésarée, saint Grégoire, célèbre par ses talents, ses vertus et ce don

extraordinaire des miracles qui l'a fait surnommer le Thaumaturge, de se rendre au milieu d'eux, afin de les diriger dans un choix si important, et de faire lui-même la cérémonie du sacre. Au jour désigné pour l'élection, les fidèles s'étant réunis, les principaux demandèrent à saint Grégoire un sujet qui, par sa naissance et par ses talents, fût digne des augustes fonctions auxquelles il serait destiné. Le saint évêque leur représenta que, dans le choix des ministres de l'Église, il ne fallait pas regarder à la condition, ni attacher trop d'importance à la science profane, mais qu'on devait considérer avant tout les vertus et le zèle. Cette observation n'étant pas trop du goût de ces hommes délicats: « S'il en est ainsi, dit celui qui pré-« sidait l'assemblée, il n'y a qu'à prendre Alexandre « le charbonnier. — Et quel est cet Alexandre ? » demande l'évêque. Comme le charbonnier se trouvait parmi les assistants, quelqu'un le lui amène aussitôt en riant. C'était un jeune homme couvert de haillons, de poussière et de fumée. La vue de cette figure, au milieu de l'assemblée, excita un rire général. L'hilarité dont il était l'objet ne lui fit rien perdre de son air calme, assuré et modeste. Le mystère caché sous cet extérieur si vil n'échappe pas au Thaumaturge. Alexandre est forcé d'avouer qu'il n'était pas né dans ce métier, et que, pour l'exercer sans être connu, il a quitté sa famille et son pays. « Dès ma première « jeunesse, ajouta-t-il, je me sentis appelé de Dieu à « vivre dans toute la pureté du célibat; mais comme « j'étais, à ce qu'il paraît, assez bien fait de corps, et

« que j'entendais vanter ma figure et mes manières, « je fus alarmé des dangers qui, dans le monde, me- « naçaient mon innocence, et, pour échapper au mal- « heur de plaire, je choisis ce métier et ce vêtement. » Cette explication mit fin à toute moquerie. Dans leur étonnement, tous admiraient la sagesse de l'évêque de Néocésarée, ou plutôt l'inspiration divine qui l'avait dirigé dans cette circonstance. Lorsque Alexandre, après avoir pris des habits conformes au rang dont saint Grégoire le jugeait digne, reparut dans l'assemblée, sa bonne mine, sa noble contenance, le discours simple, mais plein de sens et de science des choses de Dieu qu'il adressa aux fidèles, lui gagnèrent tous les cœurs et tous les suffrages. Il gouverna dignement pendant plusieurs années l'église de Comane, où il termina, en 250, son ministère par la gloire du martyre.

Le grand homme placé à la tête de l'église de Carthage s'appliquait tout entier à y faire refleurir les mœurs et la piété. La persécution vint interrompre son œuvre pacifique; mais, en voulant la détruire, elle en hâta l'accomplissement.

Après Alexandre et Maximin, trois éphémères empereurs qui, dans l'espace d'une année, rougirent successivement de leur sang la pourpre impériale, ne s'occupèrent pas des chrétiens. Gordien le Jeune, enfant de quatorze ans, sous la sage et habile direction de son beau-père Misithée, s'illustrait par sa douceur et par ses victoires, lorsque, dans la cinquième année de son règne et la dix-neuvième année de son âge, il

fut massacré par l'ambitieux Philippe qui, estimant peu d'occuper le second rang dans l'empire, voulut passer au premier.

Après ce crime, Philippe lui-même régna avec modération et avec une bienveillance marquée pour les chrétiens. Mais, l'an 249, l'armée de Pannonie s'étant révoltée, Dèce, envoyé pour la faire rentrer dans le devoir, aima mieux se laisser proclamer empereur par les rebelles et marcher, à leur tête, contre son maître et son bienfaiteur. Philippe, vaincu sous les murs de Vérone, subit la loi du talion : ses lâches soldats ne surent se venger de leur défaite qu'en portant sa tête au vainqueur. Il ne servit de rien à l'impératrice Otacilia, qui se trouvait à Rome, de chercher dans les rangs des prétoriens un asile pour son fils, âgé de douze ans et déjà cher aux Romains pour les espérances que donnaient ses belles qualités. Ces barbares et insolents mercenaires pouvaient-ils être plus fidèles que la fortune ? Ils égorgèrent le jeune prince sous les yeux de sa mère.

Suivant quelques autorités, Philippe, converti au christianisme, aurait voulu le pratiquer, si le christianisme avait pu approuver son forfait et le laisser impuni. Il s'était soumis, dit-on, à la pénitence que lui avait imposée un évêque ; mais il ne l'accomplit point. On croit être plus certain de la conversion d'Otacilia, dont la religion ressembla trop à celle de Mammée, puisqu'elle n'eut pas la force de désapprouver un crime qui donnait la couronne à son époux et la promettait à son fils.

Dèce avait pris à tâche de n'imiter de Philippe que sa coupable ambition. Il se hâta donc de proscrire les chrétiens, que protégeait son prédécesseur. Le sanglant édit arriva à Carthage dans les premiers jours de l'année 250. En l'absence du proconsul, les magistrats municipaux usèrent de tempéraments. Les chrétiens étaient bannis et jetés dans les fers ; leur sang ne coulait pas encore. Cependant l'amphithéâtre avait plusieurs fois retenti du cri : « Cyprien aux lions ! » Les païens l'avaient vu, lors de sa conversion, avec un dépit manifesté par de mordantes, mais impuissantes railleries, porter dans le camp des chrétiens l'illustration de la naissance, du rang et du génie. Son zèle à ranimer et à propager la Foi, son habileté et ses succès dans l'administration de son église, avaient redoublé la rage de la foule idolâtre, que sa mort seule pouvait satisfaire. Cyprien n'était ni chrétien ni évêque pour reculer devant le sacrifice de sa vie, si ce sacrifice avait été avantageux à ses frères et agréable à Dieu. Non, comme tous les grands chrétiens de cette héroïque époque, il était affamé du martyre ; mais il dut céder aux instances de son peuple, et se conserver pour l'éclairer et le fortifier dans l'affreuse tourmente qui se préparait. Il confie le soin de ce troupeau chéri à des ministres sûrs et dévoués, parmi lesquels se trouvaient deux évêques, et cherche une retraite peu éloignée de Carthage.

L'arrivée du proconsul fut le signal de cruautés inouïes. Cette persécution, qui est comptée la septième, trouva encore moyen d'enchérir sur les pré-

cédentes, et, dans aucune province, elle ne fut exercée avec plus de rigueur qu'en Afrique. Son caractère distinctif fut la durée et la diversité des tortures. L'épouvante saisit tous ces prétendus fidèles qui avaient retenu, en entrant dans l'Église, ou repris plus tard les sentiments et les habitudes des païens. L'apostasie naquit du relâchement de la piété et de la mollesse des mœurs. Ce furent principalement les riches qui donnèrent le scandale d'une honteuse défection, et justifièrent l'anathème prononcé contre eux par le Sauveur. Ces hommes attachés par-dessus tout à leurs biens ou à leurs emplois, aux commodités et aux plaisirs de la vie, comment auraient-ils pu goûter et mettre en pratique la maxime de Tertullien ; « Le martyre est la dette de la Foi ? » On les vit, prévenant toute poursuite, accourir d'eux-mêmes, se presser autour des magistrats et demander avec un lâche empressement à sacrifier. Toutefois, le plus grand nombre de ces chrétiens énervés furent ceux qui, sans avoir directement ou publiquement apostasié, sollicitèrent auprès des agents du pouvoir et obtinrent à prix d'argent des déclarations constatant qu'ils avaient satisfait à l'édit de l'empereur.

Cyprien, en apprenant dans sa retraite ces tristes nouvelles, s'attendrit sur le sort des chrétiens tombés, bien plus qu'il ne s'indigna contre eux : « Je suis « navré, écrivit-il à son clergé, du malheur de nos « frères qui, renversés par la violence de la persécu- « tion, ont entraîné avec eux une partie de nos en- « trailles, et nous ont frappé du même coup qu'ils

« ont reçu. Les larmes seules conviennent à notre « douleur ; laissons de côté les paroles pour pleurer « nos blessures et la ruine d'un peuple autrefois si « nombreux. » Ce fut avec ces larmes qu'il recommanda de ne pas les abandonner, mais de leur tendre la main pour les aider à se relever et à rentrer dans la communion chrétienne par un sincère repentir et une pénitence efficace.

Malgré ces nombreuses et douloureuses pertes, le christianisme ne fut point vaincu à Carthage. Les prisons regorgeaient d'intrépides confesseurs, qui moururent pour la Foi ou lassèrent par leur constance les persécuteurs et les bourreaux. Leur exemple encouragea les faibles et fit rougir les apostats. Cyprien, d'ailleurs, n'était pas réellement absent : ses entrevues secrètes avec quelques-uns des fidèles, ses fréquents messages, ses exhortations, son blâme ou ses éloges le rendaient présent avec son autorité, ses vertus, ses qualités et tout leur prestige. Sa sollicitude et sa prévoyance s'étendirent à tout ; ceux que la persécution avait privés de leurs biens furent secourus ; l'Eucharistie fortifia et consola secrètement ceux qui souffraient dans les cachots ; on recueillit avec soin la dépouille mortelle des martyrs, on honora avec piété leur mémoire.

Le fruit de cette persécution, où l'on signale un plus grand nombre d'apostasies que dans aucune autre, fut une épuration générale de l'Église, qui, après l'avoir renouvelée, devait lui donner bientôt

un plus vigoureux accroissement. Partout les mêmes effets manifestèrent ce dessein de la Providence.

Alexandrie, qui n'eut guère moins de chutes à déplorer que Carthage, glorifia par ses légions de confesseurs et de martyrs le haut enseignement chrétien dont l'avaient pénétrée Clément et Origène, et donna le gage de cet attachement à la Foi catholique qui en fit plus tard un si puissant rempart contre l'hérésie. Origène lui-même, dont le zèle s'exerçait alors à Césarée de Palestine, confirma par son exemple les exhortations qu'il avait si souvent faites aux autres. Par sa constance dans les chaînes et dans les tourments, il déjoua le calcul des persécuteurs, qui avaient compté que l'apostasie du maître serait le signal de la défection générale. Rendu à la liberté, il finit paisiblement, peu de temps après, sa carrière à Tyr, âgé de soixante-neuf ans.

Un prêtre de Smyrne, nommé Pionius, vénéré et affectionné des païens eux-mêmes pour son beau caractère, sa sagesse et son éloquence, releva avec éclat l'étendard de la Foi, tombé ignominieusement des mains d'Eudémon, évêque apostat de cette église humiliée. En vain le proconsul joignit ses instances à celles du peuple attendri; en vain on différa son supplice pour l'engager à simuler au moins quelque offrande aux dieux; sa fidélité fut inébranlable, et, sur le bûcher où il expira, la joie dont son âme était inondée semblait éteindre les feux qui consumaient son corps.

L'affront que le christianisme avait reçu de la dé-

sertion de l'évêque de Smyrne fut encore vengé par la confession célèbre d'Acace, évêque d'Antioche de Pisidie. L'ayant cité à son tribunal, le proconsul de cette province, confiant en son habileté pour le raisonnement et pour la réplique, se flatta de réduire au silence ce généreux défenseur de la religion du Christ. L'interrogatoire devint une discussion, dans laquelle le chrétien montra une telle supériorité de raison et d'évidence, qu'on eût dit que le juge était l'accusé, et l'accusé le juge. Le proconsul, confondu, pensa qu'il en devait référer à l'empereur. A la lecture du procès-verbal, le despote fut si charmé des réponses d'Acace, qu'il lui plut de le faire élargir, et de transférer le proconsul au gouvernement de la Pamphylie.

Près de Troade, trois chrétiens comparaissaient devant un proconsul d'un tout autre caractère que les deux précédents, devant le cruel Optime. L'un de ces chrétiens, qui s'était fait remarquer par une ardeur présomptueuse, envoyé le premier au supplice et déjà près d'expirer, perd patience et offre l'encens aux idoles. Aussitôt après, il tombe en frénésie, se roule à terre et rend l'esprit dans d'horribles convulsions. « Misérable! s'écrie du sein de la foule une « fille de seize ans, nommée Denyse, misérable! pour « échapper à un instant de douleur, tu te précipites « dans des tourments éternels. » Amenée devant le proconsul, elle se déclare chrétienne en dépit de toutes les menaces. L'indigne magistrat essaye alors de la faire corrompre par deux jeunes débauchés : sa pudeur fut aussi invincible que sa foi. Le lende-

main, de la maison où elle était detenue, elle entendit un grand tumulte parmi le peuple, et vit qu'on allait lapider les deux autres confesseurs. Elle échappe à ses gardiens, vole au lieu de l'exécution, et se joignant aux martyrs : « Je veux mourir ici avec vous, « leur dit-elle, pour vivre avec vous dans le ciel. » Elle ne fut arrachée à ce supplice que pour avoir la tête tranchée.

Lorsqu'une religion inspire une telle vertu et de tels dévouements, cette religion est divine, et il n'est au pouvoir ni des hommes ni de l'enfer d'arrêter son triomphe.

Cependant un abus plus funeste encore que la persécution et l'apostasie affligeait l'église de Carthage, et suscitait à son évêque des difficultés qui réclamèrent toute son énergie et toute sa prudence. Tel était dans cette église, malgré son relâchement, l'ascendant de la Foi, que les apostats, ceux surtout qui, par l'influence de leur position et de leur fortune, avaient su échapper à l'éclat d'une abjuration solennelle, songèrent, dès qu'ils virent le feu de la persécution se ralentir, à rentrer dans les rangs des fidèles. Mais comme ils ne redoutaient guère moins que le martyre les humiliations et la durée des peines canoniques, dont la sévérité était alors adaptée aux temps et aux mœurs, ils obtinrent, par leurs importunités et de vaines protestations de repentir, de leurs frères qui confessaient généreusement la Foi, des billets d'admission dans la société sainte. L'Église, dès l'origine des persécutions, avait accueilli

ces demandes, écrites pour ainsi dire avec le sang des martyrs, comme des lettres de grâce ayant la vertu d'une véritable indulgence : juste et touchant hommage qu'elle rendait à leur mémoire, en les autorisant à se faire les dispensateurs de ce trésor inépuisable de mérites dont elle est seule dépositaire. Sa tendre et maternelle condescendance admettait cette indulgence comme un adoucissement, comme une diminution des châtiments qu'elle infligeait aux pécheurs, indulgence qu'elle proportionnait à leurs dispositions et aux circonstances, mais non pas comme une exemption complète de toute manifestation extérieure d'humiliation et de repentir. Jamais surtout elle n'avait accordé ni pu accorder la rémission de la peine, sans que l'absolution de l'offense eût précédé. Que fit-on, néanmoins, à Carthage? Les apostats, sans aucune pénitence, sans avoir même fait l'aveu de leur faute, ni reçu l'imposition des mains de l'évêque ou du clergé, furent admis, par la cruelle indulgence de quelques prêtres, aux divins mystères et à l'Eucharistie. Le mal venait aussi de l'imprudence des confesseurs et des martyrs; quelques-uns d'entre eux, mus par un zèle plus généreux qu'éclairé, prodiguèrent, sans précautions et sans discernement, ces billets, où ils demandaient la paix non-seulement pour celui auquel la lettre était accordée, mais encore, y était-il dit, pour tous les siens. Le zèle et la sagesse de Cyprien ne furent point en défaut dans une conjoncture aussi critique. Il représenta aux confesseurs, avec tous les égards

qui leur étaient dus, qu'après avoir imité le courage des martyrs qui les avaient précédés, ils devaient imiter leur circonspection, et se montrer, comme eux, les plus zélés à maintenir les règles de l'Évangile et la discipline de l'Église. Il engagea les fidèles à faire comprendre à leurs frères qui étaient tombés, qu'il était indispensable pour eux de recourir à la pénitence et de se soumettre aux conditions sans lesquelles la paix qu'ils obtiendraient à contre-temps serait, non pas un remède, mais un poison. Il rappela aux prêtres que c'était à eux de veiller sur l'observation des lois de l'Église, de faire respecter la sainteté de ses mystères, et de dissiper les illusions des faux pénitents. Il leur prescrivit de différer jusqu'à son retour la réconciliation des apostats, avec menace de retirer les fonctions du saint ministère à ceux qui contreviendraient à ces dispositions. Cependant les résistances ne cessèrent pas encore. Le confesseur Lucien, qui, après avoir courageusement supporté les tortures et les emprisonnements, avait répandu des billets de paix avec la plus indiscrète profusion, poussa la condescendance jusqu'à la témérité, et, se faisant chef de parti, écrivit à son évêque, au nom et sans l'aveu de ses compagnons de souffrances, pour lui demander impérieusement de recevoir à la communion de l'Église tous ceux auxquels les martyrs et les confesseurs avaient donné la paix. Ces emportements irréfléchis augmentèrent l'agitation des esprits remuants et indociles, que l'autorité et l'ascendant de Cyprien avaient déjà peine à contenir, et qui le

taxaient de roideur et d'excessive sévérité. Celui-ci, sans se laisser ébranler, recommanda à son clergé de s'en tenir à sa première décision, ajoutant qu'après son retour, cette affaire serait traitée en commun, en présence et avec l'avis du peuple fidèle. En attendant, il s'assura de l'assentiment des évêques les plus considérés de l'Afrique et de l'approbation du Saint-Siége. Cette conduite ferme et modérée porta ses fruits : les sacriléges prétentions des apostats furent repoussées, la sainteté de la discipline fut maintenue.

Le schisme cependant était venu au secours des faux pénitents. Lorsque Cyprien fut porté, malgré lui, sur le siége de Carthage, par l'élan si spontané des fidèles, quelques prêtres, qui avaient lieu de redouter son zèle et ses lumières, avaient inutilement cherché à contrarier son élection, et s'étaient attristés de la joie commune. Ils alléguaient pour prétexte l'inexpérience du néophyte. Cyprien, qui était seul de leur avis, fut aussi le seul qui ne s'offensa pas de leur opposition. Mais sa douceur et ses témoignages d'affection sincère, s'ils leur firent dissimuler leur haine pour le moment, ne purent l'éteindre au fond de leur cœur. Cette haine, qui se manifestait en toute occasion, éclata surtout dans le différend relatif à la réconciliation des apostats. Parmi ces dissidents se signalèrent le prêtre Novat et le diacre Félicissime. Rejetant alors tout masque, ils poussent les hauts cris contre ce qu'ils appellent un rigorisme désespérant, et, offrant aux apostats une paix toute gratuite,

ils en attirent plusieurs à eux, séduisent même quelques confesseurs. Les rebelles se mettent aussitôt à tenir des assemblées sur une montagne voisine, s'intitulent la véritable église et anathématisent quiconque demeurera attaché à l'autorité de Cyprien. Celui-ci, instruit de tant d'audace, ordonne aux évêques et aux prêtres qui le remplaçaient à Carthage, de frapper d'excommunication les promoteurs du schisme. Ce coup de vigueur produisit l'effet que le prélat s'était proposé. La faction foudroyée fut réduite à l'impuissance. Ses vains éclats ne servirent qu'à montrer sa confusion, tandis que la voix du pasteur légitime retentit avec autorité et triompha dans les cœurs des fidèles.

Qu'étaient-ils, après tout, ces prêtres qui prétendaient en remontrer à leur saint et illustre évêque et se soustraire à son pouvoir? Novat avait détourné les deniers destinés aux veuves et aux orphelins, relégué et laissé mourir de faim son père dans un village. Continuant, à ce qu'il paraît, contrairement à la règle établie et constamment suivie depuis les temps apostoliques, à vivre avec sa femme en exerçant les fonctions du saint ministère, il avait fait périr, en la maltraitant, l'enfant qu'elle portait dans son sein ; en sorte qu'on a pu dire qu'il avait été le parricide de son père et de son fils. Déjà prévalait contre lui la voix accusatrice de l'opinion publique, et il allait être déposé, lorsque la persécution vint le sauver. Félicissime valait-il mieux ? Esprit inquiet et brouillon comme Novat, convaincu comme lui de fraudes et de

rapines, il était encore accusé des désordres de mœurs les plus révoltants.

Après avoir troublé l'Église de Carthage, Novat quitte l'Afrique et va s'attaquer à l'Église romaine elle-même. Les circonstances lui semblaient favorables. Le pape saint Pontien était mort, en 235, dans l'exil auquel Alexandre Sévère avait eu la faiblesse de le condamner. Saint Anthère, qui lui succéda, ne gouverna l'Église que pendant un an. Vint ensuite le glorieux et fécond pontificat de saint Fabien. Le martyre ayant enlevé celui-ci, l'an 250, au commencement du règne de Dèce, le Saint-Siége, à raison de la violence de la persécution, demeura vacant pendant plus de seize mois. Ce fut aux membres du clergé qui, en attendant l'élection du chef des fidèles, dirigeaient les affaires de l'Église romaine et de la chrétienté entière, que Cyprien soumit la question des apostats. La belle lettre qu'ils lui adressèrent pour approuver son sentiment et sa conduite, avait été rédigée par Novatien, homme éloquent sorti de la secte des stoïciens, dont il avait malheureusement retenu, avec le savoir, la dureté et l'orgueil. Aussi, lorsque saint Corneille fut sacré évêque de Rome, au mois de juin 251, avec l'assentiment du peuple, suivi de l'adhésion de toutes les églises, Novatien, jaloux qu'un autre lui eût été préféré, s'éleva contre un choix pourtant si digne et si légitime. Novat survint alors. Secondé par ses intrigues, l'audacieux Novatien se fit clandestinement ordonner évêque de Rome par trois évêques, gens simples et rustiques, qu'on

avait trompés et attirés à Rome de quelque coin de l'Italie. Pour se faire reconnaître comme successeur de saint Pierre, il écrivit aussitôt à tous les évêques des lettres astucieuses, qui furent presque partout repoussées. Tel fut le premier des antipapes. Novat, qui, à Carthage, avait plaidé si chaudement la cause des apostats, soutint, à Rome, avec Novatien, que, pour ceux qui dans la persécution avaient désavoué leur foi, l'Église n'avait plus de pardon. Ces impitoyables sectaires, qui prohibaient aussi les secondes noces, se dénommèrent *les purs*. Insensés ! comme si l'homme ne devenait pas aussi méprisable, plus haïssable encore et plus maudit de Dieu, par ces contradictions de la mauvaise foi et ces emportements de l'orgueil, que par la corruption même des mœurs !

Dans cette même année 251, Dèce exerçait sur les bords du Danube, contre les Scythes qui avaient envahi la Mésie, sa valeur et son habileté dans la guerre. Sa prudence habituelle lui fit pourtant défaut. Poussant avec une fougue inconsidérée les ennemis qu'il avait réduits par de nombreuses victoires à la dernière extrémité, il s'enfonça et disparut dans un marais, où son corps ne put être retrouvé. Gallus, son général, dont le perfide conseil l'avait, dit-on, engagé dans ce mauvais pas, fut aussitôt reconnu par l'armée. La mort de Dèce interrompit la persécution dans toute l'étendue de l'empire.

Un changement de proconsul l'avait déjà fait cesser à Carthage. Cyprien avait reparu au milieu de son

peuple, transporté de joie de le revoir rajeuni et fortifié par ses pertes mêmes.

Le premier soin du prélat fut d'assembler les évêques de la province, qui refusèrent d'admettre les députés de Novatien, confirmèrent l'excommunication prononcée contre Félicissime et ses adhérents, et déterminèrent les conditions auxquelles les apostats repentants seraient reçus dans l'Église. L'année suivante, lorsque le danger du scandale causé par l'abus des billets des martyrs fut moins à craindre, un second concile, sur la proposition même du primat, apporta à ce point de la discipline de nouveaux tempéraments.

Toutefois, une circonstance vint ranimer pour un instant les espérances du schisme et lui faire tenter encore un infructueux effort.

Le dernier concile n'avait pas voulu entendre la cause de quelques évêques, déjà condamnés et déposés par d'autres conciles pour apostasie ou pour conduite criminelle. Dans leur dépit, ces évêques, au nombre de cinq, ordonnèrent un faux évêque de Carthage, Fortunat, l'un des prêtres qui, l'année précédente, avaient été frappés d'excommunication.

Ce nouvel excès de sacrilége audace, auquel s'associèrent à peine quelques-uns des anciens apostats, ne produisit qu'indignation et mépris parmi le clergé et les fidèles de Carthage. Mais une députation de ces insubordonnés, à la tête de laquelle figurait l'inévitable intrigant Félicissime, d'abord repoussée à Rome avec l'horreur qu'elle méritait, circonvint le Saint-

Siége par une trame si bien ourdie d'intrigues et de calomnies, que le pape saint Corneille, ébranlé par leurs instances et leurs clameurs, en vint à se plaindre à saint Cyprien, dont les messages au reste avaient été retardés par les vents contraires, de n'avoir pas été informé de ce qui s'était passé au sujet de Fortunat. On doit pardonner au Saint-Siége d'avoir accueilli quelquefois avec une facilité qu'on serait tenté de trouver extrême ces sortes d'appel, et mis de l'empressement, de la vivacité même dans l'exercice d'un droit établi, au fond, en faveur des opprimés. Aussi Cyprien se justifia-t-il avec respect, quoique avec toute la dignité d'un évêque légitimement élu, qui, dans les plus rudes traverses, avait fait ses preuves d'attachement à l'unité de la Foi apostolique. « Je « ne parle pas, disait-il dans sa réponse, des fraudes ni des autres crimes dont ces schismatiques se « sont rendus coupables envers l'Église ; mais il y « en a un sur lequel il n'est pas permis de me taire.

« Dès le premier jour de la persécution, lorsque la « trahison était toute récente, que les autels, les « mains et, pour ainsi dire, la bouche des apostats « fumaient encore de l'abominable encens des sacri- « fices, ils n'ont pas cessé de communiquer avec eux « et de les détourner de la pénitence. Puis ils ont « établi, hors de l'Église et contre l'Église, une as- « semblée de leur faction, composée d'une troupe de « gens qui ne veulent pas satisfaire à Dieu pour leurs « crimes. Après cela, ils osent passer la mer et por- « ter des lettres à la chaire de Pierre et à l'église

« principale, qui est la source de l'unité du sacer-
« doce, sans penser que ceux à qui ils s'adressent
« sont ces Romains dont l'Apôtre a si hautement loué
« la foi, et auprès de qui l'infidélité ne peut trouver
« accès. Mais quelles raisons ont-ils d'y aller et d'y
« porter la nouvelle d'un faux évêque établi contre
« les évêques véritables ? Il ne faut pas que ceux qui
« nous sont soumis courent çà et là, et mettent la di-
« vision entre les pasteurs du troupeau. Mais il faut
« qu'ils plaident leur cause au lieu même où ils peu-
« vent avoir des accusateurs et des témoins de leurs
« crimes. Pourquoi ce petit nombre de désespérés
« ne trouve-t-il pas suffisante l'autorité des évêques
« d'Afrique, qui les ont déjà jugés et condamnés?
« Oui, leur cause a été examinée, la sentence pro-
« noncée, et il est indigne de la gravité des évêques
« qu'on leur pût reprocher d'être légers et incon-
« stants. »

Lui qui avait si énergiquement combattu, de concert avec saint Corneille, l'implacable doctrine de Novatien, il lui fallut repousser le reproche d'inflexibilité que lui adressaient les partisans de Fortunat. Dans cette apologie de sa conduite, il se montra tout entier avec sa bonté, sa fermeté, sa chaleureuse et splendide éloquence :

« L'Église n'est ici fermée à personne. Nous sommes
« prêts à recevoir avec indulgence, avec douceur,
« tous ceux qui se présentent. Je souhaite que tous
« reviennent ; je me relâche autant que je puis ; je
« dissimule beaucoup ; je n'examine pas en toute ri-

« gueur les fautes commises contre Dieu ; je pèche « peut-être moi-même par trop de facilité. J'em- « brasse avec joie et avec amour ceux que ramène « un vrai repentir et qui confessent humblement leur « faute. Mais s'il en est qui croient rentrer dans l'É- « glise par des menaces et non par des prières, qui « veulent en enfoncer les portes par la terreur et « non se les faire ouvrir par la satisfaction et par les « larmes, qu'ils sachent que le camp invincible de « Jésus-Christ ne se laisse pas forcer par l'insolence « des hommes. Le pontife de Dieu qui s'appuie sur « l'Évangile et en défend les préceptes, peut être tué, « mais il ne peut être vaincu. Faut-il donc abandon- « ner la dignité de l'Église catholique, afin que ceux « qui y président soient jugés par ceux qui sont « dehors? Alors que reste-t-il, sinon que l'Église cède « au Capitole, que les prêtres se retirent, emportant « l'autel du Seigneur, et que les idoles, avec leurs « autels profanes, passent au milieu de notre sanc- « tuaire ? »

Cette affaire, une fois connue, était toute jugée, et elle ne pouvait altérer l'harmonie de principes et de sentiments du pape et du primat.

Gallus ne laissa pas longtemps les chrétiens tranquilles. Plongé, à Rome, dans l'indolence et les plaisirs, de la même main avec laquelle il comptait aux Goths et aux Perses le prix d'une paix honteuse, il signait l'ordre d'offrir partout aux dieux des sacrifices solennels et de contraindre les chrétiens d'y participer. Une peste affreuse, s'associant à l'œuvre

des barbares, ravageait alors l'empire. On se plut à rejeter sur le nouveau culte la cause du courroux céleste, qu'il aurait fallu attribuer aux crimes et aux excès de toute sorte de la société païenne, dont ses empereurs lui donnaient l'exemple, à son obstination à repousser la vérité, à répandre par torrents le sang des chrétiens.

A Néocésarée, pourtant, les païens ne partagèrent pas ces cruelles préventions. Une fête pompeuse ayant attiré dans leurs murs une telle affluence d'étrangers que l'espace manquait pour la célébration des jeux, la foule impatiente poussa ce cri : « Jupiter, fais-nous « de la place. — Aveugle que vous êtes, leur fit dire « l'évêque saint Grégoire, leur compatriote, qu'ils « vénéraient pour son éloquence, ses vertus, et les « prodiges qu'il avait si souvent opérés sous leurs « yeux; aveugles que vous êtes, combien je vous « plains! vous aurez bientôt plus de place que vous « ne voudrez. » En effet, au milieu de cette multitude ivre d'amusements et de plaisirs, la peste éclate tout à coup et se propage comme un incendie. Les chants joyeux se changent en cris plaintifs, les chœurs de danse en convois funèbres. On voit des malades se traîner au bord des fontaines pour chercher un rafraîchissement qu'ils n'y trouvent point. Les temples se remplissent de suppliants qui expirent au pied des autels. D'autres se rendent vivants dans leurs tombeaux, pour s'assurer au moins de n'être pas privés de sépulture. Sans ressource humaine contre la colère divine, abandonnés de leurs idoles impuissantes,

ils appellent à leur secours l'évêque des chrétiens. Sa présence et ses prières chassent de demeure en demeure le spectre horrible, et avec lui l'idolâtrie. La ville, sauvée du fléau, se convertit tout entière. Le thaumaturge, qui avait commencé son ministère, à Néocésarée, avec dix-sept chrétiens, eut la consolation de n'y laisser, en mourant, que le même nombre d'idolâtres.

La peste vengeait les martyrs, et proportionnait ses rigueurs aux violences de la persécution qui avait précédé. L'Afrique fut le principal théâtre de la justice divine, comme elle l'avait été de la cruauté des bourreaux. Carthage était encombré de morts et de mourants. Les païens éloignaient de leurs habitations et exposaient dans les rues et sur les places publiques les personnes les plus chères, que la contagion avait atteintes : la peur et l'égoïsme étouffaient dans les cœurs la voix du sang et de l'amitié. Dans cet effroi général, les chrétiens se montrèrent dignes de leur foi. A la voix de leur évêque, ils prodiguent leurs soins et leur argent, non-seulement à leurs frères, mais encore aux païens eux-mêmes, à ces infortunés surtout que repoussaient (ô honte du monde antique ajoutée à tant d'autres hontes!), que repoussaient leurs propres familles, que délaissaient leurs lâches magistrats. S'il ne fut pas accordé à saint Cyprien, comme à saint Grégoire, d'arrêter tout à coup la contagion par un pouvoir surnaturel, dont Dieu gratifie qui il lui plaît, il l'adoucit au moins par des prodiges de charité. Cette charité eut un autre résul-

tat : elle le réhabilita, avec les siens, dans l'opinion de la foule, que rendirent enfin plus juste l'excès du malheur et le spectacle d'un si touchant héroïsme. L'amphithéâtre ne retentit plus des cris barbares qui avaient recommencé à la publication des édits de Gallus. La persécution céda à l'admiration et à la reconnaissance. On pardonna d'être chrétiens à des hommes qui bravaient la mort pour sauver leurs ennemis.

Ce fut à l'occasion de cette peste que le saint docteur composa le traité de *la mortalité*, pour justifier la Providence, qui fait tomber les fléaux, de même qu'elle fait lever son soleil sur les bons et sur les méchants. « Ce qui fait fléchir la foi de quelques-uns, « disait-il aux fidèles, c'est que la contagion n'épargne « pas plus le chrétien que l'idolâtre. Mais la foi du « chrétien serait-elle donc une sauvegarde contre tous « les maux, un pacte qu'il a signé avec le siècle pour « se repaître en toute sécurité de ses chimères? « Toutes nos douleurs ici-bas, que sont-elles après « tout, qu'un laborieux enfantement des joies de l'a- « venir? La fragilité de la chair et les conditions de « notre naissance nous sont communes avec le reste « des hommes. Habitants de ce monde, nous sommes « unis au genre humain par les liens d'un même « corps. Toute la distinction consiste dans l'esprit « qui nous anime, dans notre foi, qui fait notre con- « solation et notre espérance. — Les adversités, « avait-il déjà dit en traitant le même sujet dans un « discours adressé à un magistrat païen, ne sont des

« peines que pour celui qui met toute sa joie et toute « sa gloire dans le monde. Celui-là s'afflige d'y être « mal, qui ne peut être bien ailleurs; qui, au sortir « de cette courte et fragile vie, ne doit avoir devant « lui qu'une éternité de douleurs. Pour nous, les « maux présents nous affectent peu; la perte de nos « biens ou de notre santé ne nous arrache ni larmes « ni murmures. Comme nous vivons plus par l'esprit « que par la chair, ce qui est pour vous un supplice, « n'est pour nous qu'une épreuve. Croyez-vous que « vos souffrances et les nôtres soient égales, lorsque « nous souffrons d'une manière si différente? Chez « vous, la plainte, l'impatience, le désespoir; de « notre côté, une soumission toujours calme, toujours « forte, toujours reconnaissante envers Dieu. Aucun « de nous ne cherche ici ni joie ni prospérité; mais « il demeure doux, paisible et ferme contre toutes « les révolutions, attendant, au milieu des ruines « d'un monde qui croule, le grand jour de l'accom- « plissement des promesses divines. »

Quels hommes que ces chrétiens dont un pinceau fidèle traçait ainsi le portrait! Qu'ils laissent loin derrière eux ces sages de l'antiquité païenne, avec leurs superbes maximes exprimées dans un si brillant langage, si inconséquents ou si vains dans leur conduite! Aussi les premiers ont-ils vu le monde entier déposer ses préjugés et ses terribles penchants devant l'éloquence de leurs actions, autrement persuasive que celle des paroles, tandis que les seconds, ces parleurs de vertu, ont vu leur enseignement, souvent

magnifique, échouer devant l'orgueilleuse impuissance de leurs discours et le honteux démenti de leurs actes.

Une autre calamité vint affliger le cœur de Cyprien, et en manifester encore la miséricordieuse tendresse. Le nom romain avait perdu au dehors tout son prestige, et n'était pas plus respecté aux frontières du midi qu'aux frontières du nord. Des hordes sauvages, qui n'avaient jamais subi le joug de l'empire, s'élancent tout à coup sur la Numidie, d'où elles se retirent impunément, après s'y être repues de sang et de pillage, traînant à leur suite une multitude de captifs. Parmi ces captifs se trouvaient beaucoup de chrétiens, entre autres des enfants, des femmes, des jeunes filles. Cyprien était la Providence visible de l'Afrique. Vers lui se tournaient les espérances et les supplications des provinces dévastées. Après avoir mouillé de ses pleurs les lettres qui lui annonçaient ce désastre, il fait un touchant appel à la compassion et à la générosité de son peuple. Carthage régénérée s'émut aux larmes et aux accents de son évêque; des sommes considérables furent recueillies et employées à racheter les infortunés tombés aux cruelles et cupides mains des barbares.

Gallus mourut, l'an 253, comme mouraient alors les empereurs, de la main de ses soldats, après avoir été trahi à son tour par un de ses généraux. L'honnête Valérien, qui vengea sa mort, et qui, dans les fonctions de censeur, s'était acquis l'estime et l'affection de tous les gens de bien, monta sur le trône. Son

avénement fut une nouvelle aurore de paix et de faveur pour les chrétiens. Juste appréciateur de leurs vertus, Valérien s'empressa de les appeler aux postes de confiance ; son palais était peuplé de fidèles. Jamais ils n'avaient joui d'un tel crédit, comme ils n'avaient jamais été aussi nombreux. A quoi servaient donc les plus violentes persécutions, sinon à vérifier de plus en plus le grand mot de Tertullien : « Le « sang des martyrs est une semence de chrétiens ! »

L'Église profita de sa liberté pour assurer et étendre encore ses douces et irrésistibles conquêtes. Cyprien, avec toute l'ardeur et toute l'habileté d'un zèle éclairé et béni du ciel, continuait sa mission de restaurateur de l'église de Carthage et de toute la chrétienté d'Afrique. Le schisme et l'hérésie étaient vaincus, le scandale des apostasies réparé; la faction de Félicissime s'était dissoute au milieu du mépris et du dégoût universel. Grâce à la fermeté indulgente du grand évêque, presque tous ceux qui avaient renié leur foi au commencement de la persécution étaient réhabilités par leur repentir, leur soumission à l'Église et leur constance dans la dernière épreuve. Il restait à consolider le bien qui s'était fait, et à prévenir, par de sages règlements, le retour du funeste relâchement des mœurs et de la discipline. Ce fut l'objet des délibérations d'une nouvelle assemblée d'évêques que le primat convoqua à Carthage. Une ordonnance de ce concile est importante à remarquer : on rappela, on confirma un règlement antérieur, qui défendait d'offrir le sacrifice et de prier au décès d'un laïque qui aurait con-

fié à un ministre des autels la gestion ou la tutelle d'une succession. Ainsi, l'Église catholique est bien réellement, dans sa croyance et dans ses dogmes, l'Église de tous les temps. Aux premiers jours du christianisme, comme aujourd'hui, on priait pour les morts, de même qu'on invoquait les saints, qu'on avait foi à la présence réelle, et qu'on pratiquait la confession.

Une question, à laquelle le nom et l'autorité de saint Cyprien ont donné un grand retentissement dans l'histoire, occupa aussi les évêques d'Afrique : le baptême conféré par les hérétiques dans la forme établie par Jésus-Christ était-il valide? Oui, d'après la coutume de la plupart des églises ; non, d'après Tertullien et un concile tenu à Carthage sous un des évêques précédents. Saint Cyprien adopta ce dernier sentiment, qui fut approuvé par deux conciles provinciaux auxquels il présida, composés le premier de trente-deux évêques, le second de soixante et onze. Il adressa au Saint-Siége les résolutions des deux conciles.

Saint Corneille et saint Luce, son successeur, avaient remporté, sous Gallus, la palme du martyre. Depuis le mois de mai de l'année 253, saint Étienne tenait d'une main ferme et prudente le gouvernail de l'Église. Fidèle à l'antique tradition, il désapprouva les actes des conciles de Carthage, et répondit à saint Cyprien qu'il ne fallait rien innover.

Celui-ci, qui ne voyait dans l'usage généralement établi, au lieu d'une tradition authentique, qu'une vieille erreur, par dévouement à la vérité qu'il croyait

défendre, convoque un troisième concile, où de toutes les parties de l'Afrique accourent quatre-vingt-sept évêques. A l'unanimité ils déclarent, en s'appuyant sur les motifs exposés par le primat, la nullité de tout baptême reçu hors de l'Église. Les évêques d'Asie, où, de temps immémorial, on rebaptisait, parce que là on avait affaire à des hérétiques qui viciaient la forme ou la matière du sacrement, soutinrent vivement l'opinion des évêques d'Afrique, que partagèrent, quoique avec plus de modération et de déférence envers l'évêque de Rome, saint Denys d'Alexandrie et saint Grégoire de Néocésarée. Et pourtant saint Cyprien se trompait. Saint Étienne maintint énergiquement sa décision, qui fut défendue par ses successeurs, à laquelle se soumirent peu à peu les Africains et les Orientaux, et qui fut solennellement renouvelée par le concile général de Nicée, en 325.

Cette diversité dans la manière d'administrer le baptême avait fait croire à saint Cyprien et aux autres évêques de son opinion, qu'il n'était question que d'un point purement disciplinaire, sur lequel ce défaut d'unanimité, laissait à chacun sa liberté d'action. Il s'agissait, au fond, de constater le fait de la tradition, règle ordinaire des décisions et de la conduite de l'Église. Or, ce fait était invoqué en sens opposé de part et d'autre; seulement, saint Cyprien avait le tort de ne pas faire assez d'attention à la prépondérance du sentiment de l'Église romaine et de son chef.

Au reste, l'unité de Foi ne fut pas rompue entre deux hommes qu'enflammait le même zèle pour la vé-

rité, et qui devaient bientôt lui rendre l'un et l'autre le témoignage de leur sang. Étienne, quoiqu'il n'eût voulu ni entendre ni voir les députés de Cyprien chargés de lui remettre les actes des deux premiers conciles, n'alla pas cependant jusqu'à l'excommunication. Cyprien, de son côté, conservait et recommandait aux autres de conserver la paix avec ceux dont l'avis était contraire au sien, dans une question sur laquelle l'Église n'avait pas encore prononcé son jugement définitif. Le primat d'Afrique, en voyant autour de lui tant de saints et savants prélats entrer dans son sentiment, n'avait-il pas lieu de compter que ce jugement lui serait favorable ?

Dans tous les cas, il était impossible qu'il se séparât du corps de l'Église, qu'il eût la pensée de se soustraire à son autorité, lui dont la facile et bien pardonnable erreur découlait de son zèle même contre l'hérésie ; qui, à l'occasion du schisme de l'anti-pape Novatien, avait publié le magnifique traité de l'*Unité de l'Église*, source et modèle de tout ce qu'on a écrit depuis sur ce sujet ; lui qui, sans aucune arrière-pensée d'orgueil et d'amour-propre, ne vivait et n'agissait que pour Dieu et pour le salut de ses frères ; lui, enfin, qui n'avait rien tant à cœur et n'avait jamais rien tant prêché que l'union dans l'unité.

Saint Augustin, qui a poussé l'admiration pour ce grand homme jusqu'à dire qu'il céderait à son autorité, si cette autorité n'avait pas été contredite par la suprême et infaillible autorité de l'Église, avoue qu'il fut un peu trop ému des procédés absolus du succes-

seur du Prince des apôtres. Cyprien se rappelait, et, dans ses lettres, il rappelait à ses collègues que saint Pierre lui-même, bien loin d'user de dureté envers saint Paul, s'était rendu avec douceur à ses avis. Oui, mais saint Pierre, en évitant, pour ne pas choquer les Juifs convertis, de fraterniser avec les chrétiens venus de la gentilité, mettait involontairement sa conduite en contradiction avec la doctrine dont il avait le premier provoqué la manifestation dans le concile de Jérusalem.

Ainsi, saint Pierre s'inclina, avec une admirable résignation, devant la voix de la vérité, en se rendant aux remontrances de Paul, tandis que son successeur crut devoir reprendre avec une rigueur juste au fond, quoique un peu humaine peut-être dans sa manifestation, un sentiment contraire à la règle divine et qui menaçait, à la faveur du grand nom de quelques-uns de ceux qui l'appuyaient, de ruiner au loin la sainte économie du premier et du plus indispensable des sacrements. Le zèle, en face d'obstacles redoutables pour la faiblesse de l'homme, peut oublier le calme et la modération qui l'honorent mais qui demandent quelquefois de l'héroïsme.

Pourquoi donc Cyprien est-il considéré comme un des plus grands saints dans l'Église, qui, en inscrivant son nom dans les prières du saint sacrifice, lui a rendu un honneur dont n'a pas été favorisé saint Étienne ? C'est que l'Église est une mère qui, comme Dieu, tient compte à ses enfants de leurs intentions, et, sans leur imputer quelque erreur involontaire ou

quelque légère imperfection qu'ils ont d'ailleurs rachetée par le plus généreux sacrifice, proportionne à leur amour et à leur dévouement sa tendresse et ses récompenses.

Le génie, la science philosophique, la vertu même et la sainteté ne suffisent pas, dans les matières de la Foi, pour constituer l'infaillibilité. Celle-ci, fruit d'une promesse formelle et d'une assistance spéciale de Dieu, est l'apanage exclusif de l'Église, c'est-à-dire du corps de ses pasteurs unis à leur chef visible, ou même de ce chef suprême. Saint Étienne, dans la question du baptême, eut raison contre saint Cyprien, comme avaient eu raison, au sujet de la célébration de la Pâque, saint Victor contre Polycrate d'Éphèse, et saint Anicet contre saint Polycarpe lui-même. C'est une chose bien merveilleuse, qui à elle seule constaterait la divinité de l'Église, qu'il existe dans son sein une cour souveraine, laquelle, à la différence de toute cour humaine, n'a jamais failli et ne s'est jamais démentie dans ses arrêts. Non, jamais un concile œcuménique, ou un pape, prononçant avec l'assentiment des évêques, n'a proclamé et ne proclamera un dogme qui ne soit, par cette proclamation, pour toujours établi, et qui ne s'accorde avec tous les dogmes précédemment reconnus. Cette inaltérable harmonie, cette immutabilité des décisions pendant plus de dix-huit siècles, ne peuvent pas être l'effet du hasard ou des changeantes combinaisons des hommes; c'est l'œuvre de l'éternel conseil de Dieu.

Valérien ne réalisa pas sur le trône toutes les espérances qui l'y avaient salué. Bien intentionné, mais faible, il se laissa influencer par Macrien, le plus habile de ses généraux et de ses ministres, et en même temps l'ennemi juré du christianisme. Ce dernier, fils d'un mage égyptien, poussait lui-même les fureurs de la magie jusqu'à immoler des enfants pour chercher dans leurs entrailles palpitantes les secrets de l'avenir. Prévoyant les plus grands revers dans la guerre engagée avec les Perses, si l'on ne relevait partout le culte des dieux de l'empire, il parvint à rendre cruel aux chrétiens un prince naturellement doux et équitable qui leur avait été d'abord si bienveillant. Les disciples de l'Évangile virent se dresser de nouveau contre eux les instruments de supplice. Cette huitième persécution, commencée en 257, la quatrième année du règne de Valérien, non moins sanglante, fut aussi inutile que la précédente. Elle trouva même les chrétiens mieux préparés au combat, et partout elle fut acceptée avec un courage à peu près unanime.

Saint Étienne fut, à Rome, une des premières victimes. Le 10 août de cette année, sa tête tomba sous le glaive. Il paya ainsi sa dette à la Foi dont il était le gardien suprême, et à l'honneur, de jour en jour plus périlleux, de siéger dans la chaire apostolique. A mesure que les chrétiens se multipliaient, l'ombrageuse politique des empereurs et de leurs conseillers commençait à s'alarmer de l'autorité que le chef de la religion exerçait sur la conscience de tant de mil-

liers de citoyens. Saint Sixte II, qui le remplaça aussitôt, subit, onze mois après, le même sort.

Le martyre de saint Sixte fut illustré par le grand dévouement et l'héroïque amitié de son diacre Laurent. Pendant qu'on menait au supplice le pontife, subitement arraché aux autels, le jeune lévite le suivait en pleurant et lui disait : « Où allez-vous, mon « père, sans votre fils? Ce n'était pas votre coutume « d'offrir seul le sacrifice; pourquoi, dans celui-ci, « ne me voulez-vous plus pour ministre? En quoi « donc vous ai-je pu déplaire? — Ce n'est pas moi « qui vous laisse, mon fils, reprit le vieillard ; mais « Dieu vous destine à un plus grand combat. Vous « me rejoindrez dans trois jours. »

En effet, quelques heures après, le préfet de Rome se faisait amener Laurent, qui, en qualité de premier diacre, avait la garde de tous les objets précieux et de toutes les ressources dont disposait l'église romaine. « Vous vous plaignez, vous autres « Chrétiens, lui dit ce grave magistrat, de notre « cruauté envers vous. Eh bien, il ne s'agit plus au- « jourd'hui de tourments. Je vous demande tout « doucement ce qu'il dépend de vous de m'accorder. « J'ai été informé que, dans vos sacrifices, vous vous « servez de vases, de coupes, de chandeliers d'or et « d'argent; que ceux de votre secte vendent leurs « héritages pour vous en offrir le prix, au risque de « réduire à la pauvreté leurs enfants. Découvrez-moi « ces trésors : le prince en a besoin pour l'entretien « de ses troupes. Je sais d'ailleurs que votre doc-

« trine vous oblige à rendre à César ce qui lui ap-
« partient. Votre Dieu, sans doute, ne fait pas battre
« monnaie. En venant au monde, il a apporté, non
« pas des richesses, mais des paroles. Soyez riches
« en paroles, tant que vous voudrez, et rendez-nous
« l'argent. »

Ces ironies insensées, cette sacrilége dérision, demandaient une leçon.

« Notre Église, je l'avoue, répondit le diacre sans
« s'émouvoir, est plus riche que l'empereur. Je vous
« montrerai tout ce qu'elle a de plus précieux. Don-
« nez-moi seulement un peu de temps pour en dresser
« l'état et vous en rendre compte. »

Le magistrat, se croyant sûr de sa proie, ne se montre pas difficile, et accorde un terme de trois jours. Dans cet intervalle, Laurent fait vendre les vases sacrés, qui seraient inévitablement devenus la proie du fisc, et en distribue aux pauvres le prix, avec tout l'argent dont il était dépositaire. Le troisième jour, il rassemble des divers quartiers de la ville dans une vaste cour et sous les galeries d'un édifice consacré aux réunions des fidèles, la foule des malheureux que nourrissait l'Église après les avoir élévés à la dignité de la Foi et pénétrés des sentiments de sa primitive ferveur. Là étaient des aveugles, des boiteux, des hommes et des femmes couverts d'ulcères. Laurent va trouver alors le préfet, qui le suit avec empressement; et lui montrant cette multitude, dont les livrées de la misère rendaient l'aspect si hideux aux yeux de la délicatesse et du sensualisme païen : « Voilà, dit-

« il, les trésors de notre Dieu, nos vases d'or et nos « talents entassés. » Le préfet lance sur lui des regards menaçants. « Pourquoi vous fâchez-vous? ajouta-t-il. « L'or que vous recherchez, vous, n'est qu'un vil mé« tal, sorti des entrailles de la terre, et qui est le « mobile de tous les crimes. Le véritable or, c'est la « vérité qui est venue du ciel, et dont ces pauvres « sont les disciples. La faiblesse et les infirmités de « leur corps, en les détachant des convoitises des sens, « leur ont procuré la santé de l'âme. Les maladies « réelles, ce sont les vices et les passions; de même « que les grands et les riches de ce monde sont des « pauvres vraiment misérables et méprisables. Je vous « ai montré notre or et notre argent, j'y joins nos « perles et nos pierres précieuses : voyez-vous ces « vierges, ces chastes et modestes veuves? elles for« ment la plus belle couronne de l'Église. Voilà toutes « nos richesses. Profitez de cette découverte pour « Rome, pour l'empereur et pour vous. »

C'était tout un nouveau monde que le saint dévoilait aux yeux d'un monde sensuel; mais l'aveugle magistrat ne fut pas digne d'en apercevoir les divines clartés et les merveilles. Il se crut joué. Par ses ordres, le hardi chrétien fut attaché sur un lit de fer, au-dessous duquel on entretint une braise demi-éteinte, qui brûla lentement, à petit feu, et l'une après l'autre les parties de son corps. Pendant ce long et douloureux supplice, Dieu inonda le cœur du saint d'un torrent de joie qui, jusqu'à ses derniers moments, éclata dans ses traits et dans ses paroles. Ce

prodige convertit plusieurs de ceux qui en furent témoins. De ce nombre furent quelques sénateurs, qui emportèrent sur leurs épaules le corps du martyr et le déposèrent dans une grotte sur le chemin de Tibur.

Un autre trait bien touchant de cette persécution est le martyre du jeune Cyrille, à Césarée de Cappadoce. C'était, semble-t-il, un enfant de sept ou huit ans. Quoique né dans une famille idolâtre, il se sentit saisi, au sortir du berceau, d'un ardent amour pour le Dieu de l'Évangile. Le délassement le plus doux de son enfance était de s'entretenir de Jésus-Christ. Ni les moqueries, les méchancetés mêmes des compagnons de ses jeux, ni les menaces et les mauvais traitements de son père n'ôtèrent rien à cet attrait céleste. Le père eut la dureté de le chasser de sa maison. Le juge, qui en fut instruit, fit venir l'enfant et lui promit, s'il voulait être plus raisonnable et plus docile, de le faire rentrer dans la maison et dans les biens de son père. « J'aspire, répondit l'enfant, à une plus brillante demeure, à un plus riche héritage que la « maison et les biens de mon père. » En vain on le mena près d'un bûcher enflammé, comme pour l'y précipiter ; en vain on appuya sur sa gorge la pointe d'une épée nue : rien ne put l'intimider. Rappelé auprès du juge : « Barbare, lui dit il, pourquoi retarder « le supplice après lequel je soupire? Je n'ai peur ni « du feu ni du glaive. » Tous les assistants fondaient en larmes. « Vous avez tort de pleurer, leur dit-il « d'une voix ingénue ; vous devriez bien plutôt vous « réjouir sur mon sort. La mort n'est point un mal

« quand elle doit nous procurer une meilleure vie. » Et le juge, aussi dénaturé que le père, livra froidement le tendre enfant à l'horrible main du bourreau.

La persécution n'avait pas oublié le primat d'Afrique. Cependant le proconsul Aspasius, par égard peut-être pour la reconnaissance publique qui, depuis la peste, proclamait Cyprien le sauveur de Carthage, se contenta de l'exiler à Cucube, petite ville située à quelques lieues de la capitale, sur le rivage de la mer, en face des côtes de la Sicile. Cyprien y arriva le 14 septembre 257, un mois environ après que saint Étienne avait consommé, à Rome, son sacrifice. Suivant son désir, il fut logé dans une maison écartée, propre au recueillement, à la prière et à l'étude. Le lieu était agréable. Les visites des chrétiens de toute la contrée et l'affection des habitants de Cucube ajoutèrent au charme de ce séjour. Mais les saints songent-ils à jouir des douceurs du repos et du bien-être? Dès son arrivée à Cucube, Dieu lui avait fait connaître, dans un songe mystérieux, qu'il aurait bientôt à le glorifier par le martyre. Cyprien fut, dans l'exil qui allait terminer son ministère, ce qu'il avait été dans la retraite qui en avait signalé le début. Il s'occupa particulièrement des intérêts des pauvres. Par ses exhortations, ses conseils et ses consolations, il se multiplia et se rendit présent sur tous les lieux de son Église et de la province. Des évêques, des prêtres, un grand nombre de fidèles, pour lesquels la persécution n'avait pas eu les mêmes égards que pour lui, gémissaient dans les mines de la Numidie et de la Mauritanie, où se joignaient

à leurs accablantes fatigues les mauvais traitements de leurs gardiens, toutes les privations et toutes les incommodités d'une affreuse misère. Cyprien s'empressa de leur faire parvenir des secours avec le baume, bien plus précieux pour eux, de sa compassion et de ses encouragements. Aussi, dans leur réponse, le remercièrent-ils avec l'effusion de la plus vive reconnaissance et l'assurance de leur inébranlable fidélité. Sa plus douce joie était d'apprendre que ceux des frères qui étaient tourmentés pour la Foi avaient obtenu, par un glorieux trépas, la même couronne à laquelle il aspirait de tous ses vœux, et qu'il voyait déjà suspendue sur sa tête.

Son exil ne fut pas long. Au bout de onze mois, il est rappelé à Carthage par le nouveau proconsul, Galère-Maxime. Du fond de l'Orient, Valérien, toujours infidèle à ses premiers sentiments et docile aux suggestions de son cruel et superstitieux ministre, semblait vouloir se dédommager du peu de succès de ses armes par un redoublement de rigueurs contre les Chrétiens. En l'absence du proconsul, qui se trouvait en ce moment à Utique pour l'exécution des nouveaux édits, il fut permis à Cyprien d'habiter ces mêmes jardins qu'il avait vendus autrefois, et que l'acquéreur, qui était probablement quelque riche chrétien, avait remis plus tard à sa disposition. Au retour du redoutable magistrat, des païens d'un grand crédit se joignirent aux fidèles pour le presser de se dérober aux recherches de l'autorité et lui offrirent une retraite impénétrable. Cyprien opposa à ces conseils de la

prudence humaine une invincible résistance. Il savait que sa mission était accomplie, et qu'il ne devait plus à son peuple que l'exemple du dernier sacrifice. Lorsque deux officiers du proconsul, chargés de l'arrêter et croyant le surprendre, se présentèrent à sa demeure, il s'offrit à eux avec un visage gai et une contenance intrépide. Ils l'invitèrent aussitôt à monter sur leur char et le conduisirent au proconsul, qui, pour le soin de sa santé, s'était retiré à une maison de campagne voisine de Carthage. L'interrogatoire ayant été renvoyé au lendemain, 14 septembre 258, l'auguste accusé fut logé et passa la nuit chez le commandant des gardes, où il fut entouré d'égards et de prévenances. Cependant, à la nouvelle que Cyprien avait été arrêté, la population de Carthage s'était ébranlée tout entière. Chrétiens et païens se précipitent hors des murs et accourent à la résidence du proconsul. La foule stationna longtemps autour de la maison où Cyprien était détenu. Lorsque, vers les dix heures du matin, il se rendit au prétoire, qui se trouvait à la distance d'un stade ou de cent vingt-cinq pas, un nombreux cortége de fidèles auxquels se joignirent les païens, l'accompagna jusque dans la salle d'audience. Le ciel était serein, le soleil éclatant et la chaleur extrême Il fallut attendre le languissant magistrat. Cyprien se reposa quelque temps à l'écart sur un siége que l'on recouvrit par honneur d'un tapis blanc. Un soldat, le voyant inondé de sueur, lui proposa de changer de vêtements. « Il est inutile, dit-il, de remédier à des maux « qui vont finir. » Le juge monta sur son tribunal :

« Ètes-vous Thascius Cyprien?—Je le suis.—Évêque « de la secte impie des chrétiens?—Oui. — Les très- « saints empereurs vous ordonnent de sacrifier aux « dieux. — Je ne le ferai point. — Songez à votre vie. « — Dans une cause dont la justice est évidente, je « n'ai pas à délibérer. Faites vous-même ce qui vous « est ordonné. » Le proconsul prononça, d'une voix altérée par les souffrances de la maladie, la sentence, qui se terminait par ces mots : « J'ordonne que Thas- « cius Cyprien ait la tête tranchée. — Dieu soit loué! « répondit le martyr. »

Des gémissements retentissent aussitôt de tous côtés. « Nous avons la même foi que lui, s'écrient « les chrétiens; faites tomber notre tête avec la « sienne. » Les païens, à la vue de tant de dignité, au souvenir de ses vertus et surtout de ses bienfaits, ne pouvaient retenir leurs larmes.

Des troupes nombreuses étaient sous les armes. Cyprien marcha au supplice, escorté de leurs principaux officiers, de tribuns et de centurions. On avait choisi pour l'exécution un terrain spacieux et ombragé. Les derniers rangs de l'immense multitude qui le remplissait étaient montés sur les arbres, pour ne rien perdre de cette sublime et attendrissante scène. Cyprien fléchit le genou et demeura quelque temps prosterné. Il pria sans doute pour l'Église, pour l'Afrique et pour sa chère Carthage. S'étant relevé, il rassure et encourage l'exécuteur, intimidé et troublé, dont la main laissait échapper le glaive. Il se bande lui-même les yeux; un prêtre et un diacre

lient ses mains. Les fidèles étendent autour de lui des linges pour recevoir son sang. La mort des martyrs est sans horreur, la gloire seule les environne. La foule idolâtre se retira émue et silencieuse. Les chrétiens s'empressèrent autour du corps sacré, et l'ensevelirent solennellement dans un champ voisin, qui appartenait à un magistrat. Une fin qu'accompagnaient de tels égards et de telles manifestations ne pouvait avoir, aux yeux des païens eux-mêmes, le caractère du châtiment ni de l'opprobre : c'était un triomphe.

Quel contraste avec le sort des persécuteurs! La condamnation de Cyprien fut la dernière que prononça Galère-Maxime qui, peu de jours après, rendit tristement son dernier souffle de vie dans sa villa somptueuse. D'un autre côté, l'art et les conseils de Macrien ne sauvèrent pas l'infortuné Valérien. L'an 260, il fut défait et pris par les Perses qui, après lui avoir fait subir un humiliant esclavage, l'écorchèrent et suspendirent sa peau aux murs d'un temple, pour servir de monument à leur victoire. La persécution tomba avec lui. Mais la justice divine le poursuivit jusque dans son fils Gallien, qu'il avait associé à l'empire, pour sa valeur et son habileté guerrière, et qui, une fois assis sur le trône, le déshonora par une vie plus molle et plus efféminée encore que celle de Gallus. Le malheur de son père ne put le tirer de son ignominieux assoupissement. Ne vivant que pour les plaisirs sensuels, il vit d'un œil stupide les barbares envahir ses frontières, et au dedans, les

révoltes se multiplier au point qu'on ne compta pas moins de trente empereurs à la fois. De ce nombre fut l'ambitieux et ingrat Macrien. Ce rebelle et Gallien lui-même périrent avec leurs enfants dans cette tumultueuse et sanglante anarchie, à laquelle mit enfin un terme Claude II, que l'armée proc ama empereur après la mort de Gallien, l'an 268; mais ce ne sera qu'un faible répit dans les destinées toujours décroissantes de cette Rome, non moins coupable que ses tyrans du sang des martyrs répandu au milieu de ses frénétiques applaudissements.

Saint Cyprien se survécut à lui-même dans les nombreux imitateurs de sa foi et de son glorieux martyre. Carthage n'eut plus d'apostats. Il se survécut aussi dans ses ouvrages, monuments éternels non-seulement de zèle et de piété, mais encore d'éloquence, qui excitaient l'enthousiasme des Jérôme et des Augustin, et que Lactance, justement appelé le Cicéron chrétien, préférait à ceux de Tertullien même. Si Tertullien, en effet, se distingue par la nouveauté, par le laconisme du tour et de l'expression; s'il a plus de ce sublime imprévu qui saisit et enlève tout à coup, plus de cette force impétueuse qui renverse ou emporte; Cyprien, qui s'avoue son disciple, surpasse le maître par la clarté, la grâce et la régularité de la forme, par la sensibilité de l'accent, et par un charme de persuasion qui attire et entraîne. Les ouvrages de saint Cyprien réunissent la vigueur, l'éclat et la tendresse du génie, comme dans son caractère, la fermeté et la dignité s'alliaient

avec la bonté. Celle-ci était comme la reine de toutes ses autres qualités. Lui, né dans un rang si élevé et doué d'une si rare intelligence, ne traita jamais personne avec fierté ou âpreté. Jamais il ne prenait de résolution importante sans en avoir délibéré, avec abandon et mansuétude, dans l'assemblée des fidèles. Et certes, ces chrétiens des premiers siècles, ce peuple de martyrs, méritaient et justifiaient ces égards et cette confiance. Souvent il lui fallut modérer et adoucir leur zèle, particulièrement en faveur des apostats repentants. Qui se montra plus miséricordieux envers les pauvres? Depuis le moment de sa conversion, ils furent l'objet constant de sa tendresse et de sa sollicitude. Avec quelle chaleur il plaida leur cause, dans le Traité sur l'Aumône, qu'il appelle une espèce de baptême permanent dont la vertu peut remettre et effacer la multitude des péchés!

Le nom de saint Cyprien est un des plus beaux noms du christianisme, et ce grand homme, un de ceux qu'on admire et surtout qu'on aime le plus. Dieu, qui se plaît à se manifester par sa miséricorde plus que par sa justice, a voulu aussi que, dans l'homme, la bonté fût le plus puissant attrait pour gagner les cœurs. Cyprien n'occupa que dix ans le siége de Carthage; mais combien son ministère fut laborieux et fécond dans ses résultats! Ses derniers regards se reposèrent avec joie sur une église plus nombreuse, plus dévouée, plus fidèle qu'il ne l'avait reçue, et les larmes des païens qui coulèrent à son supplice lui présagèrent que Carthage serait bientôt toute chrétienne.

LA LÉGION THÉBÉENNE

ET QUELQUES AUTRES MARTYRS DES DERNIÈRES PERSÉCUTIONS

Claude commençait à peine à faire refleurir l'empire par sa modération et par sa valeur, lorsque, en 270, il fut tout à coup frappé de la peste au milieu de ses victoires. Aurélien, le vainqueur de Palmyre, continua, après lui, de venger l'honneur des armes romaines. Il se montra d'abord juste envers les chrétiens : l'évêque d'Antioche, Paul de Samosate, déposé pour son obstination dans l'hérésie, refusait de quitter le siége et la maison d'habitation qui appartenait à l'église. Sur la plainte des fidèles, l'empereur ordonna que la maison fût cédée à l'évêque reconnu par l'église romaine, et l'intrus en fut honteusement chassé par les magistrats. Hommage bien remarquable rendu par un empereur païen à la suprématie incontestée de la chaire de Pierre, et monument irrécusable de l'opinion alors universellement reçue, qu'on n'était censé chrétien qu'à la condition de communiquer avec elle.

Malheureusement, la fin de ce règne ne répondit pas à un si beau commencement. Naturellement dur et s'associant aux cruelles préventions qui imputaient aux chrétiens tous les malheurs publics, il donna,

l'an 274, le quatrième de son avénement au trône, le signal de la neuvième persécution générale. Ses ordres eurent à peine le temps d'arriver dans les provinces éloignées, et, cette même année, Aurélien, dont l'excessive rigueur était devenue redoutable même à ses plus intimes confidents, fut victime d'une conspiration ourdie par son secrétaire. Trois empereurs consécutifs, Tacite, digne du nom de l'illustre historien son aïeul, Probus et Carus, qui rappelèrent un instant les grands hommes et les beaux jours de la république, ne virent dans les chrétiens que des citoyens utiles et de généreux soldats. Dioclétien lui-même, qui parvint à l'empire en 284, ne consentit qu'en 303 à publier contre eux l'édit de l'horrible persécution à laquelle son nom s'est attaché, et dont Galère, qu'il avait créé César, fut le véritable auteur. Mais, dès le commencement de son règne, il avait partagé la tâche, alors si laborieuse, du pouvoir avec Maximien, son compagnon de périls et de gloire dans la guerre, parvenu, comme lui, d'un rang obscur, aux premiers emplois du commandement. Ce dernier, auquel fut confié le gouvernement des provinces d'Occident, n'imita pas la modération, ou, pour mieux dire, la politique de son collègue. Dioclétien, par vanité, évitait de se rendre odieux ou désagréable, et laissait sa femme et sa fille pratiquer le christianisme. Maximien, au contraire, portant empreintes sur son visage et dans son extérieur désordonné la rudesse de son origine, la brutalité de son caractère et la corruption de mœurs la plus

effrontée, avait voué aux chrétiens une violente haine. Il paraît qu'il n'employait guère moins ses soldats à les rechercher et à les tourmenter, qu'à combattre les ennemis.

L'an 286, de Milan, sa résidence ordinaire, passant dans les Gaules, il s'arrêta, après avoir franchi les Alpes, à Octodure, ville assez considérable à cette époque, sur les ruines de laquelle a été bâti le bourg de Marigny, dans le Valais. Il profita de ce repos pour persécuter les fidèles. Dans son camp venait d'arriver la légion Thébéenne, ainsi nommée parce qu'elle avait été recrutée en Égypte, dans les contrées de la Thébaïde. Elle s'était illustrée par ses exploits et par sa fidélité sur les champs de bataille de l'Orient, et Dioclétien l'envoyait comme troupe auxiliaire à son collègue, qui avait à réprimer les soulèvements de l'intérieur, et à repousser les attaques des barbares. Maurice était le digne chef de cette légion de braves qui tous, au nombre de six ou sept mille, officiers et soldats, professaient et pratiquaient le christianisme. Pour ne point prendre part à d'iniques vexations, elle s'était avancée à peu de distance du corps principal de l'armée, qu'elle attendit dans la plaine d'Agaune, nom obscur qu'a remplacé, depuis, le nom célèbre de Saint-Maurice. Maximien n'avait ni assez de modération dans le caractère, ni assez de générosité dans le cœur pour rendre justice aux sentiments qui animaient les héros chrétiens. Dans son indignation, il commande que la légion soit décimée, c'est-à-dire qu'un soldat sur dix

ait la tête tranchée. Cet ordre fut exécuté sans exciter ni plainte ni réclamation. Ceux que le sort a désignés mettent bas les armes, et offrent volontiers la tête au glaive, au milieu des encouragements et des félicitations de leurs frères d'armes. Une nouvelle injonction de marcher contre les chrétiens fut suivie du même refus et du même châtiment. Déjà plus de mille têtes ont été abattues, et ceux qui survivent n'en continuent pas moins à protester que rien ne pourra les rendre infidèles à leur Dieu.

Maximien, à cette nouvelle, éclate en transports furieux, non plus comme un homme, mais comme une bête féroce. La légion ne fut pas émue de ses menaces ; mais, comme il importait d'ôter à cette résistance, commandée par le devoir, tout caractère d'indiscipline et de révolte, par le conseil de ses chefs, elle adressa à l'empereur un exposé des motifs de sa conduite, dans une noble lettre, dont le ton était aussi ferme que respectueux :

« Nous sommes vos soldats, vaillant empereur ; « mais, nous l'avouons hautement, nous sommes « aussi les soldats de Dieu. A vous nous devons le « service militaire, à Dieu l'innocence de la vie. « Nous recevons de vous la paye, nous tenons de lui « l'existence. Nous ne pouvons, pour vous obéir, re- « nier Dieu, qui est notre créateur, notre maître et le « vôtre, que vous le vouliez ou non. Ne nous réduisez « pas à la funeste nécessité de l'offenser, et nous « vous serons soumis, comme nous l'avons toujours « été. Sinon, nous lui obéirons plutôt qu'à vous.

« Nous vous offrons nos bras contre tous vos ennemis, « quels qu'ils soient ; mais il ne nous est pas permis « de les tremper dans le sang de citoyens paisibles « et innocents. Nous avons prêté serment à Dieu « avant de le prêter à l'empereur. Si nous violions le « premier, pourriez-vous vous fier au second ? Vous « nous commandez de rechercher les chrétiens pour « les punir ; qu'est-il besoin d'en rechercher d'au- « tres ? Nous voici. Nous confessons Dieu le Père, « auteur de tout, et Jésus-Christ, son Fils, Dieu « comme lui. Nous avons vu égorger les compagnons « de nos fatigues et de nos périls sans les pleurer et « sans les plaindre. Bien plus, nous les avons féli- « cités, et nous nous sommes réjouis avec eux de « l'honneur qui leur est échu de souffrir pour leur « Dieu. Aussi, ni cette extrémité, ni la perspective « du même sort qui nous attend, n'ont pu nous con- « traindre à la révolte. Non, empereur, le désespoir « lui-même, si terrible dans les périls, ne nous a pas « fait tourner nos armes contre vous. Voyez : nous « avons les armes à la main, et nous ne résistons « point ; nous aimons mieux souffrir la mort que la « donner injustement, et mourir innocents que vivre « coupables. Quoi que vous puissiez ordonner contre « nous, nous sommes prêts à tout supporter : le feu, « le fer, tous les tourments. Mais, chrétiens, nous « ne pouvons poursuivre des chrétiens. »

Cette démarche, qui ne pouvait avoir d'autre but que d'accomplir un devoir, et de sauver l'honneur des soldats chrétiens, n'adoucit point, mais irrita en-

core plus la rage du tyran, qui résolut aussitôt d'exterminer la légion tout entière. Eux, à qui il aurait été si facile de se joindre aux populations révoltées des Gaules ou de la Grande-Bretagne, de gagner les frontières voisines de la Germanie ; qui du moins auraient pu vendre chèrement leur vie, et chercher dans le désespoir une mort dont l'éclat aurait dissimulé l'horreur, aimèrent mieux se laisser investir de troupes et immoler comme d'impuissantes victimes. Ce trait glorieux d'héroïque résignation est une preuve éclatante que les chrétiens des premiers siècles, comme les vrais chrétiens de tous les temps, ne croyaient pas qu'il fût permis de se révolter contre le prince, qu'ils appelaient la seconde majesté, lors même qu'il était cruel et persécuteur. Ce n'étaient pas les soldats chrétiens qui, depuis un demi-siècle, se faisaient un jeu sanglant de la vie et de la couronne de leurs maîtres.

Les rigueurs du pouvoir, qui d'ordinaire font grâce aux coupables en considération du nombre, n'épargnèrent pas, cette fois, la foule des innocents. Jamais hors des champs des combats on ne vit couler tant de ruisseaux de sang. Voilà donc quelle fut la récompense de ces guerriers qui, à la voix de leurs empereurs, étaient accourus de leur patrie lointaine pour les défendre contre des ennemis sans cesse renaissants ! Quelle aveugle fureur s'est emparée de vous, barbare Maximien ? Constance-Chlore, qui, en qualité de César, va bientôt vous décharger de votre gouvernement dans les Gaules, demandera à son

tour aux chrétiens d'abjurer leur foi; mais, frappé de cet avertissement de la légion chrétienne, que répètent les échos de l'Helvétie : « Quand on est infi-« dèle à Dieu, on est bien près de l'être à son prince, » il bannira de sa présence et des emplois les lâches qui lui auront obéi, pour les remplacer par ceux dont la fidélité à Dieu garantit leur fidélité à l'empereur. Aussi, pendant que sa vaillance résistera, sur les frontières, aux efforts redoublés des barbares, et saura reconquérir la Grande-Bretagne, que vous aviez perdue ; pendant que les provinces confiées à son autorité béniront sa justice et sa clémence, Dieu le récompensera en lui donnant pour fils le grand Constantin. Et vous, maudit, qui plus tard, pour combler la mesure de toutes vos atrocités, aurez tenté de faire assassiner le jeune héros, devenu votre gendre, vous serez réduit à vous étrangler vous-même ! Ainsi le demande à la justice de Dieu le sang des martyrs d'Agaune.

De ces six mille hommes, la plupart sans doute dépourvus de culture et d'instruction, tous nourris dans les horreurs du carnage, dans le tumulte et la licence des camps, pas un n'est infidèle à la grâce, pas un n'est rejeté de Dieu ; tandis que trop souvent il arrive que des âmes formées à la piété, dans le silence, le recueillement et l'étude, après avoir édifié leurs frères par la régularité de leur conduite, par l'austérité même de leurs mœurs, les scandalisent et les épouvantent par une chute inattendue et à jamais réprouvée : Jérusalem est plus coupable que Tyr et

Sidon; un centenier militaire a plus de foi que les docteurs d'Israël; le présomptueux pharisien est condamné, l'humble publicain et les pécheresses repentantes sont justifiés et glorifiés. O abîmes vraiment effrayants de la sagesse et de la science de Dieu, si nous ne savions que rien ne surpasse sa puissance et sa justice, si ce n'est sa miséricorde!

Sous le règne de Valérien, Saprice, prêtre d'Antioche, et un laïque nommé Nicéphore, vivaient depuis longtemps dans la plus intime union. On ne sait quel manquement de ce dernier amena entre eux une rupture complète. Ils s'étaient aimés d'abord comme deux tendres frères; ils se haïssent maintenant comme deux frères ennemis. Cependant Nicéphore, rentrant en lui-même et considérant que rien ne déplaît plus à Dieu que la haine et l'inimitié parmi ses enfants, employa inutilement, à plusieurs reprises, auprès de celui qu'il avait offensé, pour obtenir une réconciliation, les personnes dont l'intervention pouvait être la plus agréable et la plus efficace. Inutilement il alla le trouver lui-même et se jeter à ses pieds. La persécution survint. Arrêté et amené devant le magistrat, le prêtre confessa résolûment sa foi et supporta avec constance de cruelles tortures. N'ayant pu le vaincre, le juge le condamna à perdre la tête.

Comme on le menait au supplice, Nicéphore accourut sur son passage, et, embrassant ses genoux: « Martyr de Jésus-Christ, lui dit-il, au nom du Dieu « qui a commandé de pardonner et qui a pardonné « le premier, pardonnez-moi. » Saprice fut inflexible.

Repoussé, mais ne perdant pas espoir, Nicéphore renouvela une seconde, une troisième fois la même tentative, et ne fut pas plus heureux. Les païens s'étonnaient et se moquaient de tant d'empressement et de persistance à demander grâce à un condamné qui allait mourir. « Taisez-vous, leur dit Nicéphore, vous « ne connaissez pas le prix de ce que je demande. » On arrive au lieu de l'exécution, hors des murs de la ville ; Nicéphore désolé s'y trouve encore. Déjà la hache est levée : « Ne frappez pas, dit Saprice au « bourreau, je sacrifierai aux dieux. — Malheureux, « lui crie Nicéphore, vous n'avez plus qu'à saisir la « couronne que vous avez méritée par de si longs « tourments, et vous reculez ! Non, mon frère, non, « n'apostasiez pas. » Mais Saprice ne l'écouta point. Par le plus terrible des châtiments du ciel, la grâce s'était à la fin retirée de ce cœur voué désormais tout entier à l'aveuglement de l'orgueil et de la haine. Nicéphore, le voyant perdu, se déclare chrétien, et demande â mourir à la place du renégat. On fit droit à sa demande, et il reçut, avec le coup destiné d'abord à Saprice, la récompense réservée à ceux qui sont doux et miséricordieux.

Mais quel touchant exemple des miséricordes divines que la conversion de Boniface et d'Aglaé ! Celle ci, unique héritière d'une famille sénatoriale, vivant sans époux et sans enfants, disposait seule d'une prodigieuse fortune. Trois fois, à Rome, sa ville natale, elle avait donné à ses frais le spectacle des jeux publics. Il ne fallait pas moins de soixante-treize inten-

dants pour régir ses biens. Malheureusement elle avait abandonné son cœur à une coupable tendresse pour Boniface, le premier d'entre eux. C'était un homme adonné aux plaisirs, aux débauches, à l'ivrognerie ; mais libéral, compatissant, ami des pauvres, des voyageurs et des étrangers. Le soir, il parcourait les rues et les places publiques pour chercher ceux qui avaient faim ou se trouvaient sans asile, et il leur distribuait des secours ou leur donnait l'hospitalité. Aglaé autorisait, provoquait même ces largesses. Deux hôtes manquaient pourtant à sa riche et bienfaisante demeure : l'innocence et la paix du cœur. Leur absence lui devint enfin insupportable. On était à l'année 305. La dixième et dernière persécution, commencée depuis deux ans, s'était beaucoup ralentie, avait cessé même en beaucoup d'endroits, dans les contrées occidentales ; mais elle redoublait de fureur dans les provinces d'Orient qui obéissaient à Galère.

Un jour, Aglaé appelle son premier intendant : « Mon frère, lui dit-elle, à quoi pensons-nous ? Vous « savez dans quelle voie nous nous sommes engagés, « dans combien de péchés nous sommes tombés, et « nous ne songeons pas qu'il viendra un jour où il « faudra rendre compte à Dieu de tout ce que nous « aurons fait dans la vie. Tandis que nous vivons ici « dans les délices, une foule de chrétiens, dit-on, « combattent en Orient contre les ennemis du salut, « et livrent leur corps à tous les tourments pour ne « pas renier Jésus-Christ. Nous savons, d'un autre

« côté, que ceux qui honorent les martyrs auront part
« à leurs mérites, et trouveront grâce au terrible ju-
« gement de Dieu. Allez donc, apportez-nous leurs
« reliques, afin que nous leur bâtissions des oratoi-
« res, et que par leur intercession nous obtenions
« d'être sauvés comme eux. »

L'intendant choisit douze chevaux, trois litières, et se munit d'une grande quantité d'or, de divers parfums et d'un nombre suffisant de serviteurs. En prenant congé d'Aglaé : « Je ne négligerai rien, lui
« dit-il en plaisantant, pour me procurer les reliques
« des martyrs ; mais si, à défaut d'autres, les mien-
« nes vous arrivent, veuillez les accueillir. — Quittez
« vos folies, répondit Aglaé, et songez que vous al-
« lez quérir les reliques des saints. Pour moi, misé-
« rable pécheresse, j'attendrai impatiemment votre
« retour. Je prie le Dieu tout-puissant qui a répandu
« son sang pour le salut des hommes de guider vos
« pas et d'accomplir mon désir malgré mon indi-
« gnité. »

Boniface partit, et cet homme voluptueux, jusqu'alors esclave de tous ses appétits, disait chemin faisant : « Non, je ne mangerai point de viande, et je
« ne boirai point de vin, puisque tout pécheur que
« je suis, je dois porter les reliques des martyrs. »
Il arrive à Tarse. A l'entrée de la ville, il apprend que, en ce moment même, des chrétiens sont tourmentés à l'amphithéâtre. « Allez, dit-il à ses gens, chercher une
« hôtellerie et faire reposer les chevaux ; je vais trou-
« ver les personnes que je suis le plus pressé de voir ;

« je serai bientôt de retour. » Il se rend aussitôt sur le théâtre des exécutions. Là, quel spectacle s'offre à ses yeux! Vingt chrétiens étaient en proie à diverses tortures, toutes si révoltantes, qu'elles excitaient parmi les païens mêmes la pitié pour les victimes et l'indignation contre les bourreaux. Lui s'élance au milieu des martyrs, et courant de l'un à l'autre, les embrassant et baisant leurs liens : « Courage, leur di-« sait-il, soldats de Jésus-Christ! le combat ne sera « pas long; la peine est petite, la récompense est « grande. » Le proconsul, qui était présent, s'aperçoit, en promenant ses regards sur la foule, de ces témoignages d'affection et de dévouement à des condamnés, et mande l'audacieux qui ose ainsi insulter à son autorité et à la splendeur de son siége. L'étranger ayant confessé hardiment sa communauté de foi et de sentiments avec les martyrs, le magistrat lui fait enfoncer sous les ongles des mains des pointes de roseaux affilés. Pendant cet affreux tourment, il ne cessait d'invoquer et de bénir Dieu, de concert avec ses compagnons de supplice, et se réjouissait de cette occasion d'expier ses coupables voluptés. Le peuple, à cette vue, se mit à pleurer : « Qu'il est grand, « s'écriait-il, le Dieu des chrétiens, le Dieu des mar-« tyrs! » Le juge barbare ordonne qu'on verse du plomb fondu dans la bouche du confesseur; mais le peuple, de plus en plus courroucé, renverse l'autel des dieux, et commence à lancer des pierres sur le tribunal du proconsul, qui se retire effrayé.

Le lendemain, les supplices recommencent. Boni-

face va être plongé dans une chaudière de poix bouillante. Il fait sur elle le signe de la croix, la chaudière se fond elle-même, et la matière enflammée qu'elle contenait brûle, en se répandant, quelques-uns des bourreaux. Épouvanté, à ce miracle, le proconsul fait aussitôt couper la tête au martyr.

Les serviteurs de l'intendant, ne le voyant pas revenir, le cherchaient en vain depuis deux jours, lorsque le frère du geôlier de la prison leur apprend que, la veille, un étranger qui venait d'arriver à Tarse, s'étant joint aux confesseurs du Christ, était mort avec eux. « Celui que nous cherchons, lui dirent-ils, « n'est pas un martyr, mais un ivrogne; c'est à la « table de quelque auberge qu'on peut le trouver et « non sur l'arène de l'amphitéâtre. » Néanmoins, sur le portrait qu'il leur fait de l'étranger, ils consentent à se rendre au lieu où gisait encore son corps. Quand ils reconnurent leur compagnon, grand fut leur étonnement, plus grande encore leur admiration. Pleurant amèrement : « Serviteur de Jésus-Christ, disaient-ils, ne vous souvenez pas du mal que nous « avons dit de vous. » Ils obtiennent à prix d'argent la permission d'emporter ces restes mortels, que la grâce et le martyre ont purifiés et sanctifiés. Ils les embaument avec vénération, les enveloppent de linges précieux, et, les ayant placés dans une litière, ils reprennent triomphants le chemin de l'Italie.

Un ange instruisit en songe Aglaé de ce glorieux et consolant événement : « Celui qui était votre esclave, « ajouta-t-il, est maintenant notre frère dans le ciel;

« traitez avec honneur et respect sa dépouille sacrée, « et placez-la dans un lieu convenable. C'est par son « intercession que vous obtiendrez le pardon de toutes « vos fautes. »

Aglaé, prenant avec elle les gens de sa maison et des prêtres pieux, alla au-devant des saintes reliques, et les ensevelit solennellement à une lieue de Rome, où elle leur éleva ensuite une magnifique chapelle. Dès ce moment, elle renonce au monde, distribue tous ses biens aux pauvres, et donne la liberté à ses nombreux esclaves. Elle vécut encore treize ans dans la retraite, dans les larmes du repentir et les joies de l'espérance. Dieu attacha à sa tendre et vive piété le don des miracles, et l'Église, après sa mort, proclama sa sainteté.

Ce changement des cœurs, si prompt et si complet, n'était-il pas lui-même le plus puissant, le plus persuasif de tous les miracles? Aussi, tandis que les plus hautes philosophies n'avaient pu amener à la pratique de leurs belles maximes ni une ville, ni un bourg, ni une rue, à mesure que les chrétiens se multipliaient et que le miracle permanent de la pureté de leurs mœurs devenait de plus en plus manifeste, les peuples se convertissaient en foule à l'Évangile.

Cependant la dernière persécution, digne couronnement de toutes les autres, déploya pendant dix ans contre les chrétiens tout ce que l'enfer pouvait avoir de fureur et d'atrocité. Elle ne se contenta pas de frapper les fidèles que leur rang ou leur zèle désignait plus particulièrement à la hache des bourreaux; elle

s'en prit aux multitudes mêmes. A ce redoublement de rage devaient répondre de nouvelles mesures. Les statues des divinités païennes furent placées près des fontaines, sur les marchés publics, et entourées de gardes qui contraignaient ceux qui fréquentaient ces lieux de rendre hommage aux idoles. L'apostasie pesa comme un impôt sur les objets les plus nécessaires à la vie. Souvent on extermina les fidèles par troupes et en masse. Une ville de Phrygie, dont la population tout entière était chrétienne, fut incendiée ; ses habitants, sans exception, périrent dans les flammes ou par l'épée. Dès la première année, le carnage fut si grand, que ceux qui l'avaient ordonné crurent pouvoir annoncer au monde leur triomphe par cette fastueuse inscription : « Le christianisme est aboli. »

Dieu en avait jugé autrement. Les martyrs succédèrent aux martyrs. De toutes parts se manifesta un tel empressement à confesser la Foi, que les prêtres et les évêques se virent obligés de modérer un zèle dont la vivacité faisait craindre la présomption.

D'un autre côté, les persécuteurs tombèrent l'un après l'autre sous les traits du courroux céleste. Dioclétien, atteint dans sa santé et dans son intelligence, fut forcé avec Maximilien de céder le pouvoir à l'impatiente ambition de Galère, enorgueilli de ses victoires et de son triomphe sur les Perses. Plus tard, le châtiment de celui-ci fut si effroyable, qu'il frappa les païens de stupeur. Nul n'avait fait couler tant de sang chrétien ; nul n'offrit un tel exemple des divines vengeances. Son corps, en proie à un horrible ulcère qui

défia l'art des plus habiles médecins, ne fut bientôt plus qu'un amas de pourriture, d'où s'exhalait au loin une insupportable puanteur. Reconnaissant enfin le bras qui le frappait, il accorda aux chrétiens une grâce forcée, qui ne pouvait fléchir la justice de Dieu. Il expira à Sardique, l'an 311, dans des souffrances dont le désespoir augmenta encore l'horreur.

Galère surpassait Maximien par sa férocité et son hideux aspect. Sa taille gigantesque, son corps épais, son air farouche, le son de sa voix, tout, chez lui, avait quelque chose d'effrayant. Tous ses traits n'étaient que la trop fidèle peinture de cette âme basse et féroce, que le ciel semblait avoir réservée pour une épreuve décisive de la divine vertu du christianisme dans cette dernière et solennelle lutte.

Au reste, les païens eux-mêmes avaient-ils lieu de se louer des cinq ou six empereurs qui, à cette époque, se partagèrent ou se disputèrent l'autorité? Ces anciens gardeurs de troupeaux, que la fortune de Dioclétien avait portés comme lui, de degré en degré, au faîte de la puissance, n'étaient pas moins redoutables aux citoyens, par leurs excès, que les barbares du dehors. Leurs prodigalités et leurs exactions se joignaient, pour accabler les peuples, aux contagions et à la famine qui désolaient la plupart des provinces. Jamais l'empire n'avait été réduit à un tel état d'épuisement et de misère. Maxence, fils de Maximien et tyran de Rome, valait-il mieux que son père? Jeter en prison ou dans la mer, faire dévorer par des ours les pauvres qui ne pouvaient acquitter leur part d'im-

pôts exorbitants, et les riches dont il convoitait les biens ou les femmes, étaient des moyens familiers à ce despote, dont la cupidité ignorait toute pudeur.

Au milieu de ces monstres marqués d'un caractère de réprobation, avait grandi un jeune prince que tous les avantages et tous les agréments du corps, aussi bien que les plus belles qualités de l'esprit et du cœur, signalaient à la terre comme l'élu de la Providence, destiné à la délivrer de ses oppresseurs. C'était le fils de Constance Chlore. Retenu d'abord en Orient par Dioclétien qui l'affectionnait, Constantin s'était échappé, en 306, à l'âge de trente et un ans, des jalouses et cruelles mains de Galère pour aller recueillir, au fond de la Grande-Bretagne, le dernier soupir de son père. L'armée le salue César avec transport, autant par reconnaissance pour le chef aimé qu'elle pleure, que par admiration pour son fils, dont la vertu et la gloire ont bientôt électrisé tous les cœurs. S'il trompa les espérances publiques, ce fut en les dépassant. Sa brillante épée fit reculer au loin les tribus qui menaçaient encore les frontières du Rhin. A l'intérieur, par la sagesse et l'habileté de son administration, il continua, il étendit le bien que son père avait commencé.

Mais Dieu l'appelait à de plus augustes destinées. Vers la fin de l'année 312, un jour qu'il marchait à la tête de ses troupes contre Maxence qui lui avait déclaré la guerre, une lumière étincelante formant une croix, sur laquelle était gravée une inscription qui lui promettait la victoire, parut tout à coup dans un ciel

serein et attira ses regards et ceux de toute l'armée. La croix, devenue aussitôt le symbole de sa foi et l'étendard de ses légions, le conduit à la victoire et au trône. Un édit solennel proclame pour tous les sujets de l'empire, et notamment pour les chrétiens, les seuls opprimés d'ailleurs pour une si noble cause, la liberté de religion. L'Église sort innombrable et triomphante des catacombes. Les tyrans venaient de publier que le christianisme était aboli, et le monde, dès qu'il fut permis de parler, se déclara chrétien.

Les armées, obligées par la discipline militaire à des actes fréquents d'idolâtrie, avaient été les dernières à se laisser pénétrer de l'esprit qui renouvelait la face de la terre. Mais, dans la dernière crise, que d'hommes de guerre distingués avaient offert à leur tour le tribut de leur témoignage à cette même croix que tous devaient accepter bientôt pour leur glorieux étendard avec un si noble empressement!

Ce fut à son illustre chef que la légion Thébéenne fut principalement redevable de sa constance dans une carrière plus sainte et plus héroïque que celle des armes. Saint Victor à Marseille, saint Sébastien à Rome, moururent pour la foi, après avoir employé à la défendre et à la propager toute l'influence d'un haut rang dans la société et dans l'armée. Le premier convertit les soldats qui le gardaient dans sa prison; le second le préfet même de Rome. Il y eut des martyrs parmi les premiers officiers du palais des princes persécuteurs. Au rapport d Eusèbe, Constance Chlore avait, non-seulement protégé, mais encore

embrassé la Foi évangélique. On peut dire que le christianisme était déjà sur les marches du trône impérial lorsque Constantin vint lui donner la main et l'y faire asseoir avec lui.

L'histoire des héros chrétiens nous appelle maintenant au récit d'autres travaux, au tableau d'autres vertus. Il faut s'arracher malgré soi au spectacle, à la fois si attendrissant et si sublime, de cette sanglante et merveilleuse lutte de trois siècles, à laquelle rien, dans les annales de l'humanité, ne peut être comparé.

LES SOLITAIRES

—

SAINT PAUL ET SAINT ANTOINE.

Constantin usa dignement de la victoire. Non content de briser les fers des chrétiens et des autres victimes de la tyrannie, il pardonna à ses ennemis et leur laissa, avec la vie, les biens et les emplois. La justice se mêla pourtant à la clémence : cette garde prétorienne, si redoutable à ses maîtres, et qui, sous le dernier règne, s'était attiré par ses excès et ses violences l'indignation des citoyens, fut à jamais dissoute. Cette mesure hardie accrut l'admiration et la reconnaissance. L'enthousiasme fut universel, et l'idolâtrie elle-même confondue par tant de sagesse

et tant de bienfaits. Une statue que le sénat fit élever à Constantin sur une place publique de Rome, tenait dans la main droite la croix, au lieu de la lance. Les armées de Maxence, qui, après sa défaite, s'était noyé dans le Tibre, en fuyant sur un pont de bateaux, se rangèrent à l'envi sous l'étendard sacré. Le christianisme fut la seule religion honorée et protégée, la religion de l'empire.

Malheureusement, la faveur et la puissance, en lui donnant une plus subite extension et plus d'éclat extérieur, refroidirent, chez un grand nombre de fidèles, la ferveur primitive. Le siècle, entrant tout à coup dans l'Église, avec son luxe, ses plaisirs et ses passions, y amena un relâchement et des scandales qui ternirent trop souvent et auraient pu faire méconnaître la beauté de cette fille du ciel. La Foi regrettait ses combats et ses martyrs. Dieu lui en suscita d'une nouvelle espèce. La paix eut alors ses héros, aussi bien que la persécution. Après les martyrs, vinrent les illustres pénitents, disons mieux, les anges du désert. Ceux-là avaient donné leur vie pour Dieu; ceux-ci lui immolèrent, avec toutes les convoitises des sens, tous les avantages et toutes les joies de la terre, pour ne chercher, dans le dénûment, les humiliations et les austérités, que la gloire et la félicité du ciel.

Le premier chrétien que l'esprit de Dieu amena dans une profonde et lointaine solitude, fut un jeune homme, appelé Paul, issu d'une noble et riche famille, dans cette partie de la vallée du Nil où fut Thèbes,

qui a donné son nom à cette contrée. La mort de son père et de sa mère le rendit, à quinze ans, possesseur d'un vaste héritage. Il en consacra le revenu à soulager les pauvres et à compléter son instruction dans les lettres et dans les sciences, alliant avec l'ardeur de l'étude les sentiments d'une vive et tendre piété et la pureté des mœurs.

La septième persécution, qui, en 250, sévit avec tant de rigueur dans l'Afrique et dans les provinces voisines, vint troubler cette paisible et innocente vie. Pour échapper aux poursuites, il se réfugia dans une maison des champs. Il avait une sœur chérie qui, plus âgée que lui, était déjà mariée. Son beau-frère, dans le criminel espoir d'hériter de sa succession, insensible aux supplications de cette sœur éplorée, le dénonce aux magistrats. Paul se sauve alors dans ces hautes et rocheuses montagnes qui bornent, au levant, la vallée de la Thébaïde. Puis, il avance peu à peu et s'enfonce dans l'affreux désert qui de là s'étend jusqu'à la mer Rouge. Dieu avait défendu aux lions et aux ours de lui nuire, et commandé à la solitude de lui préparer le vivre et le couvert. Allant au hasard, mais guidé par une main invisible, il rencontre, au pied d'une montagne escarpée, une grande caverne. Les ruines de quelques cabanes sur le flanc de la montagne, des enclumes, des marteaux, des burins, qu'on apercevait çà et là sur le sol, attestaient que ce lieu écarté avait servi autrefois de retraite à des faux-monnayeurs. C'était, dit-on, dans le temps qu'Antoine et Cléopâtre agitaient le monde par leur

ambition et le scandalisaient par leurs impures amours. Un palmier ombrageait de ses branches touffues et entrelacées l'entrée de la grotte. A côté, s'échappait du creux d'un rocher un petit ruisseau, dont l'eau limpide se hâtait de rentrer dans le sein de la terre, à quelques pas de sa source. Ce lieu plut au chrétien proscrit, il y fixa son séjour. La caverne lui fournit un asile pendant la nuit, l'ombre du palmier le protégea contre les ardeurs du jour, le fruit le nourrit, les feuilles servirent à faire le tissu de sa tunique. Le ruisseau, en le désaltérant, offrit à ses méditations une image frappante et animée de la rapidité et de la brièveté de la vie. Il n'avait d'abord songé qu'à chercher pour un temps un abri contre la persécution. Mais bientôt ce sauvage exil eut pour lui plus de charmes que les fortunés rivages de sa patrie. Non que son cœur s'attachât aux objets qui l'environnaient, ou qu'il aimât l'isolement par caprice, orgueil stupide ou haine des hommes. Non ; Paul, à vingt-deux ans, joignait à une rare intelligence, à un sens droit, à de hautes lumières, un caractère doux et affable, un cœur aimant. Mais il ne fut point seul dans la solitude. Séparé du monde, détaché de tout objet sensible, il vécut dans une plus étroite et plus douce intimité avec Dieu. Et, dans ce saint et ravissant commerce, se sentant tous les jours devenir meilleur et plus heureux, il résolut de passer sa vie à le contempler, à le prier, à le bénir. Pendant quatre-vingt-onze ans, il ne vit les traits, il n'entendit la voix d'aucun mortel. Inconnu au monde entier, il en ignora toutes les vi-

cissitudes : et les derniers combats et le triomphe de la Foi, et la chute des persécuteurs et la gloire de Constantin. La Providence n'abandonna pas le nouvel Élie : ainsi qu'au premier, soit que le palmier manquât plus tard de fruits, soit que, dans un âge plus avancé, son corps exigeât une nourriture plus substantielle, un corbeau lui porta, chaque jour, le pain nécessaire pour son frugal repas.

Une nouvelle merveille réjouissait alors le même désert.

En 251, un an après que saint Paul eut disparu du séjour des hommes, sans laisser le moindre indice de sa retraite, naquit, dans les mêmes contrées, un autre fils de grande maison, l'illustre saint Antoine. Comme Paul, il se trouva, à la fleur de sa jeunesse, orphelin et héritier d'un riche patrimoine. Il n'avait non plus qu'une sœur, mais celle-ci était encore plus jeune que lui. Ses parents, fervents chrétiens, avaient entouré ses premières années de tant de précautions, qu'il ne fréquenta ni les écoles ni les enfants de son âge, et ne vécut qu'avec les personnes de sa famille. Quoique doué d'un beau génie, il n'eut et ne voulut jamais avoir aucune teinture des lettres profanes. Mais, par sa docilité affectueuse envers les auteurs de ses jours, par sa douceur, par tous ses sentiments et toute sa conduite, il justifia l'éducation de ce sanctuaire domestique.

Il y avait à peine six mois qu'il était maître de sa destinée, lorsque, un jour, se rendant à l'assemblée des fidèles, tout recueilli, selon sa coutume, dans de

graves et religieuses pensées, il songeait à l'empressement des apôtres à tout quitter pour s'attacher au Sauveur, à la charité des premiers chrétiens de l'Église de Jérusalem, qui vendaient leurs biens pour en partager le prix avec ceux de leurs frères qui en avaient besoin; et il se demandait pourquoi il ne suivrait pas de tels exemples. Ces réflexions l'accompagnèrent jusque dans le lieu saint, où l'on faisait en ce moment la lecture de l'Évangile à haute voix. Les premiers mots qui frappèrent ses oreilles, furent ceux-là mêmes que Jésus-Christ adressa un jour à un jeune homme qui possédait aussi une grande fortune : « Si vous « voulez être parfait, allez, vendez tout ce que vous « avez; venez ensuite, et suivez-moi, vous aurez un « trésor dans le ciel. » A ces circonstances, à l'impression qu'elles font sur son esprit et sur son cœur, il reconnaît la voix et l'inspiration du Ciel, distribue tous ses biens à ses voisins et aux pauvres, et à l'âge de vingt ans, il va, dans les montagnes voisines de son bourg natal, mener une vie de retraite, de prières, de travail et d'austérités. Ses mains délicates et inexpérimentées surent pourtant le nourrir et le rendre assez riche pour faire l'aumône. Plus tard, aspirant à une vie plus retirée et plus austère encore, il s'enferma dans un château abandonné, où, pendant vingt ans, il n'eut presque plus aucune communication, même avec ses amis et ses proches. Satan vint l'y visiter Mais de quoi servit au tentateur d'offrir à ses yeux tantôt les images les plus voluptueuses pour le séduire, tantôt les formes les plus hideuses pour l'ef-

frayer et le décourager, d'ajouter même aux prestiges les plus mauvais traitements? Antoine triompha de tout, redoublant, à chacune de ses victoires, d'humilité, de mortifications et de prières. Pour le récompenser de sa généreuse fidélité, Dieu le gratifia du don de prophétie et de la vertu des miracles.

Cependant le récit d'une si sainte vie avait touché les cœurs. Une multitude de fidèles vinrent pour l'arracher à cette retraite, ou plutôt à ce sanctuaire, et le forcer par leurs instances à leur permettre de partager sa solitude et de vivre sous sa conduite. Après avoir choisi un endroit propre à la culture et à la méditation, ils s'y bâtirent, pour chacun d'eux, des huttes séparées, mais voisines, et trouvèrent dans Antoine le guide le plus éclairé et le père le plus tendre. Ce fut le premier monastère chrétien, l'origine et le modèle de cette vie cénobitique qui, unissant les cœurs dans un ardent amour de Dieu et des hommes, dans une mutuelle et toute fraternelle affection, joint la société à la solitude, les consolations et les joies de la famille à la pureté et à la gloire de la virginité.

Ces lieux virent bientôt d'autres réunions de solitaires se former, à l'imitation de celle-ci, toutes sous la direction et l'influence du premier fondateur.

Le monde lui-même accourut à sa cellule, attiré par le charme de sa vertu et par la puissance que Dieu lui avait départie. Les uns venaient lui demander des conseils, les autres la guérison de leurs maladies. Son humilité s'alarma de tant d'empressement et de

confiance, et il se sépara de ses disciples chéris, pour aller habiter seul sur le mont Colzim, situé à une journée de la mer Rouge, et si élevé qu'on l'apercevait, à douze lieues, des bords du Nil. Néanmoins, pendant les quinze dernières années de sa vie, qui fut longue, il souffrit que deux d'entre eux fixassent près de lui leur demeure.

Là, une nuit, Dieu lui révéla que, au fond du même désert, vivait le plus accompli des solitaires, le grand Paul, et il lui ordonna d'aller le trouver. Le vieillard obéit; il part dès les premières clartés de l'aube, et, le troisième jour d'une marche pénible, il parvient à la grotte du premier des ermites. Qu'elle fut sublime et touchante l'entrevue des deux anachorètes! Antoine avait quatre-vingt-dix ans, et Paul cent quatorze. Ils s'embrassent avec une naïve effusion de cœur, en se saluant par leur nom, eux qui ne s'étaient jamais vus, et qui n'avaient jamais entendu parler l'un de l'autre. S'ils se rencontrent enfin si loin des habitations et des regards des hommes, c'est pour se donner, devant Dieu, le baiser de paix, au bord de la tombe. Ils s'assirent sous le palmier: « Voici, dit Paul, celui que vous avez cherché avec « tant de peine, un homme à qui ses cheveux blancs « et son corps tout consumé de vieillesse annoncent « qu'il sera bientôt réduit en poussière. Dites-moi « cependant comment va le monde? Les hommes con« tinuent-ils à bâtir? Quel est le prince qui règne « aujourd'hui? Y a-t-il encore des adorateurs des « faux dieux? »

Ils avaient cru, ces deux disciples de la nouvelle sagesse qui était venue poser la perfection de l'individu comme la vraie base de toute perfection sociale; ils avaient cru, dans la naïveté de leur foi, que la réforme de soi-même était une assez belle tâche pour la plus longue des vies.

Antoine satisfit à toutes ces questions. Pendant leur entretien, ils virent le corbeau fidèle venir se poser sur une branche, portant ce jour-là, non plus pour un seul, mais pour deux, le pain que la Providence avait coutume d'envoyer à Paul.

Ils prennent leur repas au bord de la fontaine. La nuit se passe en prières. Au retour de l'aurore, Paul dit à Antoine : « Je savais depuis longtemps que vous « demeuriez en ce pays, et Dieu m'avait promis que « je vous verrais. Maintenant, l'heure de mon repos « est arrivée, et il vous a envoyé pour couvrir mon « corps de terre. »

Ces mots affligèrent vivement Antoine. Les deux vieillards ne se connaissent que d'hier, et cependant ils s'aiment comme deux amis d'enfance, comme deux tendres frères. Antoine, les larmes aux yeux, conjure Paul de ne le point quitter, ou plutôt de l'emmener avec lui. « Vous ne devez pas, répondit Paul, « chercher votre propre satisfaction, mais ce qui est « utile à vos frères, qui ont encore besoin d'être in- « struits par votre exemple. Je vous prie, si ce n'est « pas pour vous trop de peine, d'aller prendre, pour « envelopper mon corps, le manteau que vous a donné « l'évêque Athanase. » Comment l'ermite connaissait-

il cette particularité qu'Antoine ne lui avait pas rapportée? Celui-ci crut entendre la voix de Dieu même. C'était Dieu, en effet, qui avait inspiré à Paul le désir d'être revêtu du manteau d'Athanase, afin qu'il rendît à son tour un éclatant témoignage à la foi que défendait avec tant de constance, contre les audacieuses impiétés et les violences des ariens, le grand évêque d'Alexandrie.

Antoine s'achemine aussitôt vers sa retraite, et court avec l'agilité de la jeunesse. Arrivé à sa cellule, il emporte à la hâte le manteau vénéré, sans se donner le temps de prendre de la nourriture, ni d'expliquer aux deux disciples, compagnons de sa solitude, la cause ignorée de son absence et de son empressement à s'éloigner encore : « Il y a, leur dit-il, un temps « pour parler, et un temps pour se taire. » Sa course néanmoins ne fut pas assez rapide. De retour à la caverne, il trouva Paul à genoux, le visage tourné et les bras étendus vers le ciel. Il crut d'abord qu'il était absorbé dans la contemplation ; mais, le voyant toujours immobile et ne l'entendant pas soupirer, il l'embrasse, et ses mains ne pressent qu'un corps glacé. L'âme du saint ermite s'était doucement envolée pendant qu'il priait, et sa mort n'avait été qu'une dernière aspiration vers les demeures éternelles. Antoine répand sur le corps de son bienheureux ami des pleurs de regret et d'admiration. Fallait-il qu'il l'eût connu si tard, pour le perdre sitôt! Mais des saints regardent-ils la mort comme une véritable séparation? Cependant il s'apprête à lui rendre les

derniers devoirs, le dépouille de sa tunique et le couvre du manteau d'Athanase. Après l'avoir chargé sur ses épaules et porté hors de la grotte, il réfléchissait aux moyens de l'ensevelir. Tout à coup il aperçoit, à peu de distance, deux lions qui s'avancent vers lui à pas précipités, agitant leur crinière, qui flotte au vent. Le saint frémit d'abord à leur vue; mais, rappelant sa confiance en Dieu, il les observe et les attend sans émotion. Les terribles lions viennent se reposer tranquillement à côté du corps inanimé de l'hôte auguste de leur solitude. Là ils poussent des rugissements, expression de leur douleur, et, en témoignage d'affection, ils le caressent des mouvements ralentis de leur queue. Ils se mirent ensuite à creuser, près de là, de leurs puissantes griffes, une fosse profonde. L'œuvre achevée, ils se présentent, la tête inclinée, devant Antoine, qui les bénit. Ils se retirent alors, et regagnent leurs retraites contents d'avoir accompli les ordres de la Providence. C'est ainsi que les hommes de Dieu avaient reconquis, au désert, sur les plus farouches animaux, l'empire que l'homme innocent exerçait sur eux dans l'Éden. Antoine, ayant confié à la terre ces restes mortels, retourne à sa cellule. Il venait de recueillir une grande succession : l'exemple d'une vie et d'une mort angéliques, et la tunique de l'ermite, qui fut, dès ce moment, son habit de fête, son plus précieux ornement aux jours solennels de Pâques et de la Pentecôte. Saint Paul, né l'an 227, termina sa vie plus que séculaire l'an 341.

Rentré dans sa montagne, Antoine, au souvenir des prodiges dont il venait d'être témoin, soupirait de plus en plus après le terme de son pèlerinage. Tout son temps, néanmoins, n'était pas consacré à la contemplation. Par le conseil d'un ange, il joignait, comme dans sa première retraite et comme il l'avait prescrit, depuis, à ses disciples, le travail des mains à la méditation et aux austérités. La vie miraculeuse et exceptionnelle de Paul devait, sous quelques rapports, être plus admirée qu'imitée. En général, ces disciples de la perfection évangélique regardaient comme inviolable et sacrée la première obligation imposée à l'homme en punition du péché, dont ils s'étaient eux-mêmes constitués les plus volontaires et les plus constantes victimes.

Dans la partie inférieure de cette montagne abrupte, dont la hauteur effrayait le regard, se trouvait un bassin riant, où coulait, sous les ombrages, une source abondante, et qui, par sa verdure et sa fraîcheur, contrastait avec le paysage aride et dépouillé qui l'entourait. Antoine s'étant arrêté dans ce lieu, dont la beauté lui faisait aimer davantage le Créateur, y cultiva un champ, un jardin et une vigne. Le champ lui donna du blé pour faire son pain qui, avec quelques dattes, composait toute sa nourriture. Il réserva les légumes du jardin et le fruit de la vigne pour ceux que la bonne odeur de ses vertus et l'admiration pour sa haute sagesse amenaient dans ce coin retiré du stérile désert. Quelquefois, pour se dérober aux visites inutiles ou trop prolongées, il gagnait, par

un sentier montant en forme de vis, le sommet de la montagne, où deux grottes avaient été pratiquées dans le roc.

Quoique éloigné de ses disciples, Antoine les eut toujours présents à son esprit et à son cœur. Outre les instructions qu'il leur adressait par écrit, il allait souvent converser avec eux, avec ceux surtout qui s'étaient établis à l'entrée du désert qu'il habitait. C'était là sa montagne, pour ainsi dire extérieure, le rendez-vous ordinaire des gens du monde qui désiraient l'entretenir.

Parvenu à la cent cinquième année de son âge, le patriarche des cénobites traversa encore le désert pour se rendre auprès de ses disciples. Il leur fit de touchants adieux. Ce furent ceux d'un père à sa famille, plus aimée et plus aimante, lorsqu'arrive l'heure de la séparation suprême. « C'est ici, leur dit-il, ma « dernière visite ; et si je ne me suis trompé, nous « ne nous reverrons jamais en cette vie. Il est temps « que je vous quitte. » Ces mots firent couler des larmes de tous les yeux. Il les exhorta à persévérer avec courage dans leurs pénibles exercices, à vivre comme devant mourir chaque jour, à éviter tout contact avec les schismatiques et les hérétiques. Les frères le conjuraient de rester et de finir ses jours au milieu d'eux ; mais il ne le voulut pas, dans la crainte qu'on ne rendît trop d'honneurs à son corps. De retour à sa montagne solitaire, il y tomba malade au bout de quelques mois, et dit aux deux disciples qui le servaient à cause de son extrême vieillesse : « Je

vois que le Seigneur m'appelle à lui. J'entre, suivant l'expression de l'Écriture, dans la voie de mes pères. Ne souffrez pas que mon corps soit porté en Égypte ; mais couvrez-le vous-mêmes de terre, en un lieu qui ne soit connu que de vous seuls. Adieu, mes enfants! Antoine s'en va et n'est plus avec vous. » Et il expira au milieu de leurs embrassements, avec un visage qui reflétait déjà les joies des bienheureux, le dix-septième jour de janvier de l'année 356.

Le saint ne redoutait pas moins les hommages de la postérité que les louanges de ses contemporains. Il aurait voulu que le même voile dérobât aux yeux des hommes et sa vie et sa tombe. Dieu n'exauça pas ce vœu. Antoine, malgré toutes ses précautions, ne put échapper à la gloire. Elle l'avait suivi, même de son vivant, jusqu'à l'ombre du mont Colzim, dont le nom devait bientôt faire place à celui de mont Saint-Antoine. Ceux qui voulaient aller l'y trouver, louaient pour ce voyage des dromadaires dans la ville d'Aphrodite, près du Nil.

Le trône lui-même rendit hommage à une vertu si pure, à une si haute sainteté. Constantin et ses fils sollicitèrent le secours de ses conseils et de ses prières. Lorsqu'on lui remit la lettre de l'empereur, en présence de ses disciples, ceux-ci s'étonnaient de cette auguste bienveillance. « Pourquoi vous émer-
« veiller, leur dit-il, de ce message du souverain à
« un pauvre solitaire? Ce n'est, après tout, qu'un
« homme qui écrit à un autre homme. Admirez plu-
« tôt que Dieu ait daigné communiquer avec nous

« par les saintes Écritures et par la bouche même de « son Fils. » Comme les pensées de l'homme s'élèvent et s'agrandissent à la lumière de la Foi! Le chrétien est le seul qui puisse parler sur ce ton de la dignité humaine, sans être accusé de mensonge et d'ostentation.

L'humilité, qu'il recommandait tant aux autres et dont il était un si parfait modèle, ne servait qu'à faire ressortir, dans l'occasion, la grandeur de cette âme vouée au plus sublime des états. On vit souvent la prudence des habiles du siècle pâlir devant cet imitateur de la mystérieuse folie de la croix. Souvent il apprit à l'orgueil insolent d'une vaine science en quoi consiste la vraie grandeur de l'intelligence humaine. Un jour, ayant vu arriver deux de ces prétendus sages, il alla vers eux, et jugeant, à leur extérieur, de leur profession : « Pourquoi, leur dit-il, « vous êtes-vous fatigués à chercher un insensé? » Ils lui répondirent que, bien éloignés de pareils sentiments, ils l'estimaient au contraire très-sage. « Eh « bien! leur dit-il, si vous me croyez sage, imitez-moi, « je suis chrétien. »

D'autres lui reprochaient son mépris pour les lettres humaines. « De ces deux choses, leur demanda-« t-il, de la raison ou des lettres, laquelle a précédé « l'autre? — La raison, répondirent-ils. — La rai-« son, reprit-il, peut donc suffire à celui qui a le « sens droit, comme elle suffisait avant qu'on fît et « qu'on étudiât des livres de grammaire et de litté-« rature. »

D'autres encore s'étonnaient qu'il pût passer sa vie dans la solitude, privé des charmes et du fruit de la lecture. « La nature, leur dit-il, est un livre qui « me tient lieu de tous les autres. » Paroles qu'on a souvent répétées depuis, mais qui étaient alors aussi neuves qu'ingénieuses.

Ce n'était pas seulement dans de courtes réparties que brillait sa haute raison. Dans un long et excellent discours à plusieurs philosophes grecs, qui se scandalisaient et se moquaient de la croix et des humiliations de l'Homme-Dieu, il fit resplendir l'innocence, la sagesse, l'amour infini pour les hommes du divin Crucifié, et, en même temps, la puissance et la gloire du Christ ressuscité. Enfin, il les fit rougir et les réduisit au silence en leur demandant comment eux, qui faisaient profession de sagesse, pouvaient offrir leur encens à des divinités que les lois humaines auraient punies de mort ou bannies de la société pour leurs crimes et leurs infamies.

Il charmait également les hommes du monde par la finesse de son esprit. Plusieurs personnes, parmi lesquelles se trouvait un officier d'un haut grade, avaient demandé à lui parler. Comme il se disposait à se retirer, après leur avoir donné les conseils convenables pour leur salut, l'officier le conjurait de demeurer encore : « La solitude, leur répondit-il, est « pour nous comme l'eau pour les poissons ; ils lan- « guissent à terre, et ils mourraient bientôt, s'ils ne « se hâtaient pas de rentrer dans la mer. »

Cet amour de la retraite ne l'empêcha pas de re-

paraître parmi les hommes dans deux graves circonstances. Ce fut d'abord en 311, lorsque Maximin, le collègue et le digne allié de Maxence, tourmentait horriblement les chrétiens en Égypte. Alexandrie en particulier était tous les jours le théâtre d'affreux supplices et de sanglantes exécutions. « Nos frères, dit « Antoine à ses compagnons, soutiennent un grand « combat. Allons les assister du moins, si nous ne « sommes pas assez heureux pour combattre et mou« rir avec eux. » Visiter les confesseurs dans les mines, dans les cachots, les accompagner, les encourager devant les juges et jusque sur le lieu du martyre, l'occupèrent tout entier pendant cette dernière tourmente qui dura un an. Dieu ne voulut pas qu'il fixât les regards, ou du moins qu'il attirât sur lui les coups du pouvoir capricieux. Disons plutôt que la mystérieuse vertu de son humilité produisit sur les tyrans une impression non moins puissante qu'autrefois la verge de Moïse sur Pharaon.

Plus de quarante ans après, vers l'an 355, à la sollicitation des évêques, il lui fallut se montrer de nouveau dans Alexandrie, pour y prêter à la foi orthodoxe l'appui de sa renommée et de son ascendant sur les peuples. Toute la ville s'émut à sa vue. Les fidèles tressaillirent de joie en l'entendant défendre avec la simplicité et la lucidité d'un irrésistible bon sens, la divinité du Sauveur. « Le Fils de Dieu, disait« il, est nécessairement éternel, de la substance même « du Père, son Verbe et sa sagesse. Fuyez donc les « ariens, ces impies. Vous êtes chrétiens, et si vous

« disiez comme eux que le Christ est une créature, « en quoi différeriez-vous des idolâtres, qui ne sont « tels que parce qu'ils adorent la créature au lieu « du Créateur ? » La foule accourait au-devant de lui et se précipitait sur ses pas. Les païens, cédant à l'entraînement général, voulaient voir, eux aussi, l'homme de Dieu, et cherchaient à toucher ses vêtements pour être guéris de leurs maux. Plusieurs miracles s'opérèrent par son intercession, et l'on vit en quelques jours, à Alexandrie, plus de conversions que dans le cours d'une année ordinaire. A son départ, saint Athanase, à la tête de la population, l'accompagna jusqu'aux portes de la ville. Et lui reprit le chemin de sa cellule avec la joie d'un voyageur ou d'un exilé qui rentre dans sa maison.

Saint Antoine appartient à ce petit nombre de grands hommes et de saints qui, durant leur vie, n'ont pas été en butte à la haine ou à l'injustice. Les esprits infernaux seuls le persécutèrent. Si l'empereur Constantin, auquel il écrivit en faveur de saint Athanase, n'ouvrit pas dès lors les yeux à la vérité et ne se rendit pas à ses raisons, il lui répondit avec un respect affectueux et filial. Dieu avait attaché à toute sa personne comme un prestige de vertu et de sainteté qui captivait tous les cœurs. Dès le premier abord, il charmait par une dignité et une politesse de manières qu'on était étonné de rencontrer dans un homme qui avait passé sa vie dans les montagnes. La joie de sa conscience et son inaltérable égalité d'âme avaient passé dans ses traits, et donnaient à

son visage une grâce ravissante, tandis que sa voix et ses discours empruntaient un indicible accent à sa bonté affectueuse. Aussi, parmi tous ceux qui cherchaient dans ses entretiens des lumières, de la force ou des consolations, il n'y eut point d'âme attristée ou désolée à laquelle il ne rendît la joie et la confiance, ou agitée par la colère qu'il ne calmât, ou incertaine et chancelante qu'il ne fixât et ne raffermît; point de jeune homme qui de voluptueux ne devînt honnête et réglé dans ses mœurs. Il y en eut qui, engagés dans les richesses, dans les dignités, dans la carrière des armes, renoncèrent à toutes les jouissances, aux honneurs et à la gloire, pour mener, comme lui, la vie austère du désert.

Aux premiers disciples de saint Antoine s'en étaient joints un grand nombre d'autres, que suivit une foule toujours croissante. Le mouvement se communiqua à toutes les contrées de l'Égypte. De toutes leurs villes, de tous leurs bourgs, il vint à la Thébaïde une multitude de nouveaux enfants, qui animèrent et firent fleurir ses tristes déserts. Ici, un seul chef ou abbé avait sous sa conduite cinq mille solitaires ; là un autre en gouvernait dix mille. Enfin, trente mille cénobites des deux sexes peuplèrent presque toute la ville d'Oxyrinque où, du reste, il n'y avait pas un païen, pas un hérétique. Ainsi, dans cette fameuse Égypte, les merveilles de la Foi succédaient aux anciens monuments des arts, et, à côté de leurs grandes ruines, par la pureté, par l'héroïsme de vertus inouïes, élevaient sa véritable gloire bien plus haut

et la rendaient bien plus durable que les colonnes de ses voluptueuses cités et que ses fastueuses pyramides.

SAINT HILARION.

Mais ce n'était pas dans l'Égypte seule que devaient éclater de tels prodiges. Il fallait montrer au monde, et notamment aux Juifs, les vertus et les miracles des solitaires chrétiens, dans les lieux qu'avaient plus particulièrement illustrés les patriarches ou les prophètes, et, près de ces sommets encore tout parfumés des merveilleux souvenirs d'Élie, prouver que les saintes austérités des disciples de l'Évangile ne le cédaient en rien à celles qu'avait inspirées l'ancienne loi, ou plutôt qu'elles n'en étaient que le sublime couronnement.

Pour accomplir ce dessein, Dieu choisit Hilarion. Il fut l'Antoine de la Palestine. Né l'an 292, aux environs de Gaza, dans une famille considérable, mais idolâtre, il vint enfant aux célèbres écoles d'Alexandrie. Il n'y cherchait que la science, il y trouva en même temps la Foi, et ne fut pas moins assidu aux assemblées et aux instructions des chrétiens, qu'il ne l'avait été d'abord aux leçons des grammairiens et des philosophes.

Sa piété s'enflamme au récit de la vie du père des cénobites de la Thébaïde, et, à quinze ans, il va le trouver, à son premier monastère, à peu de distance de la ville d'Aphrodite. A peine l'a-t-il vu et s'est-il entretenu avec lui, qu'il se décide tout à coup à l'imiter, quitte les habits du siècle et prend le vêtement et la manière de vivre des solitaires. Il fait le premier apprentissage de la vie ascétique auprès du grand maître que ses longs et rudes combats contre les esprits infernaux ont rendu si expérimenté, si habile à discerner et à déjouer leurs ruses et leurs perfides suggestions. Mais la foule des hommes du monde qui se pressent autour de cet illustre vétéran du désert importune le jeune novice. Il ne se croit pas encore assez affermi dans l'état de perfection qu'il a embrassé, pour n'avoir pas à souffrir d'un tel contact. Résolu à commencer par vivre dans une complète solitude, comme l'avait d'abord fait saint Antoine, avec son consentement il retourne en Palestine. Il n'en avait été absent que quelques années, et déjà son père et sa mère étaient morts. Il abandonne à ses frères et aux pauvres tout ce qui lui revenait de ses biens, et se retire dans un désert situé à quelques lieues de Gaza. Ses frères et ses amis ont beau lui représenter que ce lieu est habituellement infesté par des malfaiteurs : le feu qui brille dans ses yeux leur révèle son ardeur à exécuter son projet. Il s'en va, et les laisse tout étonnés d'un si grand courage dans un corps si tendre, qui était d'ailleurs frêle et délicat.

Des brigands se présentent un jour à sa hutte, s'imaginant peut-être qu'un fils de si riche maison ne se trouvait pas sans provisions et sans argent, ou plutôt indignés de son audace à les braver, en s'établissant, le premier de tous, dans cet effroyable lieu. « Que ferais-tu, lui demandent-ils, s'il venait ici des « voleurs ? — Pour qui n'a rien, leur répondit-il, les « voleurs ne sont pas à craindre. — Mais ils peuvent « te tuer. — On ne craint pas non plus la mort, quand « on est prêt à mourir. » Son intrepidité et son innocence frappent et touchent ces hommes féroces. Le remords se réveille dans leur conscience. Ils quittent le saint avec des témoignages d'admiration et de respect, lui promettant de renoncer à cette vie de crimes et d'injustices.

Mais le jeune adolescent avait rencontré au désert un ennemi bien plus perfide et bien plus à craindre que les voleurs et les meurtriers : la volupté. Malheur à celui qui, cherchant l'isolement, n'aurait pas eu soin de confier à Dieu la garde de son âme ! Elle l'assaillit dans son imagination et dans tous ses sens. L'esprit tentateur vint aussi avec ses prestiges. Hilarion les dissipa par le signe de la croix et par la prière, et dompta sa chair rebelle en l'exténuant par le travail et les austérités. Il se réduisit, pendant quelque temps, à ne manger, chaque jour, que douze ou quinze figues après le coucher du soleil. Il lui arrivait même de passer plusieurs jours de suite sans prendre aucune nourriture. Au bout de vingt-deux ans, cette pureté de vie se déclara par des miracles.

Aristénète, femme d'Elpide qui, plus tard, devint préfet du prétoire, était une dame romaine non moins illustre parmi les chrétiens par sa piété, que par son rang parmi ses concitoyens. Comme elle revenait de visiter saint Antoine, en Égypte, avec son mari et ses trois fils, ceux-ci furent atteints à Gaza d'une fièvre violente qui en quelques jours les réduisit à la dernière extrémité. Toutes les ressources de l'art furent impuissantes. Déjà les médecins s'étaient retirés. Les enfants, gisant dans leur lit, n'étaient plus regardés que comme trois cadavres. La mère courait de l'un à l'autre, se lamentant, poussant des cris, ne sachant lequel elle aime le plus, lequel elle va perdre le premier. Tout à coup, elle apprend que dans un désert voisin habite un solitaire d'une éminente sainteté, qui a déjà opéré plusieurs guérisons miraculeuses. Oubliant l'éclat de son rang, elle va, montée sur une ânesse et accompagnée de quelques suivantes et de quelques serviteurs, trouver elle-même le saint. « Mes trois fils, lui dit-elle, sont près de mourir à « Gaza; venez les voir, et, en les guérissant, vous « amènerez au culte du vrai Dieu cette ville idolâtre. « — Je regrette, lui répondit le solitaire, de ne pou- « voir me rendre à votre désir; j'ai promis à Dieu de « ne jamais entrer dans aucune ville, pas même dans « le moindre village. » Alors elle se jette à ses pieds: « Hilarion, serviteur de Dieu, rendez-moi mes en- « fants. Vous ne pouvez me refuser ce que m'a ac- « cordé le grand Antoine, qui les a embrassés. Venez, « vous les toucherez et vous les sauverez. » Elle ac-

compagnait ces paroles des cris déchirants d'une femme, d'une mère au désespoir. Tous ceux qui étaient présents fondaient en larmes. Hilarion, tout en rejetant sa prière, pleurait lui-même. Elle reste ainsi prosternée jusqu'à ce que, vaincu par une telle Foi et une telle douleur, l'homme de Dieu lui dit : « Puisqu'il le faut, le soleil ne sera pas plutôt cou- « ché, que j'entrerai dans Gaza et je verrai vos fils. » A ces mots, elle s'en retourne consolée et pleine de confiance. Le saint tint parole. Il considère un instant ces tendres enfants près d'expirer, et, profondément ému, il invoque sur eux le nom de Jésus-Christ. Aussitôt il sort de tous leurs membres une sueur si abondante qu'elle inonde leur couche. Bientôt ils ouvrent les yeux, sourient à leur mère, baisent affectueusement les mains du saint, et demandent de la nourriture.

Un si touchant miracle, qui fut d'ailleurs le signal d'une infinité d'autres, fit une vive impression sur les peuples. Ceux de Palestine et de Syrie se portèrent en foule auprès du second Antoine. Le premier, avec lequel Hilarion entretenait toujours de doux rapports, se réjouissa t, dans sa vieillesse, des faveurs dont Dieu comblait son ancien disciple. Beaucoup de païens se convertirent, beaucoup de chrétiens embrassèrent la vie monastique. Les déserts de la Terre sainte et des pays environnants se peuplèrent de solitaires, comme ceux de la Thébaïde. Ces solitaires obéissaient tous à Hilarion, qui les tenait dans une exacte discipline, non par sa sévérité et ses reproches, mais par ses conseils et surtout par ses exemples.

Il les visitait, chaque année, non-seulement ceux qui menaient la vie cénobitique, mais encore ceux qui habitaient seuls dans des lieux écartés. Les disciples qui s'étaient fixés autour de lui ou dans le voisinage, l'accompagnaient dans cette tournée, dont l'itinéraire était tracé d'avance; leur nombre allait quelquefois jusqu'à trois mille.

Il arriva un jour près d'Éluse, petite ville d'Idumée, pendant que les habitants, qui étaient idolâtres, célébraient la fête de Vénus avec une pompe proportionnée à leur vénération pour l'étoile qui porte ce nom. Ils connaissaient Hilarion, qui avait guéri quelques possédés du démon parmi eux. Instruits de son passage, ils courent à sa rencontre, avec leurs habits de fête, et lui demandent instamment sa bénédiction. Il la leur accorde avec un affectueux empressement; mais, en même temps, il gémit et répand des larmes sur leur aveuglement, qui leur fait offrir à des objets insensibles l'encens qui n'est dû qu'au Dieu vivant et véritable, le seul dont la main puissante a placé les astres dans l'espace et dirige leur cours. Ils répondent à ses larmes par leurs larmes, à ses tendres exhortations par le changement de leurs cœurs, et ne le laissent aller qu'après qu'il leur a tracé le plan d'une église, et qu'il a marqué du signe des catéchumènes leur prêtre, la tête encore ornée des bandelettes de l'impur sacrifice.

Une seule chose affligeait Hilarion et troublait la joie que lui causaient les progrès de la Foi, la multitude et la ferveur des solitaires: c'était sa renommée

et l'affluence des gens du monde qu'elle amenait à sa cellule. Là se rendaient, des pays les plus éloignés, les âmes pieuses ou souffrantes, parmi lesquelles se trouvaient des riches, des magistrats, des femmes du plus haut rang. L'empereur Constance lui envoya un de ses officiers, qui vint demander et qui obtint la délivrance d'un démon qui le tourmentait depuis son enfance.

Cette possession des corps par les puissances infernales, lorsque le christianisme s'établit sur la terre, quelque mystérieuse qu'elle soit, est un fait certain. Sans remonter aux exemples que nous offrent l'Évangile et les Actes des apôtres, les apologistes de la religion, tels que saint Justin, saint Irénée, Tertullien, Origène, citent contre les païens et contre les hérétiques l'expulsion des mauvais esprits, opérée au nom de Jésus-Christ, comme notoire et avouée, et comme un attribut exclusivement réservé à la véritable Église. Saint Antoine, en invoquant ce nom divin, chassa un démon sous les yeux des philosophes avec lesquels il discutait, et il les défia d'opérer eux-mêmes de tels prodiges par la puissance des faux dieux.

Depuis deux ans, les disciples d'Hilarion avaient remarqué sa tristesse, et lorsque, voyant couler ses larmes, ils lui en demandaient la cause : « Je suis « revenu dans le siècle, leur disait-il, et j'ai reçu ma « récompense en cette vie. Voilà que toute la Pales- « tine et les provinces voisines m'estiment quelque « chose ; et, sous prétexte des nécessités de la com-

« munauté et des besoins des frères, je possède des « héritages et des meubles. » Il résolut enfin, à l'âge de soixante-cinq ans, de s'éloigner de son monastère et de son pays, pour aller vivre seul et inconnu dans quelque autre coin du monde. A ce bruit, comme si la contrée était menacée, par son absence, d'une inévitable ruine, les populations accourent, au nombre de plus de dix mille personnes, pour l'arrêter. Leurs instances et leurs supplications ne purent ébranler son dessein. Il partit ; une foule considérable le suivit jusqu'à Béthel. Ce fut en vain qu'il chercha à se cacher successivement dans les déserts de la Thébaïde et de la Libye, dans les montagnes de la Sicile, dans les lointaines régions de la Dalmatie ; partout il fut trahi par sa sainteté, par ses miracles et ses bienfaits. En 372, âgé de quatre-vingts ans, il acheva sa course dans l'île de Chypre, où il cultivait un jardin, entre des rochers presque inaccessibles.

SAINTE PÉLAGIE.

On vit bientôt le sexe le plus délicat s'élancer dans la rude carrière ouverte par les Paul, les Antoine et les Hilarion. A leur tour, les héroïnes du cloître et du désert ne seront pas indignes des héroïnes des échafauds et des bûchers.

Cette sœur qu'Antoine, fuyant le monde, avait quittée enfant, après avoir confié son éducation à des mains pieuses et dévouées, ne lui céda pas en générosité. A son exemple, elle ne voulut retenir de l'héritage paternel d'autre trésor que la foi et la piété, et emmenant avec elle dans la solitude de nombreuses compagnes de sa virginité, elle les dirigea dans la voie des conseils évangéliques. Ainsi, en même temps que les communautés d'hommes, prirent naissance ces associations de femmes qui possèdent du dévouement pour tous les sacrifices, des ressources pour tous les besoins, un baume pour toutes les douleurs.

Avec quelle douce joie Antoine, visitant ses premiers monastères, revit, après bien des années, cette noble sœur, qui avait vieilli comme lui dans la solitude, et offrait à son sexe le modèle des plus hautes vertus !

L'Occident s'étonnait au récit de ces nouvelles mœurs des déserts de l'Orient. La capitale du monde, qui, malgré l'approche des barbares, rêvait encore de splendeurs et de plaisirs, et regrettait les pompeuses fêtes du paganisme, regardait avec mépris ces abaissements, ces privations et cet isolement volontaires. Dieu se servit, pour la détromper ou du moins pour la confondre, de ses plus riches matrones, des descendantes de ses plus illustres races.

Déjà, vers l'an 380, une veuve, du sang et du nom des Fabius, après avoir visité les monastères de la Palestine et s'y être inspirée de l'esprit de sacrifice et de

dévouement chrétien, avait consacré toutes les ressources d'une immense fortune à ouvrir, dans le port de Rome, un asile aux malades de toute nation. Ce fut, dans l'antiquité, le premier hospice, dont elle se fit la sœur de charité. Rome dégénérée, au sein de ses incroyables voluptés, fut touchée enfin de tant de vertus et de tant de bienfaits. Elle pleura sa mort comme un malheur public. Aucun, peut-être, des aïeux de sainte Fabiola n'avait attiré un si grand concours à ses funérailles.

Bientôt après, une fille des Marcellius fait connaître et aimer aux Romains la vie cénobitique et leur révèle le secret de nouvelles grandeurs.

Enfin, sainte Paule, héritière des Scipions, des Gracques et des Paul-Émile, s'en va, avec sa fille Julie, plus connue sous le nom de sainte Eustoquie, fonder des monastères et vivre dans la pauvreté près de la crèche de Bethléem. Elle y meurt en 400. On aurait dit que, poussées par un mystérieux pressentiment, ces gloires de Rome allaient chercher, auprès du berceau de l'Homme-Dieu, un abri contre la ruine prochaine de cet édifice d'orgueil autant que de majesté humaine.

L'Orient nous rappelle à ses merveilles.

Vers le même temps vivait Pélagie qui, abusant des dons d'une fragile beauté, avait porté l'oubli de sa dignité jusqu'à embrasser l'état de comédienne et de courtisane dans la ville d'Antioche. Ces deux professions jouissent, dans les sociétés perverties et dégradées, d'une scandaleuse faveur. Elle traversait, un

jour, dans un brillant appareil, cette populeuse cité, à cheval, vêtue de précieux tissus, étincelante d'or et d'argent, les épaules nues, la tête ornée d'une élégante coiffure. Précédée et suivie de jeunes hommes et de jeunes filles, dont le costume répondait au sien, elle s'avançait au milieu de la foule ébahie. Elle passe près de plusieurs évêques réunis et assis en ce moment, on ne sait pour quelle cérémonie, devant la porte d'un temple chrétien. Tous détournent la vue de ce mondain et indécent éclat. None, le plus vénérable d'entre eux, seul observe attentivement la courtisane, et, après qu'elle a disparu, semble la suivre encore du regard. Tout à coup, abaissant la tête dans ses mains, qu'il mouille de ses larmes : « Voilà une femme, dit-il, qui a « mis bien du temps et s'est donné bien des soins pour « se montrer et pour plaire aux hommes. Elle y a « réussi. Et moi, dont l'âme, bien plus précieuse que « le plus beau corps, doit bientôt se présenter à son « Dieu, ai-je eu soin de l'orner et de la rendre digne « de paraître à ses yeux ? »

Pélagie, dans sa vie désordonnée, n'avait pas cependant oublié qu'elle était catéchumène. Le lendemain, jour de dimanche, elle assiste aux divins mystères, qui se célébraient avec une grande solennité, en présence des évêques, dans la principale église d'Antioche. Sur l'invitation du patriarche, le saint évêque None adresse aux fidèles de saintes et touchantes paroles, pleines de cette crainte des jugements de Dieu et de cet amour des biens à venir dont il était lui-même si vivement pénétré. Ces pieux accents attendrirent tous les cœurs

dans la sainte assemblée. La courtisane en fut tellement émue, que ses larmes, se joignant à ses soupirs, inondaient son visage et descendaient jusqu'à terre. Le jour même, elle va trouver le prélat auquel elle doit sa conversion et qui n'a consenti à la recevoir qu'en présence des autres évêques, se jette à ses pieds, sollicite avec ardeur et obtient enfin le baptême au nom du Dieu qui a pardonné à la femme de Samarie et déclaré qu'il est venu appeler, non pas les justes, mais les pécheurs. Son premier soin est d'affranchir ses esclaves. Puis elle remet aux mains de l'évêque, pour être distribuées aux pauvres, toutes ses richesses en or, en argent et en habits précieux. Huit jours après, à peine a-t-elle dépouillé le vêtement blanc de la régénération, qu'elle sort secrètement d'Antioche, se rend dans la Palestine, et va, sur la montagne des Oliviers, s'enfermer dans une cabane qu'elle s'est fait bâtir à l'endroit même consacré par la sueur du Sauveur agonisant. Elle y passa les quatre dernières années de sa vie dans les jeûnes et les macérations.

SAINTE MARIE D'ÉGYPTE.

En Égypte, une fille de pauvre et obscure condition, à douze ans, emportée par la fougue de l'âge, quitte sa famille et son hameau et s'en vient à Alexandrie, où elle s'abandonne à tout le désordre des passions.

Comme elle ne cherche dans ses écarts que le plaisir et non le profit, le travail lui est nécessaire pour vivre. Un jour occupée, sur le port, à tourner le fuseau, elle voit courir vers la mer un grand nombre de personnes, qui allaient s'embarquer pour Jérusalem, où les attirait la solennité de l'exaltation de la Croix. Les plus saintes fêtes, si fructueuses aux âmes fidèles, ne sont trop souvent pour les âmes dissipées qu'un spectacle et un divertissement. Il lui prit envie de se mettre de cette partie de plaisir. Par sa beauté, son enjouement et ses manières libres, elle obtint facilement d'être gratuitement admise au nombre des passagers. Elle attrista les Lieux-Saints par l'étalage de ses désordres et de son impudence. Insensible et légère, elle imprima, sans y songer, ses pas impurs sur les traces sanglantes du Rédempteur. Mais Dieu eut pitié de cette pauvre fille, dont la faible raison, à douze ans, avait cédé aux illusions de l'âge et à l'enivrement des sens, si éloignée maintenant des regards et des conseils maternels. Un premier trait de la grâce l'atteignit dans son égarement : un vif désir de voir le bois sacré sur lequel le Sauveur avait exhalé son dernier soupir. Le jour de la fête, vers les neuf heures du matin, elle se mêle à la foule qui se précipite vers le temple. Arrêtée sur le seuil par une force invisible, elle voit s'écouler à ses côtés les flots de la multitude ; elle reste seule. Plusieurs fois elle recommence la même tentative, s'attache à de nouveaux groupes, qui lui échappent comme les premiers. Épuisée par ces longs et inutiles efforts, le corps tout froissé par la foule, elle se retire dans

un coin de la place qui précède l'auguste édifice, chef-d'œuvre de la piété de sainte Hélène et de la munificence de Constantin.

Là, reconnaissant la main de Dieu qui la repousse : « Qu'ai-je donc fait, se demande-t-elle, pour être la « seule ainsi traitée, la seule à qui la vue de la divine « croix soit interdite ? » Sa pensée aussitôt se reporte sur le hideux enchaînement de ses débordements et de ses infamies. Honteuse d'elle-même, troublée, éperdue, sa douleur éclate en soupirs et en sanglots. Dans son désespoir, levant vers le ciel ses yeux inondés de pleurs, elle aperçoit au-dessus d'elle une image de la Vierge, sa patronne. « Je sais, s'écrie-t-elle, que « je ne devrais pas même oser tourner mes regards « vers vous, ô mère de la pureté ! Mais n'êtes-vous « pas aussi la mère de la miséricorde ? Si vous m'obtenez de voir le bois sur lequel votre Fils a répandu « son sang pour laver toute iniquité, dès aujourd'hui « je mettrai fin à mes déréglements, et je passerai ma « vie, séparée du monde entier, à pleurer mes fai-« blesses et mes excès. »

Consolée et ranimée par cette prière, elle revient vers l'église où elle entre sans obstacle, attirée et entraînée par la même puissance qui l'en avait d'abord écartée. A la vue de l'instrument de notre salut, elle se prosterne et l'adore dans toute l'effusion du plus vif et du plus sincère repentir.

Elle sort aussitôt de Jérusalem et gagne les bords du Jourdain. Après s'être purifiée et fortifiée par la participation aux divins mystères, dans l'église dédiée

au saint Précurseur, elle passe le fleuve, et s'enfonce pour n'en plus revenir, dans les vastes déserts qui s'étendent vers l'Arabie. Elle y vécut seule pendant quarante-neuf ans et parvint à la plus sublime sainteté. Vers l'an 430, saint Zozime, prêtre et solitaire d'un monastère bâti sur la rive habitée du Jourdain, conduit par un secret dessein de Dieu dans le fond de ces solitudes, y rencontra la sainte, lui porta ensuite l'Eucharistie, et, après sa mort, l'ensevelit. L'Église l'honore, le 9 avril, sous le nom de sainte Marie d'Égypte.

C'est ainsi que la femme, par son intrépidité dans les supplices et la profession publique de son attrait pour la virginité, ou ses héroïques expiations de l'indigne usage d'une beauté dangereuse, conquit le respect de l'homme, le partage de ses droits, et cessa d'être le jouet et l'instrument de ses coupables et outrageants caprices. C'est dans la noblesse acquise par elle, dans la pratique des vertus et des conseils évangéliques, qu'il faut chercher sa réhabilitation, et non dans l'isolement où la confinaient, au sein des châteaux, les mœurs du moyen âge ; moins encore dans je ne sais quelle éducation au milieu des forêts de la Germanie, comme l'ont rêvé de prétendus interprètes de l'histoire.

SAINT SIMÉON STYLITE.

Mais le grand prodige de ce siècle, *le miracle de l'univers*, suivant l'expression d'un auteur qui en fut longtemps le témoin oculaire, est saint Siméon, surnommé Stylite, pour avoir passé sa vie sur une colonne. Autre enfant obscur, pendant qu'il gardait à l'âge de treize ans le troupeau de son père près d'un village de Cilicie, saisi tout à coup d'un ardent amour de la perfection, il va se jeter dans un monastère du voisinage. Il en fut pendant quelques années l'édification. A la fin, ses effroyables austérités scandalisèrent ses compagnons de solitude. Trouvant que le cilice était un vêtement trop doux, il s'était secrètement serré le corps, depuis les reins jusqu'aux épaules, des plis d'une corde si rude, que la main se refusait à la toucher ; elle enfonça dans les chairs. L'infection de la plaie et le sang qui en découlait révélèrent seuls cette cruelle macération. La suite de sa vie fit voir que Dieu avait inspiré cette infraction aux lois ordinaires de la modération chrétienne.

Du monastère, dont la règle ne peut autoriser de tels excès, Siméon se retire en Syrie, dans une montagne située à quinze lieues d'Antioche. La renommée de sa sainteté et de ses miracles appela de tous les pays à sa cellule une foule de pèlerins. Chacun vou-

lait non-seulement le voir et l'entretenir, mais encore toucher les peaux qui le couvraient, afin d'en tirer quelque vertu, quelque bénédiction. Pour se dérober à ces empressements, pour échapper, autant qu'il était en lui, à la terre et se rapprocher du ciel, il se logea dans les nues, au faîte d'une colonne de trente à quarante coudées, qu'il fit élever sur la cime de la montagne, et entourer d'un mur, qui en défendait l'accès. Quelques disciples s'établirent, pour le servir, dans cette enceinte. Il passa trente sept ans sur le sommet de la colonne, exposé nuit et jour à toutes les vicissitudes de la température, debout, s'appuyant de temps en temps, pour tout repos, sur l'étroite balustrade qui la couronnait.

Cependant la contemplation et la prière n'étaient pas ses seules occupations. Plusieurs fois le jour, il recevait, par groupes de deux cents, de trois cents, ou même de mille personnes, les multitudes qui venaient implorer son assistance. Lui, si dur contre lui-même, écoutait chacun avec une patience, une modestie, une affabilité qui ne se démentirent jamais; et il les instruisait, les exhortait tous avec un zèle affectueux, auquel l'exemple de sa vertu et de ses austérités, et les innombrables guérisons qu'il opérait, donnaient une puissance irrésistible. On vit des tribus entières briser avec indignation, sous ses yeux, leurs impures et impuissantes idoles. Tous les peuples, quelles que fussent leurs mœurs, leur religion et les distances qui les séparaient, se rencontrèrent au pied du merveilleux monument, d'où mon-

tait vers le ciel une prière si efficace, d'où descendaient sur la terre tant de bénédictions : et les Arabes, qui étaient proches, et les Bretons de l'autre bout du monde, et les nations qui habitent les bords de l'Euphrate ou du Danube, et les Perses, si cruels pourtant aux disciples de l'Évangile, et les sauvages Éthiopiens, et les Scythes errants. A Rome, son image était dans toutes les maisons. Les empereurs le consultaient, des princes étrangers venaient de loin le visiter ; le roi de Perse lui envoya des ambassadeurs et la reine voulut avoir de l'huile qu'il eût bénite.

Cette miraculeuse existence s'éteignit sur sa colonne, en 461, à l'âge de soixante-neuf ans. Antioche s'empressa de recueillir ses restes ; et il fallut que l'empereur Théodose II, qui avait ambitionné ce trésor pour Constantinople, le cédât aux instances des habitants de la capitale de la Syrie. Ceux-ci lui représentèrent qu'un tremblement de terre ayant renversé leurs murs, ces reliques étaient leur unique rempart contre leurs ennemis.

Tel est le spectacle ou plutôt l'enseignement que Dieu donna aux hommes dans la personne des premiers solitaires. Placés aux confins de l'Afrique et de l'Asie, sur le grand chemin des nations civilisées, près de cette Alexandrie qui, par ses écoles, était devenue une nouvelle Athènes, et, par son commerce une nouvelle Carthage, leur renommée se répandit vite dans l'univers : elle excita partout l'admiration, le respect et la reconnaissance. Plus spécialement encore que les autres saints, les solitaires furent desti-

nés de Dieu à continuer l'œuvre des premiers chrétiens et des martyrs, en epurant le sens moral, en élevant le cœur des peuples et empêchant de prescrire, dans la conscience humaine, les idées de véritable grandeur et de perfection que l'Évangile avait, trois cents ans auparavant, révélées au monde. Par leurs prodigieuses austérités, jointes à leurs douces vertus et au bienfait de leurs aumônes et de leurs miracles, ils firent rougir la société païenne du plus honteux et du plus grossier sensualisme qui fut jamais, étonnèrent et fléchirent la brutalité même des barbares, confondirent l'orgueil des Juifs et des hérétiques, et mirent à nu les fausses vertus des sages du polythéisme. Devant l'héroïsme de leur exemple s'évanouirent les dernières espérances des disciples du Portique, qui, à la vue des progrès du christianisme, s'étaient imaginé qu'ils pourraient, avec leurs belles maximes, lui disputer ou lui ravir ses conquêtes; l'Asie se désabusa de son engouement pour les philosophes de l'Inde, ces fameux brahmanes qui habitaient les antres des bois, poussaient le dépouillement de toutes choses jusqu'à la nuditéet se faisaient gloire, dans un climat brûlant, de passer des jours entiers le visage tourné vers le soleil. Ces austères vertus, dont les dehors étaient du moins un hommage rendu à la morale de l'Évangile, en différaient, au fond, autant que l'amour de soi diffère de l'amour de Dieu, autant que l'orgueil diffère de l'humilité. « Qu'importe, dit un profond et brillant écrivain de « nos jours, glorieux enfant de l'Espagne, qu'importe

« d'abandonner les richesses et d'afficher le déta-
« chement de toutes les choses du monde, comme
« firent quelques philosophes, si en même temps
« l'homme se montre tellement vain, tellement plein
« de lui-même, qu'on voie clairement que tous ses
« sacrifices n'étaient offerts qu'à la divinité de l'or-
« gueil ? C'est renverser toutes les idoles pour se
« placer soi-même sur l'autel et y régner sans dieux
« rivaux. Ce n'était point diriger les passions ni les
« soumettre à la raison, mais créer une passion mon-
« stre, s'élevant sur toutes les autres et les dévorant.
« L'humilité, pierre fondamentale sur laquelle les
« solitaires basaient l'édifice de leur vertu, les pla-
« çait tout d'un coup dans une position infiniment
« supérieure à celle des anciens philosophes qui se
« firent distinguer par une vie plus ou moins sévère.
« On enseignait enfin aux hommes à fuir le vice, à
« pratiquer la vertu, non par le plaisir futile d'être
« regardés et admirés, mais par de hauts motifs,
« fondés sur les rapports de l'homme avec Dieu et
« sur les destinées d'un éternel avenir. »

———

LES DOCTEURS.

SAINT ATHANASE.

Une lutte perpétuelle est l'inévitable condition du bien dans l'humanité déchue. Dieu le fit voir à son Église, lorsque, après avoir si glorieusement vaincu la persécution, elle eut à repousser les attaques non moins formidables de l'hérésie. Celle-ci, il est vrai, dès l'apparition du christianisme, avait cherché à troubler les conquêtes de la Foi ; mais, devant le glaive des tyrans et la gloire des martyrs, elle avait fait peu de bruit et obtenu peu de succès.

En 313, un chrétien, qui, des sables de la Libye, était venu chercher fortune dans la capitale de l'Égypte, Arius, après avoir donné dans le schisme d'un évêque indocile, déposé par le patriarche, se rétracte, montre un zèle hypocrite, parvient aux fonctions du

saint ministère et à la direction d'une des principales églises d'Alexandrie. Ce n'était pas assez pour son ambition : il aspirait au patriarcat ; mais saint Alexandre lui fut justement préféré, pour sa piété, sa charité envers les pauvres, sa science sacrée et son éloquence. Ne pouvant attaquer le prélat dans ses mœurs le malheureux, pour se venger, se mit à nier hautement, dans le dogme de la Trinité divine, la génération éternelle du Verbe, l'unité de nature ou de substance, l'égalité du Père et du Fils. Selon lui, le Verbe avait été tiré du néant, plus tôt, mais non autrement que les autres créatures. Cette doctrine, en opposition manifeste avec l'Écriture et la Tradition, ne tendait à rien moins qu'à saper dans sa base l'enseignement de l'Église catholique. Le patriarche épuise inutilement tous les moyens de ramener le sectaire par la persuasion et le raisonnement. Il fallut recourir à l'excommunication, qui fut prononcée dans un concile provincial, composé d'environ cent évêques.

Jamais, peut-être. aucun chef d'hérésie ne posséda à un plus haut degré qu'Arius les qualités propres à ce maudit et funeste rôle. Instruit dans les lettres et dans la philosophie des Grecs, doué d'une rare souplesse de dialectique et de langage, il excellait à donner à l'erreur les traits et le charme de la vérité. Son extérieur aidait à la séduction. D'un âge déjà avancé, il joignait à l'avantage d'une haute taille la dignité du vieillard. Son orgueil se dérobait sous un vêtement simple, sous un visage modeste, recueilli, mortifié, qui

lui donnait un faux air de sainteté, et avec lequel il savait allier un abord gracieux, un ton doux et insinuant.

Banni du sanctuaire, il quitte Alexandrie, où il s'est déjà fait de nombreux partisans, et va demander asile à Eusèbe, évêque de Césarée, capitale de la Palestine. Celui-ci était l'un des plus savants hommes de son siècle, et auteur d'excellents ouvrages, pour lesquels la postérité a partagé l'admiration de ses contemporains. Arius sut lui faire goûter sa doctrine et l'intéresser à sa cause avec plusieurs autres évêques. Parmi eux se signala un second Eusèbe, parent, dit-on, de la famille impériale, qui, de sa propre autorité, avait osé abandonner le siége dédaigné de Béryte, en Judée, pour celui de Nicomédie, séjour ordinaire des empereurs d'Orient. Sa naissance, sa position, ses talents, ses qualités extérieures lui donnaient un crédit et un ascendant dont ses sentiments le rendaient indigne. Il avait apostasié dans la persécution. Condisciple d'Arius, on l'a soupçonné d'avoir été son secret conseiller, avant de se faire son protecteur déclaré. Quoi qu'il en soit, bravant encore une fois les règles de la discipline et de l'ordre hiérarchique, il prit hautement le parti du sectaire contre le digne patriarche, dont la réputation et le rang offusquaient son orgueil. Ayant fait venir Arius à Nicomédie, il se concerta avec lui, et écrivit en sa faveur aux évêques pour obtenir son rétablissement. Alexandre fut inébranlable dans sa décision, comme il l'était dans sa foi.

Cette scission scandaleuse agita et troubla l'église

d'Orient. Constantin en fut sensiblement affligé. Mais l'évêque courtisan de Nicomédie lui fit entendre qu'il ne s'agissait entre Alexandre et Arius que d'une vaine dispute de mots, dont le tort devait être surtout attribué au zèle amer et inflexible du premier. Ce fut dans ces préjugés que l'empereur écrivit à l'un et à l'autre, par Osius, évêque de Cordoue, qu'il députa en Égypte pour régler ce différend. Osius était le prélat le plus vénéré de cette époque. Il avait souffert courageusement pour la Foi, avait initié Constantin à la connaissance des vérités du christianisme, et l'on croit qu'il était venu alors en Orient de la part de l'évêque de Rome, traiter avec l'empereur des affaires de l'Église. La lettre du prince se terminait par de touchantes exhortations, qui attestent son zèle sincère pour la Foi ainsi que la bonté de son cœur: « Rendez-moi des jours sereins et des nuits tranquil-
« les. Si vos divisions continuent, je serai réduit à
« gémir, à verser des larmes; il n'y aura plus pour moi
« de repos. Où en trouverais-je, si ceux qui servent
« avec moi le vrai Dieu se déchirent si opiniâtrément?
« Je voulais vous aller visiter, mon cœur était déjà
« avec vous; vos discordes m'ont fermé le chemin
« de l'Orient. Réunissez-vous pour me le rouvrir,
« donnez moi la joie de vous voir heureux, comme
« tous les peuples de mon empire. »

Ces accents d'un père ne furent point écoutés. Le désordre augmentait de jour en jour. L'hérésie, comme partout et toujours, se montra violente et rebelle. Il y eut des émeutes. Constantin prononça, à

cette occasion, un mot justement célèbre. Dans une ville, les ariens s'étaient emportés jusqu'à jeter des pierres à la face d'une de ses statues. Comme ses ministres l'excitaient à tirer vengeance de cet affront, lui, portant la main à son visage, leur répondit en souriant : « Je ne me sens pas blessé. »

La mission de l'évêque de Cordoue ne fut pas néanmoins sans résultat. Il comprit, d'un côté, toute la gravité de la controverse; de l'autre, l'erreur et la mauvaise foi d'Arius ; et, en les faisant connaître à l'empereur, il lui inspira une grande pensée : de convoquer les évêques de toute la chrétienté, pour donner à la vérité attaquée l'autorité d'une irrécusable décision. Les apôtres n'avaient-ils pas agi ainsi pour terminer la contestation sur les observances mosaïques?

Au reste, c'était la première fois, depuis l'extension de l'Évangile, que les circonstances permettaient de recourir à ce moyen extraordinaire. On se trouvait à la fin de 324, l'année même de la défaite et de la mort de Licinius, indigne beau-frère de Constantin, le dernier des survivants de cette funeste ligue de pâtres parvenus, de monstres débauchés et cruels, qui, pendant près d'un demi siècle, s'enivrèrent à l'envi du sang chrétien et dévorèrent la substance des peuples. Maintenant, sous le doux et glorieux sceptre de Constantin, l'empire se réjouissait d'une liberté, d'une prospérité, inaccoutumées, et s'étonnait de voir réunis autour de ce prince les ambassadeurs de toutes les nations de l'univers, qui admiraient ses vertus

et redoutaient ses armes, auxquelles la victoire ne fut jamais infidèle. Dans un de ces moments trop rares et trop courts pour le bonheur de l'humanité, le monde entier était en paix.

Dès le printemps de l'année 325, sur l'invitation et avec l'aide du puissant empereur, qui s'était concerté avec le chef de l'Église, les évêques de toutes les parties du monde se rendirent en Asie, dans la ville de Nicée, voisine de Nicomédie. Le peuple fidèle, ému par la nouveauté et l'importance du débat qu'ils allaient terminer, et la réputation de leurs vertus, accourait sur leur passage, se prosternait devant eux et les accompagnait de ses vœux et de ses espérances. Constantin, qui les avait précédés à Nicée, les y accueillit avec la dignité qui le caractérisait, et, en même temps, avec les plus touchants témoignages de foi, de déférence et d'affection. Combien ils méritaient cet empressement, ces hommages des populations et du premier empereur chrétien, des hommes dont la plupart, outre leur caractère sacré, commandaient le respect et l'admiration par leur âge, leur courageuse fidélité dans la persécution, leur science et leur sainteté ! Celui-ci, ancien solitaire, avait été arraché malgré lui au désert, dont il conservait, dans les dignités, les habitudes simples et austères ; celui-là était célèbre par ses miracles ; plusieurs portaient encore sur leurs membres ou sur leur visage les stigmates du martyre. Quels plus dignes interprètes du plus auguste de nos mystères !

Ces prélats, sans compter les prêtres, les diacres

et les laïques éclairés qui les assistaient, se trouvèrent réunis au nombre de trois cent dix-huit, parmi lesquels on n'en compta que dix-sept infectés d'arianisme. Pendant deux mois, depuis le 19 juin jusqu'au 25 août, ils tinrent, sur différentes questions de dogme et de discipline, de nombreuses et longues conférences. Arius exposa sa doctrine. En l'entendant proférer ces nouveautés impies, les Pères du concile se bouchaient les oreilles. Il leur fallut un grand effort de raison et de prudence pour consentir à les examiner. Enfin, la question fut approfondie et discutée des deux côtés avec toute la science et toute l'habileté que chacun pouvait désirer. On en remit la décision à une séance solennelle, qui eut lieu, en présence de l'empereur, dans la plus vaste salle de son palais. Les évêques étaient rangés sur des siéges disposés autour de cette enceinte. Un trône s'élevait au milieu : on y déposa le livre des Évangiles. Osius présidait l'assemblée au nom du pape, que son âge, ses infirmités et les exigences de son rang avaient retenu à Rome. Dans le fond de la salle, un siége vide, moins élevé que les autres, mais tout resplendissant d'or, était destiné à l'empereur. A neuf heures du matin, il se présente sans armes, sans soldats, accompagné seulement de quelques dignitaires qui professaient le christianisme. A sa vue, les Pères du concile, qui l'attendaient en silence, se lèvent et se tiennent debout. Tout, dans le maintien, l'air et la taille de Constantin, montrait l'homme supérieur aux autres hommes par les heureux dons de la nature,

comme il l'était par l'éminence de sa dignité. A cinquante ans, il avait encore l'éclat et les grâces de la jeunesse. La franchise de son caractère et la pureté de ses mœurs reluisaient sur son front serein. Il s'avance au milieu de cette assemblée la plus sainte et la plus auguste qu'on eût jamais vue sous le ciel, avec une magnificence de vêtement qui annonce le maître de l'empire, avec un respect et une modestie qui révèlent le chrétien. Arrivé devant son siége, il attendit, pour y prendre place, d'y être invité par les évêques, qui s'assirent après lui. Alors s'engagea entre les Pères du concile une discussion d'où sortit la foudre qui terrassa l'hérésie. Les blasphèmes d'Arius ne tinrent plus devant le terme de *consubstantiel*, expression aussi concise qu'énergique de l'unité de nature. L'univers répéta avec transport le symbole de Nicée, magnifique développement du symbole des apôtres, hymne sublime de foi, d'amour et de reconnaissance. Les évêques ariens le souscrivirent, après plus ou moins de résistance, avec plus ou moins de bonne foi, à l'exception de deux, qui furent déposés par le concile, et, avec Arius, condamnés, par l'empereur, au bannissement : châtiment dû aux téméraires violateurs des lois de la plus haute société qui ait paru sur la terre.

Dans ce débat solennel, au milieu de ces vénérables et savants prélats, de ces glorieux athlètes de la Foi, on vit se lever, par leur conseil et à leur grande joie, un jeune lévite, qui lutta corps à corps avec Arius. Par la supériorité de sa raison, par la connaissance

approfondie et l'intelligence des livres saints, par la lucidité et la force de l'argumentation, par la chaleur d'une éloquence simple, vraie et naturelle, il repoussa les audacieuses attaques de ce redoutable adversaire, déjoua toutes ses ruses, le poursuivit dans tous ses détours, et le confondit, en éclairant de la plus vive lumière, ses plus ténébreux retranchements. Il ne charma pas moins le concile par sa modestie, par la sincérité de sa foi et de son dévouement que par l'éclat de sa victoire; car ce jeune homme aimait l'Église plus que le plus tendre fils n'aime sa mère, plus que jamais ni Grec ni Romain n'aima sa patrie : nous avons nommé Athanase,

Enfant d'une famille distinguée et chrétienne d'Alexandrie, il s'était attaché de bonne heure à saint Alexandre, qui l'avait élevé et le chérissait comme un fils. A l'âge de dix-huit à vingt ans il visita saint Antoine dans le désert, où il demeura quelque temps pour s'édifier et s'instruire auprès de ce grand modèle de la vie ascétique. Il n'était encore que diacre, lorsque le patriarche l'amena avec lui au concile. Mais, aussitôt après, il fut ordonné prêtre, et, l'année suivante, l'auguste vieillard, se sentant près de mourir, le désigna pour son successeur. Athanase se cacha, pour se dérober, lui si jeune, à une telle dignité. « Tu « fuis, dit le saint avant d'expirer, tu fuis, Athanase, « mais tu n'échapperas pas. » Ces paroles furent un oracle. Le pape demanda instamment et obtint des évêques assemblés que le jeune prêtre fût nommé évêque d'Alexandrie. Il avait à peine trente ans; mais,

dans les circonstances où se trouvait cette église, le génie, la science et la sainteté n'avaient pas besoin du nombre des années. Ce choix fit frémir l'hérésie, qui, pour être vaincue, n'avait pas renoncé à ses espérances. Le jour n'est pas loin, où, par de cauteleuses démarches, par d'artificieuses protestations de foi, elle saura gagner la faveur du prince : et, une fois armée de l'autorité publique, jusqu'où n'iront pas son audace et ses excès? Athanase, quels combats, quelles épreuves vous attendent !

Et pourtant le concile s'était terminé dans un si heureux accord du pouvoir et de l'Église ! La grande victoire qui venait d'être remportée sur l'erreur, Constantin la célébra, en même temps que la vingtième année de son avénement au trône, avec la magnificence qui convenait à sa grandeur, à sa générosité et à sa piété. Ayant réuni à sa table les prélats du concile, il leur prodigua toutes les marques d'un respect filial. Il baisait affectueusement leurs glorieuses cicatrices. Partout on les entoura d'honneurs et de confiance. Les plus secrets appartements du palais leur furent ouverts. Ces vieux confesseurs de la Foi s'étonnaient de traverser sans crainte les troupes qui veillaient, l'épée nue, aux portes de la demeure impériale. Quel spectacle, en effet, que cet appareil de la puissance et des armes, naguère pour eux si menaçant et si cruel, qui maintenant leur sourit et semble recevoir un nouvel éclat de la présence de ces vainqueurs dans un autre genre de combat ! N'était-ce pas un songe plutôt qu'une réalité? Ils se retirèrent comblés des

faveurs du prince et de ses libéralités pour les pauvres, les vierges et les orphelins. Le cœur plein de joie et d'espérance, ils allèrent raconter à leurs peuples les merveilles dont ils venaient d'être témoins, et qu'ils regardaient comme le présage du plus paisible et du plus prospère avenir.

Constantin donna bientôt de nouvelles preuves de son attachement à la foi de Nicée. Trois mois après la conclusion du concile, il exile avec indignation Eusèbe de Nicomédie, qui osait en attaquer les décisions et communiquait ouvertement avec ceux qui s'y montraient rebelles.

Mais quels sombres nuages ont voilé tout à coup la gloire jusque-là si pure et si brillante du grand Constantin ! Quoi ! d'un prince ordinairement si doux et si prudent, l'histoire raconte des actes irréfléchis et barbares, des meurtres domestiques ! Et puis, sous ce même prince, qui, jusqu'à son dernier soupir, ne cessa d'avoir horreur de l'hérésie, les hérétiques sont honorés, triomphants et les catholiques repoussés, persécutés ! Quelle est donc la triste condition de l'humanité déchue ! Quel impur alliage est venu souiller tout à coup en lui l'or pur de la charité chrétienne !

L'année même qui suivit le concile, pendant que Constantin renouvelait à Rome les fêtes de l'Orient, des bruits odieux vinrent en troubler les joies. Crispus, fils aîné de Constantin, né d'un premier mariage, que ses belles qualités et ses victoires annonçaient à vingt-six ans comme le digne héritier d'un tel père, sur les

imputations d'une infâme marâtre, de Fausta, la fille de Maximien, est tombé sous les coups du courroux paternel. Et Fausta elle-même, convaincue enfin de calomnie et de la plus honteuse infidélité, a expié son crime, étouffée dans un bain. L'histoire hésite à noircir encore, sur des témoignages insuffisants, la mémoire de cet empereur du meurtre du fils de Licinius, enfant de onze ans, qui mourut aussi vers cette époque, parce qu'elle sait que la malice humaine n'est que trop portée à imputer à crime la fin, même naturelle ou fortuite, de tout rival ou prétendant au trône.

Cependant il fallait à Constantin quelqu'un à qui il pût ouvrir et abandonner son cœur. Hélène, sa mère, recueillit le tardif héritage de tout l'ascendant de Fausta. Venez, douce et vertueuse Hélène, réjouir un instant nos regards attristés de ces scènes de perfidie, d'impudicité et de violence.

Hélène était sortie d'un rang obscur. Constance-Chlore, quoique d'une autre origine et descendant de l'empereur Claude II, l'avait épousée, simple officier, pour sa beauté et sa vertu. Devenu César, il rougit d'elle et l'éloigna de sa cour. Mais Constantin, dès qu'il fut au pouvoir, se hâta de la rappeler. Il l'aima, il l'honora et la fit honorer partout comme sa mère. Elle s'était convertie au christianisme en même temps que son fils et par l'effet des prodiges qui le rendirent victorieux de Maxence. Par ses vertus et sa piété, elle était le modèle de la cour, la gloire et l'édification de l'Église. A la nouvelle de la mort de Crispus, le plus chéri de ses petits-fils, elle

se rendit tout éplorée auprès de Constantin, lui reprocha sa fatale précipitation, et le convainquit de l'innocence de son fils infortuné, en lui dévoilant les perfidies et les hontes de Fausta. L'indignation de l'époux trompé ne fut surpassée que par les remords du père désabusé. Ces remords empoisonnèrent pour le reste de ses jours la constante prospérité de son règne. Afin de les apaiser et d'expier sa faute, on le vit redoubler de zèle pour la religion et consacrer aux œuvres de miséricorde, à la construction et la magnificence des monuments chrétiens, les richesses des temples des idoles, les immenses revenus affectés aux prêtres et aux sacrifices du culte déchu. C'est à cette époque qu'il résolut d'élever sur le tombeau du Sauveur une somptueuse basilique. A quelles mains plus pures pouvait-il confier l'exécution de ce dessein qu'à celles de sa mère ? Sainte Hélène partit, peu après la mort de Crispus, pour la Palestine, sous le poids de soixante-dix-neuf ans, que la vivacité et l'empressement de sa foi rendirent légers. Que de sentiments la portaient encore vers les lieux saints ! Elle allait y chercher des consolations à ses chagrins domestiques et demander grâce pour les torts d'un fils qui pourtant était si affectueux pour elle, si dévoué aux intérêts de la Foi et au bonheur de ses peuples. Devant la mère du premier empereur chrétien tomba enfin cette indécente statue de la volupté qui, depuis Adrien, outrageait les saints et touchants souvenirs du Calvaire. Profanation odieuse dont les chrétiens avaient tant d'horreur,

qu'ils se tinrent éloignés pendant deux cents ans de la sainte montagne, et finirent par ignorer l'endroit du supplice et du sépulcre de l'Homme-Dieu. Le saint tombeau et la croix, instrument de la rédemption des hommes, sortirent, à la voix de la princesse, des énormes amas de pierres et de terrains rapportés dont les païens les avaient couverts. Sous ses yeux mêmes, furent jetés les fondements de l'édifice sacré qui, terminé six ans après, devint si célèbre sous le nom d'église du Saint-Sépulcre, et que devaient visiter, dans le long cours des siècles, les plus humbles et les plus illustres pèlerins de toutes les parties du monde, depuis sainte Marie d'Égypte jusqu'à Godefroy de Bouillon. Un temple couronna aussi la montagne des Oliviers, en l'honneur de l'ascension du Sauveur ; un autre s'éleva à Bethléem sur son berceau,

Mais sainte Hélène avait une piété trop éclairée et trop tendre pour se borner à la magnificence des édifices religieux. Munie des pleins pouvoirs de l'empereur, puisant dans le trésor de ses libéralités avec une liberté réglée par le plus intelligent usage, elle répandit d'abondantes aumônes dans le sein des pauvres ; sa clémence descendit au fond des mines et des prisons pour y chercher le repentir et briser ses chaînes. Après avoir charmé par sa piété, sa simplicité et ses bienfaits, les Lieux-Saints et la Palestine, elle revint auprès de son fils qui se trouvait alors en Orient, et ne tarda pas à expirer dans ses bras, âgée de quatre-vingts ans. Constantin reçut avec attendrissement et respect les derniers adieux et les der-

nières exhortations de sa mère. Malheureux de la perdre, lorsque, à la veille des plus astucieuses machinations de l'erreur, les conseils et l'influence de cette mère plus éclairée que lui dans la Foi, seraient si nécessaires et préviendraient sans doute de nouvelles fautes !

Lorsque sainte Hélène ne fut plus, toute la tendresse de famille et la confiance de l'empereur se concentrèrent sur sa sœur Constancie, veuve de Licinius. Celle-ci d'ailleurs, femme de mérite et de vertu, s'était depuis longtemps laissé entêter de l'arianisme par Eusèbe de Nicomédie, qui avait été le partisan de Licinius, et par un prêtre dont l'histoire a dédaigné le nom. Près de rendre le dernier soupir, un an environ après la mort de sainte Hélène, elle signala à Constantin ce prêtre obscur comme le plus propre à le diriger dans les affaires de religion. « Suivez ses avis, dit-elle, je meurs, aucun intérêt ne « m'attache plus à la terre, mais je crains pour vous « la colère de Dieu, je crains qu'il ne vous punisse « de l'exil auquel vous avez condamné des hommes « justes et vertueux. » Ces conseils d'une sœur chérie et mourante ne furent que trop écoutés. Arius est rappelé avec les évêques exilés pour sa cause, moyennant quelque équivoque ou mensongère profession de foi. Rétabli sur son siége de Nicomédie, et dans tout son crédit, Eusèbe ne sera satisfait qu'autant qu'Arius aura reparu et repris ses fonctions dans l'Église d'Alexandrie. Pour l'obtenir, il emploie inutilement auprès d'Athanase et les sollici-

tations et les menaces. Inutilement il lui fait écrire par l'empereur. Le patriarche est alors en butte à toutes les calomnies. Mandé à la cour, il se justifie avec une telle évidence, que Constantin, en le congédiant, lui remet une lettre adressée au peuple d'Alexandrie, où, après avoir déploré la malice de ceux qui troublent et divisent l'Église pour satisfaire leur jalousie et leur ambition, il ajoute que les méchants n'ont rien pu contre leur évêque, dont il a reconnu l'innocence et la sainteté.

Il fallut donc se taire et dissimuler pendant quelque temps. Mais bientôt les calomnies recommencent avec un acharnement effronté. La cabale que dirige Eusèbe est en même temps la plus fourbe et la plus audacieuse qui fut jamais. Protestant de son adhésion à la Foi catholique, ce n'est plus la doctrine mais le caractère et la conduite d'Athanase qu'elle attaque ; c'est de crimes qu'elle l'accuse. Et de quels crimes ? De meurtres, d'opérations magiques, d'impures violences.

Athanase a beau se justifier encore devant l'empereur, qui, après informations prises auprès des magistrats d'Égypte, s'irrite de ces odieuses inventions, et menace, si elles se renouvellent, d'en rechercher les auteurs. L'intrigant Eusèbe obtient la convocation d'un concile particulier à Césarée, résidence du second Eusèbe, sous prétexte de mettre fin aux divisions, mais au fond pour y faire condamner le patriarche d'Alexandrie, et il a soin d'y faire appeler en majorité ses partisans. Aussi Athanase refuse-t-

il pendant trois ans de comparaître devant des juges qui sont ses ennemis ; mais en 344, sur les ordres formels de l'empereur, à qui on l'a dépeint comme un homme superbe et un sujet rebelle, il est obligé de se rendre à Tyr, où le synode a été transféré.

Parmi les imputations déjà détruites, on osa, comme Athanase l'avait prévu, reproduire celles-là même dont l'invraisemblance seule aurait dû montrer la fausseté.

Une femme fut entendue, qui déclara qu'elle s'était consacrée à Dieu par vœu de virginité ; mais que, ayant logé dans sa maison l'évêque Athanase, celui-ci n'avait pas rougi d'outrager les droits sacrés de l'hospitalité et les droits plus saints encore de la pudeur. Athanase innocent était aussi trop habile pour se laisser confondre par cette facile et banale accusation. L'ayant ouïe, il demeura immobile à sa place, tandis que Timothée, un de ses prêtres, et son confident, se lève, et, s'avançant vers l'impudente : « Quoi, « lui dit-il, c'est moi qui ai commis un tel crime ? « — Oui, c'est vous, s'écrie-t-elle avec force, s'agi- « tant, tout en pleurs, et les cheveux épars, c'est « vous-même, je vous reconnais. » Et elle indiquait avec assurance toutes les circonstances de l'attentat imaginé. Cette flagrante imposture fut accueillie par un rire général, et la misérable ignominieusement éconduite, malgré les instances d'Athanase pour qu'on la retînt, afin de lui faire révéler les auteurs de cette trame malencontreuse.

Mais voici un autre prétendu forfait.

Arsène, évêque d'une ville de la Thébaïde et l'un des sectateurs de Mélice, cet évêque schismatique dont Arius avait embrassé le parti avant de se faire lui-même chef d'hérésie, avait disparu tout à coup. Les Méliciens, que les Ariens avaient su gagner à leur cause, accusèrent Athanase de l'avoir fait mourir. Pour preuve, ils portaient et montraient de ville en ville une main droite d'homme, prétendant que c'était celle d'Arsène, dont le patriarche avait voulu se servir pour des opérations magiques. A la vue de cette main desséchée, les membres du concile furent saisis, les uns d'horreur, vraie ou feinte, pour l'attentat, les autres d'indignation contre les machinateurs de l'affreuse calomnie. Athanase, qui s'était préparé à y donner un éclatant démenti, seul ne fut point ému. Aussitôt, il envoie prendre un homme qui attendait à la porte, et qui entre, couvert d'un manteau. C'était Arsène lui-même, dont Athanase était parvenu à découvrir la retraite au fond de quelque désert, et qu'il avait fait amener secrètement à Tyr. Plusieurs des assistants connaissaient parfaitement Arsène : sa présence fut un coup de foudre. Athanase s'étant approché de lui et soulevant peu à peu son manteau, découvre d'abord la main gauche, puis la main droite. « Voilà, dit-il, Arsène avec ses deux « mains, le Créateur ne nous en a pas donné davan- « tage. Que mon adversaire montre où l'on a pris la « troisième. »

C'était trop de confusion pour les accusateurs d'A-

thanase; à cette fois, ils ne lui pardonnèrent ni leur supercherie et leur sottise, ni son habileté et son innocence. Cette confusion se change tout à coup en aveugles transports de colère, et la délibération en un affreux tumulte. Si cette main n'est pas la main d'Arsène, si Arsène est vivant, c'est l'effet de quelque sortilége, c'est un nouveau coup de magie, un nouveau grief contre Athanase. Leur fureur est telle qu'ils se seraient portés contre lui aux dernières violences, sans le gouverneur de la Palestine qui l'arracha de leurs mains, et, pour le mettre en sûreté, l'engagea à s'embarquer la nuit suivante. Athanase fait voile vers Constantineple et va demander justice à l'empereur.

Les autres chefs d'accusation ne furent pas mieux établis. Qu'importe ? la décision fut telle qu'on la devait attendre d'une assemblée délibérant sous la pression des Eusébiens et des Méliciens réunis, et de la force armée que l'empereur avait mise à leur disposition. Des troupes stationnaient autour de l'enceinte sacrée : ce n'étaient plus des diacres, mais des soldats ou des geôliers qui en ouvraient les portes. Athanase fut condamné et déposé par des juges malintentionnés, intimidés ou trompés. Dans la crainte que l'empereur ne voulût pas croire aux crimes qu'on lui imputait, on eut soin de donner pour dernier motif de cette condamnation qu'Athanase, par son orgueil et l'inflexibilité de son caractère, était une cause de division et de troubles dans l'Église d'Alexandrie. Toutefois, de nombreuses et courageuses voix ven-

gèrent Athanase de l'injustice dont il était victime. Le concile se composait de cent neuf évêques; quarante-neuf rendirent témoignage de son innocence et de ses vertus, et protestèrent contre l'iniquité de ce jugement.

Dès l'ouverture du concile, le vertueux Potamon, évêque d'Héraclée sur le Nil, voyant Athanase debout devant les autres évêques assis, dans l'attitude d'un accusé devant ses juges, ne put retenir ses larmes et son indignation : « Quoi, Eusèbe, dit-il à l'évêque « de Césarée, vous êtes assis, vous, pour juger Atha- « nase qui est innocent! Dites-moi, n'étions-nous « pas tous deux en prison pendant la persécution? « J'y perdis un œil, vous voilà avec tous vos mem- « bres : comment en êtes-vous sorti? »

Ainsi, cet Eusèbe, aussi bien que le premier, avait apostasié pendant les dernières épreuves.

L'illustre confesseur, saint Paphnuce, ancien disciple de saint Antoine et alors évêque dans la haute Thébaïde, celui auquel Constantin rendit tant d'honneurs au concile de Nicée, prenant par la main saint Maxime de Jérusalem, son compagnon de martyre, l'entraîna hors du concile en lui disant qu'après avoir souffert ensemble pour Jésus-Christ, ils ne devaient pas siéger dans l'assemblée des méchants. Il l'instruisit ensuite de toute la conspiration qu'on lui avait dissimulée et l'attacha pour toujours à la cause d'Athanase.

Il restait à laver l'anathème dont le concile œcuménique avait frappé Arius et à le rétablir dans

l'église d'Alexandrie. Mais un ordre de l'empereur ayant appelé tout à coup les évêques à Jérusalem pour la dédicace de l'église du Saint-Sépulcre, qui venait d'être terminée, ils reprirent dans cette ville la suite de leurs délibérations. Arius présenta une profession de foi accompagnée de lettres de recommandation de l'empereur, à qui cette profession avait paru orthodoxe. Le concile se hâta de l'approuver et de prononcer la réunion à l'Église d'Arius et de tous ceux qui avaient suivi son parti.

Cependant Athanase, réfugié à Constantinople, ne pouvait arriver jusqu'à l'empereur. Les Eusébiens lui fermaient également les avenues du palais et le cœur du prince. Mais Athanase, par une démarche hardie, déjoua l'opposition de ses ennemis. L'empereur entrait un jour à cheval dans la ville. Athanase s'approche de lui, et comme l'empereur, déjà prévenu par les décisions du concile de Tyr, avait peine à l'écouter : « Prince, lui dit-il, Dieu jugera entre vous « et moi, puisque, prenant parti pour mes calomnia« teurs, vous refusez de m'entendre. Je ne sollicite « aucune faveur. Qu'on me confronte seulement de« vant vous avec ceux qui m'ont condamné. » Cette réclamation était trop conforme aux principes d'équité et de modération de l'empereur pour n'être pas accueillie. L'invitation de se rendre aussitôt à Constantinople pour y exposer les motifs de la condamnation du patriarche d'Alexandrie, consterna les évêques qui l'avaient prononcée et qui se trouvaient encore réunis à Jérusalem. Mais les chefs du parti furent

assez habiles pour les engager à rentrer dans leurs églises après s'être fait déléguer eux-mêmes pour représenter leurs collègues auprès de l'empereur.

Là, les fourbes eurent-ils le front de répéter les accusations auxquelles Athanase avait déjà donné de si foudroyants démentis? Non ; ils en improvisèrent une nouvelle dont le succès était infaillible. Athanase, dirent-ils à l'empereur, a menacé d'arrêter en Égypte le blé destiné à l'approvisionnement de Constantinople. C'était attaquer Constantin par l'endroit le plus sensible, lui que rien ne préoccupait, en ce moment, comme la prospérité de la ville dont il avait jeté les fondements, en 328, sur les rives enchantées du Bosphore, et dont il voulait faire la première ville du monde.

Malgré les dénégations formelles d'Athanase, l'empereur, qui connaissait l'ascendant du patriarche dans toute l'Égypte, crut à une calomnie qu'Eusèbe accompagnait de serments et l'exila à Trèves, alors la capitale des Gaules. Injustement accusé, Athanase s'était défendu sans crainte; injustement condamné, il obéit sans murmure.

La terre de l'exil fut douce et hospitalière. La vénération des peuples, l'affection de saint Maximin évêque de cette ville, la bienveillance et les égards du jeune Constantin, qui commandait pour son père dans l'Occident, consolèrent le glorieux athlète de la vérité de la disgrâce du prince et de l'acharnement de ses ennemis.

La nouvelle de la condamnation et du bannisse-

ment d'Athanase répandit parmi l'ardente et fidèle population d'Alexandrie une irritation qui put à peine se contenir. Les villes et les campagnes de l'Égypte, les solitudes mêmes de la Thébaïde en furent émues. Mille voix s'élevèrent de toutes parts, et parmi ces voix, la plus vénérée de ce temps, celle de saint Antoine, pour demander le rappel de l'illustre patriarche ; mais rien ne put faire revenir Constantin d'une mesure qui, justifiée par l'autorité d'un concile, lui était d'ailleurs inspirée par son aversion pour les divisions entre les chrétiens. Il espérait que l'absence momentanée d'Athanase calmerait les esprits et finirait par ramener l'union et la paix dans l'église d'Orient. Au reste, Athanase lui même s'est plu à reconnaître sur ce point la rectitude d'intention de Constantin. Ce prince refusa d'ailleurs de le remplacer par un évêque du choix des Eusébiens avec une résolution et des menaces qui les firent renoncer à leur entreprise.

Les décisions du concile de Jérusalem ne devaient pas longtemps porter bonhéur au superbe Arius; Alexandrie le repoussa avec horreur. Rappelé par l'empereur à Constantinople, les Eusébiens se flattèrent de donner plus d'éclat à son triomphe en le faisant rétablir dans l'église même de la résidence impériale. Mais là se rencontra, pour s'opposer à son intrusion, un autre Alexandre qui honorait son nom par les mêmes vertus, la même pureté et la même fermeté de foi que le patriarche d'Égypte, qui le premier bannit de l'Église le prêtre indocile. Ni prières

ni menaces ne purent déterminer l'évêque de Constantinople à ouvrir à l'hérésiarque les portes du sanctuaire. Nécessité fut alors aux sectaires de recourir à l'autorité de l'empereur, qui, avant d'intervenir, voulut s'assurer lui-même des véritables sentiments d'Arius. Celui-ci renouvelle devant le prince ses équivoques professions de foi. « Jurez, lui dit « Constantin, que votre croyance est conforme aux « décrets de Nicée. » Arius jura. « S'il en est ainsi, « reprit l'empereur, allez en toute assurance ; mais « si votre foi trahit votre serment, que Dieu vous « juge. » Il fait appeler aussitôt saint Alexandre, lui communique les protestations d'orthodoxie qu'Arius vient de réitérer sous la foi du serment, et ajoute qu'il faut tendre la main à un homme qui demande à se sauver. L'évêque représente que l'hérésiarque, n'ayant rétracté aucune de ses erreurs, le recevoir dans l'Église ce serait y introduire l'hérésie elle-même. L'empereur s'irrite, le saint garde un silence tout à la fois digne et respectueux, et se retire, abandonnant de plus en plus dans son cœur sa cause à Dieu.

Déjà, depuis sept jours, par son conseil et celui de l'illustre évêque de Nisibe, saint Jacques, doué du don de prophétie et de miracles, qui se trouvait en ce moment à Constantinople, les catholiques imploraient, dans le jeûne et dans les larmes, la protection du ciel contre l'audacieuse entreprise de l'erreur. Sorti du palais impérial dans une profonde affliction, l'évêque va se jeter au pied des autels et demande

instamment à Dieu d'épargner à son Église un tel scandale. C'était un samedi. Eusèbe, à la tête de ses partisans, voulut préluder par une ovation publique à l'installation solennelle de l'intrus, fixée au lendemain. La multitude des Ariens grossissait de rue en rue, tandis qu'Arius excitait leur enthousiasme par de vains et insolents discours. Parvenu à l'entrée de la place de Constantin, d'où l'on apercevait le temple où devait se consommer son triomphe, il pâlit tout à coup, et saisi de violentes douleurs d'entrailles, il est obligé de s'écarter de la foule. On le trouve bientôt expirant dans le lieu secret où il s'était retiré : digne fin d'une vie d'orgueil et de sacrilége hypocrisie. La justice et la patience de Dieu n'attendent pas toujours l'éternité pour punir.

Plusieurs Ariens se convertirent; Constantin vit dans ce tragique événement le châtiment du parjure et s'attacha de plus en plus à la foi de Nicée. Le lendemain, les catholiques célébraient en paix et pleins de joie les divins mystères et leur délivrance miraculeuse.

Le bannissement de saint Athanase fut la dernière faute de Constantin; et l'ordre de le rappeler, qu'il donna un an après, le dernier acte de sa vie. En 337, il s'était avancé à la tête de ses troupes jusqu'à Nicomédie, contre les Perses qui avaient envahi quelques provinces voisines du Tigre. Mais, au bruit de sa marche, ceux-ci se hâtèrent de repasser la frontière et de demander la paix. Constantin célébra, à Nicomédie, la fête de Pâques avec un redoublement de

magnificence et de piété. On eût dit qu'il prévoyait sa fin. Ce prince, dans la soixante-quatrième année de son âge, par l'effet d'une vie active, sobre et réglée, avait conservé toute la vigueur et toute l'agilité du corps. Quelques jours après cette solennité, il éprouva une légère indisposition, qui se changea bientôt en une maladie grave. Il comprit que c'était la dernière. Jusque-là on avait pu lui reprocher trop d'attache aux grandeurs et aux prospérités humaines. Dès ce moment, les choses de la terre ne le touchèrent plus. Lorsque ses officiers en pleurs faisaient encore autour de sa couche des vœux pour la prolongation de ses jours, il leur reprocha de ne pas comprendre son véritable bonheur, et il expira avec la vivacité de foi et de piété d'un anachorète ou d'un martyr.

Les incrédules modernes, enchérissant sur l'acharnement d'un historien idolâtre contre le premier empereur chrétien, ont voulu le faire effacer de la liste des bons et des grands princes. La conscience publique n'a pas été de leur avis. Dans l'appréciation des fautes qui lui sont imputées, elle a pensé qu'il fallait tenir compte des intentions et des circonstances. Elle a considéré que, malgré la douceur habituelle de son caractère, malgré ses sentiments de vertu et de piété, le fils de Constance-Chlore et d'Hélène, né sur les bords de la Thrace, dans ces âpres régions qui donnèrent à l'empire des maîtres si cruels, et notamment ceux parmi lesquels il fut élevé; Constantin avait dû retenir quelque chose du sang et des

mœurs des barbares. Oui, la postérité a préféré à des jugements passionnés et évidemment injustes l'irrécusable témoignage de l'affliction et des regrets qui éclatèrent partout à sa mort. Ses principaux capitaines, ses gardes, tous ceux qui étaient employés auprès de sa personne, pleurèrent en lui le plus bienveillant et le plus affectueux des maîtres. Leur douleur fut partagée au dehors du palais; et, de ville en ville, de province en province, elle se propagea jusqu'aux extrémités de l'empire. Constantinople fut frappée de stupeur, et tous ses habitants ressemblèrent aux enfants d'une même famille qui vient de perdre son père. Rome, la plus corrompue des villes et la plus opiniâtrément attachée au polythéisme, qui, pour cela, fut si souvent injuste envers Constantin, et ne contribua pas peu par ses mauvais procédés à inspirer à ce prince la pensée de lui donner une rivale; Rome même, quand elle l'eut perdue, l'honora par un deuil public. Les païens le mirent au rang des dieux, et le sénat déclara qu'il n'obéirait qu'à ses fils. La gloire de son nom a dissipé les nuages suscités par l'envie ou par le ressentiment du paganisme vaincu. Le christianisme, élevé par lui sur le trône, n'en est plus descendu, et a pu continuer de répandre sur les rois et les maîtres du monde sa divine influence.

Il laissa trois fils : Constantin, Constance et Constant. Au premier échurent la Grande-Bretagne, les Gaules et l'Espagne; au second, l'Asie et l'Egypte; au troisième l'Illyrie, la Grèce, l'Italie et l'Afrique.

Constantin le Jeune se hâta de remplir les intentions de son père, et de rendre la liberté à saint Athanase, qui remonta sur son siége, l'an 338, aux acclamations du peuple d'Alexandrie et de l'Egypte entière.

Au récit de ces scandaleuses condamnations du plus éclairé et du plus vertueux des évêques, prononcées par des conciles où dominaient l'intrigue et la violence, confirmées aussitôt par la puissance impériale, on se demandera peut-être ce qu'étaient devenues, à cette époque, l'action et la prépondérance des Souverains Pontifes.

Depuis l'année 259, où nous avons mêlé nos larmes à celles du jeune diacre Laurent, accompagnant saint Sixte au dernier supplice, jusqu'à l'avénement de Constantin le Grand, le siége apostolique avait été dignement rempli par saint Denys, saint Félix, saint Eutychien, saint Caïus, parent de Dioclétien, saint Marcellin, saint Marcel et saint Eusèbe, qui tous donnèrent l'exemple du zèle contre l'erreur et de la constance dans les plus rudes épreuves. Presque tous les papes de ces siècles cruels furent des martyrs, tous méritèrent d'être proclamés saints par l'Église. Saint Miltiade, qui, élu en 311, vit son pontificat illustré par le triomphe du christianisme, mourut paisiblement, l'an 314, après avoir lancé les premiers anathèmes contre le schisme naissant des Donatistes, qui devait si longtemps désoler l'église d'Afrique. Saint Sylvestre, son successeur, continua la lutte contre ces sectaires, et présida, par ses légats, au concile général de Nicée.

Après avoir attaché son nom à la plus auguste manifestation du dogme chrétien, il mourut dans une extrême vieillesse, vers le temps où saint Athanase comparaissait devant le concile de Tyr. Saint Marc eut à peine le temps de se montrer dans la chaire apostolique qui, après lui, demeura vacante pendant quatre mois. Saint Jules, aussi distingué par la science que par l'ardeur du zèle et l'énergie du caractère, toujours inspirées par la charité, venait à peine d'y monter, lorsque Athanase partait pour le lieu de son exil.

Observons d'ailleurs que ces conciles qui déposaient le patriarche d'Alexandrie et admettaient à leur communion Arius et ses sectateurs, protestaient en même temps de leur adhésion à la foi catholique, condamnaient plusieurs hérésies, dressaient de sages canons de discipline que l'Église a conservés. A la faveur de ces précautions et de la difficulté des conjonctures, les actes répréhensibles de ces assemblées durent échapper d'abord à l'attention du saint-siége.

Enfin, il faut bien le reconnaître, les services immenses que le grand Constantin avait rendus au christianisme, ses bienfaits et la nature de ses intentions avaient inspiré aux évêques, avec un profond sentiment de reconnaissance, une confiance et des égards, et lui avaient donné un ascendant qui, à son insu, le portèrent à sortir, dans ses rapports avec l'Église, des bornes d'une sage réserve, et à se faire juge incompétent des évêques.

Ainsi, pendant ces tristes débats concernant l'église

d'Alexandrie, les droits de l'innocence purent être méconnus, et ses cris vers le pasteur des pasteurs purent être étouffés ou dénaturés par la distance des lieux, les trames de la mauvaise foi et l'erreur de bien des catholiques, sincères au fond. Mais vint enfin le moment où la vérité put se faire jour, où le juge naturel et suprême des causes des évêques put être saisi de tant de griefs.

Constantin le Jeune mourut en 340, après trois ans de règne, dans une guerre qu'il avait eu le tort de déclarer à son frère Constant, par suite de contestations qui s'étaient élevées entre eux sur la limitation de leurs États. Le vainqueur, protecteur déclaré des catholiques, réunit alors sous ses lois toutes les provinces d'Occident; l'Asie et l'Égypte restèrent au pouvoir de Constance, tout dévoué aux Ariens et de plus possédé de la malheureuse manie de dogmatiser en religion.

Aussi, les Eusébiens ne laissèrent pas longtemps en paix sur son siége le patriarche d'Alexandrie après son retour de l'exil. Avec le concours et sous les auspices de Constance, ils se réunissent en concile dans la ville d'Antioche, déclarent illégitime le rétablissement d'Athanase, et lui substituent un mauvais prêtre, nommé Grégoire, sorti de la Cappadoce, qui combla la mesure de son indignité par sa monstrueuse ingratitude pour les bienfaits d'Athanase.

Le prétendu patriarche, escorté de soldats que commande Philagre, gouverneur de l'Égypte, fait son entrée dans Alexandrie comme dans une ville prise

d'assaut. Le peuple réclama contre cette nomination et ces violences, si contraires aux traditions et à la discipline de l'Église. Le gouverneur fit à ces justes plaintes l'accueil qu'on devait attendre d'un apostat décrié pour le désordre de ses mœurs et la dureté de son caractère. Il appelle à son aide les Juifs, les païens, la plus vile populace, qu'il joint à ses cohortes. Cette troupe hideuse se rue sur les fidèles assemblés dans les églises et s'y livre aux plus indécents et aux plus cruels excès. Il y eut du sang répandu, les femmes furent outragées, les païens offrirent à leurs divinités des sacrifices sur la table sainte. C'est ainsi que les erreurs les plus opposées se tolèrent et s'associent pour combattre la vérité.

Échappé à ces fureurs, Athanase se rend à Rome, où le pape Jules a convoqué un concile pour instruire et juger ce grand procès qui, depuis si longtemps, met le trouble dans l'une des principales églises du monde, agite et divise les évêques d'Orient, et dont le scandale a retenti jusqu'aux extrémités de la chrétienté.

Le saint-siége s'émut de tendresse et d'admiration à l'arrivée d'un fils si dévoué, d'un si glorieux défenseur de la Foi et des traditions apostoliques. Les Eusébiens, pendant que Constance était occupé à la guerre contre les Perses, avaient accusé Athanase devant le chef de l'Église, dont ils proclamaient ainsi eux-mêmes la suprématie ; et Athanase, pour répondre à leurs calomnies, lui avait adressé par écrit une complète justification de sa conduite, confirmée par les

suffrages des évêques d'Égypte, témoins oculaires des faits. Jules Ier accueillit donc Athanase avec les égards, l'affection et l'honneur dus à son innocence, à son zèle, à son génie et à ses malheurs.

Le patriarche prit rang au concile. Sa présence, la bienveillance méritée dont il était l'objet, déconcertèrent ses accusateurs. Ils n'osèrent pas lui tenir tête devant un tribunal purement ecclésiastique, où l'absence de la force armée et des ordres du prince laisserait la vérité et l'innocence se produire en toute liberté, et ils refusèrent de paraître au concile, afin d'échapper au jugement qu'ils avaient provoqué les premiers. Ce jugement eut lieu malgré leur abstention, et saint Jules le proclama, dans une lettre adressée aux Eusébiens, avec ce ton d'autorité calme et de fermeté affectueuse qui caractérise le suprême gardien de la Foi, le père commun des fidèles. Les condamnations prononcées contre Athanase dans les conciles de Tyr et d'Antioche, la nomination et l'installation de Grégoire furent reconnues entachées de passion et de violence, irrégulières dans la forme, injustes au fond. On invoqua en même temps l'autorité irréfragable du concile œcuménique de Nicée, l'anathème fulminé par ce concile contre Arius et ses partisans, et enfin les prérogatives de l'Église de Rome, son droit traditionnel et incontestable d'intervenir dans toutes les affaires majeures qui intéressent le dogme ou la discipline.

Les orgueilleux sectaires ne se rendent point à ces arrêts, et, sous l'égide de Constance, ils continuent à

exclure des principaux siéges les évêques orthodoxes, jusqu'à ce que, en 347, à la demande du pape et des illustres évêques de Trèves et de Cordoue, Constant obtient de son frère le consentement à une réunion des évêques d'Orient et d'Occident, dans la ville de Sardique, située en Illyrie, sur les confins des deux empires.

Dans ce concile, où le pape envoya ses légats, auquel présida le grand Osius, l'Église, indépendante et unie à son chef, prononça les mêmes oracles qu'à Rome, et prit, dès le premier jour, pour principe et pour règle de ses délibérations, le symbole de Nicée. Le droit d'appel et de recours au saint-siége contre les décisions des conciles particuliers fut de nouveau proclamé, Athanase déclaré seul évêque légitime d'Alexandrie, et l'intrus Grégoire exclu de la communion de l'Église. Deux évêques eusébiens, abandonnant leur parti, vinrent en dévoiler toute la mauvaise foi et les trames coupables.

Ici encore, les ennemis d'Athanase, n'osant affronter la discussion, s'obstinèrent à n'y prendre aucune part, renouvelèrent leurs protestations, et, rentrés en Orient, le troublèrent par leur audace toujours croissante. Dans la ville d'Andrinople, dix catholiques, qui avaient refusé de communiquer avec eux, furent mis à mort par ordre des magistrats. Partout les évêques catholiques étaient bannis, maltraités, odieusement calomniés.

Le puissant empereur d'Occident, instruit et indigné de ces excès, en écrivit à son frère sur un ton qui an-

nonçait qu'il serait dangereux de lui résister. Les emportements des Eusébiens ouvrirent d'ailleurs un instant les yeux à Constance, et lui-même se sentit saisi tout à coup d'admiration pour le grand évêque d'Alexandrie.

Il lui écrivit de sa main à plusieurs reprises, non-seulement pour l'inviter à rentrer dans son église, mais encore pour lui exprimer combien il serait heureux de le voir, et le presser, le conjurer de venir à la cour. Athanase se défia d'abord d'une bienveillance si imprévue et si subite, mais il dut céder à ces instances réitérées, qu'accompagnaient d'ailleurs les mesures les plus décisives. La persécution avait cessé dans toutes les provinces ; les prêtres d'Alexandrie, bannis pour leur fidélité à leur évêque, étaient rappelés. Ayant pris congé, à Milan, de l'empereur Constant, et à Rome, du pape Jules, Athanase reprend le chemin de l'Orient et voit Constance dans Antioche. Cet empereur l'accueillit avec bonté, l'entoura, pendant son séjour, de considération et de respect, et à son départ, lui promit avec serment de ne plus ouvrir l'oreille aux calomnies, de ne plus souffrir qu'on le troublât dans son ministère.

Alexandrie le reçut avec les mêmes transports de joie qui avaient éclaté à son premier retour ; le souvenir des cruautés de l'intrus en doublait la vivacité. Sa présence eut des effets plus importants. Elle refoula autour de lui les mauvaises passions, excita la passion du bien et de toutes les vertus évangéliques. Les œuvres de miséricorde se multiplièrent et s'étendirent

à tous les infortunés. Que de jeunes hommes, que de jeunes filles, sous l'influence de ses conseils et de ses exemples, embrassèrent une vie de sacrifices et d'héroïque dévouement !

Malheureusement, les bienveillantes dispositions de Constance ne furent pas de longue durée. Le principal appui des catholiques, l'infortuné Constant, perdit le trône et la vie, en 350, à l'âge de vingt-sept ans, victime d'une conspiration ourdie par Magnence, un de ses généraux. Délivré de la crainte des Perses par leur déroute sous les murs de Nisibe, qu'il dut moins à ses armes qu'aux conseils et aux miracles de saint Jacques, illustre évêque de cette ville, Constance vengea bientôt la mort de son frère. La victoire qu'il remporta sur l'usurpateur, dans les champs de la Pannonie, mit le monde à ses pieds. La prospérité est funeste aux âmes vaines et faibles. Il rougit d'avoir cédé aux remontrances de son frère en faveur d'Athanase. Il oublia ses serments. Les orthodoxes sont en butte, sur tous les points de l'empire, à une violente persécution, qui, sous le fils de Constantin, rappelle l'ère sanglante des martyrs.

Dans la capitale de l'Égypte, un chef militaire à la tête de cinq mille soldats, envahit, la nuit, l'église où priait Athanase avec une multitude considérable de peuple. L'épée est tirée, des flèches sont lancées contre cette foule agenouillée. A cette subite et farouche attaque, le peuple se presse autour de son évêque, qu'on veut lui enlever, ou plutôt qu'on veut immoler au pied des autels. Dans cet affreux tu-

multe, le patriarche élève sa voix toujours obéie, il ordonne aux fidèles de se retirer et de se mettre en sûreté eux-mêmes. Pour lui, il ne sortit que des derniers, enveloppé, emporté par un groupe dévoué, qui vint à bout de le dérober aux traits de la troupe homicide.

Proscrit et fugitif, Athanase ne peut croire que Constance ait commandé ces sacriléges violences; il compte d'ailleurs encore sur ses anciennes protestations et sur sa bonne foi. Pour l'éclairer, il lui adresse une grande apologie où il réfute un à un tous les griefs des ariens. Écoutons-le répondre à l'accusation d'une prétendue correspondance avec l'usurpateur Magnence : « Le reproche d'avoir voulu irriter contre « vous votre frère, d'heureuse mémoire, avait du « moins quelque prétexte aux yeux des calomniateurs. « En effet, j'avais le privilége de le voir librement, « et il me défendait contre vous. Présent, il m'hono- « rait, absent, il m'a souvent appelé. Mais cet in- « fernal Magnence, Dieu m'est témoin que je ne « le connais pas. Quelle familiarité pouvait donc « s'établir d'un inconnu à un inconnu? Par où pouvais- « je commencer une lettre à lui? Était-ce ainsi : Tu as « bien fait de tuer celui qui me comblait d'honneurs et « dont je n'oublierai jamais l'amitié. Je t'aime d'avoir « égorgé ceux qui, dans Rome, m'ont accueilli avec « tant de faveur. »

Cette justification, étincelante d'éloquence et de vérité, n'eut pas de prise sur l'âme prévenue de Constance. Il n'en devint que plus obstiné, et son fanatisme,

plus violent. Un nouvel intrus du nom de Georges et pire que Grégoire, déshonora, fit frémir d'indignation par sa grossièreté, par son ignorance, par son avarice et sa cruauté, l'illustre siége d'Alexandrie que réjouissaient naguères les nobles qualités, le génie et les vertus d'Athanase. Constance assemble conciles sur conciles, auxquels il impose, avec d'astucieuses formules de foi, plus ou moins favorables à l'hérésie, l'inévitable condition de la condamnation du patriarche. Les évêques qui refusent de les souscrire sont envoyés dans de lointains et rigoureux exils.

Athanase lui-même errait de déserts en déserts, toujours recherché et souvent poursuivi de près par les soldats et les espions des gouverneurs romains. Quelquefois, pour leur échapper, il rentrait dans les populeuses cités de l'Égypte, où la foule ne le cachait pas moins que la solitude. Mais sa retraite préférée était dans les monastères et les ermitages de la Thébaïde, dont il aimait à partager les études, le silence et les austérités. Là une nombreuse et ardente milice, prête à mourir pour lui, savait le soustraire aux perquisitions, remplissait ses messages, copiait et propageait ses écrits dans les sociétés chrétiennes de l'Orient. « C'est de là, dit M. Villemain, qu'Athanase « encourageait les évêques d'Égypte zélés pour sa « cause; qu'il adressait des lettres apostoliques à « son église d'Alexandrie; qu'il répondait savam- « ment aux hérétiques; qu'il lançait des anathèmes « contre ses persécuteurs. Du fond de sa cellule, il « était le patriarche invisible de l'Égypte. »

La mort de Constance suspendit seule la persécution. Ce prince fut emporté par une maladie subite, lorsque des extrémités de l'Orient il courait dans les Gaules, pour réprimer la révolte du César Julien, que les troupes venaient de proclamer Auguste, et qui lui succéda.

Vers le même temps, l'intrus d'Alexandrie devenait odieux à tous les partis, aux païens eux-mêmes, qu'enhardissait l'avénement de Julien l'Apostat. D'un autre côté, le prince philosophe, par ostentation de tolérance, rappela d'abord les évêques exilés par la faction arienne. Le retour d'Athanase, dont l'absence avait été plus que jamais regrettée, excita dans l'Égypte un tressaillement d'allégresse et d'enthousiasme populaire dont l'histoire offre peu d'exemples. Ce fut, pour Alexandrie surtout, une fête telle que l'empire romain n'en connaissait plus depuis l'abolition des anciens triomphes. Il ne manqua à celui-ci que les spectacles des vaincus enchaînés et l'orgueil du vainqueur. Les populations de l'Égypte étaient accourues pour joindre leurs transports à ceux des habitants et des étrangers de toutes les nations, qui affluaient dans ce port, centre du commerce du monde. Les catholiques révéraient en lui un saint, le plus illustre défenseur de leur foi ; tous un grand homme, un bienfaiteur, un père. Au premier bruit de son arrivée, un peuple immense se précipita hors des murs. Les rivages du Nil étaient couverts de spectateurs. On était content de le voir seulement de loin ; d'entendre le son de sa voix. Plus heureux

ceux qui pouvaient toucher sa robe, ou du moins rencontrer son ombre. Dans la pompe triomphale, le peuple était groupé par rang d'âge, de sexe, de classe, de nation. Les applaudissements, les acclamations, les chants joyeux, qui se succèdent ou se confondent, retentissent de toutes parts. Le soir venu, mille flambeaux inondent la ville de flots de lumière, tandis que la mer est éclairée au loin des feux resplendissants des hautes tours du Musée. Des festins et d'innocents plaisirs prolongent jusqu'au sein de la nuit le bruit et le mouvement du jour. L'hérésie était vaincue dans Alexandrie. Les catholiques rentrèrent dans toutes les églises, les ariens furent réduits à tenir leurs assemblées dans des maisons particulières.

Mais ce prestige, cette puissance d'Athanase effraya Julien, qui désespéra de faire triompher le polythéisme, si on laissait à ce grand homme la liberté ou même la vie. Bientôt le cauteleux empereur ordonne, par un édit public, de le bannir de toute l'Égypte, et, secrètement de le mettre à mort. Le patriarche, un moment fugitif, grâce à cette présence d'esprit qui ne l'abandonna jamais dans le péril, rebrousse tout à coup, avec les compagnons de sa fuite, vers ceux qui le poursuivent, passe à côté d'eux sans qu'ils se doutent du stratagème, et revient se cacher dans Alexandrie, comme dans les déserts de la Thébaïde, sous la protection du silence et du dévouement d'un peuple entier. Quelques mois après, la justice de Dieu avait éclaté sur l'Apostat,

et le patriarche reparaissait au grand jour, honoré de l'amitié et comblé des bienfaits de Jovien, dont le règne fut trop court. Le fanatisme de Valens, plus cruel encore que celui de Constance, lui réservait une dernière épreuve. Banni encore, il passa quelques mois aux portes d'Alexandrie, dans le tombeau de ses pères. Mais il fallut le rendre aux vœux de toute l'Égypte, et il remonta, pour n'en plus descendre, sur la chaire pontificale, trop grand désormais pour être persécuté ou protégé par l'empire. En 373, dans la soixante-dixième année de son âge, après l'épiscopat le plus éprouvé et le plus glorieux, il mourut en paix dans les bras de ses concitoyens. Leur douleur, à sa mort, égala leur joie, au retour de ses nombreux exils.

Quel ne fut pas le mérite d'Athanase pour que ce peuple catholique d'Alexandrie, si divisé en factions et en nations diverses, si mobile, si passionné, il ait su le maintenir pendant cinquante ans, uni, fidèle, dévoué, et le préserver de ces emportements qui, dans cette grande ville, déshonorèrent quelquefois les meilleures causes. C'est grâce à ses soins et à l'empire de ses hautes vertus, que l'épiscopat, d'un bout de l'Égypte à l'autre, forma ce faisceau admirable qu'il ne fut pas au pouvoir de l'hérésie de rompre un seul instant : spectacle unique en face des tristes défections de cet Orient si divisé.

Sa mémoire est vénérée dans l'Église comme celle d'un martyr, d'un apôtre, d'un docteur inspiré, choisi de Dieu pour conserver intacte la tradition et créer

la langue métaphysique et théologique du christianisme. Dans ses nombreux et immortels traités, son expression atteint toujours, sans jamais la dépasser, la limite au delà de laquelle commence l'erreur. Ses sentiments ne furent pas moins que son génie à la hauteur de cette sublime mission. On ne le vit jamais ni s'inquiéter du péril, ni se lasser du combat, ni s'enivrer du triomphe. Lorsque Dieu le rappela à lui pour le couronner, l'arianisme était vaincu comme doctrine. Pour le relever de sa défaite, Valens eut beau redoubler d'efforts et de fureur après la mort de saint Athanase, cinq ans à peine écoulés, le persécuteur éprouva le sort de Julien l'Apostat. L'an 378, les Goths, ministres de la vengeance divine, ayant taillé son armée en pièces, mirent le feu à une chaumière où il s'était réfugié. Sur le trône parut alors le grand Théodose, cet autre Constantin qui, plus éclairé que le premier, restaura et compléta son œuvre, en achevant de ruiner l'arianisme dans l'empire.

La lutte qui amena ce dernier triomphe, moins dramatique que celle des martyrs, ne fut pas moins importante. Celle-ci, engagée dans les hautes régions de la métaphysique et du dogme, devait également décider du sort de l'Évangile et de l'avenir de la société. Il plut à Dieu, pour en assurer le succès, d'employer les deux forces extrêmes du christianisme : la science et l'humilité. L'une, plus particulièrement personnifiée dans saint Athanase, conquit les intelligences d'élite et les esprits les plus cultivés. L'autre, dont saint Antoine et les solitaires furent la

plus frappante expression, entraîna les peuples. La Foi que proclamaient en même temps le musée d'Alexandrie et les cellules de la Thébaïde, grava définitivement son impression sur le monde, et fit du IVe siècle le plus beau siècle de la primitive Église après l'ère des martyrs.

SAINT JEAN CHRYSOSTOME.

Saint Athanase, occupé surtout à défendre les vérités abstraites et fondamentales du christianisme, avait dédaigné la pompe extérieure de l'éloquence. C'était par la force et par la vivacité d'un raisonnement lumineux et précis qu'il avait fait triompher la vérité catholique, et l'avait munie, pour l'avenir, d'armes invincibles. Sa victoire excita une confiante ardeur et inspira le génie des orateurs qui illustrèrent cette brillante époque de la religion et des lettres.

Que de noms glorieux et aimés s'offrent ici à la mémoire, et quel charme ils donneraient à nos récits, si les bornes que nous avons dû nous prescrire nous permettaient d'y trouver place ! Combien on aimerait particulièrement à s'entretenir de la vie et des chefs-d'œuvre de ces deux célèbres amis d'enfance qui, dans la légère et bruyante Athènes, habitant sous le même toit, ne connaissaient que deux chemins, celui

de l'église et celui de l'école; que leurs compagnons d'étude, mais non de vertu et de piété, dans un transport d'admiration pour leur génie et leur modestie, entouraient tout à coup et ramenaient en triomphe à leur demeure!

Saint Basile et saint Grégoire de Nazianze ouvrirent l'ère glorieuse d'une nouvelle éloquence, d'une nouvelle littérature, qui sut allier, avec la pureté et la mélodie du génie grec, l'éclat, la majesté, l'enthousiasme du génie hébraïque et la tendresse miséricordieuse de l'Évangile. A leur voix, les muses s'envolèrent de l'Hélicon et du Permesse, et vinrent, plus graves et plus décentes, célébrer les merveilles du Sinaï et du Calvaire. Un chant du cygne de Nazianze donnera une idée de cette transformation de la littérature antique. Débarrassé du fardeau et des inquiétudes de l'épiscopat, retiré dans la chère solitude d'Arianze, le poëte chrétien redit, sur la lyre, aux frivoles populations de la Grèce et de l'Asie, cette vérité dont avait si souvent retenti sa chaire pontificale, que, de tous les maux qui affligent l'homme sur la terre, le plus grand c'est le péché et la perte de son âme :

« Quelquefois une jeune fille, dans la maison de sa « mère, devant le corps inanimé de son époux chéri, « nouvelle épouse encore toute parée, fait entendre « la plainte funèbre. Quelquefois une mère pleure « un fils adolescent qui n'est plus, et, après la dou- « leur de l'enfantement, elle connaît de plus grandes « douleurs. Un homme pleure sa patrie qu'une impi-

« toyable guerre a ravagée; un autre sa maison brû-
« lée par le feu du ciel. Et toi, mon âme, quelle
« douleur sera digne de toi et de ta perte? Pleure,
« pécheur; c'est là ton seul allégement.

« Je laisserai les festins et les gracieuses compa-
« gnies de la jeunesse; je laisserai la gloire de l'élo-
« quence, l'orgueil du rang, les plaisirs, les richesses;
« je laisserai la lumière du jour et des astres, bril-
« lante couronne de la terre; je laisserai tout à mes
« successeurs; et, la tête enveloppée de bandelettes,
« cadavre glacé, je serai étendu sur un lit, donnant
« à la douleur la consolation de pleurer, et emportant
« quelques éloges et quelques regrets qui ne dure-
« ront pas longtemps. Ensuite une pierre funèbre et
« le travail éternel de la destruction. Mais ce n'est
« pas là ce dont s'inquiète mon âme, et je ne tremble
« que de la justice de Dieu. Où fuir, malheureuse,
« où fuir ma propre perversité? Me cacherai-je dans
« les abîmes de la terre ou dans les nues? Que n'est-il
« quelque part pour m'y réfugier, un lieu impéné-
« trable au vice, comme il en est, dit-on, à l'abri
« des bêtes féroces et des contagions!

« Un homme, en prenant la route de terre, évite
« la tempête; le bouclier repousse la lance; le toit
« d'une maison défend contre la froidure. Mais le vice
« nous environne et est partout avec nous, hôte iné-
« vitable.

« Élie est monté au ciel sur un char de feu; Moïse
« a survécu aux ordres d'un tyran meurtrier; Daniel
« a échappé aux lions et les enfants à la fournaise;

« mais comment échapper au vice? Sauve-moi dans « tes bras, ô Christ, ô mon roi! »

Saint Basile partagea le goût de son ami pour les lettres humaines, dont il étudia et connut à fond toutes les parties. Au jugement des critiques les plus compétents, il peut être comparé, pour l'éloquence, aux plus beaux génies du siècle de Périclès.

Mais tous deux ne laissèrent-ils pas s'amollir leur foi, s'attiédir leur zèle et leur piété dans ces profanes études, dont ils conservèrent toute leur vie un si doux souvenir? Non. Ces hommes, dont le bon sens égalait le génie, savaient discerner, dans les chefs-d'œuvre des auteurs païens, pour en faire hommage à l'Évangile, tout ce qu'il y a de grand, de beau, de noble et de généreux. L'art embellissait et fortifiait leur foi.

De tous ces fils chrétiens des muses grecques, le plus célèbre fut saint Jean Chrysostome. Égal aux autres par le naturel et le pathétique, il les surpassa en grandeur et en magnificence. Mêlé d'ailleurs à de plus grands événements, à de plus terribles luttes, son éloquence, comme sa vie, fut empreinte d'un caractère plus dramatique.

Il naquit vers l'an 350, dans la ville d'Antioche, de parents de noble condition; mais la mort de son père, qui occupait un haut grade dans l'armée, le laissa, lui, orphelin à deux ans et sa mère veuve à vingt ans. Celle-ci, fervente chrétienne, en élevant son fils dans les principes de la Foi, ne négligea pas de le faire instruire dans la philosophie et les lettres. Comme saint Basile, il fut le disciple et fit la gloire du fa-

meux Libanius, qui professait alors l'éloquence dans Antioche, sa patrie. A dix-huit ans, il entra dans le barreau, et comme il était doué de toutes les qualités de l'orateur, entre autres d'une noble et généreuse figure, il s'y fit en peu de temps une brillante renommée. Alarmé tout à coup de cette gloire profane et des séductions qui l'attendaient dans le monde, ayant reçu, à vingt et un ans, le baptême, il se livra tout entier à la vie ascétique et à l'étude des saintes Écritures. Ce genre de vie ne suffit pas encore à son ardente piété. De concert avec un ami intime, il prend la résolution de s'ensevelir dans quelque profond désert. Une seule chose vint contrarier l'exécution de ce dessein : la résistance et les regrets de sa mère.

« Lorsque ma mère, raconte saint Chrysostome,
« eut appris ma résolution de me retirer dans une
« solitude, elle me prit par la main, me conduisit
« dans sa chambre, et, m'ayant fait asseoir près du
« lit où elle m'avait donné naissance, elle se mit à
« pleurer et ensuite me dit des choses encore plus
« tristes que ses larmes : Mon fils, Dieu n'a pas voulu
« que je jouisse longtemps de la vertu de votre père.
« Sa mort, qui suivit de près les douleurs que j'avais
« endurées pour vous mettre au monde, vous rendit
« orphelin et me laissa veuve plus tôt qu'il n'aurait
« été utile à l'un et à l'autre. J'ai souffert toutes les
« peines et toutes les incommodités du veuvage; et
« pour les comprendre, il faut les avoir éprouvées
« soi-même. Il n'y a point de discours qui puisse re-

« présenter le trouble et l'orage où se voit une jeune « femme qui ne vient que de sortir de la maison de « son père, qui ne sait point les affaires, et qui, étant « plongée dans l'affliction, doit prendre de nouveaux « soins, dont la faiblesse de son âge et celle de son « sexe sont peu capables. Il faut qu'elle supplée la « négligence de ses serviteurs et se garde de leur ma- « lice; qu'elle se défende des mauvais desseins de ses « proches; qu'elle souffre constamment les injures « des exacteurs et de l'insolence barbare qu'ils exer- « cent dans la levée des impôts. Quand un père, en « mourant, laisse des enfants, si c'est une fille, je sais « que c'est beaucoup de peine et de soins pour une « veuve. Ce soin néanmoins est supportable en ce « qu'il n'est pas mêlé de crainte ni de dépense. Mais « si c'est un fils, l'éducation en est bien plus difficile, « et c'est un sujet continuel d'appréhensions et d'em- « barras, sans parler de ce qu'il coûte pour le faire « bien instruire. Tous ces maux pourtant ne m'ont « point portée à me remarier, à introduire un autre « époux dans la maison de votre père. Je suis demeu- « rée ferme parmi ces orages et ces tempêtes, et, me « confiant surtout à la grâce de Dieu, je me suis ré- « solue de souffrir toutes ces sollicitudes que le veu- « vage apporte avec soi. Mais ma seule consolation, « dans ces misères, a été de vous voir sans cesse et « de contempler dans votre visage l'image vivante et « le portrait fidèle du mari que j'ai perdu : consola- « tion qui a commencé dès votre enfance, lorsque « vous ne saviez encore que bégayer les premières pa-

« roles que les pères et les mères recueillent avec « tant de charme de la bouche de leurs enfants.

« Vous n'avez pas non plus sujet de me dire que, « si j'ai soutenu avec courage les maux de ma condi- « tion présente, j'ai diminué le bien de votre père, « pour me tirer de ces incommodités, comme il n'ar- « rive que trop souvent à ceux qui ont le malheur de « devenir orphelins; car je vous ai conservé tout ce « qu'il vous a laissé, quoique je n'aie rien épargné « de ce qui vous a été nécessaire pour votre éduca- « tion. J'ai pris ces dépenses sur mon bien et sur ce « que j'ai eu de mon père en mariage. Ce que je ne « dis point, mon fils, dans la vue de vous reprocher « les obligations que vous m'avez. Pour tout cela, je « ne vous demande qu'une grâce : ne me rendez pas « veuve une seconde fois. Ne rouvrez pas une plaie « qui commençait à se fermer. Attendez au moins le « jour de ma mort. Peut-être n'est-il pas éloigné. « Ceux qui sont jeunes peuvent espérer de vieillir; « mais, à mon âge, je n'ai plus que la mort à attendre. « Quand vous m'aurez ensevelie dans le tombeau de « votre père, et que vous aurez réuni mes os à ses « cendres, entreprenez alors d'aussi longs voyages et « naviguez sur telle mer que vous voudrez. Personne « ne vous en empêchera. Mais, pendant que je respire « encore, supportez ma présence et ne vous ennuyez « pas de vivre avec moi. N'attirez pas sur vous l'indi- « gnation de Dieu, en causant une douleur si sensible « à une mère qui ne l'a point méritée. Si je songeais « à vous engager dans les soins du monde, et que je

« voulusse vous obliger de prendre la conduite de « mes affaires qui sont les vôtres, n'ayez plus d'égard, « j'y consens, ni aux lois de la nature, ni aux peines « que j'ai essuyées pour vous élever, ni au respect « que vous devez à une mère, ni à aucun autre motif « pareil. Fuyez-moi comme l'ennemie de votre repos, « et comme une personne qui vous tend des piéges « dangereux. Mais, si je fais tout ce qui dépend de « moi, afin que vous puissiez vivre dans une parfaite « tranquillité, que cette considération pour le moins « vous retienne auprès de votre mère, si toutes les « autres sont inutiles. Quelque grand nombre d'amis « que vous ayez, nul ne vous laissera vivre avec au- « tant de liberté que je le fais. Aussi n'y en a-t-il « point qui ait la même passion que moi pour votre « avancement et pour votre bien. »

Le cœur de Chrysostome ne tint pas contre une telle douleur, et sa conscience lui défendit d'affliger à ce point une mère dont la tendresse était en quelque sorte consacrée par la plus vive foi. Mais quelque temps après, avec son consentement, il se retira dans les montagnes voisines d'Antioche, où il pratiqua pendant six ans, d'abord sous la conduite d'un ermite, puis seul dans une caverne, toutes les austérités des solitaires de la Thébaïde. Ces austérités, qu'il rendit excessives pour dompter la fougue des passions, ayant altéré son tempérament, il fut forcé de rentrer dans Antioche. Revenu à la santé, et demeuré vainqueur de ses passions, il se prépara au sacerdoce et à la direction des âmes par la parole, qu'il fallait revêtir de

tous ses ornements, depuis que la mission du christianisme, après avoir prouvé sa vertu divine par son miraculeux établissement, était rentrée dans les voies ordinaires. Son respect pour les fonctions saintes prolongea cette préparation jusqu'à sa trente-cinquième année. Dès qu'il fut ordonné prêtre, Flavien, évêque d'Antioche, lui commit le soin d'instruire le peuple de cette grande ville passionnée pour les lettres et l'art oratoire.

Chrysostome était déjà connu dans l'Orient par ses écrits, notamment par le sublime *Traité du Sacerdoce*, qu'il avait composé, non moins pour sa propre édification que pour celle d'autrui, et par l'apologie de la vie solitaire, qu'il vengea des dernières vexations de Valens, des railleries des beaux esprits du temps et des grossières plaisanteries de cette troupe dégradée d'oisifs qui hantent les places publiques. Dès qu'il parut dans la chaire évangélique, il l'embrasa de toutes les flammes de sa charité et de son éloquence. Au pied de la tribune sacrée se pressaient une foule d'auditeurs de toute religion, parmi lesquels on remarquait des rhéteurs et des philosophes, repoussés jusque-là par la simplicité de l'Évangile, qu'attirait de loin la renommée de l'orateur. Lui, cependant, ne cessait d'attaquer hardiment tous les vices de cette société encore à demi païenne par ses mœurs : et le blasphème, enfant hideux du polythéisme, et le luxe des femmes, qui remplissait les rues de leur cortége d'esclaves, et l'orgueil des so-

phistes qui étalaient leur longue barbe, leur manteau et leur bâton, sous les galeries d'Antioche.

Beaucoup de ces sophistes se convertissaient. Ceux même qui ne se laissaient pas persuader par cette magique parole, l'admiraient en soupirant. « J'avais espéré, disait avec un accent de regret « amer Libanius mourant, de confier à Jean la di- « rection de mon école, mais les chrétiens nous l'ont « ravi. »

Les vertus des disciples de la religion qui triomphait, ne touchaient pas moins l'ami et le panégyriste de Julien l'Apostat, que cette supériorité si marquée de génie oratoire. Un jour, entendant dire que la mère de son illustre élève avait résolu, dès l'âge de vingt ans, de passer sa vie dans le veuvage : « O dieux de la Grèce! s'écria-t-il en se tournant « vers son auditoire, quelles femmes parmi ces chré- « tiennes! »

Chrysostome exerçait depuis deux ans ce magnifique et fructueux apostolat, lorsqu'une circontance des plus solennelles de l'histoire et des plus glorieuses pour le christianisme, fit ressortir encore davantage l'ascendant de son éloquence, de sa piété et de son dévouement.

En 387, la levée de quelque taxe extraordinaire pour subvenir aux frais de la guerre mit en feu la population d'Antioche. La sédition s'y porta aux derniers excès. Les statues de l'empereur, du grand Théodose, et celles de l'impératrice, sainte Flaccille, si aimée pourtant pour sa douceur et ses bienfaits,

furent renversées, mutilées, traînées dans la boue. A cet emportement frénétique succédèrent bientôt la consternation et l'effroi. Quoique profondément religieux et ordinairemont calme et bon, Théodose offensé se laissait emporter au premier mouvement de sa colère, et les princes respiraient encore dans l'atmosphère des cours quelque chose de ce despotisme sanglant qui était né de l'orgueil et de la corruption de la société païenne.

L'évêque Flavien, vieillard vénérable, est parti pour Constantinople afin d'apaiser, s'il est possible, le courroux de l'empereur, de fléchir même sa justice. Chrysostome tient dans Antioche la place de ce père absent. Non-seulement les jeux, les spectacles, mais tout travail et tout commerce ont cessé. Une morne solitude règne dans les rues et les places publiques. La foule s'est réfugiée dans les temples où Chrysostome, en la consolant, profite de son malheur pour l'instruire et la corriger : « Cette ville, s'écrie-« t-il, est dépeuplée par la crainte et par le malheur. « La patrie, c'est-à-dire la chose la plus douce au « cœur de tous les hommes, est maintenant devenue « la plus amère. Nos concitoyens fuient le lieu de « leur naissance avec la même horreur que l'on fuit « le supplice. Ils s'en détournent comme d'un abîme, « ils s'en échappent comme d'un incendie. Et cepen-« dant cette fuite n'est pas excitée par la présence de « l'ennemi, cette captivité n'est pas la suite d'un « combat. Nous n'avons pas vu l'ennemi, et nous « sommes prisonniers ou fugitifs.

« Qui donc, ô mes bien-aimés! a porté envie au « bonheur dont nous jouissions? Cette ville offrait, « naguère, ce qu'il y a au monde de plus majestueux; « aujourd'hui, l'unique sentiment qu'elle inspire, « c'est la pitié. Ce peuple si distingué par sa dou- « ceur et son humanité; ce peuple, dont tous les « mouvements suivaient sans effort l'impression des « mains qui le gouvernaient, tout à coup a rompu le « frein, et, méconnaissant ses maîtres, il s'est aban- « donné à d'inexplicables emportements. Ce qui fait « surtout couler mes larmes, ce n'est pas la trop juste « sévérité des châtiments qui nous attendent, mais « l'inconcevable énormité de l'offense que nous « avons commise. Vous avez souffert dans vos murs « les blasphémateurs et les impies: vous avez souf- « fert que la majesté de Dieu fût violée au milieu de « vous : Dieu a permis que la majesté du prince fût « violée aussi, afin que le prince irrité le vengeât en « se vengeant lui-même, et punît par un même coup « votre lâcheté et votre insolence. Eh bien! que l'on « agisse mieux à l'avenir; que du moins nos cala- « mités présentes nous servent de leçon pour répri- « mer l'insolente témérité de l'impie, et nous verrons « disparaître les maux qui sont venus fondre sur « cette ville. »

L'orateur est interrompu à ces mots par les accla- mations des fidèles ; car ces chrétiens d'Orient, si sen- sibles à l'éloquence, portaient dans le lieu saint les habitudes des assemblées profanes, et applaudissaient un apôtre comme ils applaudissaient un rhéteur.

L'humilité chrétienne de saint Jean Chrysostome s'indignait de ces vaines manifestations : « Que me « servent, leur disait-il, vos louanges, si je ne vous « vois pas faire de progrès dans la vertu; et que « perdrai-je à votre silence, si je vois croître votre « piété? Vos acclamations ici rendent l'orateur plus « célèbre, mais le perfectionnement de votre âme « serait, au tribunal du Christ, une plus grande re- « commandation pour celui qui vous instruit. »

Les sentiments de respect et de regret affectueux qu'il exprima au sujet de l'absence de Flavien, ne témoignent pas moins de modestie et d'abnégation personnelle. « Quand je tourne mes yeux du côté de « cette stalle, vide maintenant et privée du maître « qui nous instruisait, je sens de la joie et des « larmes. Je pleure de ne plus voir ici notre père; « je me réjouis qu'il soit parti pour vous sauver et « détourner de ce peuple la colère de l'empereur. Il « est parti, exposant sa vie pour vous tous, quoique « bien des choses aient dû le retenir : son âge « avancé jusqu'à l'extrême vieillesse, le temps de « l'année, la solennité prochaine de Pâques, et par- « dessus tout le danger d'une sœur unique, qui tou- « che presque à son dernier soupir. Il a tout négligé, « et ses affections de famille, et sa vieillesse, et les « souffrances du voyage; et mettant votre salut avant « tout, il a brisé tous les liens, et il s'en va comme « un jeune homme. »

L'humilité est la source des généreux sentiments. Flavien se réjouissait de tout le génie et de tout le

succès apostolique de Chrysostome, et celui-ci ne voulait rien dérober, à son profit, de la confiance, du respect et de l'amour dus à son évêque.

Un tribunal militaire, présidé par deux commissaires impériaux et revêtu de pleins pouvoirs, augmente la terreur des habitants. Déjà un grand nombre de personnes, même des plus qualifiées, sont soumises aux tourments de la question. Les prisons se remplissent tous les jours de nouveaux accusés. Une cruelle incertitude plane sur toutes les têtes.

Dieu envoya un nouveau secours à ce peuple infortuné et une aide inattendue au dévouement de Chrysostome. Les anachorètes, qui, dans les solitudes voisines, expiaient, par leurs austérités, les voluptés d'Antioche, descendirent pour la première fois de leurs rudes montagnes. Eux qui fuyaient les délices du monde, ne purent y être attirés que par le malheur de leurs frères. Ils se montrent dans la ville, pénètrent dans les cachots, entourent le prétoire, et usant de tout le crédit, de toute l'autorité dont jouit leur sainteté auprès du prince et à la cour, ils demandent, ils obtiennent que tout châtiment soit différé jusqu'à décision ultérieure et définitive de l'empereur. L'un d'eux, homme simple et sans lettres, ayant rencontré les deux commissaires, leur tient ce langage, que lui inspire une sainte fierté : « Allez, mes amis, portez ces avis à l'empereur : « Vous êtes empereur, mais vous êtes homme et « vous commandez à des hommes qui sont l'image

« de Dieu. Craignez la colère du Créateur, si vous « détruisez son ouvrage. Vous êtes si fort irrité qu'on « ait abattu vos statues; Dieu le sera-t-il moins si « vous détruisez les siennes? Vos statues de bronze « sont déjà refaites et rétablies sur leur base. Mais « quand vous aurez tué des hommes, comment espé- « rer de réparer votre faute? Les ressusciterez-vous, « quand ils seront morts? » Les commissaires s'empressèrent de faire droit à sa demande.

Cependant Flavien, admis à l'audience de l'empereur, au milieu des courtisans et des chefs de la garde, s'arrêta loin de lui. Son air vénérable, son silence, son abattement et ses larmes furent sa première éloquence. Théodose, l'apercevant, le fait approcher, et aussitôt lui rappelle, avec une vivacité mêlée de bonté, les faveurs dont il a comblé Antioche. Le patriarche lui adresse alors de sublimes et attendrissantes paroles, que saint Chrysostome a rapportées:

« Regardez, dit Flavien en finissant, combien il « sera beau dans la postérité que l'on sache qu'au « milieu des périls d'un si grand peuple, dévoué à « la vengeance et aux supplices, quand tous frisson- « naient de terreur, quand les chefs, les préfets, les « juges étaient saisis de crainte et n'osaient élever « la voix pour les malheureux, un vieillard s'est « avancé avec le sacerdoce de Dieu, et par sa seule « présence, par ses simples paroles, a vaincu l'em- « pereur; et qu'alors une grâce que l'empereur avait « refusée à tous les grands de sa cour, il l'accorda « aux prières d'un vieillard, par respect pour les lois

« de Dieu. En effet, ô prince ! mes concitoyens n'ont « pas cru vous rendre un médiocre honneur en me « choisissant pour cette mission ; car ils ont jugé (et « ce jugement fait votre gloire) que vous préféreriez « la religion dans ses plus faibles ministres à toute « la puissance du trône. Mais je ne viens pas seule- « ment de leur part ; je viens au nom du Souverain « des cieux pour dire à votre âme clémente et misé- « ricordieuse ces paroles de l'Évangile : Si vous re- « mettez aux hommes leurs offenses, Dieu vous re- « mettra les vôtres. Souvenez-vous donc de ce jour « où nous rendrons compte de nos actions, et songez « que, si vous avez commis des fautes, vous pouvez « les effacer toutes par un pardon, sans combat, sans « effort. Les autres envoyés apportent de l'or, de « l'argent et des offrandes semblables : moi, je m'ap- « proche de votre puissance avec le livre de notre « sainte loi dans les mains; je vous le présente au « lieu de tous les dons, et je vous conjure d'imiter « votre souverain maître qui, chaque jour, offensé par « nos fautes, ne se lasse pas de nous prodiguer ses « bienfaits. Ne confondez pas nos espérances ; ne « démentez pas nos promesses. Je veux que vous le « sachiez : si vous voulez bien apaiser votre colère, « si vous rendez à notre ville notre ancienne amitié, « je m'en retournerai plein de confiance ; mais si « vous avez banni Antioche de votre pensée, je n'y « retournerai pas, je ne reverrai plus son territoire, « je le renierai pour jamais, je deviendrai citoyen « d'une autre ville ; je ne voudrais pas d'une patrie

« pour laquelle, vous, le plus humain et le plus clé-
« ment des hommes, vous seriez devenu cruel et
« sans pitié. »

Une éloquence si persuasive eut son effet. « Qu'y « a-t-il d'étonnant, répondit le religieux empereur, « si nous autres hommes, nous pardonnons à des « hommes qui nous ont offensés, lorsque le maître du « monde, descendu sur la terre et mis en croix par « ceux qu'il avait comblés de biens, a prié son Père « pour ses bourreaux? »

En même temps, il presse l'évêque d'aller en toute hâte porter au peuple d'Antioche la nouvelle du pardon qu'il est heureux d'accorder, afin qu'une si grande joie lui arrive pour la fête de Pâques. Le vieillard se fit devancer par de rapides courriers qui instruisirent Chrysostome de tout ce qui venait de se passer à la cour de Constantinople. Celui-ci redit au peuple assemblé les paroles de Flavien et de Théodose, qui, accueillies avec un inexprimable enthousiasme, gravèrent dans tous les cœurs une profonde et durable reconnaissance. La clémence, qui outrage et endurcit les âmes superbes, touche et affermit dans le bien les cœurs où l'a précédée le repentir.

Théodose étant mort en 395, la fatale division du monde romain en empire d'Orient et en empire d'Occident, commencée sous les fils de Constantin, interrompue et depuis renouvelée à plusieurs reprises, fut définitivement consommée. Les deux fils de Théodose, Arcadius et Honorius, régnèrent, le premier à Constantinople, le second à Rome, tous deux

gouvernés par d'habiles, mais infidèles ministres. En Orient, à Rufin, qui fut puni de mort pour avoir appelé les barbares au secours de son ambition, avait succédé Eutrope, d'esclave devenu favori, consul et tout-puissant ministre. Païen, mais indifférent en matière de croyance, il prit quelquefois des mesures utiles à l'Église.

Dix ans après la sédition d'Antioche, en 397, le siége patriarcal de Constantinople devint vacant par la mort de l'évêque Nectaire. Ce prélat, qui vivait magnifiquement, avait laissé, par la mollesse de son administration, le relâchement s'introduire dans le clergé de sa province. Les fidèles de l'église de Constantinople, ne trouvant pas parmi leurs prêtres cette réunion de qualités désirables pour le siége d'une résidence impériale, qui était alors la première capitale du monde, prièrent l'empereur de vouloir bien désigner lui-même celui qui lui paraîtrait le plus digne dans toute l'étendue des ses États. Eutrope jeta les yeux sur Chrysostome, renommé déjà pour le plus grand orateur du christianisme et de son siècle. Mais comment obtenir le consentement de celui qui, précédemment, pour échapper à l'épiscopat, avait fui au désert? Comment l'arracher à l'admiration et à l'affection de ses concitoyens? Le pouvoir eut besoin de ruse. Attiré sous quelque prétexte, par le gouverneur de Syrie, à une conférence hors des murs d'Antioche, Chrysostome, par ordre de l'empereur, est remis aux mains d'un délégué de la cour, qui le conduit aussitôt à Constantinople. Il y fut élu évêque

par acclamation du peuple et du clergé. Ce choix ne rencontra d'opposition que de la part de Théophile, patriarche d'Alexandrie, qui, à raison de la dignité de son siége, fut appelé à Constantinople pour sacrer l'évêque élu et présider à un concile convoqué à l'effet de donner plus de solennité à son installation. Théophile, malheureusement, malgré les services qu'il rendit à l'Église par ses talents, par son zèle contre l'idolâtrie et l'hérésie, parmi les saintes traditions de la chaire de saint Marc, semblait avoir répudié celle de douceur et d'humilité évangélique. Ayant en vue un autre choix et jaloux de la renommée de Chrysostome, à l'air de fermeté empreint dans le regard et sur les traits du nouvel évêque, il pressentit les luttes qui un jour s'engageraient entre eux, et il désapprouva l'élection. Mais il fut obligé de se désister devant l'unanimité des vœux du peuple et la volonté de la cour.

Chrysostome ne se démentit point dans sa nouvelle dignité. Elle ne nuisit ni au zèle de l'apôtre ni à la simplicité de l'ancien anachorète. Le premier soin de ce fils de grande famille fut de retrancher de la table et de la maison épiscopale, au profit des pauvres, toute dépense superflue. Dès son arrivée, il se communiqua à son peuple avec un si cordial épanchement, que bientôt une tendre et mutuelle affection les unit. Son éloquence, à Constantinople, renouvela tous les succès d'Antioche. L'impiété des blasphèmes fut réprimée; des hôpitaux s'élevèrent; là aussi, les molles

femmes d'Asie rougirent de leur délicatesse et de leur luxe indécent.

La disgrâce d'Eutrope fournit bientôt à l'éloquence de Chrysostome l'occasion d'un éclatant triomphe. Ce favori, qui, par les confiscations, par la vente des emplois publics, par toutes sortes d'exactions, avait acquis une énorme fortune, s'était encore rendu odieux au peuple par son faste et son orgueil. Gaïnas, général des Goths, au service de l'empire, qu'il faisait trembler, ne le put souffrir. Ses menaces obtinrent le renvoi de l'insolent ministre. Proscrit par la cour, poursuivi par le peuple, Eutrope se réfugie dans l'église de Sainte-Sophie, invoquant ce droit d'asile qu'il avait fait abolir par une loi six mois auparavant. Cette loi, il fut le premier à l'enfreindre. Pâle, effaré, tremblant de tous ses membres, il embrassait ces autels dont il avait outragé la puissance, dont il méconnaissait la divinité. Toute la ville accourut au spectacle de tant de prospérité déchue, de tant d'orgueil humilié. Peuple et soldats, poussant des cris de mort, veulent l'arracher du lieu saint. Chrysostome, quoiqu'il n'eût pas eu longtemps à se louer de son pouvoir, voit en ce moment, dans Eutrope, un malheureux, dans sa chute, un enseignement pour tous et une occasion de l'amener lui-même à la foi et au repentir. Il harangue cette foule furieuse, l'apaise, l'attendrit et sauve l'infortuné.

Quelques jours après, Eutrope, ayant eu l'imprudence de quitter l'asile sacré, fut arrêté et envoyé en exil dans l'île de Chypre. Gaïnas exigea qu'on

lui fit son procès. Ce misérable fut condamné à mort, à Chalcédoine, en 399.

Plus animé que satisfait par le supplice d'Eutrope, le général goth demande encore les têtes de quelques-uns des principaux de l'empire, qui, lâchement abandonnés par Arcadius, furent conduits au camp barbare. C'en était fait de ces nobles victimes, si Chrysostome n'était venu à leur secours, et, plus respecté, plus fort par sa parole que l'empire avec ses armées, n'avait obtenu pour eux la vie, et bientôt après, la liberté.

Ce n'était pas cependant la communauté de foi qui pouvait concilier à l'évêque la bienveillence de ce chef d'armée. Les Goths n'avaient renoncé au culte des idoles, sous le règne de Valens, que pour s'engager dans la secte des ariens et partager leur aversion pour les catholiques. Peu de temps après, Gaïnas, revêtu du commandement de toutes les forces de l'empire, vint à Constantinople, et voulut qu'on lui cédât une église pour le culte de sa nation. Arcadius allait encore obéir ; mais Chrysostome, dans une conférence avec l'empereur et le général, fit de si énergiques protestations, que celui-ci fut contraint de renoncer à sa prétention.

Le redoutable général ne tarda pas à lever l'étendard de la révolte dans la Thrace. On songea à le fléchir plutôt qu'à le combattre. Chrysostome seul osa se charger de la périlleuse mission. N'avait-il pas à craindre, pourtant, de plus que les autres, le ressentiment de l'arien pour l'église refusée ? Le bar-

bare, à la nouvelle de l'approche de l'auguste ambassadeur, s'adoucit, et, par respect, s'avança audevant de lui, avec ses enfants, qu'il mit aux genoux du pontife. Néanmoins, il s'obstina dans sa rébellion, aussi bien que dans l'hérésie. Il en fut puni par un chef des Huns, qui l'ayant vaincu, l'an 400, envoya sa tête à Constantinople.

Plus heureux que leur chef, et plus dociles à la voix de Chrysostome ou des missionnaires qu'il ne cessait d'envoyer même au delà des limites de l'empire, un grand nombre de Goths passaient du demi-jour de l'arianisme à la foi complète de l'Évangile ; plusieurs entraient dans le sacerdoce. Ce fut, vers cette époque, un grand sujet de joie pour les fidèles de Constantinople, que d'entendre un homme de la race des Goths, nouvellement admis aux ordres sacrés, prêcher dans l'église des Saints-Apôtres. Le patriarche célébra aussitôt cet événment avec tout l'élan de son zèle et de son éloquence. Tandis que l'empire se dissolvait de toutes parts, la religion seule se fortifiait, s'étendait sans cesse, et transformait ce monde barbare, dont aucune force humaine ne pouvait plus détourner la victoire et l'avénement providentiel.

Au milieu de ces allégresses et de ces triomphes de la Foi, pendant que Chrysostome se faisait de plus en plus aimer du peuple par sa charité et son éloquence, il devenait odieux aux grands, ainsi qu'à une partie du clergé. Ces clercs étaient ceux que gênaient l'exemple de sa vie austère et le rétablisse-

ment de la discipline, et auxquels il reprochait, entre autres abus, de se faire les flatteurs et les parasites des riches; ces grands, ceux qui s'offensaient de son intrépidité à censurer leurs vices.

« Quel sujet avez-vous, disait-il à ces derniers, de « vous estimer si fort, et de croire nous faire hon- « neur, quand vous venez ici écouter ce qui sert à « votre salut? Votre richesse et vos habits de soie ? « Eh ! ne savez-vous pas que des vers l'ont filée et que « des barbares l'ont mise en œuvre ? Que les cour- « tisanes, les voleurs, les sacriléges, les hommes « les plus infâmes s'en servent ? Descendez une « fois de ce faste, considérez la bassesse de la na- « ture. Vous n'êtes que poussière, cendre, fumée. « Vous commandez à plusieurs hommes ; mais vous « êtes esclaves de vos passions : c'est comme celui « qui dans sa maison se laisserait battre par ses va- « lets, et au dehors se vanterait de sa puissance. »

Une ligue se forma contre Chrysostome. On y comptait des évêques jaloux, des prêtres relâchés, des courtisans, des grandes dames, et l'impératrice Eudoxie. Celle-ci, depuis la chute d'Eutrope, gouvernait l'empire sous le nom d'Arcadius, gouvernée elle-même par ses femmes et ses chambellans. Son père était un comte de la nation des Francs, qui s'était signalé au service de l'empire. Fière et violente comme une fille des barbares, avare et fastueuse, elle s'enrichissait à peu près par les mêmes moyens que le favori auquel elle avait succédé. A elle aussi, Chrysostome reprochait en secret ses injustices. Les

éloquentes invectives de l'orateur, dans ses discours publics, contre le luxe des femmes, achevèrent de l'irriter. Elle associa à sa haine celle de Théophile, qu'avait enflammée une circonstance récente.

De pieux cénobites, dans un désert de l'Égypte, s'édifiaient à la lecture des livres d'Origène. Mû par un ressentiment personnel, le patriarche d'Alexandrie les accuse de s'attacher à quelques erreurs échappées à la plume du grand docteur, ou interpolées, après sa mort, dans ses œuvres ; erreurs qui donnèrent naissance plus tard à une secte dangereuse, connue sous le nom d'origénisme, contre laquelle l'Église eut à se prémunir. Théophile se fit seconder par les magistrats. Des soldats envoyés pour disperser les cénobites mettent le feu à leurs cellules. Les flammes consumèrent, avec les livres d'Origène, la Bible, les Évangiles et les Saints Mystères. Un jeune homme périt dans ce subit et brutal incendie.

Cinquante de ces moines fugitifs vinrent demander asile et protection au patriarche de Constantinople, dont le génie et les vertus leur rappelaient saint Athanase. A la vue de ces vieillards, moins vénérables par leur âge que par leurs austérités et la tristesse empreinte sur leurs traits, Chrysostome ne put retenir ses larmes. Il les traita avec douceur, et, sans les admettre lui-même à la communion, par respect pour les lois canoniques, il écrivit en leur faveur, à son collègue d'Alexandrie. Son intervention fut repoussée avec dédain et avec colère. Dès lors Théophile s'imagina, publia partout et persuada à quel-

ques évêques que Chrysostome était un fauteur d'hérésie. A cette calomnie, la cabale en ajouta beaucoup d'autres, qui n'étaient pas plus fondées.

Eudoxie convoqua, en 403, un concile pour juger Chrysostome, non pas à Constantinople ou dans la province, comme les canons le prescrivaient, par crainte de l'enthousiasme du peuple pour son évêque, mais dans le bourg obscur du Chêne, près de Chalcédoine. L'évêque de cette dernière ville était un de ceux qui s'étaient faits les ennemis du grand homme. Théophile, accouru avec plusieurs évêques d'Égypte dévoués à ses caprices, domine l'assemblée par sa haine furieuse. La déposition de Chrysostome est prononcée, et la cour l'appuie aussitôt par un ordre de bannissement. Enlevé de nuit, le patriarche est jeté sur un navire qui le porte sur la côte d'Asie.

Cet exil ne fut que d'un jour. La nuit suivante, un violent tremblement de terre ébranla Constantinople et faillit renverser sur ses hôtes le palais impérial. Eudoxie effrayée, et cédant en même temps aux cris de la multitude menaçante, envoie vers le saint ambassade sur ambassade pour le rappeler, pour le conjurer de rentrer dans la ville alarmée.

Le Bosphore se couvre aussitôt de navires qui s'avancent au-devant du patriarche. Tout s'embarquait, des femmes mêmes, tenant leurs enfants dans leurs bras. Des flambeaux allumés, des chants populaires, célébraient son retour. Il voulait s'arrêter à l'entrée de la ville, dans une maison de campagne de l'impératrice, et, avant de reprendre les fonctions de son

ministère, attendre qu'un concile légitime et plus nombreux l'eût vengé d'une injuste condamnation. Mais le peuple impatient le porta en triomphe dans cette chaire où il défendait, avec tant d'éclat et de puissance, les intérêts de Dieu et les intérêts des pauvres. Quelles simples et suaves paroles coulèrent alors de ses lèvres : « Béni soit le Seigneur! Je le disais à « mon départ, je le répète à mon retour. Dans ma « retraite, je ne cessais pas de le dire. Vous vous sou- « venez que le dernier jour je vous ai rappelé l'image « de Job et ses paroles : Béni soit le nom du Sei- « gneur dans les siècles! C'est le gage que je vous ai « laissé, c'est l'action de grâces que je rapporte. Les « situations sont différentes : l'hymne de reconnais- « sance est le même. Exilé, je bénissais, revenu de « l'exil, je bénis encore. L'hiver et l'été ont une même « fin : la fertilité de la terre. Béni soit Dieu qui dé- « chaîne l'orage, béni soit Dieu qui l'a calmé! Dans « la diversité des temps, la disposition de l'âme est « la même. Le courage du pilote n'a été ni amolli « par le calme, ni submergé par la tempête. Béni « soit le Seigneur, et quand je me suis séparé de « vous, et quand je vous ai retrouvés. Voyez ce qu'ont « fait les embûches de mes ennemis : ils ont aug- « menté l'affection et le regret pour moi. Autrefois, « les nôtres seuls m'aimaient, aujourd'hui, les Juifs « mêmes m'honorent. Ceux qui croyaient éloigner de « moi mes amis, m'ont concilié les indifférents. Ce « n'est pas à eux que j'en rends grâces, mais à Dieu, « qui a tourné leur injustice en honneur pour moi.

« Qu'ils voient ce que peut notre Dieu : quelle paix, « quelle gloire, leurs embûches m'ont values ! Autrefois l'église seule était remplie, maintenant la « place publique est devenue l'église. Tout est immobile comme une seule tête ; personne ne commande le silence, et tous sont silencieux et contrits. Il y a des jeux du cirque aujourd'hui, et personne n'y assiste, tous affluent au temple comme « un torrent. Ce torrent, c'est votre multitude ; ce « bruit de fleuve, ce sont vos voix élancées vers le « ciel et attestant votre filial amour. Vos prières sont « pour moi une couronne plus éclatante que tous les « diadèmes. C'est pour cela que je vous ai convoqués « dans l'église des apôtres ; banni, nous venons près « de ceux qui furent bannis avec nous. » Les acclamations, les transports de joie de cette foule à l'ardente imagination, au cœur expansif, couvrirent, étouffèrent bientôt la voix de l'orateur. Cet hymne de félicitations et de reconnaissance recommença le lendemain, pour continuer les jours suivants.

Eudoxie ne pouvait pas oublier que le retour de Chrysostome était pour elle une défaite. Sa haine, que les courtisans entretenaient secrètement, trouva, deux mois après, une nouvelle occasion d'éclater. On érigea en son honneur, peut-être pour consoler son amour-propre humilié, une statue d'argent sur la place qui séparait les bâtiments du sénat et le palais impérial de l'église de Sainte-Sophie. L'inauguration du monument donna lieu à des réjouissances qui durèrent plusieurs jours. Ces divertissements bruyants,

qu'accompagnaient d'ailleurs de superstitieuses pratiques, troublaient la célébration des divins mystères. Chrysostome s'éleva publiquement contre ces désordres avec toute l'indépendance de son caractère et toute la liberté de la chaire évangélique. Ce blâme s'adressait naturellement à l'intendant des jeux, qui était un manichéen; les flatteurs le firent remonter jusqu'à Eudoxie elle-même. La perte du patriarche fut résolue. Les évêques qui l'avaient déjà condamné sont de nouveau convoqués à Constantinople. Évitant de reproduire les anciennes accusations et d'en inventer de nouvelles, on se prévalut de quelques décisions d'un concile hérétique dirigées autrefois contre saint Athanase, mais annulées et flétries, depuis, au concile de Sardique, d'après lesquelles un évêque qui, déposé par un concile quelconque, aurait repris ses fonctions sans y être autorisé par une autre assemblée d'évêques, ne pourrait plus avoir ni la liberté de se défendre, ni aucun espoir d'être rétabli.

Cependant Chrysostome, dans sa chaire, balançait tout le pouvoir de ses ennemis. La cour hésitait à recourir aux voies de rigueur. Quarante évêques de sa province s'étaient déclarés pour sa cause : les autres plus nombreux, ne cessaient de réclamer de l'empereur son bannissement. Enfin, la veille de Pâques de l'an 404, il reçut ordre de sortir à l'instant de Sainte-Sophie et de se tenir renfermé dans la maison épiscopale. Le peuple, désertant aussitôt les églises, va tenir l'assemblée chrétienne dans un vaste édifice

affecté aux bains publics. Des troupes de la garde gothique s'y présentèrent, l'épée nue, à neuf heures du soir. Une foule de catéchumènes recevaient le baptême; leur sang coula dans les fonts sacrés; l'assemblée se dispersa dans un affreux tumulte. Le lendemain, la même scène se renouvela à l'hippodrome : les fidèles furent réduits, comme au temps des persécutions, à se réunir hors des murs, dans des lieux écartés.

Le schisme frémissait de colère dans les temples abandonnés. A son instigation encore, le lendemain de la Pentecôte, un second édit de l'empereur enjoignit au patriarche de quitter Constantinople. Le peuple accourut pour le défendre. Mais lui, après avoir embrassé sa vieille mère et les évêques dévoués qui l'entouraient, descend de sa demeure, va prier dans l'église de Sainte-Sophie, dit adieu aux prêtres et aux diaconesses, qui appartenaient aux plus nobles familles, et sortant par une porte opposée à celle où son cheval était préparé, où l'attendait la foule, il se livre furtivement aux soldats, qui l'emmènent précipitamment vers le port. La foule, avertie, s'élance sur ses pas et vole au rivage. Le vaisseau avait déjà levé l'ancre. Elle ne voit que de loin le défenseur, le père qu'on lui enlève, et, dans son désespoir, le salue de ses pleurs, de ses cris, de ses gestes les plus affectueux. Hélas! elle ne devait plus le revoir. Mais ce vaisseau, qui fuyait si vite, sans laisser de trace sur les flots, ne put emporter le souvenir du grand homme, qui resta ineffaçable dans le cœur de ce peuple aimant et fidèle.

On le conduisit d'abord à Nicée, où il retrouvait, avec les glorieux souvenirs de sa foi, le ciel serein et le climat sans aquilons de sa douce patrie. Mais il ne lui fut pas permis d'y faire un long séjour. La cruelle vengeance d'Eudoxie le relégua aux extrémités de l'empire et de l'Arménie, au pied du mont Taurus, dans la froide et sauvage bourgade de Cucuse. Malgré les égards de l'officier et des soldats qui l'accompagnaient, les fatigues du voyage eurent bientôt épuisé son corps depuis longtemps affaibli par le travail et les austérités. De violents accès de fièvre l'arrêtèrent à Césarée, où, devancé par sa renommée, comme dans tous les lieux de son passage, il fut accueilli par les prévenances et entouré des soins des fidèles de toute condition. La pieuse et compatissante veuve du ministre Rufin se fit un honneur de lui donner l'hospitalité. Mais tant d'empressement donna de l'ombrage à l'évêque de cette ville, qui avait adhéré par lettres à sa condamnation. Celui-ci ameuta contre le saint des moines grossiers, dont les outrages et les menaces le forcèrent à continuer sa route. Les barbares de l'Isaurie qui, descendus des sommets du Taurus, ravageaient alors les plaines, parurent aux soldats de l'escorte moins à craindre. A Cucuse, le repos lui rendit les forces. Mais les froids de l'hiver qui approchait et qui sévit, cette année, avec une rigueur inaccoutumée, le conduisirent aux portes du tombeau. Les beaux jours ramenèrent, avec la santé, les incursions des Isauriens, dont les traces étaient marquées par l'incendie, le sang et les cadavres épars

ou entassés. Enfermé dans une forteresse voisine, avec la foule pressée qui s'y était réfugiée, il fut témoin, du haut de cette citadelle, des plus horribles scènes de brigandage et de férocité.

Un si triste exil ne fut pas cependant sans consolations. Il goûta les premières dans l'attachement des habitants et dans la communauté de foi et de piété de l'évêque de Cucuse, qui, par admiration et par respect pour un tel hôte, aurait voulu lui céder sa chaire.

La nouvelle de la déposition et du bannissement de Chrysostome avait ému la chrétienté entière. De tous les points de la terre habitée, il lui vint comme un concert de condoléances et de félicitations. Mais rien ne le réjouit et ne le fortifia dans ses douleurs et ses angoisses comme l'approbation et les encouragements affectueux descendus de la chaire apostolique.

Les saints continuaient à se succéder dans cette chaire suprême. Libère étant mort en 366, saint Damase, saint Sirice, saint Anastase, remplirent, avec une active sollicitude, la mission de veiller au maintien de l'intégrité de la Foi dans toutes les églises. Cette mission divine s'exerça avec plus d'éclat encore sous le pontificat de saint Innocent, élu en 402, qui éclaira le monde chrétien par ses lumières, en même temps qu'il l'édifiait par ses vertus. Différents évêques et des conciles invoquèrent son autorité et sollicitèrent son assistance. Le plus célèbre de ses appels fut celui du patriarche de Constantinople. A la veille de son bannissement, Chrysostome avait écrit

au pape pour l'instruire de son injuste condamnation, des violences exercées dans son église, et pour réclamer un tribunal compétent, où la vérité pût espérer d'être accueillie. Les prêtres et les évêques dévoués à sa cause joignirent leurs plaintes aux siennes. Saint Innocent en fut touché. Il blâma la conduite présomptueuse et passionnée de Théophile, déclara nulle l'inique sentence du Chêne, et obtint d'Honorius qu'il représentât à son frère quelle fâcheuse impression avaient produite dans la chrétienté les déplorables événements de Constantinople, et lui demandât la convocation d'un concile œcuménique. Mais que pouvaient contre la redoutable cabale les efforts de ces faibles ombres d'empereurs? Les députés chargés des messages de la cour d'Occident, à peine débarqués à Constantinople, furent violemment arrêtés et renvoyés en Italie, sans avoir pu arriver jusqu'à l'empereur Arcadius. Le concile ne fut point convoqué, la persécution devint encore plus violente contre ceux qui restèrent attachés à la cause du patriarche. On eut recours contre eux aux amendes, à la privation de tout emploi civil ou militaire, à l'exil dans de lointaines et sauvages régions, aux tortures même. Quelques-uns succombèrent à ces rigueurs, et l'Église les compte au nombre de ses martyrs.

Du fond de son exil, Chrysostome poussa vers Rome un second cri de détresse :

« Le corps, disait-il à saint Innocent, habite un « point du monde; mais la charité porte partout son « vol. Quoique séparés par une si grande distance,

« nous sommes prêts de votre Sainteté, et chaque
« jour nous communiquons avec elle, en voyant des
« yeux de notre affection, la fermeté de votre âme,
« votre sincérité et vos encouragements puissants et
« durables. Plus les flots montent, plus les écueils
« cachés sont nombreux et la tempête violente, plus
« s'accroît votre vigilance. Ni l'éloignement, ni le
« temps, ni la mauvaise situation des affaires, ne
« vous ont rendu indifférent. Aussi nous vous ren-
« dons grâces, et nous avons besoin de vous écrire
« souvent pour nous satisfaire nous-mêmes. Mais,
« comme la solitude de ce lieu y met obstacle, et
« que des contrées éloignées ou même voisines on
« arrive difficilement jusqu'à nous, sur la limite re-
« culée où nous sommes, et à travers le brigandage
« qui ferme les routes, nous vous prions de prendre
« en pitié notre silence au lieu d'accuser notre pa-
« resse.

« Vous avez un grand combat à livrer pour les in-
« térêts du monde presque entier, pour les églises
« opprimées ou déchues, pour les peuples divisés,
« pour le clergé persécuté, pour les évêques bannis,
« pour les constitutions des Pères indignement vio-
« lées. Je vous fais et vous réitère la prière de nous
« montrer une affection proportionnée à la violence
« du mal. Espérons mieux de l'avenir. S'il en arrive
« autrement, vous avez votre couronne prête dans la
« miséricorde de Dieu, et ceux qui sont injustement
« traités recevront de l'ardeur de votre charité une
« rare consolation. Voici la troisième année que, re-

« tenu dans l'Isaurie entre la fièvre, la contagion, la « guerre, les assauts continus, la solitude sans terme, « la mort chaque jour menaçante, et partout l'épée « des barbares, nous trouvons un grand soulage- « ment dans votre constante disposition pour nous, « et une joie dans votre cordiale affection. C'est là « notre rempart, notre asile, notre port sans orages, « la source de mille biens pour nous, le fond de notre « bonheur. Et dussions-nous être relégué dans un « lieu plus désert encore, avec une telle consolation « de nos souffrances, nous partirons sans peine. »

Le pontife romain répondit à cette lettre avec simplicité et affection, et, en même temps, avec le ton de grandeur d'une autorité qui se sentait appelée à fortifier et à conduire ces hommes mêmes dont personne au monde n'égalait alors le génie et l'éloquence :

« Quoique ce soit de Dieu seul que l'homme inno- « cent doive attendre tout bien et espérer miséri- « corde, cependant, nous qui conseillons la prudence, « nous vous adressons encore cette lettre par le dia- « cre Cyriaque, de peur que l'iniquité n'ait plus de « force pour accabler, que la bonne conscience pour « soutenir. Ce n'est pas à vous, le maître, le pasteur « de tant de peuples, qu'il est besoin d'apprendre « que les plus vertueux sont toujours éprouvés pour « voir s'ils faiblissent ou s'ils persévèrent, et que la « conscience est une chose très-puissante contre les « malheurs injustes. Il doit pouvoir tout supporter, « l'homme qui se confie d'abord à Dieu, puis à sa

« conscience. Le juste, en effet, peut être exercé jus-
« qu'à la dernière souffrance; il ne peut être vaincu,
« parce que son âme est prévenue par les saintes
« Écritures que nous enseignons aux peuples, et qui
« toutes attestent que presque tous les saints ont été
« diversement persécutés, passés à l'épreuve du feu,
« et ont, à ce prix, obtenu la couronne. Que votre
« charité, frère très-honoré, ait pour consolation ce
« témoignage intérieur de l'âme qui, dans les tribu-
« lations, est le soutien de la vertu. Car, sous les re-
« gards du Christ, la conscience épurée jettera l'an-
« cre dans le port de l'éternelle paix. »

Le pressentiment de plus cruelles épreuves qui terminait la lettre de l'illustre banni, devint bientôt une réalité. Ses relations avec toute la chrétienté, la surveillance qu'il exerçait sur les missions qu'aux jours de sa puissance il avait fondées dans l'Arabie, la Perse et la Gothie orientale, les témoignages d'adhésion des personnages de l'Orient les plus éminents par leur sainteté, l'empressement unanime de l'Occident à prendre sa défense, alarmèrent et irritèrent la vengeance de ses ennemis. Pour lui enlever, s'il était possible, toute communication avec le monde civilisé, on l'envoya à Pythionte, derrière l'Euxin, sur une côte déserte, aux bords de la Colchide. La dureté de ses nouveaux gardiens aggrava ou peut-être ne fit qu'exécuter les ordres barbares de la cour. Pendant trois mois, on le força à faire à pied de longues marches, la tête nue et chauve, tantôt par un soleil brûlant, tantôt par une pluie froide et battante.

Les forces du généreux vieillard lui défaillirent enfin. A quelques stades au delà de Comane du-Pont, où il n'avait pu obtenir de se reposer, il fallut s'arrêter à une église solitaire, située près du chemin, qui renfermait le tombeau de quelques martyrs, ses compatriotes, dont il avait autrefois célébré la mémoire dans Antioche. Après une nuit agitée par la fièvre, et consolé par l'apparition du saint auquel la chapelle était dédiée, et qui lui annonça que le lendemain ils se réjouiraient ensemble, le 14 septembre 407, ayant reçu l'Eucharistie, il expira, en répétant les paroles de Job dont il avait fait comme la devise de toutes les circonstances heureuses ou malheureuses de sa vie : Dieu soit loué !

Il était alors âgé d'environ soixante ans. Des neuf années de son épiscopat, les trois dernières se passèrent dans un douloureux exil. La fin d'une si glorieuse vie fut donc troublée au dehors par les orages ; elle ne fut le soir d'un beau jour que dans la conscience de ce juste. Saint Athanase, du moins, après de nombreux exils, avait eu la consolation de revoir un peuple chéri et dévoué. Pour lui, il rendit le dernier soupir loin de tous ceux qui l'aimaient, sur une route, entre deux déserts, aux mains de soldats cruels qui, par leur brutalité, hâtèrent son heure suprême. Mais il n'en est pas des héros chrétiens comme des héros d'un drame profane, dont la fin tragique laisse toujours le cœur navré et l'âme assombrie. La vie des saints est une action héroïque dont le dénoûment final ne s'accomplit que dans le ciel : leur mort est

toujours un triomphe. La prospérité des méchants, au contraire, est une prospérité maudite, et leur destinée, quelque brillante qu'elle soit au dehors, est affreuse aux yeux de la conscience et de la Foi. Au reste, Dieu, qui, pour ne pas gêner la liberté humaine, leur accorde si souvent un succès passager, quelquefois *une longue tranquillité qui étonne l'univers*, souvent aussi se venge et venge ses élus sans attendre la vie à venir. Sa patience, à la fin, ferait douter de son éternité, et le vice ou le crime, s'ils étaient toujours heureux sur la terre, ne mettraient plus de bornes à leur audace. Nous avons vu combien fut triste la fin de tous les grands persécuteurs de la Foi, depuis Néron jusqu'à Valens. Le courroux céleste n'épargna pas davantage la plupart des persécuteurs de saint Jean Chrysostome. Deux mois à peine après sa mort, Eudoxie, sur sa couche de pourpre, expirait dans les douleurs de l'enfantement; et, l'année suivante, 408, Arcadius, à trente-trois ans, allait rendre compte au souverain Juge, sinon du mal qu'il avait fait, de celui qu'il avait laissé faire. Presque tous les évêques acharnés à la perte de notre saint périrent de maladies si imprévues, si extraordinaires, que leur caractère surnaturel était manifeste. Théophile pourtant mourut de mort naturelle, en 412, sur le siége auguste qu'il avait eu du moins le mérite de défendre contre l'erreur : « Que vous « êtes heureux, Arsène, s'écria-t-il à ses derniers « moments, d'avoir toujours eu cette heure devant « les yeux! » Heureux lui-même, si ce gémissement

exprimait son repentir aussi bien que ses remords!

Malgré ces divisions funestes et ces scandaleuses défections, que de prodiges de vertu évangélique éclataient en ce même temps dans l'église de Constantinople! Saint Arsène, cet ancien gouverneur des fils de Théodose, dont Théophile mourant invoquait l'exemple, et saint Nil, qui avait été préfet de Constantinople, le premier dans le désert de Scéthé, en Égypte, le second sur les sommets du Sinaï, se nourrissaient d'herbes crues et usaient leurs paupières à pleurer d'amour pour Dieu et d'aversion pour les vanités de la naissance, de la richesse et des honneurs, auxquels ils avaient volontairement renoncé. Ce dernier, respecté comme un oracle dans tout l'Orient, répondant à l'empereur Arcadius, qui lui avait écrit pour solliciter le secours de ses prières, lui signalait, de sa voix inspirée, les fléaux publics et les accidents privés qui avaient suivi le bannissement du saint évêque, comme des effets de la vengeance divine, dont il ne serait pas lui-même à l'abri sur son trône.

Le sexe, dans cette persécution, comme dans toutes celles qui se sont succédé depuis le supplice du Calvaire, fournit de ferventes alliées à la Foi. Un charme particulier s'est attaché au dévouement de sainte Olympiade, dont le nom ne peut pas être séparé de celui de saint Jean Chrysostome.

Née à Constantinople, bientôt orpheline, elle avait été mariée toute jeune à un homme de haute condition. Devenue veuve au bout de vingt mois, sans en-

fants, dans tout l'éclat de la beauté, elle avait, par piété, refuser de contracter toute autre union. Son esprit distingué avait été soigneusement cultivé par l'étude des lettres. Ses biens étaient immenses. Elle remplit de ses aumônes et de ses largesses les villes, les campagnes, les îles, les déserts, le monde entier. Elle rachetait des multitudes d'esclaves, fondait des hôpitaux et des monastères, visitait les indigents, soignait les malades de ses propres mains. Liée d'amitié avec plusieurs évêques, elle le fut particulièrement avec saint Jean Chrysostome. Deux âmes si pures et si généreuses devaient s'unir intimement dans un même amour de Dieu et des hommes. Les libéralités d'Olympiade, après avoir déchargé Chrysostome de tout souci, de toute préoccupation matérielle, dans l'exercice de l'épiscopat, le suivirent, avec l'expression des plus vifs regrets, sur la terre étrangère. C'est à elle qu'il fit, de son côté, dans l'exil, l'exposé le plus complet et le plus intime de ses souffrances et de sa foi. Ces lettres de l'exilé, qui forment la partie la plus considérable et la plus attachante de sa correspondance, sont à la fois de douces confidences et des traités de morale, où se reflète toute la sérénité de son esprit et de son cœur. Ce qu'il craint, ce qu'il s'attache le plus à combattre, chez sa noble et sainte amie, c'est le découragement dans la persécution, c'est la tristesse de l'âme.

Condamnée aux amendes, en butte à toutes sortes de vexations, à Constantinople, pour son dévouement à la cause du légitime pasteur, sainte Olympiade alla

passer les dernières années de sa vie à Cysique, dans une île de la Propontide.

Cependant, la religion en pleurs, sur la tombe de saint Jean Chrysostome, ne cessait de demander réparation de l'injuste condamnation qui outrageait sa mémoire. Les instances et les menaces du Souverain Pontife, unies aux vœux des populations, firent rentrer peu à peu la modération et la vérité dans les églises d'Orient d'où l'intrigue les avait bannies. En 417, son nom fut remis en honneur et inscrit dans les fastes de l'église de Constantinople, par l'évêque même qui, pendant son absence, avait été choisi parmi ses ennemis. Saint Cyrille d'Alexandrie, neveu et successeur de Théophile, suivit, bientôt après, cet exemple. Enfin, l'an 438, les enfants d'Arcadius et d'Eudoxie, Théodose II et la célèbre Pulchérie, mêlaient leurs acclamations et leurs prières à celles du peuple, à l'entrée triomphante dans leur capitale des reliques du patriarche réhabilité.

L'Église honore saint Jean Chrysostome comme un de ses plus éminents docteurs, et la postérité l'a mis à la tête des orateurs qui, au IVe siècle, firent fleurir un autre âge d'or de la littérature grecque. Le second, supérieur au premier par la majesté du dogme, par la gravité et la suavité de la morale, l'égala par la pureté du goût, l'élégance et la richesse de la forme, et retrouva presque toute sa beauté native.

SAINT AUGUSTIN.

L'Église latine, de son côté, préludait à d'héroïques luttes, et retrempait ses armes à l'école de ce que le génie chrétien a produit de plus élevé et de plus vénérable. Il n'a peut-être jamais existé d'esprit plus pénétrant, plus profond, plus vaste, ni d'âme plus tendre qu'Augustin. La sensibilité de son cœur s'insinue jusque dans les discussions les plus abstraites et les plus épineuses de la métaphysique et de la théologie. Sous sa plume, tout devient vie et s'empreint d'une céleste suavité.

Cet homme extraordinaire naquit, l'an 354, en Afrique, à Tagaste, non loin d'Hippone, deux petites villes de la Numidie qui n'ont pas même de ruines, et qui lui doivent toute leur célébrité.

Sa famille était honorable, mais sans fortune. Patrice, son père, alliait avec le titre de catéchumène, une conduite et des sentiments païens. Le nom et les vertus de sa mère sont dans toutes les bouches et dans tous les cœurs.

Sainte Monique, dès qu'elle eut mis au monde ce fils qui devait dans la suite lui causer tant de chagrin, et puis lui donner tant de joie, le voua à la Foi chrétienne, en traçant sur son front le signe de la croix et en mettant sur ses lèvres le sel, emblème de la sagesse évangélique.

Il apprit sur les genoux de cette tendre mère à regarder Dieu, comme le plus à craindre sans doute, mais aussi comme le meilleur des maîtres. Dans ses premières études, sa piété d'enfant lui demandait de les délivrer des rudes châtiments que lui attirait, de la part de ceux qui étaient chargés de l'instruire, sa passion pour les jeux et les amusements. Les éléments des langues le rebutaient, et jamais il ne put vaincre sa répugnance pour les difficultés de la langue grecque. Mais aussitôt que la beauté littéraire lui apparut, son génie s'éveilla ; il eut pour les fictions des poëtes l'ardeur qu'il avait montrée pour le jeu de paume. La mort de Didon, dans Virgile, lui fit verser bien des larmes, qu'il se reprocha plus tard.

Mais les passions s'éveillèrent aussi avec l'âge, il n'avait que seize ans, et déjà elles donnaient raison, dans son cœur, aux exemples et à l'influence de ses compagnons de dissipation et de plaisirs, contre les alarmes et les conseils maternels. C'était peu d'aller, pendant la nuit, avec une troupe de vauriens, voler dans un champ voisin de la propriété de son père, de méchantes poires, dont il n'avait nul besoin, ni nulle envie, et qui n'avaient d'autre mérite que d'être dérobées. Il se livrait à des déréglements, moins pour le plaisir qu'il y trouvait, que pour en tirer vanité devant ses odieux amis. Il ambitionnait la supériorité du vice, comme les lauriers classiques. Dans la crainte de paraître rester en arrière des autres, il se vantait, même des infamies dont sa réserve native l'avait préservé.

Augustin a fait ces aveux et toute l'histoire de son cœur dans le livre des *Confessions* qui, aux yeux de la critique, est le plus original et le mieux écrit de ses ouvrages ; aux yeux de la Foi, un monument touchant d'humble et sincère repentir, un hymne d'amour à l'éternelle beauté. Il y a l'infini entre ce chant de retour à la vérité et à la vertu, et ces révélations insensées de vie secrète et intime qui, sous le titre de confessions, de confidences ou de mémoires, se sont multipliées de nos jours, et dont les auteurs ne parlent de leurs faiblesses les plus condamnables, quelquefois criminelles, que pour s'y complaire encore, les faire aimer aux autres, et puis s'en glorifier !

Patrice, qui n'était frappé que du génie naissant de son fils, s'imposa, pour lui ouvrir une carrière, des dépenses au-dessus de ses ressources. Augustin, à dix-sept ans, fut envoyé à Carthage pour y suivre le cours d'éloquence, dont se composait la haute éducation du temps. L'éloquence, partout où avait pénétré la civilisation des Grecs et des Romains, était la voie obligée des honneurs et des emplois.

Ce jeune chrétien sans baptême, si éloigné des dispositions qui auraient dû l'y préparer, portait dans la capitale de l'Afrique, avec une imagination ardente, un cœur ouvert à toutes les séductions. Avide de science, de renommée et de plaisirs, il partage son temps entre l'étude, les exercices de la parole et la fréquentation des théâtres. Les représentations dramatiques dont, un siècle auparavant, dans la même ville, le zèle de saint Cyprien s'effrayait plus que

de l'inhumanité des gladiateurs, l'enchantaient, toutes remplies qu'elles étaient des images de sa misère.

Un an environ après son arrivée à Carthage, la mort lui enleva son père. Celui-ci avait quitté la vie, après avoir reçu le baptême, attiré à la Foi et à la vertu par le prestige des exemples, plus encore que par les exhortations de sa douce et angélique compagne.

Sainte Monique ne tenait pas moins que son mari à la belle et complète éducation de son fils. Outre les motifs humains, elle espérait que la science, après l'avoir conduit au baptême, lui servirait ensuite à défendre et à glorifier la Foi. La science humaine, en effet, quoique impuissante par elle-même à conduire l'homme à la Foi, peut cependant le préparer à la vie surnaturelle, en réveillant dans son âme des aspirations sur lesquelles le regard miséricordieux du Seigneur ne dédaigne pas de tourner ses rayons gratuits.

Monique se détermina donc à laisser son fils à Carthage. La Providence d'ailleurs vint à son secours. Augustin avait trouvé dans cette ville un ami de sa famille, originaire de Tagaste. C'était Romanien. Plus âgé qu'Augustin, possédant une de ces fortunes fabuleuses qui signalent la décadence des sociétés, et dont les derniers temps de l'empire romain offrent tant d'exemples, il fut le protecteur, le bienfaiteur de ce jeune homme, pauvre, inconnu, qui était allé étudier loin de sa ville natale. Il l'accueillit dans sa maison, au sein de son abondance, et, ce qui est bien

plus, dans son cœur. Lorsque Augustin perdit son père, Romanien le consola, l'encouragea, l'aida de sa fortune ; et, par cette estime, dit M. Saint-Marc-Girardin, par ces égards, qui sont la protection la plus délicate et la plus efficace en même temps, il le mit à Carthage sur le pied d'un homme distingué.

Mais ni le rang, ni la réputation de ses talents oratoires, ni le charme de l'attachement qui l'avait séduit, ne pouvaient le satisfaire. Il avait regardé comme le comble du bonheur d'être honoré, et surtout d'aimer et d'être aimé. On l'honorait, il aimait, il était aimé : et il n'était point heureux. L'infini est dans l'esprit et dans le cœur de l'homme : Augustin comprit que tous les biens et toutes les espérances du siècle ne pouvaient les remplir et leur suffire. A la lecture d'un ouvrage de philosophie de Cicéron, l'*Hortensius*, qui n'est pas venu jusqu'à nous, il résolut de se consacrer à la recherche de la vérité et à l'amour de la sagesse immortelle : c'était un premier mouvement de la grâce. Il aspirait à Dieu ; mais où le trouverait-il? Une chose l'attristait dans les ouvrages de philosophie, c'est qu'il n'y trouvait pas un nom dont il avait pour ainsi dire sucé l'attrait avec le lait de sa mère, le nom de Jésus-Christ. Il essaya de lire la Bible ; mais, rebuté par la simplicité du style, son esprit superbe n'en goûta pas non plus la doctrine. L'orgueil et la volupté sont de mauvais initiateurs à la connaissance du livre qui met l'homme à sa place, rendant à Dieu tous ses droits. Augustin se tourna vers les manichéens, qui le séduisirent par

leurs discours pompeux, par des apparences de christianisme jointes à la prétention de tout démontrer, et qui, par l'admission d'un principe du mal, en détruisant la liberté humaine, offraient une excuse à ses faiblesses et à toutes les convoitises de cette chair dont ils proclamaient l'origine honteuse et coupable.

Ce néophyte des manichéens, après de brillantes études, rentra, à vingt ans, à Tagaste. Il avait une sœur qui se voua à la virginité, et un frère, nommé Navigius, qui vécut chrétiennement dans le monde. Mais lui, pour qui tant de sacrifices avaient été faits, quel tribut apportait-il aux joies communes de la famille ? Aussi, sa mère, dont il avait frustré, par ses égarements, les plus précieuses et les plus chères espérances, refusa-t-elle pendant quelque temps de l'admettre à sa table, sans cesser pourtant de gémir et de prier pour lui. De célestes visions et la prédiction d'un savant et saint évêque rendirent à Monique toute sa tendresse et mirent fin à sa sévérité.

Cet évêque, élevé dans le manichéisme, dont un examen approfondi l'avait détrompé, était devenu un fervent catholique. Sainte Monique le conjurait un jour d'employer auprès de son fils les raisonnements qui l'avaient amené lui-même à la vérité. Mais l'évêque ne voulut pas y consentir. Il jugeait avec raison qu'une discussion prématurée, au moment où le jeune homme était dans toute l'ardeur de sa nouvelle croyance, ne ferait qu'augmenter son entêtement, et qu'il valait mieux laisser un esprit aussi vif et

aussi pénétrant découvrir lui-même le faux des vains systèmes dont il s'était épris. A ce refus inattendu, la mère au désespoir éclate en sanglots et en pleurs abondants : « Allez, lui dit l'évêque, continuez de « prier; il est impossible qu'un fils, objet de tant « de larmes, périsse. » Cette parole la consola, et, depuis, la soutint comme un oracle du ciel.

Augustin avait retrouvé à Tagaste, où il donnait avec un grand succès des leçons de grammaire et de lettres, un ami d'enfance tout préoccupé de science comme lui, moins éloigné cependant de la vérité, et d'une foi indécise. Dans une subite et grave maladie, ce jeune homme ayant perdu ses sens, ceux qui l'entouraient, le croyant près d'expirer, lui donnèrent le baptême. Il reprit bientôt connaissance. Augustin, qui veillait alors à son chevet, veulut plaisanter sur la cérémonie sainte ; mais son ami indigné le reprit avec un ton d'autorité qui surprit et fit taire le jeune incrédule. Le malade mourut, quelques jours après, fidèle à la grâce.

Augustin fut inconsolable de cette perte. Écoutons son âme affectueuse exhalant sa douleur :

« La patrie m'était devenue un supplice, la maison « paternelle une souffrance. Tout ce que j'avais mis « en commun avec lui, devenait sans lui, pour moi, « un tourment. Mes yeux le cherchaient partout, et « il ne m'était pas rendu. Je haïssais toutes les « choses, parce qu'il n'y était pas, et qu'elles ne « pouvaient plus me dire, comme pendant sa vie : « Il va venir. J'étouffais, je soupirais, j'étais boule-

« versé. Je n'avais ni calme ni pensée, car je portais
« mon âme déchirée et sanglante, mal à l'aise, et je
« ne trouvais pas où la déposer. Ni les frais bocages,
« ni les jeux, ni les chants, ni l'étude, ni la poésie,
« ne lui étaient un repos. Tout me semblait hideux,
« la lumière même. Tout ce qui n'était pas lui me
« devenait insupportable, hormis les gémissements
« et les larmes. »

Pour échapper à sa tristesse, il quitte Tagaste et retourne à Carthage, cherchant toujours la célébrité. Il y ouvrit une école de rhéteur, remporta un prix de poésie, fut couronné solennellement sur le théâtre. Il fit mieux: à l'aide des connaissances qu'il avait déjà acquises dans toutes les matières dont s'occupe l'esprit humain, il découvrit l'absurdité de la mythologie manichéenne. Dans une conférence avec le plus fameux docteur de la secte, il se convainquit que, sous un langage gracieux et fleuri, il cachait une complète ignorance de la philosophie et des lois de la nature. Dès ce moment, les manichéens perdirent sa confiance ; il n'eut plus avec eux que des rapports extérieurs de civilité.

Augustin avait déjà atteint sa vingt-neuvième année. Tout a coup il se dérobe à la tendresse de sa mère qui, s'attachant aux pas de ce fils de plus en plus aimé, était venue habiter avec lui Carthage. Il s'embarqua furtivement pour aller chercher à Rome plus de science et plus de gloire. Il n'y demeura pas longtemps. Dégoûté, à Rome comme à Carthage, de l'enseignement privé, il va occuper à Milan la chaire

publique d'éloquence. A Milan, il doit rencontrer saint Ambroise : heureux fils de Monique, vous avez beau vous agiter ; votre mère prie, et Dieu vous conduit !

Ambroise, issu d'une famille chrétienne de Rome, comptait des consuls parmi ses aïeux. Son père, préfet des Gaules, de l'Espagne et d'une partie de l'Afrique, étant mort à Trèves, lui-même fut amené enfant à Rome, et élevé, au milieu des exemples de piété de sa mère et de sa sœur, dans l'étude des lettres, de la philosophie et du droit civil. Il débuta, au barreau, avec tant d'éclat, que Probus, préfet d'Italie, l'appela aussitôt dans son conseil, et, quelques années après, le nomma procurateur de la Ligurie et de l'Émilie, dont Milan était la capitale. Probus, l'homme le plus considérable de l'Occident à cette époque, était un chrétien zélé. En déléguant Ambroise pour une charge si importante : « Allez, « lui dit-il ; agissez non en juge, mais en évêque. » Ce conseil de douceur était une prédiction.

Jamais homme public ne fut plus estimé et plus aimé de toutes les classes de la population, que le jeune gouverneur. En 374, les catholiques et les ariens, à Milan, se disputaient, avec des forces à peu près égales, l'élection d'un évêque. L'animosité était telle de part et d'autre, qu'on pouvait en venir aux dernières extrémités. Le gouverneur parut lui-même dans l'assemblée pour apaiser le tumulte. Pendant qu'il parlait avec beaucoup d'éloquence, tout à coup, au milieu du silence et de l'attention de tous, un en-

fant, sur les bras de sa mère, s'écrie : « Ambroise, « évêque. » Dans un soudain et unanime transport : « Ambroise, évêque ! » répètent catholiques et ariens, évêques, prêtres et fidèles. Lui s'indigne de ce choix, réclame contre cette violence, affecte ce jour-là, sur son tribunal, une rigueur inaccoutumée, se calomnie même et veut prendre la fuite : sa résistance fut inutile. Comme il n'était encore que catéchumène, il reçut d'abord le baptême, puis les différents ordres du sacerdoce, et le huitième jour fut sacré évêque. Le pape Damase lui envoya de Rome un prêtre du plus haut mérite, Simplicien, qui l'instruisit dans la science du saint ministère. La voix du peuple était dans cette circonstance la voix de Dieu. Ambroise fut tout à la fois un grand saint et l'une des plus vives lumières de l'Église.

Il l'emporta, par sa raison et son éloquence, sur Symmaque, préfet de Rome, le plus brillant organe du polythéisme expirant, qui réclamait au nom du sénat, auprès de la cour de Milan, le rétablissement de l'autel de la Victoire. Symmaque avait fait apparaître dans son plaidoyer, écrit avec tous les artifices de la rhétorique, la grande Rome demandant grâce pour les divinités compagnes assidues de sa gloire et de ses conquêtes. Ambroise invoqua, à son tour, l'ombre auguste pour lui faire déclarer qu'elle devait ses victoires, non pas à ses idoles, mais à ses guerriers.

Homme d'État, il sut endormir l'ambition de Maxime, le cruel usurpateur de la Bretagne et des Gaules, et lui faire respecter, pour un temps du moins, la barrière des Alpes.

Bientôt après se manifestèrent la fermeté et l'ascendant du pontife. Depuis son élection, il n'y avait plus d'ariens à Milan, si ce n'est quelques étrangers, des employés de la cour et l'impératrice Justine, indigne veuve du généreux Valentinien Ier, indigne mère de Valentinien II, enfant. L'ingrate, à la faveur de la paix qu'Ambroise venait de lui procurer, demande pour elle et une poignée de sectaires une des basiliques du peuple catholique. « Rendez à César ce « qui est à César, disaient à l'évêque les officiers de « la cour. — Non content, répondit-il, de rendre à « César ce qui lui appartient, je lui donnerai mes « terres, tous mes biens, quoique, à vrai dire, ils « soient le patrimoine des pauvres, ma vie même, s'il « la veut ; mais l'empereur n'a pas de pouvoir sur les « choses divines ; le temple ne peut pas être livré par « le prêtre. »

Tout le peuple se range autour de son évêque. Des soldats envoyés pour se saisir de la basilique abaissent devant lui leurs armes, et entrent dans l'église pour prier non pour combattre. Justine céda ; son fils n'eut pas de sujet plus intrépide et plus dévoué qu'Ambroise.

Théodose lui-même, victorieux et tout-puissant ne se fit-il pas un devoir de céder à l'autorité de cette invincible conscience d'évêque? Ce prince, après avoir rétabli en Occident le pouvoir du jeune Valentinien, se trouvait à Milan, lorsque arriva dans cette ville la nouvelle du cruel massacre de Thessalonique. Par ordre de Théodose, dont les courtisans avaient

enflammé la colère, sept mille personnes, sans distinction d'innocents ou de coupables, avaient été égorgées, pendant le divertissement des jeux publics, en punition d'une sédition aussi insensée que barbare, dans laquelle avait péri le gouverneur même de cette capitale de la Macédoine. Le dimanche suivant, Théodose se rendit à l'église suivant sa coutume. Mais Ambroise, se conformant aux lois canoniques alors en vigueur, l'arrête sur le seuil. L'empereur allègue l'exemple de David homicide : « Vous « l'avez imité dans sa faute, lui dit l'évêque, imitez-« le dans sa pénitence. » Pendant huit mois, le religieux empereur s'abstint de paraître à l'assemblée sainte. La fête de Noël étant venue, il se tenait triste et solitaire dans son palais. Rufin, le plus familier de ses courtisans, l'ayant trouvé le visage abattu, roulant des pleurs dans ses yeux, lui demande la cause d'un tel chagrin. « Eh quoi! répondit l'empe-« reur ne pouvant plus retenir ses larmes, le temple « de Dieu est ouvert au dernier de mes sujets, aux « esclaves, aux mendiants, et moi je suis exclu et « du temple et du ciel. » Rufin offrit d'aller trouver l'évêque pour le fléchir. Théodose lui dit : « Vous ne « le persuaderez point; le respect de la puissance « impériale ne lui fera rien faire contre la loi de « Dieu. » Rufin insiste et promet d'obtenir grâce. « Allez donc vite, » reprit Théodose; et comptant sur une promesse faite avec tant d'assurance, il le suivit de près. L'empereur était déjà au milieu de la place, lorsque Rufin l'informa que sa tentative avait

été inutile. « Eh bien, j'irai, dit l'empereur, je recevrai l'affront que je mérite. » Il se présente à l'évêque, non pas dans l'église, mais dans la salle d'audience, et lui demande l'absolution. — « Quelle pénitence avez-vous « faite après un tel péché? — C'est à vous de m'ap- « prendre ce que je dois faire. » L'évêque impose à l'empereur la pénitence publique, et exige qu'il rende une loi qui suspendra à l'avenir les exécutions de mort pendant trente jours. Les deux conditions furent acceptées, la loi signée à l'heure même. Pour l'accomplissement de la pénitence, Ambroise compta sur la parole du prince et l'admit aussitôt dans le lieu saint. Là, dépouillé de tous les ornements de sa dignité, l'empereur priait parmi les fidèles, non point debout ou à genoux comme eux, mais prosterné sur le pavé, demandant à Dieu miséricorde avec l'expression d'une douleur déchirante. Tout le peuple était attendri. Les droits de l'humanité, un instant méconnus, étaient vengés par un repentir sincère et efficace, qui ne s'effaça jamais du cœur du monarque. L'humiliation volontaire de ce front couronné de toutes les splendeurs de la gloire, ajouta à la vénération et à l'affection du monde. Rien de pareil ne s'était jamais vu dans la société païenne. Aujourd'hui même, à ce souvenir, qui ne se sent pas ému? Ces grandes scènes de la vie morale remuent plus profondément le cœur, élèvent plus le sentiment de l'humanité, que toutes les luttes et toutes les victoires des champs de bataille. Mais aussi quels hommes! l'évêque était Ambroise, et l'empereur, Théodose.

C'était en 384, à trente ans, qu'Augustin rencontra sur le chemin de sa vie agitée le grand évêque de Milan. Touché du doux et paternel accueil qu'il en reçut, il s'affectionna à sa personne en même temps qu'à son éloquence. Sans s'occuper de la doctrine, contre laquelle l'avaient prévenu les manichéens et son aveugle passion, il aimait cette parole grave, animée et brillante. Peu à peu la forme lui fit aimer le fond. Il s'aperçut que l'orateur n'était pas moins remarquable par la science et par la force du raisonnement que par l'énergie et l'éclat de l'expression. La croyance qu'il défendait, trouvait-il, pouvait être soutenue, elle pourrait bien être vraie.

Un autre secours lui est envoyé : sa mère, affligée de son secret départ de Carthage, et ne pouvant supporter son absence, avait traversé la mer pour rechercher ses traces, l'aider encore de ses conseils, et prier près de lui. Ses amis étaient accourus d'Afrique, entraînés par le charme de sa société et de son génie : Alype, d'une famille distinguée de Tagaste, son ancien élève, avec lequel il fut intimement uni ; Nébride, autre habitant de Tagaste, qui, de son côté, avait quitté de grands biens et sa mère pour s'entretenir avec Augustin de science et de sagesse ; Romanien même, qui lui avait amené son fils à instruire et à élever. Tous, courant avec lui après la vérité, revenus, à sa suite, du manichéisme, où il les avait engagés, flottaient, comme lui, dans les agitations et les angoisses du doute.

Cependant Augustin lut et médita les ouvrages de

Platon et de ses disciples. Cette philosophie élevée le rapprocha de l'Évangile. Il se souvint qu'il était catéchumène. Il fréquentait l'église chrétienne, priait avec les fidèles, et demeurait comme suspendu aux lèvres d'Ambroise. La lecture de saint Paul acheva de le convaincre. Platon lui avait fait concevoir Dieu, saint Paul et saint Ambroise lui firent connaître et aimer le Verbe incarné et humilié, faisant ses délices d'habiter avec les enfants des hommes, leur servant de modèle et mourant pour les sauver.

Mais la vérité qui éclairait son esprit, épouvantait son cœur. La personne qui l'avait captivé à Carthage et qui l'avait rejoint en Italie, était, il est vrai, retournée en Afrique, lui laissant, en se consacrant pour toujours à Dieu et à la chasteté, un exemple qu'il promit, mais qu'il n'eut pas la force de suivre. Il avait sollicité la main d'une jeune personne, qui n'était pas encore nubile. En attendant cette union, qui ne pouvait s'accomplir qu'au bout de deux ans, il se laissa prendre à un autre amour. Il fallait donc qu'il épuisât toutes les faiblesses du cœur humain, pour mieux sentir la nécessité et le prix de la grâce, dont il devait être un jour le plus illustre docteur.

Depuis quelque temps, par suite de cette lutte entre sa conscience et ses passions, il était dans un état de perplexité toujours croissante, lorsqu'il reçut, pendant qu'il était seul avec Alype, la visite de Pontitien, un de ses compatriotes, qui occupait à la cour un emploi considérable. Celui-ci, chrétien fervent, ayant aperçu sur une table de jeu le livre des

Épîtres de saint Paul, en témoigne à Augustin, par un léger sourire, son étonnement et sa satisfaction, et se met à raconter les merveilles des solitaires de l'Orient, notamment de saint Antoine, dont la vie produisait dans le monde chrétien une si vive impression, mais dont Augustin n'avait pas encore entendu parler. Pontitien se retire. Cette conversation avait porté, à son dernier terme, l'agitation intérieure de son interlocuteur. L'inimitable récit qu'Augustin en a laissé, nous fera assister à ce drame aussi émouvant qu'instructif, à cette lutte suprême de son âme :

« Dans ce combat violent, engagé au fond de moi-« même, dans cet assaut que je livrais hardiment à « mon cœur, le visage aussi troublé que mon es-« prit, je m'élance vers Alype, et je m'écrie : Où « en sommes-nous ? Que viens-tu d'entendre ? Des « ignorants se lèvent et ravissent le ciel, et nous, « avec nos sciences, hommes sans cœur, nous nous « roulons dans la chair et le sang. Parce qu'ils nous « ont précédés, est-il honteux de venir après ? N'est-il « pas plus honteux de n'avoir pas même le courage « de suivre ? » Je dis encore je ne sais quelles cho-« ses semblables. Dans le transport qui m'agite, je « me sépare brusquement de lui, pendant qu'il garde « le silence, me considérant avec surprise ; car ce « n'était plus ma voix ordinaire : mon accent, mes « yeux, tout mon visage, plus encore que mes pa-« roles, exprimaient mon âme.

« Il y avait dans notre demeure un petit jardin à

« notre usage, comme toute la maison, car le maître « de cette maison n'y logeait pas. Le mouvement « impétueux de mon âme m'emporte vers ce lieu, où « personne ne pourrait interrompre ce débat vio- « lent que j'avais commencé avec moi-même et dont « vous saviez, ô Dieu ! l'issue, que j'ignorais. Je me « retirais donc dans ce jardin. Alype me suivait pas « à pas. Sa présence ne m'empêchait pas d'être « seul ; et lui, pouvait-il m'abandonner dans le trou- « ble où il me voyait ?

« Nous nous assîmes dans l'endroit le plus re- « culé. Je frémissais dans mon âme, je m'indignais « rudement contre moi-même de ma lenteur à me « rendre où votre volonté et votre amitié m'appe- « laient[1], où tout mon être me criait qu'il fallait « aller.

« Mais les voluptés, mes anciennes amies, mur- « muraient doucement derrière moi ces paroles : « Voulez-vous donc nous abandonner ? Quoi ! dès « ce moment nous cesserons d'être avec vous, et à « jamais ? Tel plaisir ne vous sera plus permis ? « Du côté opposé, la chasteté venait au-devant de « moi, avec une douce majesté, un air serein, un « sourire modeste. Autour d'elle se pressaient des « enfants, une nombreuse jeunesse, des personnes « de tout âge. — Pourquoi, me disait-elle, ne pour- « riez-vous pas ce qu'ont pu ces jeunes hommes, « ces jeunes filles ? S'ils l'ont pu, n'est-ce pas par « le secours de Dieu ? Si vous chancelez, n'est-ce « pas parce que vous ne vous appuyez que sur

« vous-même ? Jetez-vous avec confiance dans ses « bras, ne craignez point. Non, il ne se retirera pas « pour vous laisser tomber. »

« Alype, toujours à mon côté, attendait en silence « la fin de ce mouvement extraordinaire. Mais, lors- « qu'une méditation attentive eut tiré du fond de moi- « même toute ma misère et l'eut entassée devant mes « yeux, je sentis s'élever en mon âme un orage chargé « d'une pluie de larmes. Pour le laisser éclater tout « entier, je m'éloignai d'Alype, car une complète so- « litude me semblait plus favorable à ce besoin de « pleurer. Je me retirai assez loin pour n'être pas « gêné même par sa présence. Tel était mon état. Il « le comprit ; car j'avais dit je ne sais quelles paro- « les, où le son de ma voix était déjà appesanti par « mes pleurs. Je m'étais levé ; il demeura à la place « où nous étions assis ; il était saisi de stupeur. Moi, « je me jetai à terre, sous un figuier, je ne sais com- « ment, et je donnai un libre cours à mes larmes. « Elles jaillissaient à grands flots. Cette offrande « vous fut agréable, ô mon Dieu ! Et je vous dis beau- « coup de choses, non pas en ces termes, mais dans ce « sens : « Jusques à quand, Seigneur, serez-vous « irrité contre moi ? Ne vous souvenez plus de mes « anciennes iniquités. » Car je sentais qu'elles me « retenaient encore. Je poussais des cris dignes de « pitié : Quand ? Quel jour ? Demain ? Après-demain : « Pourquoi pas tout de suite ? Pourquoi cet instant « même ne serait-il pas la fin de ma honte ? »

« En disant ces mots, je pleurais dans toute l'a-

« mertume d'un cœur brisé. Tout à coup j'entendis « sortir d'une maison voisine unc voix, comme celle « d'un enfant ou d'une jeune fille, qui chantait et « répétait souvent ces mots : « Prends, lis ; prends, « lis ; » et aussitôt changeant de visage, je me mis « à chercher avec la plus grande attention si les en- « fants, dans quelqu'un de leurs jeux, faisaient usage « d'un refrain semblable. Je ne me souvins pas de « l'avoir jamais entendu. J'arrêtai mes larmes et « me levai, ne voyant là qu'un ordre du ciel qui « m'était donné d'ouvrir un livre et de lire le pre- « mier chapitre qui se présenterait.

« Je venais d'entendre dire d'Antoine qu'il s'était « entièrement donné à vous, ô mon Dieu! averti « par les premières paroles qui avaient frappé ses « oreilles dans une lecture de l'Évangile au milieu de « laquelle il était survenu par hasard.

« Je me hâtai donc de revenir au lieu où était « assis Alype, car j'y avais laissé le livre de l'Apôtre, « quand je m'étais levé. Je le prends, je l'ouvre, et « je lis en silence les premiers mots où tombent mes « yeux : Ne vivez pas dans les festins, dans l'ivresse, « dans les plaisirs et les impudicités, dans la dispute « et la jalousie ; mais revêtez vous de Jésus-Christ « et ne vous abandonnez pas aux sensualités de la « chair. » Je n'en voulus pas voir davantage, et il « n'en était pas besoin. Aussitôt, en effet, que j'eus « achevé de lire ces mots, il se fit dans mon cœur « une lumière qui le remplit de paix et dissipa jus- « qu'aux dernières ombres du doute. »

Alype partagea les impressions et s'associa aux sentiments de son ami. Leur changement fut complet, leur résolution de se vouer à la vertu irrévocable. Ils allèrent en informer aussitôt sainte Monique. Cette nouvelle la fit tressaillir de joie : la plus désolée des mères jusque-là, elle s'estima dès lors la plus heureuse.

Le miracle de cette célèbre conversion eut lieu en 386 ; Augustin avait trente-deux ans. Les vendanges approchaient, c'était l'époque des vacances : il les attendit pour se démettre de ses fonctions publiques, et se retirer, à quelques lieues de Milan dans une maison de campagne, située au pied des Alpes, qu'un de ses amis, riche citoyen de cette ville, mit à sa disposition.

Il avait auprès de lui sa mère, son frère, venu d'Afrique avec elle, Alype, quelques autres personnes de sa famille ou de ses amis, et deux élèves, dont l'un était le fils de Romanien. Après une jeunesse si orageuse et si agitée, Augustin avait enfin trouvé le repos de l'esprit et du cœur. Il s'était affranchi non-seulement de tout attachement coupable, mais de tout projet d'établissement dans le monde, de toute ambition de fortune et de renommée. Rien ne convenait mieux à cette disposition intérieure, que la paix des champs et le spectacle de la nature. Le climat était doux, le ciel serein, la vallée r.ante. Dans cette charmante retraite. la petite colonie s'occupait un peu de soins agricoles, beaucoup de questions de philosophie, de morale et de religion. Quelquefois, pour se délas-

ser, on lisait un demi-chant de Virgile. Commencé dès le matin, sous le portique qui précédait la salle des bains, l'entretien, qu'interrompait à peine un frugal repas, se continuait dans la prairie voisine. Monique, dont Augustin tenait une bonne part de son génie, apportait à ces hautes conversations, avec le charme de sa douce présence, le tribut de sa foi, d'une conception prompte et d'un sens droit. « L'hom-
« me qui a ce qu'il souhaite, est-il heureux ? » demande un jour Augustin. Plusieurs solutions proposées laissaient encore de l'indécision dans les esprits. Monique y mit fin par cette réponse : « S'il veut et
« s'il obtient ce qui est bien, il est heureux ; s'il veut
« le mal et qu'il l'obtienne, il est misérable. » Augustin, souriant à ces paroles, félicita sa mère d'avoir atteint, sans y songer, les hauteurs de la philosophie, et rapporta un passage de Cicéron qui, en d'autres termes, ne disait pas autre chose. Ensuite, complétant, transformant les aperçus des anciens sages, leur donnant un sens pratique et utile, il conclut, avec ses interlocuteurs, que le bonheur c'est posséder Dieu, et que posséder Dieu dans ce monde, c'est bien vivre et faire ce qu'il ordonne. « Oui, ajouta
« Monique, voilà la vie heureuse, la vie parfaite, à
« laquelle nous sommes conduits par la foi solide, la
« vive espérance et la brûlante charité. » C'est ainsi que de Cicéron on arrivait à l'Évangile, et que, suivant la remarque de l'ingénieux critique déjà cité, une femme chrétienne résumait un entretien plein des souvenirs du génie antique. Aux rayons d'une

lumière plus pure et plus pénétrante, Monique et Augustin, s'élevant au-dessus des aspirations vagues du Portique et de l'Académie, précisaient le vrai idéal du bonheur et du bien, en les considérant dans Dieu, qui est l'objet vivant du premier et la règle inaltérable du second.

Indépendamment de ce travail commun et des soins qu'il donnait à ses élèves, Augustin priait, méditait, écrivait seul pendant les heures silencieuses de la nuit. Il composa plusieurs ouvrages, dans lesquels il combat le doute sceptique des académiciens, et constate les droits de la raison qu'il concilie avec la Foi. « Deux forces, dit-il, concourent à nous instruire, « l'autorité et la raison. Sur le premier point, je ne « veux en rien m'écarter de l'autorité du Christ, car « je n'en connais pas de plus forte. Quant à cet or- « dre de preuves qui se poursuit par la subtilité de « la raison (et je désire m'approprier le vrai, non- « seulement pour la foi, mais pour l'intelligence), « j'ai l'assurance de trouver chez les platoniciens « bien des choses qui ne répugnent pas à nos dog- « mes. »

Six mois se passèrent dans cette douce retraite, dont le charme ne s'effaça jamais du souvenir de ses hôtes. Ces doctes entretiens, ce travail philosophique qu'animait et qu'épurait la ferveur religieuse, n'étaient pour Augustin qu'une préparation au baptême. Rentré à Milan, il le reçut avec Alype, l'année suivante, 387, la veille de Pâques, des mains de saint Ambroise.

Augustin quitte aussitôt Milan pour se rendre en Afrique avec sa famille et ses amis, auxquels venait se joindre Évode de Tagaste, naguère officier de l'empire, tout occupé maintenant, comme eux, de pensées religieuses. Ils s'arrêtèrent au port d'Ostie, se reposant des fatigues du voyage, et attendant l'occasion de s'embarquer. Un jour, à une fenêtre de leur habitation, d'où la vue s'étendait sur le rivage, Augustin et sa mère s'entretenaient seuls avec une douceur infinie. La conversation se changea bientôt en ravissement. Leur cœur et leur esprit, s'élevant au dessus de tous les objets sensibles de la terre et du ciel, au-dessus de toute intelligence créée, atteignirent un moment jusqu'à la sagesse éternelle, qu'ils contemplaient dans l'extase et le silence. Ils gémirent d'être obligés de revenir aux choses passagères et au bruit de la voix. « Mon fils, dit alors « sainte Monique, je n'ai plus aucun plaisir en cette « vie : je ne sais ce que je fais encore ici, ni pour- « quoi j'y suis. La seule chose qui me faisait souhai- « ter d'y demeurer, était de vous voir catholique. « Dieu m'a donné plus : je vous vois tout entier à « lui, méprisant toute félicité terrestre. »

Cinq jours après elle tomba malade. Elle eut un évanouissement. Quand elle en fut revenue, regardant Augustin et son frère : « Où étais-je? » leur dit-elle. Bientôt après, elle ajouta : « Vous laisserez « ici votre mère. » Cette parole les affligea vivement. Navigius exprimait le vœu qu'elle ne terminât sa course que dans son pays. Mais elle, après l'avoir

regardé d'un œil sévère, se tournant vers Augustin : « Voyez ce qu'il dit. » Puis, s'adressant à tous deux : « Mettez ce corps où il vous plaira ; ne vous en in- « quiétez point. Je vous prie seulement de vous sou- « venir de moi à l'autel du Seigneur, quelque part « que vous soyez. » Elle rendit le dernier soupir le neuvième jour de sa maladie, à l'âge de cinquante-six ans.

Augustin ferma les yeux à sa mère, dont la tendresse pour lui sembla redoubler encore au lit de la mort. Il a exprimé d'un seul mot tout le chagrin qu'il ressentit de cette perte : « Mon âme, dit-il, demeu- « rait blessée, et je sentais se déchirer cette vie com- « posée de la sienne et de la mienne, qui auparavant « n'en faisaient qu'une. »

On offrit pour elle le divin sacrifice, on ne cessa de prier jusqu'à ce que la dépouille fût confiée à la terre ; mais on se fit un scrupule de pleurer une mort si sainte. Augustin lui-même parvint à refouler ses larmes dans son cœur pendant la cérémonie funèbre. Mais quand la nuit fut venue, elles s'échappèrent malgré lui de ses yeux, et coulèrent avec abondance.

Sous l'impression de cette douleur, il différa son voyage : son cœur sans doute recula devant la pensée de revoir en ce moment le lieu de sa naissance, où tout lui rappellerait et lui redemanderait celle qu'il venait de perdre. Il passa près d'un an à Rome, écrivant toujours beaucoup, s'occupant avec Évode à résoudre les plus hauts et les plus importants problèmes de la conscience humaine.

Au mois de septembre 388, fuyant l'agitation de l'Italie, où la révolte et l'usurpation de Maxime venaient d'appeler les armes de Théodose, il exécuta le projet qu'il avait formé aussitôt après sa conversion, d'aller sur une terre qu'il possédait aux environs de Tagaste, vivre avec ses amis, dans le recueillement, la prière et l'étude. Là, il commentait la Genèse contre les manichéens, il lisait les prophètes, il admirait avec ravissement ce style à la fois sublime et familier qu'il n'avait pas compris autrefois; il se pénétrait de plus en plus du génie de saint Paul. D'autres études moins austères le charmaient encore. Il écrivait sur la musique; mais, de l'harmonie sensible il s'élevait à l'harmonie métaphysique, il montait jusqu'à Dieu. L'art, comme la philosophie, était pour lui un hymne, une prière : « Ne rejetons pas, disait-il, des « œuvres de la divine Providence, ces harmonies, « liées à nos jours d'épreuve et de mortalité, car « elles ont leur beauté, et ne les aimons pas comme « si de tels biens donnaient le bonheur. Qu'elles « soient pour nous une planche sur les flots, que « nous ne repoussons pas comme un poids incom- « mode, que nous n'embrassons pas comme un stable « appui, et dont nous nous passerons en sachant « bien nous en servir. »

Il exerça, pendant trois ans, à Tagaste, cet apostolat de la science, par ses entretiens et par ses lettres, aussi bien que par ses ouvrages. Son humilité s'effrayait de l'apostolat du sacerdoce; mais, au milieu des précautions qu'il prenait pour s'y soustraire, il fut

trahi par sa renommée. Au commencement de l'année 391, comme il se trouvait un jour, par hasard, dans l'assemblée chrétienne, à Hippone, Valère, évêque de cette ville, représenta aux fidèles la nécessité d'ajouter un prêtre à ceux de son église. Tous les yeux se tournent aussitôt vers Augustin. On se saisit de lui, et malgré sa résistance, on le présente à Valère, qui s'empressa d'approuver un tel choix. Augustin fut obligé de céder, comme Ambroise à Milan. « J'acceptai, dit-il naïvement, la seconde place « au gouvernail, lorsque je ne savais pas encore ma- « nier la rame. » A peine ordonné prêtre, et au milieu des larmes que lui faisait verser la pensée d'un si redoutable ministère, il demanda et obtint quelque temps pour s'y préparer. Ensuite, il vendit son patrimoine, dont il donna tout le prix aux pauvres, et quittant Tagaste, il n'apporta à Hippone, dit Fleury, que l'habit dont il était revêtu. Ses amis le suivirent. Il s'établit et vécut avec eux dans un jardin appartenant à l'église d'Hippone. Il leur donna une règle, à laquelle il s'assujettit lui-même et fonda ainsi le premier monastère en Afrique, où beaucoup d'autres ne tardèrent pas à se former sur ce modèle.

Valère était déjà vieux. D'ailleurs, Grec de naissance, il éprouvait de la difficulté à s'exprimer en langue latine : il se déchargea de tout le ministère de la parole sur Augustin, qui fut le Chrysostome de la chaire d'Hippone. N'attendons pas de lui, néanmoins, cette prédication savante, aux formes correctes et polies, que réclamaient les riches et délicates po-

pulations d'Antioche ou de Constantinople. Non; la prédication d'Augustin, courte et familière, sera appropriée au goût et aux besoins d'un peuple de mariniers ou de cultivateurs qui, ayant peu de temps à passer à l'église, s'y tiennent debout. Mais celle-ci ne sera pas moins fructueuse que la première.

Les fraternelles agapes des premiers chrétiens avaient dégénéré en festins bruyants et dissolus, qu'on célébrait dans l'église sur les tombeaux des martyrs, principalement le jour de leur fête. Abolies déjà en plusieurs lieux, entre autres à Milan par saint Ambroise, ces scandaleuses profanations se perpétuaient en Afrique. Un concile, tenu à Hippone même, sur les décisions duquel Augustin, quoique simple prêtre encore, avait eu une grande influence, les avait condamnées l'année précédente. Valère venait de les interdire. On était à la veille de la fête de saint Léonce, ancien évêque d'Hippone. Le peuple s'obstinait à la réjouissance accoutumée; et, se basant sur l'ancienneté d'une pratique qui subsistait encore dans beaucoup d'églises, à Rome même, disait-on, il allait méconnaître et l'autorité du concile et celle de l'évêque. Le zèle d'Augustin entreprit de le ramener à la raison et à la soumission. Une première instruction, où se trouvaient peu d'auditeurs, fut sans résultat. Les murmures et les menaces n'en continuaient pas moins dans la foule mutinée; mais la veille même de la fête, devant un nombreux concours de fidèles, Augustin représenta avec une telle force combien ces excès dans le lieu saint étaient condam-

nables et honteux ; il répondit si bien à tous les prétextes tirés de l'usage et de l'exemple ; il leur parla avec tant d'abandon et de dévouement ; ajoutant que, s'il avait accepté la périlleuse mission de leur annoncer la parole de vérité, ce n'était pas pour les tromper et les perdre, mais pour les sauver même malgré eux ; et il dit tout cela d'une manière si affectueuse et si pénétrante, qu'à la fin les larmes coulèrent de tous les yeux et provoquèrent les siennes.

Le lendemain matin, le jour même de la fête, ces heureuses dispositions étaient changées : déjà les tables se dressaient pour le festin. Mais l'apôtre prend encore la parole, et il conjure si vivement les fidèles de ne pas donner un tel scandale, que les plus entêtés renoncent à leur projet.

Pour ne pas les abandonner, ce jour-là, aux mauvais conseils, à l'oisiveté et aux regrets qu'elle aurait pu réveiller, Augustin les invite à se réunir de nouveau dans l'église, à midi, heure ordinaire de ces repas, afin de les remplacer par le chant des hymnes et des Psaumes, coutume nouvelle empruntée à l'Église grecque, dont saint Ambroise avait donné l'exemple à Milan, et qui charmait le peuple. Aussi, à cette seconde assemblée, l'affluence fut-elle encore plus considérable que le matin. Tout à coup, au milieu des chants qu'interrompaient des pieuses lectures et d'éloquentes interprétations d'Augustin, les cris des donatistes, qui célébraient leur orgie dans une église voisine, retentissent jusque dans l'assemblée catholique, et en ébranlent encore les bonnes

dispositions. « Les joies grossières et sacriléges des « hérétiques, s'écrie aussitôt Augustin, feront mieux « ressortir la joie sainte et pure de notre union : ici, « le banquet innocent de la Foi, là les appétits glou- « tons stupidement rassasiés. Quelle distance vous « sépare d'eux, quoique vous entendiez leurs chants « impies! Quelle séparation, qui durera toujours! « car c'est d'eux que l'apôtre a dit : Malheur à ceux « qui font un dieu de leur ventre! »

Ces paroles raffermirent les esprits. La scandaleuse coutume fut pour toujours abolie à Hippone, et bientôt elle cessa peu à peu dans toute l'Afrique.

Valère appréciait de plus en plus ce trésor de science, de zèle et d'éloquence qu'avait acquis son église. Dans la crainte qu'Augustin ne lui fût bientôt ravi pour quelque siége voisin, il se l'attacha en 395, comme coadjuteur. Sa mort laissa, un an après, à Augustin, tout le fardeau de l'administration d'une église dont la juridiction s'étendait au loin dans des contrées déchirées et ensanglantées par le schisme, l'hérésie et l'anarchie, en attendant qu'elles le fussent par les barbares. Seul, il eut à remplir tous les devoirs de prédicateur, d'évêque et de juge, car l'évêque était alors un magistrat, qui prononçait sur les différends survenus entre les fidèles. Il lui fallait en même temps entretenir une active correspondance et répondre aux questions les plus délicates et les plus importantes, que ses lumières et sa renommée lui attiraient de toutes parts. Au milieu de tant de soins et de travaux divers, suivons-le dans sa lutte contre les sectes.

Déjà, avant son élévation à l'épiscopat, en 392, il avait fait éprouver un grave échec aux manichéens. Depuis assez longtemps, un de leurs prêtres les plus renommés, Fortunat, étant venu à Hippone, avait su faire goûter sa doctrine à une notable partie de la population. Le succès qu'il avait obtenu et l'admiration dont il était l'objet, lui faisaient aimer cette ville comme une seconde patrie. Les catholiques, alarmés des progrès de cette hérésie, prièrent Augustin d'entrer en conférence, sur les questions de religion, avec le chef des manichéens. Augustin accepta avec empressement; Fortunat, de son côté, pressé par ses coreligionnaires et par le point d'honneur, ne put reculer. On convint du jour et du lieu pour une discussion publique. De toutes parts on s'y rendit en foule. Elle dura deux jours. Augustin rendit si manifeste, si sensible à tous, que Dieu ne pouvait pas être l'auteur du mal, mais que tout le mal dans le monde était né du mauvais usage que l'homme avait fait de sa volonté libre, que Fortunat fut réduit au silence. Abandonné de la plupart de ses sectateurs, il quitta aussitôt Hippone, pour n'y plus reparaître.

Ce n'était pas assez : Faustus, ce coryphée du parti, dont Augustin, lorsqu'il enseignait la rhétorique à Carthage, avait trouvé la science en défaut, qui, même dans un secret entretien, lui avait fait l'aveu de son ignorance, Faustus, depuis, avait publié un ouvrage dans lequel les blasphèmes contre la loi de Moïse et le mystère de l'Incarnation, s'étaient revêtus d'un style ingénieux et plein d'attrait. Le succès de

ce livre excita au loin l'enthousiasme des sectaires, et consterna les catholiques. Plusieurs traités d'Augustin, celui du *Libre arbitre* entre autres, avaient déjà battu en brèche le manichéisme; dans la réponse directe et détaillée qu'il fit à cette nouvelle attaque, il acheva de le ruiner. Le manichéisme était tout à fait tombé à Hippone, lorsque, en 404, un autre grand jouteur de la secte vint tenter de l'y relever. Son nom était Félix. Comme Fortunat, il fut obligé d'accepter un défi public. Vaincu comme lui, il fut plus heureux : Félix reconnut et proclama la vérité.

Mais la plus terrible et la plus fameuse guerre vint de ceux qui n'avaient aucun motif de rompre la paix, des donatistes qui, possédant la même doctrine que les catholiques, ne s'étaient séparés d'eux que sur une question de fait ou de personne. L'an 311, Cécilien, prêtre de Carthage, irréprochable dans sa foi comme dans sa conduite, fut élevé sur le siége de cette ville. Ne pouvant l'attaquer lui-même, ses jaloux et indignes compétiteurs s'en prirent à son ordination même, prétendant faussement que l'évêque qui l'avait ordonné, et qui, du reste, exerçait ses fonctions avec le consentement et sous l'autorité de l'Église, que cet évêque était du nombre des *traditeurs :* on flétrissait de ce nom tous ceux qui, dans la dernière persécution, avaient cédé à l'édit de Dioclétien, prescrivant aux chrétiens de livrer les saintes Écritures. Cette apparence de zèle valut aux ennemis de Cécilien un parti ardent, qui nomma de son côté un

évêque, auquel succéda Donat, dont la secte a tiré son nom.

Malgré les condamnations successives de deux conciles convoqués par Constantin pour juger ce différend, malgré les anathèmes des papes saint Miltiade et saint Sylvestre, ces opiniâtres schismatiques se perpétuèrent et se multiplièrent, en Afrique, au point que, en 384, ils comptaient dans cette province, près de cinq cents évêques, c'est-à-dire, autant au moins que les catholiques eux-mêmes. Mais hors de l'Afrique, Cécilien et ceux qui lui succédèrent furent toujours reconnus comme légitimes pasteurs, par tous les évêques du monde et par le chef de la catholicité. Cette faction de rigoristes, de prétendus purs, cette *petite église*, qui se vantait de posséder seule l'intégrité de la discipline, ajoutait au schisme de l'hérésie, en regardant comme nul et non avenu tout baptême qu'elle n'avait pas conféré elle-même.

Les donatistes étaient les plus nombreux et dominaient à Hippone, lorsque Augustin y commenca son ministère. Mais bientôt les choses changèrent : ils virent peu à peu leurs rangs s'éclaircir; le peuple revenait à l'orthodoxie, sous l'action de cette savante, vive et affectueuse parole. On ne lui pardonna pas ces succès, ni l'influence que ses écrits et son nom ne tardèrent pas à exercer dans toute l'Afrique. S'obstinant, malgré ses plus douces invitations, à refuser toute discussion, toute explication de doctrine avec lui, les prêtres et les évêques de cette

secte brutale mirent sa tête à prix, promettant le ciel pour récompense à celui qui tuerait le loup ravisseur.

Ces prédications devaient porter leur fruit. Plusieurs fois, en faisant ses tournées d'évêque, il faillit tomber dans leurs embuscades. Il n'y échappa, un jour, que par l'erreur de son guide, qui perdit le vrai chemin, où des assassins avaient été apostés.

Ces attentats étaient communs : Possidius, évêque de Calame, le disciple et l'ami d'Augustin, qui partageait sa douce charité, fut retiré tout meurtri et tout couvert de sang des mains d'une bande de donatistes commandée par un de leurs prêtres. Un autre évêque, arraché de l'autel, traîné sur le pavé de l'église et précipité ensuite du haut d'une tour, tomba heureusement sur un monceau de sable, où des mendiants le trouvèrent sans connaissance. Des prêtres furent massacrés. C'était partout contre les catholiques une guerre de dévastation, d'outrages, d'avanies, de mauvais traitements. Le plus usité était de leur verser de la chaux fondue dans les yeux, pour leur faire perdre la vue. On s'aperçut que la blessure guérissait; on ajouta à la chaux du vinaigre. Les auteurs de ces brigandages étaient ordinairement des troupes de pâtres ou de laboureurs, dont le fanatisme était excité par leurs prêtres et leurs évêques, plus coupables mille fois et plus féroces que ces ignorants. Pour remplir cette mission, ces misérables abandonnaient leurs champs et leurs travaux, et menaient une vie vagabonde, trop souvent licen-

cieuse. Ils croyaient, par leurs violences, mériter le ciel. Quelquefois, afin d'y aller plus vite, ils se suicidaient ou bien, ils forçaient ceux qu'ils rencontraient sur leur chemin, de les tuer, sous peine, s'ils s'y refusaient, d'être tués eux-mêmes. On avait donné à cette seconde classe de donatistes le nom de circoncellions, pour exprimer énergiquement par un mot, dit M. Villemain, cette guerre de barbares rôdant autour des demeures qu'ils incendiaient.

Les évêques orthodoxes, dans un concile tenu à Carthage en 404, réclamèrent la protection de l'autorité impériale contre de telles violences. Plus tard même, ces excès se renouvelant toujours en dépit de toutes les mesures de répression, ils demandèrent que la liberté d'exercice fût enlevée à un culte aussi barbare. La liberté de conscience est due sans doute à des citoyens paisibles qui respectent les droits et remplissent les devoirs de la société humaine; mais quelle liberté pouvaient invoquer des furieux, à qui leur conscience inspirait la dévastation et le meurtre? A l'esprit de révolte et d'hérésie, ces sectaires joignirent les doctrines les plus antisociales, telles que la négation de la propriété et des droits de toute autorité et de tout gouvernement, doctrines dont leurs excès n'étaient que la désastreuse et sanglante traduction.

De tous les moyens de ramener l'unité et la paix, celui que les évêques catholiques estimaient le meilleur, qu'ils ne cessaient de solliciter auprès des évêques dissidents, c'était un examen approfondi de la

question en litige, ou plutôt de leurs malentendus, dans une assemblée générale. Ils offraient, s'ils étaient condamnés, de se démettre aussitôt de leurs fonctions ; dans le cas contraire de partager l'épiscopat avec les évêques donatistes, à la seule condition de reconnaître la vérité proclamée. Mais les chefs des donatistes ne voulurent jamais se rendre à aucun concile. Nécessité fut au pouvoir de les y contraindre. La conférence eut lieu à Carthage, dans les premiers jours du mois de juin 411, sous la présidence du tribun Marcellin, lieutenant de l'empereur. Les chicanes des donatistes et la logique d'Augustin mirent à nu les torts et la mauvaise foi des premiers. Condamnés, ils protestèrent ; mais cette conférence leur fut mortelle. Beaucoup de donatistes, de circoncellions même, ouvrirent alors les yeux. Quelque temps après, Augustin ramena à l'unité l'église de Cirtha, aujourd'hui Constantine.

Les évêques donatistes furent bannis de leurs siéges. Mais l'audace des sectaires ne diminuait pas comme leur nombre. Ils se livrèrent à de nouveaux emportements. Souvent les rigueurs du pouvoir, tour à tour violent et faible, dépassèrent les intentions des évêques orthodoxes. Ceux-ci intercédèrent souvent pour les coupables. Saint Augustin ne voulait pas qu'on leur appliquât la peine du talion. C'est un beau monument de charité chrétienne que sa lettre à Marcellin, en faveur des meurtriers d'un prêtre catholique :

« J'ai appris que ces circoncellions et ces clercs

« du parti donatiste, que l'autorité publique avait « transférés de la juridiction d'Hippone à votre tri- « bunal, avaient été entendus par Votre Excellence, « et que la plupart d'entre eux ont avoué l'homi- « cide qu'ils avaient commis sur le prêtre catholique « Restitute, et les blessures qu'ils ont faites à Inno- « cent, prêtre catholique, en lui crevant un œil et lui « coupant un doigt. Cela m'a jeté dans une grande « inquiétude ; je crains que Votre Excellence ne « veuille les punir avec toute la rigueur des lois, en « leur faisant souffrir ce qu'ils ont fait.

« Aussi, j'invoque par cette lettre votre foi en Jésus- « Christ ; et, au nom de sa divine miséricorde, je « vous conjure de ne point le faire, et de ne point « permettre qu'on le fasse. Quoique nous puissions, « en effet, paraître étrangers à la mort de ces hommes « qui sont soumis à votre jugement, non sur notre ac- « cusation, mais sur l'avis de ceux auxquels est confié « le soin de la paix publique, nous ne voulons pas que « les souffrances des serviteurs de Dieu soient ven- « gées, d'après la loi du talion, par des supplices « semblables. Non que nous voulions empêcher d'ôter « aux hommes coupables le moyen de mal faire, mais « nous souhaitons que ces hommes, sans perdre la « vie et sans être mutilés en aucune partie de leur « corps, soient, par la surveillance des lois, ramenés « d'un égarement furieux au calme du bon sens, ou « détournés d'une énergie malfaisante, pour être « employés à quelque travail utile. Cela même est « encore une condamnation ; mais peut-on ne pas y

« trouver un bienfait plutôt qu'un supplice, puisqu'en « ne laissant plus de place à l'audace du crime, elle « permet le remède du repentir ? Juge chrétien, rem- « plissez le devoir d'un père tendre ; dans votre colère « contre le crime, souvenez-vous cependant d'être favo- « rable à l'humanité. J'atteste que cela seul est utile, « est salutaire à l'Église catholique ; je l'atteste du « moins de l'Église Hippone. Si vous ne voulez pas écou- « ter la prière d'un ami, écoutez le conseil d'un évêque. »

Pendant que les restes de ce schisme cruel se débattaient contre la condamnation de la conférence de Carthage et les mesures de l'autorité qui la suivirent, contre les écrits et le doux apostolat d'Augustin, une nouvelle hérésie se répandait dans cette malheureuse Afrique, pénétrait en Orient, et menaçait d'envahir le monde. Par une témérité opposée à celle du manichéisme, exagérant la puissance du libre arbitre, elle niait la déchéance originelle et la nécessité de la grâce ; c'était ne tenir aucun compte des mystères de l'Incarnation et de la Rédemption, c'était annuler l'Évangile. Mais cette doctrine était formidable par ses affinités evec l'orgueil du cœur humain, par la subtilité des questions qu'elle soulevait sur l'accord de la liberté et du secours divin, sur la prédestination, enfin par la ruse et le talent de ses propagateurs. Leur chef était un moine obscur de la Grande-Bretagne, qui, à son premier nom de Morgan, substitua le nom plus harmonieux de Pélage. Poussé par l'esprit d'aventure et l'amour de la célébrité, il vint à Rome vers l'an 400, y apprit cette doctrine de quelque autre

moine qui arrivait d'Orient, et se prépara sourdement, pendant plusieurs années, à la prêcher au grand jour. En 410, à l'approche des barbares, il passa en Afrique, y laissa un habile adepte pour faire fructifier l'erreur qu'il y avait semée, et alla se fixer lui-même dans la Palestine. Augustin sentit toute l'importance du débat qui s'engageait, et s'y dévoua avec une infatigable ardeur jusqu'à la fin de sa vie. La doctrine que cette controverse lui donna occasion de développer, est, au sentiment des théologiens, marquée du sceau de l'inspiration. Dans l'Église, saint Augustin est l'oracle du dogme de la grâce.

Condamné par les conciles, anathématisé par les papes, chassé de la Palestine par l'empereur, Pélage disparut pour toujours dans l'Orient en 418.

Aux attaques des manichéens, des donatistes et des pélagiens, les païens avaient joint les leurs.

L'empire d'Occident était en proie aux barbares. En 410, Alaric entra dans Rome. Les pieds des Goths foulèrent le Forum et le Capitole. Le monde n'avait plus de romain que le nom. Composé de peuples vaincus, il fut d'abord frappé de la grandeur de ce désastre, mais, au fond, il s'en réjouit peut-être. Les chrétiens y virent un châtiment du ciel, et l'accomplissement de leurs prophéties. Dieu avait ôté le sens à la reine des nations : avant sa chute, elle était redevenue païenne; les barbares la trouvèrent au pied des idoles. Il y avait encore beaucoup de païens sur plusieurs autres parties de l'empire. Les mêmes voix, qui, depuis un siècle, imputaient au culte nouveau

tous les maux accidentels, tous les fléaux passagers, lui reprochèrent bien plus vivement cette dernière catastrophe. Ces récriminations embarrassaient, ébranlaient la foi des chrétiens. Augustin répondit par un grand ouvrage d'histoire et de philosophie, qui, commencé en 413, souvent interrompu, ne fut terminé qu'en 426 : c'est *la Cité de Dieu.* Dans ce chef-d'œuvre, le saint, comme s'il avait assisté aux conseils d'en haut, justifie la Providence et révèle ses desseins dans l'élévation et la chute des empires, dans la distribution des biens et des maux aux justes et aux méchants. Ceux-ci trouvent également leur perte, ceux-là leur salut, et dans le succès et dans les revers.

Les païens, dans cette accusation contre le christianisme, n'étaient pas moins ingrats qu'aveugles et injustes. Alaric, en même temps qu'il exécutait les divines vengeances, accomplit manifestement un dessein providentiel de miséricorde. Au milieu de l'incendie et du carnage, il respecta les temples des fondateurs de Rome chrétienne, il fit un inviolable asile des églises de Saint-Pierre et de Saint-Paul, où, avec la foule des fidèles, se réfugièrent les païens eux-mêmes. Ces réfugiés servirent à repeupler la ville éternelle. Autre prodige : les vases sacrés d'or et d'argent, qu'un chef des Goths avait trouvés cachés chez une femme chrétienne, furent, par ordre d'Alaric, reportés solennellement dans l'église de Saint-Pierre, entre deux haies de soldats, qui, l'épée nue, s'associaient aux chants pieux des fidèles, accourus dans leurs rangs.

Beaucoup de Romains, échappés du sac de leur ville, se dispersèrent dans l'Afrique, l'Égypte et l'Asie. Carthage surtout était remplie de ces fugitifs. Parmi eux se trouva la veuve de l'illustre Probus, ce préfet d'Italie, qui avait envoyé Ambroise à Milan. Son fils Olybrius, qui fut consul, était mort. Proba n'amenait avec elle que sa belle-fille Julienne et sa petite-fille Démétriade. Ferventes chrétiennes, elles venaient chercher des instructions et des consolations auprès du grand évêque d'Hippone, qui se trouvait alors à Carthage, à l'occasion de la fameuse conférence avec les donatistes.

Démétriade était l'héritière la plus distinguée et la plus riche de tout l'empire. L'exil lui offrit une alliance digne d'elle. Déjà se préparait le festin des noces. Un jour, sur le matin, ayant remplacé ses bracelets d'or et ses riches tissus par un vêtement grossier, elle vient se jeter en pleurs aux pieds de sa mère et de son aïeule. Ces pleurs et ce vêtement leur ont révélé sa demande. Elles la relèvent, l'embrassent et la félicitent d'ajouter, dans leur famille, la gloire de la virginité à l'éclat de la naissance et des consulats. La détermination de Démétriade eut un grand retentissement dans le monde. Rome elle-même tressaillit d'admiration au sein de ses ruines. Ces prodiges de vertu, dans ses enfants, en la vengeant de son humiliation présente, lui donnèrent le pressentiment des nouvelles grandeurs auxquelles elle était réservée.

Une foule de païens qui s'étaient sauvés de Rome

à Carthage, se consolaient autrement des malheurs de leur patrie. Tranquilles, après avoir mis la mer entre eux et les barbares, ils passaient leur vie oisive dans les jeux du cirque et dans les théâtres. C'était toujours le peuple de Néron auquel il fallait du pain et des spectacles.

Mais Carthage elle-même devait bientôt voir la fumée du camp des barbares. Ils envahissaient l'une après l'autre toutes les provinces de l'Occident. Les Goths occupaient la Grèce et la moitié de l'Italie ; les Francs avaient franchi le Rhin ; les Vandales, après avoir foulé la Gaule, ravageaient l'Espagne. Ces derniers, appelés en Afrique par le général même qui était chargé de la défendre, y arrivèrent en 428, sur des vaisseaux romains. De tous les barbares, les Vandales furent ceux qui montrèrent, avec le plus de férocité, le plus de fureur de destruction. Le nom d'aucun autre n'a soulevé dans la postérité une telle horreur. La dévastation et le carnage furent affreux. Bientôt, sur cette côte d'Afrique, jusque-là couverte de riches et florissantes cités, Carthage, Cirtha et Hippone seules furent debout. Les Vandales mirent le siége devant celle-ci, au printemps de l'année 430. Augustin, par sa présence et ses exhortations, prodiguait à son peuple, dont il avait voulu partager les malheurs, les consolations et les encouragements. Tant qu'il vécut, les barbares n'attaquèrent qu'à regret et à demi des murs que protégeait sa renommée. Mais son âge et sa santé, qui était délicate, ne résistèrent pas longtemps à l'activité de son zèle et aux

émotions de sa charité. Trois mois après le commencement du siége, il fut atteint d'une maladie mortelle. Il s'attendrit sur le sort de sa patrie, où l'épée et la torche des barbares venaient mettre fin à l'opiniâtreté et aux déchirements des sectes; il se réjouit au signal de départ pour cette cité céleste dont il avait si magnifiquement célébré les destinées. Il mourut le 28 août 430, dans la soixante-seizième année de son âge, et la quarantième de son apostolat. Un an environ après, Hippone, abandonnée de ses habitants, fut brûlée par les Vandales, qui ne respectèrent, dans son enceinte, que le tombeau du grand homme.

Plus tard, la fureur et l'impiété arienne des Vandales s'étant accrues, des évêques fugitifs emportèrent sa dépouille mortelle en Europe. Enfin, treize siècles après, le drapeau de la France a ramené la Foi et la civilisation sur le rivage africain, et l'auguste relique est rentrée en triomphe dans la ville de Bone, qui s'élève aujourd'hui près de l'emplacement de l'Hippone antique.

Saint Augustin fut en relation de lettres avec saint Jérôme, qui termina, en 420, à l'âge de plus de quatre-vingts ans, une carrière illustrée par ses austères vertus, son brillant génie, son ascendant sur quelques âmes d'élite, par sa controverse triomphante avec les hérétiques d'Orient, ses éloquents traités de morale et sa traduction latine du texte hébreu de la Bible, connue et adoptée dans l'Église sous le nom de *Vulgate*, dans laquelle il a reproduit l'éclat et la simpli-

cité du génie des livres saints. Une parfaite conformité de foi et une constante fidélité au siége apostolique avaient cimenté l'union des deux saints. On craignit un instant qu'elle ne fût altérée par un incident survenu au sujet d'un dissentiment sur une question secondaire. Mais saint Augustin témoigna à l'ardent solitaire de Bethléem un respect si filial et si affectueux, que celui-ci inclina la majesté de la vieillesse et la fierté naturelle d'une âme accoutumée à vaincre, devant le caractère sacré et le génie, qui était alors dans tout son éclat, de l'évêque d'Hippone. On les vit entrer l'un et l'autre en lice avec Pélage. Bientôt le vieillard laissa tout le soin et tout l'effort de la lutte à son jeune compagnon d'armes, dont la victoire réjouit ses derniers jours.

Il y a plus de littérature dans les ouvrages de saint Jérôme. Il avait étudié à fond la langue grecque, et en avait lu tous les chefs-d'œuvre. Sans se préserver entièrement du mauvais goût d'une époque de décadence, il a plus retenu de la belle latinité de Cicéron. Saint Augustin l'oublia peu à peu ou la dédaigna pour parler le latin d'Afrique. Mais il est plus profond et plus philosophe. Dans toutes les questions, il s'élève à une hauteur de métaphysique qu'eût enviée Platon.

Le premier et le plus complet des théologiens, saint Augustin est encore, comme le fait observer M. Poujoulat, le père de la philosophie chrétienne des temps modernes. Quel génie que celui qui a inspiré et saint Anselme et Leibnitz et Descartes et Bossuet !

Et puis, quelle inimaginable fécondité d'esprit !

Aucun auteur, ni ancien ni moderne, excepté Origène, ne lui peut être comparé pour la multitude des ouvrages. Remarquez néanmoins que, pendant les quarante dernières années de sa vie, il n'y put employer que quelques rares instants qui s'échappaient de ses journées, entre les devoirs du sacerdoce et les occupations accablantes et à peu près continuelles de sa magistrature chrétienne. Donnez-lui, pour préparer, composer et polir ses œuvres, les loisirs dont disposaient Platon, Démosthène, Cicéron, placez-le dans des siècles plus heureux, dans une meilleure civilisation : ne semble-t-il pas que cet homme, qui a tout embrassé, métaphysique, histoire, antiquités, science des mœurs, connaissance des arts, a été plus heureusement doué que tout autre des dons de l'intelligence?

Aux glorieux noms des Ambroise, des Jérôme et des Augustin, vient s'associer un nom de douce et gracieuse mémoire, celui de saint Paulin, leur ami commun. Il était né, en 353, à Bordeaux, d'une de ces familles sénatoriales de Rome qui possédaient dans différentes provinces de vastes terres, de petits royaumes, qu'elles habitaient quelquefois. Élève du fameux Ausone, il cultiva avec un grand éclat l'éloquence et la poésie. Il fut consul. Sa femme était Thérasie, noble héritière d'Espagne, dont la fortune s'accordait avec la sienne. Ayant perdu, peu de jours après sa naissance, un fils longtemps souhaité, d'un commun accord ils renoncent au monde et se consacrent à Dieu. Après avoir vendu leurs immenses do-

maines, et en avoir employé le prix à racheter des milliers d'esclaves et de malheureux retenus en prison pour dettes, ils viennent en Italie se fixer sur le seul héritage qu'ils aient conservé, près du tombeau de saint Félix, aux portes de Nôle. Paulin avait alors quarante ans. Il fut tout à la fois le prêtre et l'humble gardien de l'église dédiée au célèbre martyr.

C'est là qu'il reçut, vers l'an 404, la visite de Mélanie l'Ancienne, sa parente. Celle-ci, veuve à vingt ans, était allée habiter les Lieux Saints, qu'elle enrichissait de ses aumônes, vivant elle-même dans la pauvreté. A l'âge de soixante-deux ans, quelque motif de zèle et de piété l'appela à Rome. « Elle était « montée, dit Fleury, sur un petit cheval, vêtue d'un « méchant habit noir, mais suivie de ses fils et de « ses petits-fils, qui tenaient à Rome les premières « places, et qui étaient venus au-devant d'elle avec « une suite nombreuse. Ils remplissaient la voie Ap« pienne, qui brillait des ornements de leurs chevaux « et de leurs chariots dorés. La pourpre et la soie « qu'ils portaient, relevaient la pauvreté de la sainte « veuve, dont ils s'estimaient heureux de toucher les « haillons. » Ce triomphe de l'humilité de l'illustre Romaine fut pour Paulin un grand sujet de joie.

En 409, élevé sur le siége de Nôle par les vœux unanimes des habitants, il y fut atteint, l'année suivante, par l'invasion des Goths. Nôle fut prise et saccagée. L'évêque, tombé entre les mains des vainqueurs, leur inspira tant de respect par sa douceur et sa vertu, qu'ils le rendirent aussitôt à son troupeau.

Il sauva la vie d'une infinité de citoyens, et leur distribua les trésors de l'église, qu'il parvint à soustraire à la rapacité des barbares.

Avant son épiscopat, saint Paulin avait composé plusieurs poésies religieuses, dont quelques-unes seulement sont restées, et le panégyrique de Théodose, qui fut beaucoup loué des contemporains. Tardivement instruit dans la théologie, il demeura d'ailleurs par caractère étranger aux controverses de son temps. Dans toutes les grandes questions, il se dirigea par les conseils de saint Jérôme et de saint Augustin. Ce dernier surtout le prémunit contre les erreurs de Pélage.

« Entre Augustin, Paulin et Thérasie, il s'était éta-
« bli une correspondance affectueuse et pleine de
« charme. Augustin avait senti un vif attrait pour un
« homme si doux, si lettré, si fervent, que ne purent
« retenir les emplois les plus élevés de l'empire.
« Paulin et Thérasie, dont les noms ne se séparaient
« point en tête des lettres adressées à l'évêque d'Hip-
« pone, ne trouvaient rien de plus grand et de plus
« complet qu'Augustin ; la réception d'une lettre de
« ce dernier était pour eux une fête (1). »

Né un an avant l'évêque d'Hippone, saint Paulin mourut un an après, à Nôle, dans le ravissement d'une piété tendre et au milieu des larmes de son peuple.

Telle était la renommée de saint Augustin, même

1 M. Poujoulat, *Histoire de saint Augustin.*

dans l'Orient, que l'empereur Théodose II, en convoquant. vers la fin de l'année 430, le concile œcuménique d'Éphèse, lui adressa un rescrit particulier, préférablement à beaucoup d'autres évêques placés sur des siéges plus importants. Mais saint Augustin n'était plus. Par le culte qu'il professait pour la divine Vierge, par le soin qu'il avait eu, dans ses ouvrages, de proclamer qu'elle était exempte de toute faute et de toute souillure, combien il était digne et combien il aurait été heureux de s'associer aux décisions de cette assemblée célèbre !

Nestorius, patriarche de Constantinople, ayant osé avancer, dans sa chaire, qu'il fallait distinguer dans le Verbe incarné, non-seulement deux natures, mais encore deux personnes, la personne divine ou le Verbe, et la personne humaine ou Jésus-Christ, et que, par conséquent, Marie n'était pas, et ne devait pas être appelée Mère de Dieu, à cette nouveauté impie, l'indignation et les réclamations des fidèles avaient aussitôt éclaté dans le temple. Après saint Innocent, qui mourut en 417, la chaire apostolique avait été occupée pendant cinq ans par saint Zozime et saint Boniface. Saint Célestin exerçait, depuis l'an 422, avec fermeté et prudence la souveraine autorité dans l'Église. Dans une réunion d'évêques, appelés à Rome, il condamne et dépose l'audacieux patriarche, qui obtient de l'empereur que sa cause soit portée devant un concile général. Ce concile tint sa première séance à Éphèse, le 22 juin 431, dans l'église même de Sainte-Marie. Commencée de grand matin, cette

séance se prolongea jusqu'à l'entrée de la nuit. Le peuple entier, ému d'un tel débat, stationna toute la journée autour de l'édifice où délibéraient, à huis clos, deux cents évêques. Enfin, vers les neuf heures du soir, les portes s'ouvrent, et ce cri s'échappe de l'enceinte sacrée : « Oui, Marie est vraiment Mère de Dieu. » La foule le répète avec transport. Aussitôt, allumant des flambeaux et brûlant des parfums devant les évêques, elle les accompagne ou plutôt les porte en triomphe à leurs demeures. Mille feux, en signe de joie, inondent la ville de lumière et y ramènent le jour.

Ainsi l'Église s'avançait, victorieuse des hérésies comme elle l'avait été des persécutions. Les continuelles attaques de l'erreur lui donnaient occasion d'expliquer, de définir, de fixer à jamais, l'un après l'autre, les dogmes fondamentaux de la Foi.

Sa vertu divine la fit également triompher des formidables assauts des barbares. Elle amortit leur férocité par sa douceur, ou l'usa par sa constance.

Après saint Célestin et saint Sixte III, saint Léon, qui joignait à leur zèle et à leurs vertus le génie et l'éloquence, était monté, en 440, dans la chaire inébranlable. L'an 452, Attila marchait sur Rome, menaçant de tout exterminer. Saint Léon va à sa rencontre. Plus puissant que l'empereur et les armées romaines, qui songeaient déjà à quitter l'Italie, il sut se faire respecter du *Fléau de Dieu*, et lui persuader de rentrer dans la Pannonie, où il mourut peu de temps après.

Pendant que la foi chrétienne se fortifiait, l'empire d'Occident, dit Bossuet, n'en pouvait plus. Attaqué par tant d'ennemis, il fut encore affaibli par les jalousies et les trahisons de ses généraux, par l'incapacité et les débauches de ses princes. Le dernier rejeton de la race dégénérée de Théodose, dont Pulchérie seule, en Orient, avait soutenu l'honneur, Valentinien III, neveu et successeur d'Honorius, après avoir plongé lui-même son épée dans le sein de son plus habile général, devenu suspect, est tué et remplacé sur le trône par le patrice Maxime, dont il a outragé la femme. Celle-ci étant morte, l'usurpateur force Eudoxie, veuve de Valentinien, à lui donner sa main. Eudoxie dissimule sa vengeance, et appelle secrètement les armes de Genséric, le terrible conquérant de l'Afrique. Maxime est égorgé, Eudoxie captive, Rome livrée encore au pillage. Saint Léon put seul par son influence la préserver du meurtre et de l'incendie.

Tandis que ces intrigues et ces sanglants excès déshonoraient le trône, les peuples songeaient-ils mieux à se défendre ? A part les chrétiens fidèles, qui étaient loin de former le plus grand nombre, la foule était toujours avide de jouissances et de plaisirs. Au milieu des provinces enflammées, rien ne pouvait arracher ces générations abâtardies aux jeux et aux spectacles. Quand une ville était prise d'assaut, les cris des premières victimes se confondaient avec les derniers applaudissements du cirque. Cologne succomba au moment d'une orgie générale : les princi-

paux habitants n'étaient pas en état de sortir de table. Ce n'étaient là que les symptômes d'une affreuse corruption, qui était l'effet d'un polythéisme licencieux, d'institutions contre nature, et que le christianisme n'avait encore eu le temps de guérir.

Outre cette corruption de la société païenne, l'empire était travaillé au dedans par d'autres causes d'inévitable ruine. Les efforts héroïques d'un patriotisme sans exemple dans les annales des peuples étaient parvenus à soumettre à un seul pouvoir toutes les nations de la terre, et le prestige du nom romain, plus encore peut-être que les attraits de sa civilisation et la sagesse de ses lois, avait comprimé le réveil de tant de nationalités humiliées. Mais ce prestige alla toujours s'éteignant, du moment où la fierté romaine se fut ployée sous des chefs étrangers, lorsque surtout elle eut confié la défense de ses frontières aux barbares. Que les Romains étaient déjà loin de cette noble susceptibilité qui leur présentait autrefois comme la plus extrême des nécessités le besoin de confier à des esclaves ce fer glorieux qui ne devait briller qu'aux mains des descendants de Romulus! Dès ce moment, les provinces commencèrent, pour la première fois, à sentir la honte d'un joug qu'elles avaient pu accepter sans humiliation, quoique en frémissant. Dès ce moment, plus d'esprit public dans l'empire, plus de lien entre tant de parties disparates, plus de patrie commune.

Qu'on ne reproche donc pas au christianisme de n'avoir pas sauvé l'empire romain. Était-ce là d'ail-

leurs sa mission? Cet empire était manifestement maudit et condamné. Dieu voulait venger ses millions de martyrs et la longue oppression des peuples. La mission du christianisme et de l'Église, en déplorant et adoucissant de tout leur pouvoir d'indicibles calamités, était, dans cet effroyable écroulement, de sauver la vérité religieuse, dont dépendait l'avenir de l'humanité. Cette mission fut accomplie avec un zèle et un courage admirables, une étonnante supériorité de génie et un merveilleux succès. Les barbares renversèrent, foulèrent, broyèrent sous leurs pieds le vieux monde; ils ne laissèrent debout que la Croix, dont ils devinrent eux-mêmes les disciples et les défenseurs. Tels étaient les desseins d'en haut.

Lorsque, après tant de chocs et de mouvements divers, après tant d'embrasements, les tourbillons de poussière et de fumée, dit M. de Chateaubriand, furent dissipés, on aperçut, au pied de la Croix, un monde nouveau : des prêtres, des cénobites, l'Évangile à la main, ressuscitaient la société au milieu des ruines. Cette nouvelle société, enfant du christianisme, ne sera pas indigne de celle qui l'a précédée.

FIN.

TABLE

LES APOTRES.

LES MARTYRS.

LES SOLITAIRES.

LES DOCTEURS.

SAINT-CLOUD. — IMPRIMERIE DE Mme Ve EUG. BELIN.

